

HEINE

ET

LA MONARCHIE DE JUILLET

ÉTUDE CRITIQUE SUR LES FRANZÖSISCHE ZUSTÄNDE
SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR LE SAINT-SIMONISME CHEZ
HEINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARGARET A. CLARKE

PARIS

LES ÉDITIONS RIEDER

7, Place Saint-Sulpice

1927

ERRATA

PAGES	AU LIEU DE	LIRE
15 note 1	Günglinge	Jünglinge
17 ligne 5	1855	1857
34, 2 ^e colonne, ligne 8	<i>fortunés</i>	<i>fortunes</i>
43 ligne 4	l'émanciper	s'émanciper
47 note 2	Geschichl	Geschichte
53 note 2	Richard Farrast	Ricard Farrat.
66 note 1	P. 173	P. 73
66 note 3	réputation	réfutation
78 ligne 14	pour Wellington	par Wellington
82 ligne 10	liberté extérieure	liberté intérieure
85 ligne 15	<i>eingescharr</i>	<i>eingescharrt</i>
116 ligne 22	un tumulte public	un seul tumulte public
135 note 1	suivait	savait
145 ligne 8	ambiguïté Périer	ambiguïté. Périer
156 lignes 11-12	fasse monter les rois	fasse monter les trois
204 note 1	Bézieux	Béziers
220 note 1	fragen	fragen
242 ligne 19	écureuil	lézard
260 ligne 27	Gal	Jal
270 lignes 1-2	dix ans plus tard par une attaque dans <i>Lu-</i> <i>tetia</i>	cinq ans plus tard par une attaque dans <i>Briefe über die fran-</i> <i>zösische Bühne</i>



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553022_0052

HEINE

ET

LA MONARCHIE DE JUILLET

TOUS DROITS RÉSERVÉS

HEINE

ET

LA MONARCHIE DE JUILLET

ÉTUDE CRITIQUE SUR LES FRANZÖSISCHE ZUSTÄNDE
SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR LE SAINT-SIMONISME CHEZ
HEINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARGARET A. CLARKE

PARIS

LES ÉDITIONS RIEDER

7, Place Saint-Sulpice

1927



A MA MÈRE

Im tollen Wahn hatt'ich dich einst verlassen,
Ich wollte gehn die ganze Welt zu Ende,
Und wollte sehn, ob ich die Liebe fände,
Um liebevoll die Liebe zu umfassen :
Die Liebe suchte ich auf allen Gassen,
Vor jeder Türe streckt'ich aus die Hände,
Und bettelte um g'ringe Liebesspende,
Doch lachend gab man mir nur kaltes Hassen.
Und immer irrte ich nach Liebe, immer,
Nach Liebe, doch die Liebe fand ich nimmer,
Und kehrte um nach Hause, krank und trübe.
Doch da bist du entgegen mir gekommen,
Und ach! was da in deinem Aug'geschwommen,
Das war die süsse, langgesuchte Liebe.

Buch der Lieder.

INTRODUCTION

JL me faut avouer, au risque de ne pas paraître impartiale, que j'avais toujours nourri le plus grand scepticisme à l'égard des écrits politiques de Heine, en particulier à l'égard des *Französische Zustände*. Ce livre, quand on n'a pas déjà une idée de la politique de Louis-Philippe, ou de la doctrine politique heinéenne, ne laisse dans l'esprit aucun dessin de cette politique. C'est déjà un fait plus que remarquable, extraordinaire. On n'y voit qu'une série d'images changeantes; aucune charpente. Une pensée invertébrée. Aucun classement des personnages et des idées. Tout s'y mêle et s'y embrouille.

La correspondance heinéenne confirmait ces impressions peu favorables. A entendre ce perpétuel bavardage sur des intrigues jacobines, sur la nécessité d'échapper aux filets révolutionnaires, mais en même temps de continuer une opposition à outrance par « habileté », par « ruse » (« Klugheit »), on se demandait si l'auteur, qui a toujours surveillé avec soin son attitude, son apparence (jusqu'à prétendre concilier des principes inconciliables à une intelligence ordinaire), avait jamais eu le temps de penser à la réalité derrière l'apparence; si, parmi toutes ces nécessités de feindre, de ruser, de se masquer, il avait jamais pu savoir plus que le lecteur quelle était

1. V. HIRTH, t. II. Lettre à Cotta, 20 janvier 1832. A Varnhagen, timbre d'arrivée, 22 mai 1832.

sa véritable pensée, ses véritables opinions. Puis il y a la « Préface » franchement jacobine, à laquelle l'auteur tient tant; il s'y trouve pourtant des louanges fort marquées à l'adresse de l'Autriche. Ne parlons pas des commentaires embrouillés de Strodtmann, où ce biographe démontre les raisons de désaccord entre Heine et le parti jacobin et, sans même s'apercevoir de la contradiction, cite une lettre de Gentz où Heine est accusé, avec citations à l'appui, de faire de la politique révolutionnaire ¹.

De son côté, M. Andler, alors Directeur des Etudes germaniques à la Sorbonne, avait toujours rêvé à des recherches sur les sources françaises de l'œuvre parisienne de Heine. En confinant mes divagations à l'étude méthodique des journaux français, il a rendu possible des découvertes surprenantes. L'étude des journaux français du temps montra tout de suite que Heine, dans les six premiers articles, avait puisé à pleines mains dans la polémique extrémiste (républicaine et légitimiste) contre Louis-Philippe, tout en se réservant de faire valoir contre le républicanisme les arguments des philippistes, fidèlement reproduits. Arrivée au Ve article, j'ai noté dans les journaux français les plaintes sur la polémique autrichienne au sujet d'Ancône paraissant dans la *Gazette d'Augsbourg*. Je me suis retournée alors vers la lettre de Gentz, citée par Strodtmann. Celui-ci ne donne aucune référence, mais en cherchant cette lettre dans les *Schriften* de Gentz, on trouve tous les indices d'une politique autrichienne organisée par les ministres de Stuttgart et de Francfort.

1. V. STRODTMANN. *Heinrich Heines Leben und Werke*, t. II (Hamburg, 1884), p. 52-56.

Vinrent les confirmations de ces indices par les faits relatés par Heine lui-même dans sa lettre du 20 janvier 1832 à Cotta.

Tout en continuant de retrouver la polémique républicaine et légitimiste reproduite dans les articles qui ont suivi la réception de la lettre de Gentz par Cotta, j'ai remarqué un changement de ton. Et il se trouve que, dans une lettre à Varnhagen, à peu près vers la même date, Heine se dit réconcilié « avec tout ce qui existe ».

Dans l'*Allgemeine Zeitung* j'ai trouvé la confirmation de tout ce que Gentz disait sur la polémique anti-philippiste que faisait ce journal.

Dans les *Mémoires* de Metternich, j'ai trouvé la preuve, à ce qu'il me semble, que la protestation de Gentz n'avait rien à faire avec les opinions ou les manœuvres de Metternich, de la Chancellerie autrichienne, ou des ambassades autrichiennes. D'ailleurs, Gentz le disait lui-même.

Ce qui s'accordait avec la continuation de la polémique anti-philippiste par Heine, quoique cette polémique ne fût plus inspirée par des principes démocratiques. Bien entendu, il ne fallait faire nulle attention à l'affirmation de Strodtmann, qui soutient que les articles heinéens avaient cessé par suite de la lettre de Gentz; car ces articles continuèrent pendant deux mois et demi après, sans parler des lettres provinciales.

Qu'en faisant sa polémique antiphilippiste Heine eût tout simplement suivi la politique du journal pour lequel il écrivait, ou qu'il eût été directement lié avec les ambassades autrichiennes de Stuttgart et de Francfort, c'est ce qui restait indécis. Mais les preuves de relations clandestines avec la cour autri-

chienne subsistent, que ce soit pour les *Französische Zustände* ou pour d'autres ouvrages. On les découvre dans l'histoire du *Nachlass*, histoire qu'on peut suivre dans la correspondance entre Friedland¹ et Mathilde Heine, donnée dans les *Heine-Reliquien*. Les louanges prodiguées à l'Autriche dans la préface des *Französische Zustände* prêtent *un peu* à des soupçons, en considération de tout le reste. Il y avait aussi les soupçons des contemporains, dont quelques-uns se firent jour dès la publication du premier article.

Je me suis aperçu que, pour se protéger contre les conséquences systématiques de sa polémique anti-philippiste, Heine avait eu recours à plusieurs faux-fuyants.

Non seulement à la polémique anti-républicaine du gouvernement qu'il attaquait, mais aussi à la doctrine allemande de la monarchie populaire, doctrine depuis longtemps périmée en France par la leçon des faits et de l'expérience.

En renonçant à la démocratie de principe, comme il le fait dans le VII^e article, Heine affiche tout à coup un saint-simonisme politique, partisan du 18 brumaire, et qui se développe pleinement après la répression de l'émeute républicaine du 5 juin 1832 et la promulgation en Allemagne des décrets de la Diète.

Les *Französische Zustände* se révélaient donc comme un amalgame de doctrines divergentes, qui servent à Heine d'échappatoires à tour de rôle. Un seul élément persistait : l'opposition contre Louis-Philippe dans le goût de la polémique autrichienne.

1. D'abord directeur de la « Compagnie de Gaz de Prague » (« Prager Gasgesellschaft ») où Heine avait des actions. V. *Heine-Reliquien*, p. 30, plus tard curateur du Musée impérial d'art et d'industrie et « chevalier d'ordres augustes » à Vienne. V. *ibid.*, p. 321.

Quant au saint-simonisme qui apparaît dans le VII^e article, l'étude des *Kunstberichte* de 1831 prouve que Heine avait débuté en France par le saint-simonisme artistique et religieux. On aurait cru, d'après le commencement des *Französische Zustände* et les principes démocratiques qui s'y énonçaient (celui de la souveraineté du peuple en particulier), que pour Heine la partie politique de son « nouvel évangile »¹ n'existait pas. Mais, quand il en a besoin, le saint-simonisme politique apparaît aussi. Preuve de plus que la polémique démocratique par laquelle débutent les *Französische Zustände* est une attitude factice, adoptée de parti pris.

Ce commencement de saint-simonisme et cette reprise ultérieure prouvés, on découvre l'unité et le rythme de la production littéraire heinéenne, pendant le premier lustre de son séjour à Paris :

Arrivée mai 1831.

Saint-Simonisme artistique et religieux.

Octobre 1831.

Kunstberichte.

Principes démocratiques.

Décembre 1831-avril 1832.

Französische Zustände.

Lettre de Gentz avril 1831.

Décrets de la Diète juin 1832.

Saint-Simonisme politique.

mai 1832-septembre 1832.

Deuxième partie de

Französische Zustände.

Saint-Simonisme philosophique

1833

Romantische Schule

1834

*Zur Geschichte der Religion und
Philosophie in Deutschland.*

1. V. HIRTH, I. An Hartwig Hesse, 10 février 1831.

Les théories démocratiques des *Französische Zustände* n'ont été qu'un intermède, dans un développement saint-simonien à peu près continu.

J'ai donc placé à l'appendice II les sources saint-simoniennes des *Kunstberichte* de 1831.

Ce n'est pas parce que nous avons la fantaisie de préférer à la pensée heinéenne celle des théoriciens politiques, que nous faisons, dans cette étude, subir à Heine la critique de ces théories. Partout il n'est jugé que par lui-même, par les arguments que lui-même il avance, par l'ordonnance qu'il donne lui-même à sa pensée. Cela suffit. Une conclusion se dégage de là clairement. Heine s'est contenté d'exploiter les systèmes du jour; il ne s'est même pas donné la peine de penser par lui-même.

Sans doute la résistance de Heine à la solution républicaine est sincère, et fondée sur de meilleurs arguments que ceux qui se trouvent dans les *Französische Zustände*. Sans doute cette résistance avait sa raison d'être dans son intelligence de poète qui concevait le monde comme un organisme vivant, et qui ne voyait dans la République qu'un Etat amorphe. Non seulement Heine écoutait parler en lui cette intelligence poétique,¹ mais il croyait à la supériorité

1. V. HIRTH, t. II. An Friedrich Thiersch, 15 mars 1832. « Es wäre mir hübsch, wenn Sie mahl herkämen; wenigstens sähen Sie, wie hier alle Poesie auf constitutionellem Wege zu Grunde gerichtet wird ». V. aussi *Shakespeares Mädchen und Frauen*: « Wie die Religion, so hatte auch das Königtum in England zu Shakespeares Zeit noch nicht jene matte Umwandlung erlitten, die sich dort heutigentags unter dem Namen constitutioneller Regierungsform, wenn auch zum Besten der europäischen Freiheit, doch keineswegs zum Heile der Kunst geltend gemacht. Mit dem Blute Karls des Ersten, des grossen, wahren letzten Königs, floss auch alle Poesie aus den Adern Englands », t. V, p. 372-373. « Politische Verderbnis, die eine Folge der Repräsentativverfassung », t. VI, p. 207. « Gleichviel von welcher Verfassung ein Staat sei, er erhält sich nicht bloss und allein durch den Gemeinsinn und den Patriotismus der Volksmasse, wie man gewöhnlich glaubt, sondern er erhält sich durch die Geistesmacht der grossen Individualitäten, die ihn lenken. Nun aber wissen wir, dass in einer Republik der angedeuteten Art ein eifersüchtiger Gleichheitssinn herrscht, der alle ausgezeichneten Individualitäten immer zurückstösst... Durch dieses Grundübel ihrer Natur müssen jene Republiken not-

essentielle, à l'*infaillibilité* de cette intelligence ¹. On peut dire que dans le cas de Heine les deux suprêmes exigences de l'individu supérieur se contredisent, et que cette contradiction fait la tragédie de sa pensée :

1^o Il exige que ses facultés puissent se développer librement, et trouver leur plein exercice dans la société avec l'honneur et le respect qui leur sont dus.

2^o Il exige l'ordre, c'est-à-dire la subordination des inférieurs. Il réclame une hiérarchie des valeurs qui empêche ce qu'il sent de supérieur en lui d'être étouffé sous le flot de la médiocrité. Or, par la première exigence, qui tient à son origine juive, Heine est démocrate et révolutionnaire; et par la deuxième, il est aristocrate.

Il a trouvé la conciliation de ces deux exigences de son tempérament dans l'impérialisme, la seule doctrine politique qu'il ait réellement exaltée ².

wendigerweise zu Grunde gehen, sobald sie mit energischen und von grossen Individualitäten vertretenen Oligarchien und Autokratien in einen entscheidenden Kampf geraten », t. VI, p. 150.

2. « In dem Dichtergeiste spiegelt sich nicht die Natur, sondern ein Bild derselben, das dem getreuesten Spiegelbilde ähnlich, ist dem Geiste des Dichters eingeboren; er bringt gleichsam die Welt mit zur Welt; und wenn er, aus dem träumenden Kindesalter erwachend, zum Bewusstsein seiner selbst gelangt, ist ihm jeder Teil der äussern Erscheinungswelt gleich in seinem ganzen Zusammenhang begreifbar: denn er trägt ja ein Gleichbild des Ganzen in seinem Geiste, er kennt die letzten Gründe aller Phänomene die dem gewöhnlichen Sinne rätselhaft dünken und auf dem Wege der gewöhnlichen Forschung nur mühsam oder auch gar nicht begriffen werden... Und wie der Mathematiker, wenn man ihm nur das kleinste Fragment eines Kreises gibt, unverzüglich den ganzen Kreis und den Mittelpunkt desselben angeben kann: so auch der Dichter, wenn seiner Anschauung nur das kleinste Bruchstück der Erscheinungswelt von aussen geboten wird, offenbart sich ihm gleich der ganze universelle Zusammenhang dieses Bruchstücks; er kennt gleichsam Zirkulatur und Zentrum aller Dinge... » *Shakespeares Mädchen und Frauen*, t. V, p. 379.

La même conception mystique du monde et de la fonction du poète dans le monde s'exprime dans les *Reisebilder* :

« Da das Herz des Dichters der Mittelpunkt der Welt ist, so musste es wohl in jetziger Zeit jämmerlich zerrissen werden... Durch das meinige ging... der grosse Weltriss, und eben deswegen weiss ich, dass die grossen Götter mich vor vielen andern hoch begnädigt und des Dichtermartyrtums würdig geachtet haben », t. III, p. 304.

2. Il exalte non seulement Napoléon, mais César dans l'antiquité: « Cäsar ist es, welcher die römische Aristokratie ihrem Untergang zuführt und den Sieg der Demokratie vorbereitet. Indessen, manche alte Patrizier liegen im Herzen noch den

Si l'étude qui suit a quelque mérite, ce sera d'aider à distinguer entre ce qui est sincère dans la pensée de Heine et ce qui est stratagème de journaliste; d'écarter ses innombrables déclarations étrangères à sa pensée intime, et de nous permettre ainsi d'entrevoir ses véritables opinions.

En ce qui concerne les *Französische Zustände* en particulier, je voudrais qu'on lût ce livre comme la critique d'une manière de penser, la critique d'une intelligence. Car il faudra en venir là, j'en suis convaincue, dans un temps où chaque écrivain nous offre des principes et des méthodes différents. Tôt ou tard il faudra commencer à distinguer entre les esprits vrais et les esprits faux. Et cela ne pourra se faire que par la critique scientifique, c'est-à-dire poussée jusque dans les régions de la métaphysique, des manières de penser, telle la critique kantienne des concepts.

En faisant cette recherche une question surtout me préoccupait : à savoir, s'il est permis de penser *sans système*.

Or, il se révèle que dans le cas de Heine tout au moins, une pensée sans système, et qui se prétendait par là supérieure à la pauvre et laborieuse logique ¹, n'était faite que d'un amalgame de plusieurs systèmes différents.

Les sources des *Französische Zustände* posent de

Geist des Republikanismus, und können die Oberherrschaft eines einzigen noch nicht vertragen; sie können nicht leben, wo ein einziger das Haupt über das ihre erhebt, und sei es auch das herrliche Haupt eines Julius Cäsar; und sie wetzen ihre Dölcbe und töten ihn ». *Shakespeares Mädchen und Frauen*, t. V, p. 399.

1. V. Ludwig Börne, *eine Denkschrift* : « Als er [Börne] einst auch in meinen Schriften einen Widerspruch entdeckt haben wollte, begnügte ich mich mit der ironischen Antwort : « Sie irren Sich, Liebster, dergleichen findet sich nie in meinen Büchern; denn jedesmal, ehe ich schreibe, pflege ich vorher meine politischen Grundsätze in meinen früheren Schriften wieder nachzulesen, damit ich mir nicht widerspreche, und man mir keinen Abfall von meinen liberalen Prinzipien vorwerfen könne », t. VII, p. 104.

nouveau le problème de la personnalité littéraire de Heine. Tout lecteur un peu attentif et un peu philosophe a dû sentir ce problème. Dans les pages de cet auteur fourmillent les solutions faciles et démagogiques des plus grandes énigmes de la vie, à côté des pensées les plus profondes, les plus pénétrantes. C'est un cas extraordinaire, sans exemple, d'un génie de la pensée (aussi bien que de l'expression) se livrant avec le plus complet abandon à ce qui est le contraire de la pensée. Et l'explication n'est pas, comme le voudraient certains critiques, en quête de solutions faciles, que Heine est l'enfant-artiste. Heine, dès le début de sa carrière littéraire, est un homme, et comme il l'a dit des Juifs en général, un homme fait ¹. Rien de l'enfant en lui. Il cache sous un extérieur léger un naturel profondément sérieux.

Sans doute l'explication est à chercher dans la position religieuse de Heine. Toujours est-il que, quelque superficielle que soit l'idée qu'il ait adoptée pour le moment, il sait la vivifier par son imagination, et c'est ainsi qu'il parvient à faire parfois de la belle prose avec les idées les plus insoutenables, les plus puériles. Mais qui nous donnera l'étude que nous attendons, où le grand Heine sera séparé du journaliste, les idées profondes des idées d'un jour? Si, en montrant par des preuves indiscutables l'insincérité foncière des *Französische Zustände*, j'ai piqué au jeu quelque amateur du poète, je crois que le premier pas sera enfin fait dans la critique sérieuse et féconde de cet esprit énigmatique.

1. « Die Griechen waren nur schöne Günglinge, die Juden aber waren immer Männer, gewaltige, unbeugsame Männer ». *Geständnisse*, t. VI, p. 55.

NOTE

Dans les pages suivantes, les passages cités soulignés par moi sont marqués d'un *.

Les références au texte de Heine se rapportent, pour le texte allemand au tome V de l'édition Elster, Leipzig, pour le texte français à De la France, Paris, 1855.

Ces références sont des numéros de page seulement.

Les références aux autres ouvrages de Heine se font par numéro de tome et de page de l'édition Elster.

Dans le X^e chapitre, toutes les conclusions générales quant à la nature de l'émeute républicaine de 1832 sont tirées d'une comparaison de sources imprimées.

Il semble que les documents sur cette émeute qui devraient figurer aux Archives Nationales aient été parmi les documents brûlés pendant la Commune, car il n'en reste rien.

Aux Archives de la Préfecture de Police, il y a des dossiers sur des particuliers, faits prisonniers comme émeutiers, mais ces dossiers ne donnent rien sur la préparation de la révolte, sur sa nature exacte.

Je dois remercier MM. les bibliothécaires de la ville de Rouen pour m'avoir si complaisamment aidée dans mes recherches dans la presse normande de 1832 (pour les Berichte « Aus der Normandie »); et M. Lebas bibliothécaire de la ville de Dieppe pour avoir mis à ma disposition ses travaux et ses connaissances approfondies de l'histoire de Dieppe.

HEINE

ET LA MONARCHIE DE JUILLET

CHAPITRE PREMIER

Louis-Philippe et le Jacobinisme

Art. daté du 28 décembre 1831, publié dans
l'*Allgemeine Zeitung*, le 11 janvier 1832.

L Le peuple est souverain, et Louis Philippe l'a oublié. Voilà le point de départ de Heine dans son premier feuilleton. Le trône de Louis-Philippe est fondé sur la souveraineté du peuple; le nouveau roi voudrait le maintenir par une quasi-légitimité, par une continuation de la Restauration. C'est ce qui peut le perdre ¹.

Nettement donc, Heine se rallie aux démocrates radicaux, au parti des principes premiers, contre les doctrinaires, les amateurs de la légalité.

La haine du juste milieu, c'est le sentiment qui domine l'article. Tout sert de prétexte à l'auteur pour agiter, sous les yeux du roi, le drapeau rouge du jacobinisme; tout, depuis la question de la pairie ² jusqu'aux fossés des Tuileries ³.

1. « Ludwig Philipp hat vergessen, dass seine Regierung durch das Prinzip der Volkssouveränität entstanden ist, und in trübseligster Verblendung möchte er sie jetzt durch eine Quasilegitimität, durch Verbindung mit absoluten Fürsten und durch Fortsetzung der Restaurationsperiode zu erhalten suchen » (p. 30).

2. « Die erblichen Pairs haben jetzt ihre *last speeches* gehalten, und waren gescheit genug, sich selber für tot zu erklären, um nicht vom Volke umgebracht zu werden. » (p. 26).

3. Da hört man bitterscharfe Bemerkungen und rote Witzeleien, die an die neunziger Jahre erinnern. An der einen Eingangsseite des neuen Gartens steht ein metallener Abguss des Messerschleifers, dessen Original in der Tribüne zu Florenz zu sehen ist, und über dessen Bedeutung verschiedene Meinungen herrschen.

« Sie werden heute abend nicht kommen, denn es regnet, sagte Pétion » (p. 27). En rappelant ainsi les scènes de 1792, Heine suggère une comparaison entre la situation de la Gironde en 1792 et celle du juste milieu en 1831, entre la populace de 1792 et celle de 1831.

Guizot, père de la quasi-légitimité, est bafoué ¹.

Tout en se déclarant pour la souveraineté du peuple contre l'aristocratie bourgeoise, pour la démocratie radicale contre la quasi-légitimité, pour les premiers principes contre la légalité, Heine n'explique pas comment il entend mettre en pratique ces principes. La souveraineté du peuple doit-elle se réaliser par le suffrage universel, ou bien par la politique paternelle du souverain? Quant à la première méthode, quel est le caractère, quelles sont les capacités de ce peuple dont on réclame la souveraineté; et quant à la seconde, la monarchie paternelle est-elle possible au XIX^e siècle?

Ce sont les points sur lesquels roule la discussion politique en 1831. La pensée démocratique est amenée par la nécessité de la logique à résoudre ces points. Après avoir commencé par tout espérer de la monarchie populaire ², elle a cessé de croire à cet instrument ³. Elle demande des droits politiques pour

Hier aber im Tuileriengarten hörte ich über den Sinn dieses Bildes einige moderne Auslegungen, worüber manche Antiquare mitleidig lächeln, und manche Aristokraten heimlich erzittern würden. (p. 33).

1. « Guizot, ein fast deutscher Pedant, hat, als et Konrektor von Frankreich war, auf solchen Plakaten auch all sein philosophisch-historisches Wissen auskramen wollen, und man versichert, dass eben weil die Volkshaufen mit dieser Lektüre nicht so leicht fertig werden konnten und sich daher an den Strassenecken umso drängender vermehrten, sei die Emeute so bedenklich geworden, dass der arme Doktrinär, ein Opfer seiner eigenen Gelehrsamkeit, sein Amt niederlegen musste. » (p. 27).

2. « Dans l'esprit des républicains le pouvoir du roi ne représentait pas quelque chose d'inerte, une borne, comme on dira plus tard. Ils comptaient sur le roi pour pousser la Chambre, et au besoin pour contrebalancer les tendances réactionnaires.. Pourvu que le roi consentit à se faire l'interprète d'une politique populaire, on aurait accepté son intervention, si active et si efficace qu'elle fût dans les affaires de l'Etat ». TCHERNOFF, p. 66.

3. « Ce qui contribua à former la notion de la responsabilité de la royauté, c'était la nature contractuelle de l'engagement assumé par Louis-Philippe en vertu de la Charte. Les républicains auront l'occasion d'invoquer plus tard cette responsabilité contractuelle, et quand ils auront constaté l'impossibilité de la concilier avec la fiction de l'inviolabilité... ils y trouveront un argument de plus en faveur d'un pouvoir temporaire électif et responsable. V. *infra*, chap. III, Armand Carrel. Ce qui provoquera la formation d'un parti républicain démocratique », p. 66, *Ibid.*, note 1.

les masses, et elle justifie cette demande par ses idées sur le caractère du peuple de 1831 ¹. Il ne suffisait pas de jeter à la figure de Louis-Philippe le principe de la souveraineté du peuple. *Les Légitimistes faisaient de même*. Le principe de la souveraineté du peuple pouvait être ou un instrument de critique, ou une volonté de parti. Les légitimistes, en en faisant un instrument de critique, en déclarant que la monarchie de Louis-Philippe se perdrait en y manquant, affirmaient en même temps l'impossibilité de ce principe. Les démocrates, en voulant la souveraineté du peuple, en faisaient la théorie, en développaient la doctrine. Remarquons la neutralité de Heine. Il pourrait être tout aussi bien légitimiste que démocrate. Dans son premier paragraphe le peuple est un être misérable et féroce qui a faim, et qui, à la moindre provocation venant *du dehors* (« von aussen her » p. 26) pourrait se révolter. Même après la révolte de Lyon, Heine n'est pas le moins du monde enclin à spéculer sur les possibilités de ce peuple qui s'éduque, qui s'élève, qui, en s'emparant d'une ville se fait le gardien de toute propriété. Cette attitude silencieuse est plutôt légitimiste.

Royalistes et démocrates se rencontraient dans l'attaque contre le régime de Louis-Philippe. Dans la négation, on était aussi bien légitimiste que républicain en 1831. C'est à partir de là que les deux croyances divergeaient. Les vues heinées-

1. « Le lendemain des ordonnances, c'est cette classe [la classe populaire] dont l'indignation devance la nôtre, c'est elle qui entraîne le mouvement, qui arbore le drapeau tricolore, qui crie *plus de Bourbons!* C'est cette classe... qui s'oppose à toute transaction avec Saint Cloud, qui nous empêche d'accepter un simple changement de ministère, qui repousse deux abdications comme insuffisantes... Les événements de Lyon viennent de prouver ce qui ressortait déjà de nos belles journées de juillet, savoir que le peuple est désormais associé à toutes les idées de liberté, à tous les désirs de bien-être, que la classe moyenne crut seule faire valoir contre le régime de la restauration; qu'entre les lumières, le courage, l'intelligence, les sentiments moraux de la classe moyenne et ceux de la classe ouvrière, il y a peu de différence » (*National*, 28 novembre 1831). V. aussi, *ibidem*, 30 novembre 1831, 7 décembre 1831. « Le peuple qu'on redoutait de voir descendre dans la rue, le peuple dont l'intervention devait conduire à la démagogie, le peuple qu'on croyait même soumis encore à l'influence de la noblesse et du clergé, loin de ressembler à l'être sanguinaire qui, dans l'esprit des contemporains avait ensanglanté la révolution par sa brutale intervention, loin de se désintéresser des débats parlementaires, oin de vouloir accepter le retour offensif du principe légitimiste, se souleva à l'appel de la presse et... décida de la victoire. Armand Carrel emporta de ce jour cette impression ineffaçable qui l'amènera plus tard à accepter la République ». TCHERNOFF, p. 63.

nes relèvent de la doctrine légitimiste autant que du catéchisme républicain, et même notre auteur a puisé un peu plus aux sources légitimistes qu'aux sources démocratiques.

Souveraineté du peuple.

HEINE

« Ich glaube, Ludwig Philipp ist kein unedler Mann, der auch gewiss nicht das Schlechte will, und der nur den Fehler hat, sein eigenes Lebensprinzip zu verkennen. *Dadurch kann er zu Grunde gehen**... Ludwig Philipp hat vergessen dass seine Regierung durch das Prinzip der Volkssouveränität entstanden ist, und, in trübseligster Verblendung möchte er sie jetzt durch eine Quasilegitimität... zu erhalten suchen... » (p. 30).

RÉPUBLICAINS

BELMONTET :

« Louis - Philippe... est roid d'une nouvelle royauté... La royauté de Louis-Philippe n'est que l'exécutrice de la souveraineté du peuple. Or, cette souveraineté a été déléguée par la nation »¹. *National*, 9 janvier 1832 : « La monarchie républicaine, l'amalgame de deux principes qui semblent s'exclure en bonne logique, mais qu'une certaine disposition des esprits, l'empire des circonstances, l'influence des souvenirs ont pu vouloir concilier un instant ».

LÉGITIMISTES

CHATEAUBRIAND :

« La royauté sortie de l'élection populaire essaierait en vain d'échapper aux conséquences de son principe, qu'elle ne pourrait ni ne devrait, agir d'après les lois de la légitimité »². *Quotidienne*, 2 décembre 1831 : « Le pouvoir sorti d'une insurrection populaire... a été sans pitié pour son propre principe. Il a renié les doctrines qui font sa vie, oubliant que l'inconséquence tue en politique* ». *Quotidienne*, 19 juin 1831 : « Pour compléter cette série de faits, qui caractérisent la position laborieuse d'un pouvoir qui semble sous la fatalité d'une vérité proclamée par Montesquieu, lorsqu'il a dit que plus un gouvernement s'éloigne de son principe, plus il s'affaiblit...* »

1. *Observations d'un patriote*, p. 21, Lb5¹ 1028.

2. *Bannissement de Charles X*, p. 52, Lb5¹ 1019.

L'idée qu'un gouvernement ne peut se maintenir que par le principe qui l'a fondé, que le gouvernement de Louis-Philippe devait suivre celui de la souveraineté du peuple ou périr, c'est le lieu commun de la polémique extrémiste du jour, c'est l'axiome que répètent la *Gazette* et la *Tribune*, la *Quotidienne* et le *National*, c'est la base indispensable à tous leurs arguments ¹.

Par contre, cette idée toute moderne, nous ne la trouvons pas dans Salluste ². Pourquoi donc Heine prend-il la peine de le citer, lorsque tant d'autres autorités contemporaines s'offraient? Sans doute pour donner le change sur ses véritables sources. Les théoriciens du libéralisme allemand citaient sans cesse les auteurs classiques. C'était une manière. (Cf. WELKER, *Die letzten Gründe von Recht, staat und Strafe*, p. 175 et *passim*) La prétendue citation de Salluste chez Heine, équivaut à une petite mystification du lecteur.

En disant que le peuple est remis maintenant à son ancienne place, foulé aux pieds comme les pavés de juillet (p. 30) Heine fait écho à la *Quotidienne* aussi bien qu'à la *Tribune* et à la *Caricature*.

HEINE

LÉGITIMISTES ET RÉPUBLICAINS

« Täglich geschehen offenbare Rückschritte, und wie man die Pflastersteine, die man in den Julitagen als Waffe gebrauchte, und die an einigen Orten noch seitdem aufgehäuft lagen, jetzt wieder ruhig einsetzt... so wird auch jetzt das Volk wieder an seine vorige

Quotidienne, 15 décembre 1831. « Le mot fatal est prononcé : « Il faut les désarmer et les exclure! » 2 décembre 1831. « Sorti d'une insurrection populaire, il [le gouvernement] a été sans pitié pour son propre principe qu'il a insulté... dans l'insurrection de Lyon ».

1. « Das Prinzip der Volkssouveränität (welches die *Gazette de France* mit dem *National* und der *Tribüne* um die Wette verteidigt!) » GENTZ *Schriften* B. V. « Coramenin und seine Widersacher », p. 186.

2. « Quod si regum atque imperatorum animi virtus in pace ita, ut in bello valeret, aequabilis atque constantius sese res humanae haberent, neque aliud alio ferri, neque mutari ac misceri omnia cerneret. Nam imperium facile iis artibus retineret quibus initu partum est. Verum, ubi pro labore desidia, pro continentia et aequitate libido atque superbia invasere, fortuna simul cum moribus immutatur. Ita imperium semper ad optimum quemque a minus bono transfertur. Quae homines arant, navigant, aedificant, virtuti omnia parent » *Conjuratio Catilinae*.

Il n'y a ici aucune trace de l'idée métaphysique dont on parle. *Virtuti omnia parent*, voilà toute la pensée de Salluste.

Stelle wie Pflastersteine in die Erde zurückgestampft und nach wie vor mit Füßen getreten » (p. 30).*

CABET : *Péril de la situation présente*, cité par *Quotidienne*, 24 octobre 1831. « Le peuple a retiré de la Révolution la haine, le dédain, l'insulte, aucun droit, mais le manque de travail et la plus effroyable misère. » M. Moulin (plaidant en cour d'assises pour la *Tribune* (15 décembre 1831). « En juillet 1830 tous les privilèges de caste, de naissance, de fortune semblaient à jamais ensevelis sous les barricades. Mais les barricades tombèrent, les pavés reprirent leur place, et les privilèges ressuscitèrent »* ¹.

Ce gouvernement injuste et oppresseur est néanmoins *faible*, selon Heine. « Die Regierung bekundet ihre Schwäche bei jeder Gelegenheit; namentlich geschah dies zur Zeit der Lyoner Unruhen » (p. 26). C'est encore une opinion de l'opposition; mais il faut remarquer que cette opinion n'était que l'aboutissement d'une longue dialectique. Emise ainsi sans explication, elle dénonce le parti pris de l'auteur. On sait que le gouvernement ne fut rien moins que faible à l'occasion de la révolte de Lyon; la ville occupée militairement, le préfet destitué, la garde nationale licenciée, l'annulation du barème des salaires, pour lequel les ouvriers s'étaient soulevés, que demander de plus en fait d'énergie? Telle était l'opinion du juste milieu. Il avait été prouvé, selon le *Journal des Débats* (20 décembre 1831) « que notre révolution de juillet ne manquait pas de force contre la révolte, et qu'elle savait vaincre ceux qui faisaient de la sédition permanente une des conséquences de juillet. »

Viennent les journaux d'opposition, et tout cet étalage de force devient une preuve de faiblesse. Telle est la puissance

1. V. Lb⁵¹ 1138 et *Caricature* « côté poétique et côté positif », 27 octobre 1831.

Légende : « Peuple affranchi dont le bonheur commence

Croise les bras, après ton œuvre immense

...Peuple! repose-toi (Côté poétique) [citation de la *Parisienne*].

Côté positif : « 18.000.000 liste civile; impôts augmentés, visites illégales, paix honteuse, couleurs nationales proscrites, peuple misérable ».

de la dialectique! Et comment la prouvait-on, cette faiblesse? Par le fait que le gouvernement avait précédemment confirmé le tarif, que maintenant il annulait. « Le ministère, dit le *National*, 19 décembre 1831... a eu besoin de voir la seconde ville du royaume livrée à la guerre civile et d'avoir derrière lui une armée de 30.000 hommes, pour oser se confier à l'intelligence d'une population souffrante, et entreprendre de lui persuader que le régime des tarifs n'était pas compatible avec la vraie liberté. » Le ministère avait invité le préfet à « procéder *insensiblement à l'abolition du tarif, moitié par désuétude, moitié par persuasion,* » (*National* 19 décembre 1831) et quand celui-ci avait fait de son mieux pour obéir à ces instructions, il avait été destitué. « Ce que l'on n'avait pas fait d'abord [l'annulation du tarif] dans la crainte de provoquer un soulèvement populaire, on l'a fait après l'insurrection et la reddition de Lyon ». (*Ibid.*).

En partant de ce premier point, l'opposition était arrivée à voir dans la conduite du gouvernement à Lyon un immense gâchis. Tout avait été fait de travers. (Cf. *Courrier français*, cité par le *Temps* 13 décembre 1831. *Gazette de France* 27 décembre 1831).

« Le 13 mars est faible, sans doute, conclut la *Quotidienne*, (citée par le *Temps*, 7 décembre 1831). Lyon n'est qu'un épisode qui va prendre rang dans une histoire de seize mois. » « Que l'on interroge les opinions de toutes les nuances... on verra que c'est un jugement arrêté que la position du pouvoir... est après les événements de Lyon ce qu'elle était avant, c'est-à-dire, frappée de langueur et d'impuissance ». (*Quotidienne* citée par le *Temps*, 10 décembre 1831).

Un tel empressement à tirer des événements la conclusion contraire à celle du sens commun, pourrait bien éveiller notre scepticisme. Le parti pris de notre auteur, qui fait écho à la conclusion de la *Quotidienne*, se dénonce d'autant plus qu'il reproduit, sans explication aucune, la conclusion d'une longue et habile dialectique.

Ce parti pris d'opposition à outrance se dénonce encore dans la toute première phrase de l'article, sur la pairie. « Die erblichen Pairs haben jetzt ihre *last speeches* gehalten, und waren gescheit genug, sich selber für tot zu erklären, um nicht vom Volke umgebracht zu werden *. » (p. 26). Dans

l'édition française « afin de ne pas être *assassinés* par le peuple » devient « afin de ne pas être *renversés** par le peuple ». (p. 23). Cela est moins violent, et plus vrai : cela évoque moins le spectacle d'un peuple de 93, maître du gouvernement, ensanglantant les sanctuaires des pouvoirs publics. On parlait, par plaisanterie, de la « mort » des pairs héréditaires; personne ne songea au développement ingénieux de ce trait d'esprit que nous trouvons chez Heine. En réalité, ce fut au milieu du plus grand calme que la discussion sur l'hérédité se poursuivit dans la Chambre des pairs; on remarqua ce calme, cette indifférence inattendue du peuple ¹. Le *National* dit aux pairs (27 décembre 1831) que leur résistance « n'aurait pas même le triste avantage de soulever les passions ». L'image violente évoquée par la phrase brutale de Heine « pour ne pas être assassinés par le peuple » n'est pas évoquée sans intention. C'est une image qui a une signification historique; elle est chargée des souvenirs de 93. Même le nom de Casimir Périer est forcé à s'y prêter : on le montre, lui, le représentant du roi et le champion de l'ordre et de la monarchie, se faisant l'interprète auprès de la Chambre des Pairs des volontés populaires. « Dieser Bewegungsgrund ist ihnen von Casimir Perier ganz besonders ans Herz gelegt worden. » (p. 26). On veut produire l'impression que le gouvernement est plus ou moins à la merci des fureurs populaires, caractère distinctif de 93.

Ce sont là les parties sérieuses de l'article. Considérons maintenant les parties satiriques. Nous y retrouverons la même base de polémique républicaine et légitimiste. Heine n'a pas dédaigné de ramasser les épluchures de la cuisine politique; il en fait un bon plat; mais c'est toujours un plat d'épluchures. Il a tout absorbé, il a tout reproduit. Plaisanteries rebattues, sarcasmes ressassés, sans distinction de provenance, trouvent un écho dans sa prose; tout lui a été bon.

PALAIS ROYAL

« Es hat sich jetzt gezeigt dit Louis-Philippe aux Tuileries,
Heine *ironiquement*, wie sehr ou révélation des véritables mo-

1. Voir « Société des Amis du peuple », 10 novembre 1831, Lh⁵¹ 1055. *National*, 27 décembre 1831.

man dem vorigen Orléans, dem Philipp Egalité, Unrecht tat, als man ihn der Oberleitung der meisten Volksaufstände beschuldigte, weil man damals entdeckt hatte, dass das Palais Royal, wo er wohnte, der Mittelpunkt derselben sei. In diesen Jahren zeigte sich das Palais Royal noch immer als ein solcher Mittelpunkt; er war noch immer der Versammlungsort aller unruhigen Köpfe... und doch hatte sein jetziger Eigentümer dergleichen Volk gewiss nicht berufen und besoldet. Der Geist der Revolution wollte das Palais Royal nicht verlassen, obgleich sein Eigentümer König geworden, und dieser war deshalb gezwungen, seine alte Wohnung aufzugeben. » P. 28.

tifs qui ont décidé ce prince à choisir cette résidence. (Brochure légitimiste).

« Adoptera-t-on la version généralement répandue que le Palais-Royal étant pour ainsi dire le centre, le foyer et le théâtre des émeutes, la dynastie des trois jours, a dû craindre un tel voisinage... Oui, sans doute, le Palais-Royal, qui a changé si longtemps son nom contre le sobriquet d'Egalité, a toujours été depuis 1789, le rendez-vous des agitateurs, une espèce de club ambulante, d'où partaient les motions incendiaires ¹ ».

Même ironie chez le légitimiste et chez Heine. La dynastie des trois jours, la maison qui avait jusque-là trouvé son compte dans toutes les révoltes, doit maintenant les fuir. Ironie historique. C'est presque la haine des légitimistes contre la maison d'Orléans qui parle par la bouche de Heine, rappelant les émeutes de 1789, qu'on disait provoquées par le duc d'Orléans.

COMÉDIE BOURGEOISE JOUÉE PAR LE ROI
AU COMMENCEMENT DE SON RÈGNE

HEINE

RÉPUBLICAINS

LÉGITIMISTES

« Es ist schon lange her, seit er das letzte Mal mit rundem Hut und Regenschirm durch die Strassen von Paris wanderte und mit

Caricature. — 25 août 1831. « Recette pour faire des rois constitutionnels. Un parapluie, un cheval, un carrosse, une bouteille de vin, vous

1. Lb⁵¹ 968.

raffinierter Treuherzigkeit die Rolle eines biedereren, schlichten Hausvaters spielte. Er drückte damals jedem Spezereihändler und Handwerker die Hand » (p. 28-29).

mêlez le tout ensemble pendant quelque temps en faisant le tour des boulevards. Il est indispensable que l'homme... ait la faculté précieuse de pouvoir contracter sa physionomie en forme de sourire permanent ».

Brochure des amis du Peuple, 31 août 1831. « Pendant quelque temps on alla à pied, le parapluie au bras, puis on commença à aller en voiture... Mais que les temps sont changés, aujourd'hui il faut du pouvoir, il faut argent sur argent, il faut pour la maison du roi bourgeois une liste civile de dix-huit millions... tout a repris sa place. Nous avons une cour, des malheureux, tout ce qui n'est pas gendarme ou courtisan est factieux ¹ ».

Mode, 1831.

« Nous avons vu deux ouvriers à qui l'on refusait hier l'entrée du jardin... Il y a loin de là aux poignées de main qu'on leur distribuait l'année dernière au Palais-Royal avec tant de profusion » ².

Cancans, n° 11 (1831). « Les Tuileries ».

« Ainsi la distance est déjà si grande du peuple au roi citoyen qu'on trouve à placer tant de choses dans l'intervalle qui les sépare. Résignons - nous donc, plus de poignées de mains ».

INSOMNIES DE LOUIS-PHILIPPE AUX TUILERIES.

HEINE

LÉGITIMISTES

« Der Sohn Egalités ist endlich als Sieger eingezogen durch die Triumphpforte des

Mode, 1831, dernier trimestre ³. « La première Nuit au Château des Tuileries. »

1. Lb⁵¹ 903.

2. 1831, dernier trimestre, p. 110-111.

3. P. 25.

Carrousel und spaziert jetzt mit seinem sorglosen Gesichte und mit Hut und Regenschirm durch die weltgeschichtlichen Gemächer der Tuileries... Vom Könige will man wissen, er habe dort in der ersten Nacht nicht so gut wie gewöhnlich schlafen können und sei von allerlei Visionen heimgesucht worden; zum Beispiel Maria Antoinette habe er mit zornsprühenden Nüstern wie einst am 10. August umherrennen sehen... endlich aber sei Saint-Denis zu ihm gekommen, und habe ihn im Namen Ludwigs XVI. auf Guillotinen herausgefordert. Saint-Denis ist, wie männiglich weiss, der Schutzpatron der Könige von Frankreich, bekanntlich ein Heiliger, der mit seinem eigenen Kopfe in der Hand dargestellt wird. » (p. 31).

« On annonça à la royauté nouvelle qu'elle pouvait venir. Entrez, entrez dans le palais des rois... le palais de François 1^{er} et de Médicis, de Louis XIV et de Bonaparte... Voilà la royauté de juillet abritée par le dôme des Tuileries où elle comptait si peu venir!...

« Écoutez ce pas léger dans l'ombre, c'est Louis XVI, le Roi-martyr... Ne voyez-vous pas dans l'ombre cette robe blanche qui s'agite?... Cette robe, c'est la reine, c'est Marie-Antoinette qui vient voir, elle aussi, si le peuple dort...

« Un nouvel hôte habite les Tuileries! Que cette première nuit a dû être féconde en visions pénibles! Que de rois éplorés, que de femmes malheureuses!... Que ce doit être une chose horrible de voir danser autour de son lit un roi qui porte sa tête coupée! »

CHATEAUBRIAND : « Au lieu d'une couche innocente, sans insomnie, sans remords, sans apparition, qu'a trouvé notre prince? un trône vide que lui présente un spectre décapité portant dans sa main sanglante la tête d'un autre spectre » ¹.

LES FOSSÉS DES TUILERIES

(Quand le rideau de bois fut enlevé).

HEINE

« Als man jene mystischen Bretterwände vordem Schlosse wieder niederriss, sah man weder Befestigungswerke noch Schutzmauern, weder Schanz-

LÉGITIMISTES

CHATEAUBRIAND : « Qu'a-t-on vu derrière le rideau de bois? quelque chose d'aussi chétif que le rideau lui-même : un jardinet dont l'apparition m'a

1. *Bannissement de Charles X*, p. 123.

gräben noch Bastionen, sondern eitel Dummheit und Blumen. Der König hatte nämlich, bausüchtig wie er ist, den Einfall gehabt, vor dem Schlosse einen kleinen Garten für sich und seine Familie von dem grösseren öffentlichen Garten abzuscheiden, diese Abscheidung war nur durch einen gewöhnlichen Graben und ein Drahtgitterwerk von einigen Fuss Höhe ausgeführt worden, und in den ausgestochenen Beeten standen schon Blumen, ebenso unschuldig wie jene Gartenidee des Königs selbst.» (p. 32).

fait cependant assez de plaisir... Je l'avouerai, j'ai été aise de retrouver devant le palais des rois comme devant un presbytère un petit parterre de curé ou plutôt d'abbé à gros bénéfices...

« Ce jardinet, qui barre effrontément la voie publique, ne sera peut-être pas si laid qu'il en a l'air; il se présente avec quelque chose d'innocent et de bonasse propre à désarmer la critique »¹.

Par l'ironie et par la manière de bafouer le roi-citoyen, les deux passages sont identiques.

Parmi toutes les protestations et les exclamations indignées de l'Opposition sur la mutilation des Tuileries, pas un mot, naturellement, sur la raison qu'on avait eue pour aménager un jardin privé autour du palais. Il y avait une raison pour cela. Un nouveau monarque n'enfreint pas à la tradition séculaire d'un palais par pure fantaisie ou mauvais goût. Sa raison, on l'a devinée. La nuit, la royauté citoyenne fut l'objet des injures des passants, qui, à la faveur de l'obscurité, « sous les fenêtres des appartements du Roi, de la reine et des princesses, poussaient des cris injurieux, chantaient des chansons infâmes »². L'Opposition feignit d'ignorer cette circonstance, que tout Paris a dû connaître, comme elle feignit d'ignorer le but réel des travaux qui se poursuivaient derrière le rideau de bois³. Heine imite la polémique au moins partielle de l'Opposition.

1. *Livre des Cent et Un*, cité par *Figaro*, 6 janvier 1832. Ce qui prouve que cette partie du *Livre des Cent et Un* a été publiée vers la fin de l'année 1831.

2. Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 215.

3. On savait, dès le début, le but de ces travaux. Cf. *Quotidienne*, 14 octobre 1831. « On a commencé hier dans le jardin des Tuileries un double fossé qui est destiné à former des jardins particuliers, réservés pour la famille de Louis-Philippe ». Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 215. « Les journaux ennemis se répandirent en clameurs accueillies de tous les mécontents : on fortifiait les Tuileries, on enlevait le jardin au public ».

MUTILATION D'UN JARDIN DE LENOTRE.

HEINE

RÉPUBLICAINS

LÉGITIMISTES

« Diese unschuldige Idee... veranlasst... den gerechten Unmut des Publikums über die Verunstaltung des ganzen Gartens, eines Meisterstücks von Le Nôtre, das eben durch sein grossartiges Ensemble so sehr imponiert. Es ist gerade als wollte man einige Szenen aus einer Racineschen Tragödie ausscheiden... Racines poetische Gärten... ebenso wenig wie *Le Nôtre's grüne Tragödie, die mit der breiten Tuilerien-Exposition so grossartig beginnt und mit der erhabenen Terrasse, wo man die Katastrophe des Concordeplatzes schaut, so grossartig endigt**, kann man nicht im mindesten verändern ohne ihre Symmetrie und also ihre eigentliche Schönheit zu zerstören » (p. 32).

Les Fossés. Quand Même. Epître à M. le Baron Fontaine.

[architecte de Louis-Philippe].

« Je soutiens que ton art dans la fange se vautre. — En tronquant un jardin qu'avait tracé Le Nôtre. — D'un siècle qui n'est plus cet enfant précieux Arguait contre toi de la faveur des cieux,

Qui pour mieux protéger ce lieu dont tu disposes

Mariaient notre histoire aux parfums de ses roses;

Devais-tu supprimer cette immense avenue.

Qui bordait le palais comme une page nue.

...*Sur ce lièvre en plein air s'écrivaient nos annales**,

La Régence y parut avec ses saturnales,

Plus tard d'un roi sans force attestant le défaut

Louis XVI y passa du trône à l'échafaud » ¹.

Mode, 1831 dernier trimestre ².

« Voilà un grand fossé qui se dessine dans toute la longueur du jardin. Charmant effet de perspective! Adieu l'imposant et noble dessin de Le Nôtre! Adieu les belles et régulières proportions! Adieu souvenir du siècle de Louis XIV! »

1. *Catalogue de l'Histoire de France*, t. III, p. 619 (Poésie).

2. P. 84.

Temps : « Il est impossible de n'avoir pas le cœur navré en voyant l'état de dévastation où se trouve le jardin dessiné par Le Nôtre ».

Lettre de M. de Cormenin sur la liste civile : « Si les Tuileries avaient été un palais national, on ne verrait pas un architecte défigurer leur majestueuse simplicité ».

SIGNIFICATION POLITIQUE DES FOSSÉS DES TUILERIES. COMMENT ILS SONT SYMBOLIQUES. LEUR IMPORTANCE.

HEINE

« Dieser Gartenbau ist eine kolossale Torheit und gibt den König den gehässigsten Anschuldigungen preis. Man kann ihn sogar als eine symbolische Handlung interpretieren. Ludwig Philipp zieht einen Graben zwischen sich und dem Volke, er trennt sich von demselben auch sichtbar. Oder hat er das Wesen des konstitutionellen Königtums so kleinmütig aufgefasst und so kurzsinning begriffen, dass er meint, wenn er dem Volke den grösseren Teil des Gartens überlasse so

OPPOSITION LIBÉRALE

Temps cité par la *Quotidienne*, 6 novembre 1831 : « Une démarche, un acte, peuvent servir à consolider une jeune couronne, une maladresse peut la compromettre; ne blessez jamais les masses dans les choses matérielles et qui frappent les yeux. Voyez le mauvais effet de ces fossés des Tuileries ».

Les Fossés Quand Même.

« Veux-tu dépouiller Rome au profit des Césars, Ou d'un séjour auguste attristant les façades,

LÉGITIMISTES

Quotidienne, 16 octobre 1831. « Les travaux extraordinaires que le roi Louis-Philippe fait exécuter devant le château des Tuileries, produisent dans le public un très mauvais effet. Cela n'est rien en apparence et cependant cela nuit plus au pouvoir que des actes d'une bien autre importance ».

Quotidienne, 21 novembre 1832. « A aucune époque de notre histoire, la royauté n'établit de ligne de démarcation entre elle et le peuple dans les Tuileries ».

dürfe er den kleinen Teil desto ausschliesslicher als Privatgärtchen besitzen? Nein, das absolute Königtum mit seinem grossartig egoistischen Ludwig XIV., der statt des « l'Etat c'est moi » auch sagen konnte « les Tuileries c'est moi » erschiene alsdann viel herrlicher als die konstitutionnelle Volkssouveränität mit ihrem Ludwig Philipp I., der ängstlich sein Privatgärtchen abgrenzt und ein kümmerliches « chacun chez soi » in Anspruch nimmt. »

Entre un peuple et son roi dresser des palissades?

Connais mieux notre époque, architecte baron!

Le Monarque est trop fort pour être fanfaron!

Que servirait d'un mur de gothique artifice

Pour arrêter un trône au bord du précipice,

Si le trône partout de respect entouré

N'avait dans notre amour un rempart assuré...

Aux pieds de ce palais où le peuple fourmille

Qu'un roi simple se mêle à la grande famille » ¹.

National cité par *Quotidienne*, 19 novembre 1831.

« La seconde erreur du journal ministériel, c'est de dire qu'aux Tuileries le roi est chez lui. Il est chez nous.. Les Tuileries ne sont pas la maison d'un individu. C'est la maison de la royauté... La liste civile n'aurait pas de permission à demander aux chambres pour gâter un monument public en changeant ses pro-

Cancans, n° 11, 1831. « Ainsi la distance est déjà si grande du peuple au roi citoyen qu'on trouve à placer tant de choses dans l'intervalle qui les sépare », [à propos des fossés des Tuileries].

1. V. ci-dessus, p. 31, note 1.

portions! elle pour-
rait dire : C'è beau
jardin... est un peu
trop grand, j'en
prends le tiers ou le
quart... »

« Chacun chez soi », ne l'oublions pas, était la formule de la politique extérieure prudente de Louis-Philippe, formule de la non-intervention qui avait éveillé tant d'indignation chez les idéologues.

Pour Heine les Tuileries sont le symbole de la monarchie française, de sa fortune et de sa grandeur. Le germe de cette idée se trouve dans la *Quotidienne*; elle s'épanouit chez Heine. Coïncidence curieuse à noter.

HEINE

« Das absolute Königtum mit seinem grossartig egoistischen Ludwig XIV., der statt des « l'Etat c'est moi » auch sagen konnte, « les Tuileries c'est moi », erschiene alsdann viel herrlicher als die konstitutionelle Volkssouveränität mit ihrem Ludwig Philipp I. » (p. 33).

Quotidienne (21 novembre 1831). « Le Nôtre, chargé d'en dessiner le plan, changea tout... alors ces beaux lieux acquirent la majestueuse symétrie qu'admire l'Europe, et que leur nouvel hôte va détruire; alors les Tuileries, suivant les fortunés de la monarchie*, s'agrandirent comme la France ».

Heine fait sentir le contraste entre la grandeur, la majesté et la gloire de l'autocrate Louis XIV et la misère bourgeoise de Louis-Philippe; c'est tout à fait dans la manière des légitimistes.

Que ressort-il de tout ceci? Que la politique heinéenne est fortement imprégnée à la fois de politique républicaine et de politique légitimiste. Contrairement aux partis d'opposition, pourtant, Heine n'a rien à offrir en échange du système existant. Il y a chez lui, semble-t-il, le maximum de mécontentement avec le minimum d'effort pour sortir de ce mécontentement. Le maximum de négations avec le minimum d'affirmations.

La neutralité heinéenne est d'autant plus remarquable que les démocrates avaient saisi l'occasion de la révolte de Lyon pour promulguer leurs nouvelles vues sur une plèbe régénérée. La souveraineté du peuple n'est pas un vain mot, disaient-ils;

Paris en juillet et Lyon en novembre ont prouvé que le peuple a fait son éducation, qu'il n'est plus celui de 93; que l'influence de la Révolution et de l'Empire l'a civilisé. Courageux et modéré, il est prêt à être accueilli dans la grande famille. « Nous défions qu'on nous montre quelque part un peuple affamé, méprisé, méconnu, devenant tout à coup, comme par miracle, maître d'une ville telle que Lyon et la respectant. Un tel événement est peut-être le signe du plus haut degré de civilisation et de moralité auquel soit jamais parvenu un peuple... » (*National*, 30 novembre 1831). Même Armand Carrel fut converti à la démocratie par cette confirmation lyonnaise de l'expérience de Paris en juillet 1830. De tout cela pas un mot chez Heine. Est-il saint-simonien alors? Ne croit-il à aucun droit politique, veut-il seulement la réalisation de la loi intérieure par les pouvoirs existants? Mais il a prononcé le mot « souveraineté du peuple », il ne peut donc pas être saint-simonien. Ce mot-là le classe dans les partis du droit politique.

Heine est-il légitimiste ou démocrate? C'est la question qui s'impose quand on a lu ce premier article. Les contemporains l'ont senti. La *Tribune* publia la traduction de l'article, en disant que l'auteur l'avait écrit sous l'influence directe du gouvernement autrichien ¹. Selon Heine, c'est le libraire jacobin, Frank, un Allemand, qui, par là, a voulu le forcer à se déclarer *pour* ou *contre* les républicains. Ce que je ne ferai point, riposte Heine ². « Ich bin nicht der Mann der sich zwingen lässt und sie bewirken nur, dass ich aus Dégout vor

1. « Als nun der erste Artikel der *Zustände* erschien, ärgerte er [Frank] sich über diesen erhöhten Ton, der ihm an und für sich wohlgefiel, aber nur nicht in der *Allg. Ztg.* und er beging die Perfidie eine verstümmelte, übertriebene und verfälschte Uebersetzung davon in die *Tribüne* setzen zu lassen, mit einigen einleitenden Worten die ungefähr lauten, als ob diese Korrespondenz von der österreichischen Regierung *immediat* influenziert werde ». HEINE, *Briefwechsel*, éd. Hirth, t. II, an Cotta, 20 janvier 1832.

2. « Der zur Genüge bekannte Buchhändler Frank, der allerlei verfehlte Zeitungsprojekte im Kopfe trägt, liegt noch immer hier, um eine spottwohlfeile Ausgabe der Freiheit für Deutschland zu besorgen, und die *Allgemeine Zeitung* ist die beständige Zielscheibe seiner Schmähungen und Machinationen... Dieses Manöver [la traduction et le commentaire de la *Tribune*] wurde mit den hiesigen Jakobinern abgekartet, wobei sie zugleich mich, den sie als den Verfasser jenes Artikels überall herum nennen, dergestalt kompromittieren wollen, dass ich mich für sie oder gegen sie erklären müsse, wovon ich das erstere aus Ueberzeugung und das andere aus Klugheit unterlassen habe. » *Ibid.*

der jakobinischen Unredlichkeit noch gemässiger als jemals werde »¹.

Ainsi Heine publie un article si extrémiste qu'il peut passer soit pour légitimiste, soit pour républicain, et quand on le lui fait sentir, il répond qu'il sera forcé de devenir *plus modéré que jamais!* Singulier mélange de prétentions!

Le *Temps* aussi avait remarqué l'article heinéen (18 janvier 1832). « La *Gazette d'Augsbourg* a commencé à insérer des lettres de Paris très hostiles à la famille royale. La censure, qui ne laisse pas passer un mot défavorable aux empereurs de Russie et d'Autriche et au roi de Prusse, n'a pas cru apparemment devoir quelque ménagement à un roi citoyen ». Heine, au commencement de son deuxième article, prend prétexte de la remarque du *Temps*, et l'interprète comme un avertissement amical à un écrivain libéral qui a dépassé la mesure. « Der *Temps* ist doch die gescheiteste Zeitschrift der Welt! Mit wenigen milden Worten erreicht er seine Zwecke viel schneller als andere mit ihrer lautesten Polemik. Sein schlauer Wink ist hinreichend verstanden worden, und ich weiss wenigstens einen liberalen Schriftsteller der es jetzt seiner Ehre nicht angemessen hält, unter Zensurerlaubnis gegen einen Bürgerkönig die feindliche Sprache zu führen, die man ihm gegen einen absoluten König nicht gestatten würde. » (p. 34). Touchante entente des esprits nobles et libéraux! Cette interprétation bénévole de la remarque du *Temps* est gratuite. Mais en épilquant de la sorte sur la remarque du *Temps*, Heine écarte silencieusement celle qui l'avait réellement inquiété, l'accusation directe et sérieuse de la *Tribune*. C'est à quoi il tenait. Il prend pour accordé ce qui est en question, à savoir, sa bonne foi.

Selon Heine, dans sa lettre à Cotta, la traduction publiée par la *Tribune* était « verstümmelt, übertrieben und verfälscht »². Il n'en est pas moins impatient que son deuxième article (qu'il envoie avec sa lettre) soit publié le plus tôt possible³. C'est donc que celui-ci devait apporter quelques

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. « Ich bitte Sie um schleunige Abdrucksbeförderung dieses Aufsatzes. Kurz vor Abgang der Post konnte ich nur in Eile den Grund dieses Wunsches andeuten » Suit l'histoire de la *Tribune*.

utiles éclaircissements sur le premier, lequel, toute falsification dans la traduction à part, se serait plus ou moins prêté à l'accusation en question ¹.

Quels seront ces éclaircissements? Une exposition de doctrine? Une explication de ce que veut l'auteur, et des moyens par lesquels il croit pouvoir l'atteindre? Une explication par là des différences d'opinion qui le séparent des idéologues des deux partis? Non pas. Si, du fait de ses négations, on a voulu faire de notre auteur un légitimiste ou un républicain, la solution de la difficulté est bien simple : il complétera le cercle des négations, il fera de la polémique contre les républicains et contre les légitimistes, comme il en a fait contre Louis-Philippe. Dans les deux articles suivants nous trouvons, amenée de la façon la plus naturelle du monde, la condamnation des légitimistes et des républicains. Telle est la façon heinéenne de se disculper.

1. On ne peut pas consulter la *Tribune*, puisque ce journal n'a été déposé à la Bibliothèque Nationale qu'à partir du 28 mai 1832. Mais voici une confirmation intéressante de ce que Heine dit dans sa lettre : Heine, à propos de cet extrait dans la *Tribune*, a été traité dans la cour d'assises de Paris d'*agent autrichien-russe-prussien*! La *Tribune* fut poursuivie par le gouvernement français à cause de l'article traduit, et s'est disculpée en disant qu'elle ne faisait qu'exposer ce que publiaient les agents étrangers sur la politique française. C'est ce que nous pouvons déduire de la notice suivante dans l'*Allgemeine Zeitung* : *** (3 juin 1832). « Das Blatt *La Tribune* hatte vor einigen Monaten einen Auszug aus den *Französischen Zuständen* bekannt gemacht und wurde deshalb verklagt. Der Prozess welcher Aufsehen erregt, ist zum Vortheile der *Tribune* entschieden. Der Jury glaubte dem Advokaten dieses Blattes, der Verfasser der *Zustände* sei ein Feind Frankreichs, ein österreichisch-russisch-preussischer Agent. *Tribune*, Jury, Gericht, Presse, Publikum wurden hierbei hinters Licht geführt, durch wen? Dies geht nur den Verfasser der *Zustände* an. Uebrigens wurden bei dem Prozesse zwei Prinzipien festgestellt. Die Korrespondenten nach dem Auslande dürfen sich über die hiesigen Verhältnisse frei ausdrücken, die französischen Blätter dürfen jegliche Mittheilung jener Korrespondenzen übersetzen ».

Malheureusement, dans la *Gazette des Tribunaux*, où nous trouvons le 24 mai 1832 la notice du procès (en 1^{re} section de cour des assises de Paris), on ne rapporte pas les plaidoiries.

CHAPITRE II

Polémique antirépublicaine.

Art. II, daté du 19 janvier, publié le 30 janvier.

Art. III, daté du 10 février, publié le 25 février.

La république en France en général. — Folies des républicains de 1832. — Alliance des républicains avec les légitimistes. — Séance de la Société des Amis du Peuple.

EST-IL possible de tenir le *milieu* entre le *juste milieu* et les extrêmes? En bonne logique, non. Tel est pourtant le problème que Heine doit résoudre. Il le résout en évitant toute définition abstraite de sa position. Au lieu de se définir, il peint les autres, chose infiniment plus facile : d'un côté il dira l'indignation justifiée de l'opposition contre le juste milieu; cela montre ce qu'est le milieu; de l'autre, l'exagération qu'il y a dans les attaques de l'opposition : c'est assez pour disposer d'elle. Les trois premières pages du deuxième article sont consacrées à cette peinture. Heine cite le *National*, la *Tribune*, le *Figaro* et les pamphlets républicains de Belmontet contre Louis-Philippe, tout en faisant entendre combien il regrette une telle violence. « Man sieht da, wie Menschen, die edelsten sogar, ungerecht werden durch das Unglück (p. 37) » [Attaques de Belmontet et des autres républicains contre le fondateur du régime, Lafayette]. La mention du pamphlet de Belmontet l'achemine à une discussion de la république, qu'il répudie. Sur ces entrefaites on a oublié de quoi il s'agit, à savoir, quelle est l'opinion de Heine lui-même. Heine s'est dérobé adroitement. Nous qui savons, par sa lettre à Cotta, son but, nous admirons l'artifice de mots par lequel il y a atteint. Peinture négative des deux partis oppo-

sés, y a-t-il rien de mieux pour éviter un argument positif ?

Après avoir emprunté la polémique républicaine et légitimiste contre le régime, Heine n'a rien trouvé de mieux que de copier celle du régime contre les républicains et les légitimistes. La république est une « chimère » : « Den glänzenden Wahn* der Möglichkeit einer Republik in Frankreich (p. 37) ». C'est le mot du ministère ¹. « Il y a pour tous les ministères, dit Châteaubriand,... une phrase à l'usage des majorités... à présent c'est la chimère de la république » ². Parce que les Français sont trop vaniteux pour s'accommoder de la simplicité républicaine; ils ont une civilisation trop raffinée, trop luxueuse, trop vieille, pour se transformer en Lacédémoniens. Ils sont trop gourmets :

HEINE

JUSTE-MILIEU

« Wie ertrügen wir die Verfassung von Sparta, dieser grossen langweiligen Patriotismusfabrik, dieser Kaserne der republikanischen Tugend... worin die schwarzen Suppen so schlecht gekocht wurden... wie könnte solche Verfassung gedeihen im Foyer der Gourmands, im Vaterlande des Véry, des Véfour, des Carème » (p. 37).

De la république en France.

« Les palais de nos nombreux gastronomes ne pourraient s'assujettir à remplacer nos mets succulents par le brouet noir mangé en public » ³.

Ils sont trop avides de distinctions honorifiques :

HEINE

JUSTE-MILIEU

« Die amerikanische Lebensmonotonie, Farblosigkeit und Spiessbürgerei wäre noch unerträglicher in der Heimat der Schaulust, der Eitelkeit, der Moden und Novitäten. Wahrlich nirgends grassiert die Krank-

Le Juste Milieu dévoilé [Titre ironique] :

« Les Français sont avides de pompes et de magnificence, ils sont habitués à voir la puissance escortée d'un appareil de grandeur...

1. Adresse de la Chambre, réponse au discours du trône, 23 juillet 1831 : « Les insensés qui, rêvant la chimère d'une république, si justement réprouvée par le sentiment national ».

2. *Bannissement de Charles X*, p. 24.

3. Lb⁵¹ 4629.

heit der Auzeichnungssucht « Le président et les ministres
so sehr wie in Frankreich » des Etats-Unis vont à pied,
(p. 38). » comme les prolétaires... » ¹.

Même opinion exprimée par Thiers, dans sa brochure : *la Monarchie de 1830* ². C'était l'opinion officielle du régime. Heine met la plus grande complaisance à la suivre. Ne trouvera-t-il pas dans une séance de la Société des Amis du Peuple, parce que les meilleures places ont été assignées aux dames, que « la libre présentation manquait à la liberté présentée ». « Der vorgetragenen Freiheit fehlte der freie Vortrag (p. 49) » (!) « Trotz aller republikanischen Strenge verleugnete sich doch nicht die alte Galanterie, und den Damen, den Citoyennes, wurden mit echt französischer Aufmerksamkeit die besten Plätze neben der Rednerbühne angewiesen » (*Ibid.*). C'est un argument ! Ne voit-on pas le syllogisme que renferme le mot : « Der vorgetragenen Freiheit fehlte der freie Vortrag ». Voilà toute une réfutation du républicanisme en France. Décidément les Français sont trop raffinés pour être jamais républicains, puisqu'ils donnent la première place aux dames ! La polémique ministérielle seule, dont cette phrase est le développement saugrenu, en donne le sens. Heine l'a omise dans la version française (p. 59), à bon escient. Les Français en sentiraient trop bien l'absurdité.

Sans se demander ce que les républicains modernes entendaient par « république », il était facile d'évoquer des images de Sparte ou de l'Amérique, et de démontrer de la sorte l'incompatibilité entre la France et ces régimes simplistes. C'était la méthode ministérielle, copiée par Heine. Même méthode pour les républicains eux-mêmes, et leurs vues. Cette fois, c'est l'image de 93 qu'on évoque, c'est le rêve de 93 qu'on accuse les républicains de 1831 de refaire. Ils sont, avec les légitimistes, des *plagiaires du passé*.

Ce mot fut un éclair de génie. Il fit fortune dans le langage ministériel. Personne ne parut se demander s'il renfermait un sens ou non, si l'on pouvait comparer des hommes, même

1. Lb⁵¹ 4705.

2. Lb⁵¹ 4667, « Juillet... n'a pas aboli ses antécédents historiques [de la France], ses goûts, son luxe, sa civilisation raffinée » (p. 59). « Sans dire que la république n'est pas faite pour les états grands, vieux, civilisés » (p. 29).

esclaves d'un exemple du passé, à des violateurs de la propriété littéraire!

HEINE

JUSTE MILIEU

« Republikaner und Karlstensind Plagiariender Vergangenheit » (p. 48).

Journal des Débats, 1^{er} janvier 1832. « Cette connaissance [de l'histoire] éviterait bien des fautes, elle éviterait surtout... ces plagiats de 93 à Paris ou dans la Vendée » ¹.

La soif du sang, la guillotino manie, le langage de 93, que Heine reproche aux républicains (p. 48), ce sont des accusations qui font l'étoffe de la polémique anti-républicaine du juste milieu ².

« Furchtbar, wie ein Echo aus den blutigsten Tagen der Konvention, klangen die Reden jener Häuptlinge der *Société des Amis du Peuple*, die vorige Woche vor den Assissen standen... « Ja, wir wünschen den Umsturz dieser schwachen Regierung, wir wollen eine Republik » war der Refrain aller ihrer Reden vor Gericht » (p. 35).

Ainsi, les Républicains ne voudraient qu'un gouvernement *fort* au sens de la Convention; c'est sa *faiblesse* qu'ils reprochent au juste milieu! Effrayante perspective s'ils venaient au pouvoir! Avec quelle adresse notre auteur a su donner, dans le minimum d'espace, et par le seul arrangement des mots, le maximum d'impression fausse! « der Konvention » « dieser *schwachen* Regierung » : cette juxtaposition en dit bien long.

Or, il est intéressant de noter que les chefs de la Société

1. V. aussi THIERS, *Monarchie de 1830*, « Plagiaires ineptes, nous copierions les fautes, les malheurs d'autrui sans nous donner leur grandeur » (p. 74).

A. DE SALVANDY, *Vingt mois*, Lb⁵¹ 1265, p. 261. Le *National* réplique en appelant les doctrines des doctrinaires des *plagiats anglais* (20 février 1832).

2. V. Guizot à la Chambre, 11 août 1832. « Ce qu'est véritablement ce parti? [le parti républicain]... C'est la queue de la mauvaise révolution française, c'est la collection de tous les débris du *caput mortuum* de ce qui s'est passé chez nous de 1789 à 1830... Voulez-vous regarder au langage? Ouvrez! Lisez! c'est le langage des plus mauvais temps ».

A. DE SALVANDY, *Vingt mois*, p. 247, ff. *De l'Avenir de la France*, Lb⁵¹ 1236, p. 76. *Figaro*, 6 février 1832. V. aussi pour guillotino manie *Mode*, 11 février 1832. « Le grand Marat, voilà un Dieu à notre taille », etc.

des Amis du Peuple ne reprochèrent nullement au juste milieu d'être faible, mais au contraire, d'être très fort, très inique, et très oppresseur. C'est une impression toute différente de la doctrine républicaine, de celle donnée par Heine, que nous recevons en consultant les comptes-rendus du fameux procès des Quinze¹. Pas un mot sur la première république française, sauf pour la répudier. « Les républicains ne veulent point du sang de 93! disait Raspail. Où le prendre? ². » « 93 est un épouvantail; bon pour les portières et les joueurs de domino ³. » Le *National* et la *Quotidienne* dénonçaient aussi en fort bons termes ce mot de 93, par lequel le ministère prétendait tout vaincre ⁴. La république, selon Raspail et Trélat, n'était que l'instrument, le meilleur moyen de féconder le sol ⁵, le but, c'était l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ⁶, l'organisation de la société selon les besoins de l'Etat moderne⁷. Dans l'Etat moderne règnent des conditions nouvelles, parmi lesquelles la plus importante est l'accroissement considérable des populations ⁸. Jusque là toutes les révolutions n'ont été que la substitution de la tyrannie d'une classe sociale à celle

1. Le gouvernement avait pris ses mesures : très peu de curieux parvinrent à s'introduire dans la cour des assises (*V. Temps*, 12 janvier 1832). Mais la *Gazette des Tribunaux* publia les discours tout au long.

2. *Procès des Quinze*, Lb⁵¹ 1182, p. 66. *V. Ibid.*, p. 132, discours de Plagniol sur le même point.

3. *Ibid.*, défense de Blanqui.

4. *National* 24 juin 1831. « Les champions du ministère Périer... en appellent de la raison aux nerfs des électeurs, et rhabillent à neuf l'épouvantail usé de 93 » [campagne électorale de 1831]. Le 26 janvier 1832, le *National* dit qu'un comité de sûreté générale ne serait plus possible à Paris : la liberté est entrée maintenant dans les mœurs. *Quotidienne*, 10 juillet 1831 : « On ne présente... la République qu'escortée de son ancien luxe de folies et d'échafauds. Il faut pourtant tenir compte, et très grand compte même, de la différence des temps et des mœurs... Il n'y a d'abord pas à redouter ni 21 janvier, ni 16 octobre renouvelés »... etc.

5. Défense de Trélat, *Procès des Quinze*, p. 105.

6. « Ceux qui s'appellent les représentants du peuple croiraient enfreindre leur mandat s'ils descendaient à la discussion des intérêts insignifiants pour eux, et néanmoins si importants de la classe la plus nombreuse, la plus pauvre ». Brochure de la Société des Amis du Peuple, 18 août 1831, Lb⁵¹ 888.

7. « Ils [les Républicains] ne veulent que de ses institutions [de 93] modifiées d'après les besoins de l'époque actuelle ». Défense de Raspail, *Procès des Quinze*, p. 66. « Depuis que nous nous connaissons, nous avons appliqué toute l'attention dont nous sommes capables à l'objet de nos études, l'amélioration des sociétés modernes* ». Défense de Trélat, *ibid.*, p. 104.

8. Défense de Plagniol, *ibid.*, p. 131.

d'une autre ¹. L'égoïsme a été le principe de la société; l'égoïsme a été consacré dans toutes les institutions, toutes les lois. Mais le temps est venu où la loi de l'égoïsme doit céder à celle du travail; la grande majorité doit l'émanciper; l'exploitation de l'homme par l'homme doit cesser. Les lois de l'évolution sociale le veulent ². Désormais la révolution ne peut plus se faire au profit des intérêts d'une classe, elle doit se faire au profit de toutes les classes, du progrès industriel et agricole des masses. La production, le travail, voilà le nouvel idéal, le nouvel évangile ³.

Or, qu'avons-nous ici? le Saint-Simonisme tout pur ⁴. Ces doctrines étaient nouvelles; il n'y avait que la Société des Amis du Peuple et l'Eglise Saint-Simonienne pour les prêcher. La Société des Amis du Peuple empruntait le langage, les idées et les excès de la Convention, « mais seulement dans la forme ⁵. » Pour le reste elle subissait l'influence du Saint-Simonisme ⁶. Pourquoi donc notre auteur saint-simonien

1. « Nous sommes témoins d'une grande révolution, de dessous les ruines de laquelle nous voyons surgir une nouvelle classe de riches et une nouvelle classe de malheureux. Ainsi... la France ne cesse jamais d'être partagée en deux catégories, dont l'une a le monopole des jouissances et l'autre celui de la douleur ». *Ibid.*, *Procès des Quinze*, p. 68. « A dater de cette époque [Directoire], la direction et l'organisation de la société n'eut en réalité d'autre but que de perpétuer dans son sein l'existence de deux races d'hommes bien distinctes... L'une... tantôt de quelques millions, tantôt de quelques centaines de mille d'individus, garantie par les lois et par la forme du gouvernement dans la jouissance et la possession presque exclusive du sol et des richesses nationales... L'autre... composée du reste de la nation... d'un côté, les demeures de l'abondance, les avantages de la civilisation et tous les privilèges de l'oisiveté; de l'autre les horreurs de la misère... et le partage héréditaire des travaux les plus durs, unis aux plus affreuses privations ». Ecrit incriminé, extrait, *ibid.*, p. 53.

2. « Le profit du travail doit revenir au travailleur. Plus d'hommes qui servent d'instruments à un autre homme. Il faut que les lois de la société tendent vers cette fin ». Brochure de la Société des Amis du Peuple, décembre 1831, Lb⁵¹ 1113.

3. Défense de Raspail, *Procès des Quinze*, p. 71, de Plagniol, p. 130, 131, 134.

4. V. *Globe* [organe de la doctrine], 27 décembre 1831 (Père Enfantin). « Beaucoup nous accusent de troubler l'ordre social, parce que nous leur avons appris que la société... se divisant en *travailleurs* qui ne jouissent de rien et en *oisifs* qui jouissent de tout, que là était la plaie qu'il fallait guérir », 26 décembre 1831 : « La classe la plus nombreuse... c'est au nom de ses *mérites*, autant qu'au nom de ses *souffrances* que nous devons prêcher son affranchissement définitif », etc...

5. TCHERNOFF, p. 225.

6. « La Société des Amis du Peuple avait subi plutôt l'influence du saint-simonisme ». *Ibid.*, p. 88. « C'est probablement la doctrine saint-simonienne enseignée dans la *Société des Amis du Peuple* qui donne aux idées de Blanqui l'orientation définitive sur les questions sociales. Ce sont les saint-simoniens convertis à la

n'a-t-il pas reconnu chez les nouveaux républicains les idées nouvelles dont il était un adepte? Pourquoi, initié comme il était, n'a-t-il pas tout de suite compris le caractère du changement que subissaient les idées républicaines; et qu'en effet elles subissaient un changement, une transformation? Pourquoi ne voit-il pas le Saint-Simonisme là où il est? Cette incompréhension, cet aveuglement, ne sont-ils pas étonnants chez un disciple de la nouvelle doctrine?

Et Heine voyait dans cette nouvelle idée de l'amélioration du sort des classes pauvres, la clé de l'avenir. Il y attribuait la plus grande importance. Ecrivant à Laube, le 10 juillet 1833, il dit :

« Sie stehen höher als alle anderen, die nur das Aeusserliche der Revolution und nicht die tieferen Fragen derselben verstehen. Diese Fragen betreffen weder Formen noch Personen, weder die Einführung einer Republik noch die Beschränkung einer Monarchie, sondern sie betreffen das materielle Wohlbefinden des Volkes ¹. »

Les Amis du Peuple n'avaient-ils pas dit que la République n'était qu'un instrument, qu'un moyen ²? La seule différence entre les Saint-Simoniens et les républicains, c'est que les Saint-Simoniens se fiaient vaguement au pouvoir — au pouvoir existant, ou à quelque dictature géniale de l'avenir — pour la réalisation de leurs idées, tandis que les Républicains s'occupaient des moyens pratiques — droits politiques — de faire vivre ces idées ³. Heine était sceptique

République... qui insistèrent surtout sur la divergence des intérêts sociaux, auxquels ils voudraient substituer l'unité. C'est encore la même école qui dénonça l'exploitation de l'homme par l'homme ». *Ibid.*, p. 349.

1. Ed. Hirth, *Briefwechsel*, t. II.

2. V. ci-dessus, p. 42.

3. « La doctrine saint-simonienne, peu soucieuse des formes politiques, autorise l'usage d'un pouvoir dictatorial qui serait confié à quelques hommes de génie ». TCHERNOFF, p. 93. « Si les saint-simoniens veulent un pouvoir unique, un pouvoir centralisé, s'ils prêchent la soumission au pouvoir, c'est parce que le pouvoir seul peut réaliser leur programme ». *Ibid.*, p. 94. « Le saint-simonisme, tout entier à son idéal social, négligea les idées de droit et de justice sur lesquelles reposent les sociétés. S'il n'a pas nié ces idées, il les a ignorées volontairement ayant constaté qu'elles n'avaient pas réalisé le type idéal de l'organisation qu'il rêvait d'établir dans le monde ». *Ibid.*, p. 100. Au contraire, les républicains subordonnent la réforme sociale à la réforme politique, « les réformes politiques consistant dans l'extension des droits électoraux, mettant à même l'individu de coopérer par un acte de sa volonté réfléchie à la réforme sociale ». *Ibid.*, p. 101.

à l'égard des méthodes politiques saint-simoniennes : « Dass sich die Saint-Simonisten zurückgezogen, ist vielleicht der Doktrin selbst sehr nützlich: sie kommt in klügere Hände. Besonders der politische Teil, die Eigentumslehre, wird besser verarbeitet werden ¹. » Pourquoi donc persiste-t-il à méconnaître les républicains, pourquoi reproduit-il, comme un véritable novice, tous les dires ministériels sur la guillotino-monie, le langage de 93, et le plagiat du passé? Encore une fois, chez un initié, cette ignorance, cette incompréhension totale sont étranges. Le sont-elles tellement quand nous nous rendons compte que Heine reproduit en même temps avec beaucoup de soin tous les points de la polémique ministérielle?

Heine écrira plus tard à Campe, sur *Französische Zustände* : « Es ist eine tatsächliche Erzählung des Tages ohne politischen Fernblick, * den der Neuling damals noch nicht haben konnte ². » Quelquefois ce manque de *politischer Fernblick*, qui est justement le caractère de *Französische Zustände* dans la partie que nous discutons, paraît voulu — même chez un « novice. » (Neuling).

« Robespierres letzte Rede vom achten Thermidor ist ihr Evangelium » (p. 51). [des Amis du Peuple]. En voilà assez pour marquer au fer rouge cette société! Le discours de Robespierre, qu'était-ce? Une attaque contre la propriété pour une part ³; pour une autre une attaque contre le constitutionnalisme en faveur d'une tyrannie conventionnelle dans l'Etat ⁴. Mais on ne trouve jamais mention ou citation dans toutes les brochures, dans tous les écrits qu'a laissés la Société des Amis du Peuple ⁵, du discours de Robespierre.

1. An Varnhagen. Timbre d'arrivée (Hambourg), 12 mai 1832. Hirth, *Briefwechsel*, t. II.

2. 24 août 1852. Cité *Werke*, Hesse und Becker Verlag, Leipzig, t. IX, p. 11.

3. « Dans la Déclaration présentée par Robespierre à la Convention et adoptée par la Société des Droits de l'homme, la propriété était définie : *Droit qu'a chaque citoyen de jouir et de disposer à son gré de la portion de biens qui lui est garantie par la loi*. C'est cet article surtout qui souleva les protestations dans l'opinion publique, et même dans une fraction notable du parti républicain ». TCHERNOFF, p. 282.

4. Robespierre : « L'équilibre des pouvoirs ne peut être qu'une chimère ou un fléau... Il supposerait la nullité absolue du gouvernement, s'il n'amenait pas nécessairement une ligue des pouvoirs nouveaux contre le peuple ». *Ibid.*, p. 286.

5. *Ibid.*, p. 88.

C'est la Société des Droits de l'Homme qui adopta plus tard comme *credo* le discours du 8 thermidor ¹. Quant aux Amis du Peuple, ils connaissaient, par le livre de Buonarroti, la déclaration de Robespierre ², comme le connaissaient tous les autres républicains : mais ils empruntaient leurs idées au Saint-Simonisme ³, et non pas à ce discours. Ils se préoccupaient très peu de la métaphysique politique de Robespierre. Tout au plus prenaient-ils chez Buonarroti des tendances démocratiques ⁴, dans la déclaration de Robespierre, la théorie du droit à la résistance ⁵. Plus tard, les anciens amis du peuple sous Raspail se révoltent contre les théories à la Robespierre de la Société des Droits de l'Homme. Il y a scission ⁶. C'est assez pour prouver que Heine abuse en identifiant la doctrine de la Société des Amis du Peuple au discours du 8 thermidor.

Plutôt que de faire face aux idées, le juste milieu met en jeu des préjugés et des sophismes contre la République. La République ne peut pas être, 1^o parce que la France n'est pas Sparte ou l'Amérique; 2^o parce que les Républicains sont des amateurs de 93. Et 3^o il y a alliance entre les Républicains et les légitimistes. N'est-ce pas assez dire? Cette alliance n'est-elle pas en elle-même une réfutation de leurs doctrines? « M. Périer, dit le *Courrier français*, a trouvé dans la prétendue alliance des parties extrêmes une de ces réponses qui font fortune auprès de tous ceux qui n'aiment pas à se mettre en frais de raisonnement. » (10 janvier 1832). « Il n'y a rien de si commode que les maximes qui ont l'air de renfermer une idée. ⁷ »

1. *Ibid.*, p. 275.

2. *Ibid.*, p. 88.

3. TCHERNOFF, p. 88.

4. *Ibid.*, p. 87.

5. *Ibid.*, p. 295-296.

6. [Dans la Société des Droits de l'Homme]: « A un moment donné, il y eut un comité Lebon à côté d'un comité Raspail. Leroux, en racontant cette épisode de la vie de la société des Droits de l'Homme [il fut appelé à être arbitre dans la querelle des deux comités]... après avoir déclaré qu'une des tendances dominantes dans cette Société était celle de l'égalité, représentée par Lebon et Vignerte, l'attribua à l'influence du babouvisme, que Leroux appelle « la queue de Robespierre ». *Ibid.*, p. 88.

7. Voir article du *National*, 18 novembre 1831, répudiant cette alliance. De même *Gazette de France*, 25 janvier 1832, etc. Les journaux d'opposition fourmillent d'articles et de remarques sur ce point.

Ce reproche est adopté par Heine : dans le deuxième article il s'en sert contre les légitimistes ¹, dans le troisième contre les républicains. Selon lui les républicains et les légitimistes, également plagiaires du passé, sont surtout ridicules quand ils se coalisent : D'un côté, il ne croit pas que les républicains aient pris part à la ridicule conspiration du 2 février ²; en même temps, rien selon lui, ne prouve mieux le ridicule de l'alliance entre les légitimistes et les républicains, que ces quatre ci-devant cuisiniers de Charles X et quatre républicains de la Société des Amis du Peuple mentionnés ensemble dans les journaux comme membres de la conspiration (p. 49). Mais si les républicains n'ont pas pris part à la conspiration du 2 février, alors l'histoire des *trois ex-cuisiniers de la duchesse de Berry* et des quatre membres de la Société des Amis du Peuple ³ arrêtés ensemble, a été inventée — ou arrangée — par le ministère pour faire de l'effet ⁴? Car précisément le ministère tenait à ce que la conspiration du 2 février fût

1. « Deshalb gebärden sie sich als die eifrigsten Republikaner, selbst Chateaubriand preist die Republik und nennt sich Republikaner aus Neigung, fraternisiert mit Marrast und lässt sich die Accolade erteilen von Béranger » (p. 38). Chateaubriand devint l'ami de Carrel, pas de Marrast. Il y a une légère différence. V. *Mode*, 1831. « On a remarqué, l'un des jours de cette semaine, assis à la même table au Café de Paris deux hommes d'une opinion assurément bien opposée. M. de Chateaubriand et le rédacteur principal du *National* ». Et. D'ALTON-SHÉE, *Mémoires*, t. I, p. 104-105. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 407 (Ed. Edmond Biré, Paris). *Ibid.*, p. 234, t. V (Paris, 1850). Béranger en septembre 1831 adressa des vers à Chateaubriand : « Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,

Fuir son amour, notre encens et nos soins? »

Chateaubriand répondit dans la très flatteuse préface de sa brochure : *Bannissement de Charles X*.

2. « Die Republikaner sind gewiss bei den Vorgängen der Nacht vom zweiten Februar ganz unschuldig » (p. 47). « Ich glaube wirklich nicht, dass letztere in dieser dummen Geschicht verwickelt sind » (p. 49).

3. Légère altération du fait chez Heine. C'est pour l'effet et le pittoresque — pour le ridicule. V. *Messenger* cité par *Temps*, 7 février 1832; *Gazette des Tribunaux*, cité par *Journal des Débats*, 5 février 1832.

4. Ainsi le *National*, qui veut rejeter l'idée de la participation des Républicains, 6 février 1832 : « Le *Constitutionnel* et les autres feuilles ministérielles ont trouvé une nouvelle preuve de la prétendue alliance des carlistes et des républicains dans le fait de l'arrestation dans la nuit du 1^{er} au 2 février de quatre membres de la Société des Amis du Peuple.

« Ces quatre personnes ont été arrêtées pendant qu'elles traversaient le Pont-Neuf ». Suit le récit de la manière dont l'arrestation (injustifiée) avait été effectuée. Et 4 février 1832, même journal : « S'il se trouve parmi les carlistes quelques soi-disant amis du peuple, cela prouvera une fois de plus que les carlistes peuvent se faufiler partout... jusque dans la société des Amis du Peuple ».

républicaine-carliste : il voulait y voir la preuve éclatante de l'alliance des républicains et des carlistes¹. Heine nie la participation des républicains — il est trop bon libéral pour y croire — « dieser dummen Geschichte » (p. 49) et en même temps il prouve le ridicule de l'alliance républicaine-carliste par les quatre cuisiniers et les autres Amis du peuple. N'y a-t-il pas là une contradiction? Cela ne montre-t-il pas combien peu Heine se soucie de la vérité ou de l'exactitude dans ses arguments; combien tout n'est chez lui qu'effet des mots et de la brillante rhétorique? Pour paraître libéral généreux, il ne croit pas à l'abaissement des républicains : « Wenn du hörst dass bei einer Verschwörung Geld verteilt worden, so kannst du darauf rechnen, dass kein Republikaner dabei gewesen. In der Tat diese Partei hat wenig Geld, da sie meistens aus ehrlichen und uneigennütigen Menschen besteht. » (p. 47-48); mais il lui faut en même temps son argument ministériel! « Tournez la feuille, dit Börne, M. Heine a tourné². » C'est exactement ce qui arrive, de la page 47 à la page 49³.

1. V. *Journal des Débats*, 3 février 1832. Et *National*, 4 février 1832. « Le gouvernement tient beaucoup à ce que [la conspiration] s'appelle la conspiration républicaine-carliste ».

2. *Réformateur* (républicain), 30 mai 1835.

3. Pour compléter la déraison du compte-rendu heinéen de la conspiration du 2 février, notons que l'argent que Heine déclare si noblement être une preuve de la non-participation des républicains, fut trouvé dans les bottes d'un *décoré de juillet*. « Die törichten Karlisten meinen aber, sie [die Dinge] gingen von selbst, wenn sie nur Geld in den Stiefeln haben ». « In den Stiefeln eines arretierten Verschworenen fand man 27.000 Franks » (p. 47). Non pas 27.000 francs, mais 7.000 francs. Exagération pour l'effet. Cf. *Journal des Débats*, 9 février 1832 : « On se rappelle l'arrestation du sieur Poncelet, *décoré de juillet*... porteur d'une somme de 7.000 francs. De nouvelles perquisitions sur sa personne ont fait saisir une seconde somme de 7.000 francs cachée dans la doublure de ses bottes ».

Quant au buste de Robespierre que Heine accuse les Amis du Peuple de « promener » (« den Gesichtsabguss des Robespierre herumträgt », p. 48), cet incident aussi se reliait à la participation de la Société des Amis du Peuple à la conspiration. V. *Revenant*, 4 février 1832. « Ils voulaient promener en triomphe le buste de Robespierre. Donc c'étaient des carlistes! (Extrait des journaux ministériels) ». *Brid'oison*, 4 février 1832 : « Cependant le buste de Robespierre a, dit-on, pris l'air hier. Les républicains le portaient sur leurs épaules et beaucoup en avaient plein le dos ». *Messenger* cité par *National*, 3 février 1832. « Les uns attribuent le complot au parti carliste, les autres aux républicains. On prétend même que le buste de Robespierre avait été pompeusement couronné dans la rue des Prouvaires ». La promenade du buste de Robespierre ne se relie qu'à la conspiration : le buste lui-même, que la Société des Amis du Peuple avait fait « mouler en plâtre », était un fait. Cf. *Bri-*

Donc, troisième argument contre la République : alliance entre les légitimistes et les républicains :

« Wer die roten Blüten, die imFrühlinge von den Bäumen fallen nachher mit Wachs wieder anklebt, handelt ebenso töricht wie derjenige, welcher abgeschnittene welke Lilien in den Sand pflanzt. Republikaner und Karlisten sind Plagiarier der Vergangenheit, und wenn sie sich vereinigen, so mahnt das an die lächerlichsten Tollhausbündnisse... so sahen wir diese Woche Genoude und Thouret, den Redakteur der « Gazette » und den Redakteur der « Revolution » als Verbündete vor den Assisen stehen, und als Chorus standen hinter ihnen Fitz-James mit seinen Karlisten und Cavaignac mit seinen Republikanern. Gibt es widerwärtigere Kontraste! » (p. 48-49).

En effet. Mais pourquoi avez-vous omis ce contraste si pittoresque de votre version française? pourrions-nous vous demander ¹. Car le « chœur » y est absent. Sans doute parce qu'il avait été inventé. Cette preuve si éclatante de l'alliance entre les républicains et les légitimistes, qui consiste à les voir rangés ensemble sous la conduite de *Fitz-James et de Cavaignac* dans l'auditoire de la Cour d'assises, on ne la mentionne pas ailleurs. M. de Fitz-James, M. de Dreux-Brézé, le baron Roger, Destutt-Tracy, etc. formaient dans la salle de la cour d'assises un « nombreux et brillant auditoire »². Mais on ne dit mot de Cavaignac ³. Tel est le zèle que met Heine à servir la cause ministérielle, qu'il invente pour elle des effets comiques.

« Trotzdem, dass ich dem Republikwesen sehr abhold bin, so schmerzt es mich doch in der Seele, wenn ich die Republikaner in einer so unwürdigen Gemmeinschaft sehe. Nura uf demselben Schafotte dürften sie zusammentreffen mit jenen Freunden des Absolutismus und des Jesuitismus » (p. 49).

d'oison, 1^{er} février 1832. *Mode*, 11 février 1832. *France Nouvelle* citée par *Journal des Débats*, 5 février 1832.

1. V. *Version française*, p. 58.

2. *Gazette des Tribunaux*, 8 février 1832.

3. Thouret, gérant de la *Révolution* de 1830, avait publié un interrogatoire dans lequel il disait que la souveraineté du peuple avait été impliquée dans la déclaration du 7 août 1830. La *Gazette de France* et le *Courrier de l'Europe* le reproduisirent avec quelques commentaires. « Les trois journaux furent saisis. En conséquence, MM. Antony Thouret, de Genoude et Leduc comparaitront ensemble le 7 février prochain devant la cour d'assises » (*National*, 31 janvier 1832).

La tendresse de Heine pour les républicains va jusqu'à prévoir pour eux l'échafaud. Comme le « chœur » de Fitz-James et de Cavaignac, l'échafaud aussi est omis de la version française. On n'aurait peut-être pas compris cet état d'esprit chez un libéral de 1832; et un libéral réfugié! Après tout, la révolution de 1830 s'était faite au profit des idées républicaines; impossible de se le cacher. Malgré toutes les idées doctrinaires du monde, il était difficile de s'imaginer le régime légal de 1830 mettant n'importe quel partisan d'un parti quelconque à mort! Les républicains moins que d'autres ¹. Mais Heine a une autorité pour ses échafauds. C'est, bien entendu, le ministère. « Les coupables [de la conspiration des tours de Notre-Dame]... sont sous le poids d'accusations tellement graves, qu'il leur faudrait un dévouement bien extraordinaire pour jouer jusqu'au bout un rôle qui peut les mener à l'échafaud. » (*Journal de Paris*, cité par le *Temps*, cité par la *Gazette de France*, 12 janvier 1832). « Une des feuilles ministérielles va jusqu'à prononcer le mot d'échafaud, dit le *Temps* (*ibid.*). C'est une innovation remarquable depuis la Révolution de juillet!... Nous signalons cet épouvantable progrès des opinions ministérielles. »

Heine est bien résolu à être du côté du ministère. Lui aussi évoque l'échafaud, dans l'article où il traite des conspirations. Et s'il commence par se moquer des conspirations, (« si l'on m'accuserait, p. 46 »; faute qui montre sa connaissance encore imparfaite de la langue), répétant les dires de l'opposition, à savoir que la police avait « commandé dans un restaurant de la rue des Prouvaires une splendide conjuration de deux cents couverts ² », il ne tarde pas à y revenir, à cette même conspiration, et cette fois il en parle avec un grand sérieux : « Die Nacht dieses schönen Tages sollte rot angestrichen werden im Kalender von Frankreich » (p. 52). Il parle avec commisération du danger qu'a couru le roi : « Der

1. Cf. *Quotidienne*. « La politique intérieure de M. Guizot consiste toute entière dans une distinction métaphysique... La Révolution a, pendant quinze ans, conspiré comme un seul homme; aux trois jours elle a agi de même, et cette queue de la Révolution que M. Guizot flétrit, c'était elle qui était à la tête au moment du conflit. La Révolution est une » (13 août 1831).

2. P. 47. Cf. *Figaro*, 4 février 1832. *Temps*, 3 février 1832. Pour le banquet arrangé par la police, v. *Révolution de 1830*, citée par le *Temps*, 3 février 1832. *Constitutionnel* cité par le *Journal des Débats*, 4 février 1832.

König, hiess es, sei sehr betrübt. Die Weiber bedauerten ihn, die Männer schüttelten unwillig den Kopf. Die Franzosen verabscheuen allen nächtlichen Mord. » (p. 52-53).

C'est-à-dire que maintenant il traite la conspiration comme le gouvernement voudrait qu'on la traitât — maintenant il y attribue l'importance et la signification que le juste milieu, toujours désireux de la victoire, voudrait lui donner ¹. Tournez la page, il a aussi tourné, comme dit Börne.

Après la conspiration de la nuit du 2 février, le gouvernement résolut de fermer la salle de la Société des Amis du Peuple. Ce sera l'occasion du dernier coup porté par Heine, contre la Société, et les républicains en général. Il commence par décrire une de ces séances qui devaient bientôt cesser. Par une coïncidence remarquable, il y a assisté précisément le soir fatal du 2 février, le soir de la conspiration, soir mystérieux, soir fatal. Selon lui, une séance de la Société, c'est une occasion de déclamations contre le roi qui est « la boutique incarnée », et contre les poursuites de la presse. (p. 49, p. 50-51). L'idéologie républicaine, style 93, est l'unique préoccupation de la Société des Amis du Peuple. « Die Versammlung roch ganz wie ein zerlesenes klebrichtes Exemplar des Moniteurs von 1793 (p. 49). »

Est-ce vrai? Est-ce probable? D'abord, soyons sceptiques au sujet de la présence de Heine à la séance du 2 février. Il sait inventer de ces expériences-là, de ces « j'y étais », précieux au touriste et au journaliste, comme il sait inventer d'autres détails. Ainsi, il dira qu'il a assisté aux funérailles de l'abbé Grégoire et, par sa description, montrera qu'il n'y a pas été ². Les journaux l'informaient qu'une séance de la Société des Amis du Peuple avait eu lieu le soir du 2 février ³. Cela lui aurait suffi pour s'y trouver.

La description donnée par lui de la séance coïncide-t-elle avec ce que nous savons des activités de la Société à cette époque? Raspail était président; il avait réformé les réunions. Il « obligea les orateurs à étudier des questions précises »,

1. V. *Temps*, 4 février 1832. « Des conséquences ministérielles des conspirations ».

2. V. ci-dessous, p. 158-159.

3. *Sténographe* cité par le *National*, 3 février 1832.

« voulait que la société s'occupât à la fois de l'instruction et de la philanthropie. Les membres devaient se charger d'un certain nombre de familles ouvrières pour instruire leurs enfants » ¹. Ces activités saint-simoniennes, on s'en est très probablement occupé dans les séances. Tout n'a pas été déclamation. N'y a-t-il pas exagération à dire que *quinze cents personnes* étaient serrées dans une *salle étroite*? ² Gisquet, préfet de police, qui attribue à la société une grande importance, et qui, pour justifier les mesures de la police, souligne tant qu'il peut le nombre, l'influence, l'activité des Amis du Peuple, parle d'un « club principal, où se trouvaient quelquefois rassemblés cinq ou six cents personnes » ³.

A partir de septembre 1830, où la Société avait été expulsée de son local par la garde nationale, ses séances n'étaient plus publiques. *Le compte-rendu heinéen est le seul que j'aie trouvé* d'une séance des Amis du Peuple, après cette date. Raspail était très méfiant à l'égard de la police et des traîtres. Il était fort difficile d'être admis aux délibérations de la Société. A tout prendre, le compte-rendu heinéen a toutes les chances de ne pas être authentique ⁴. Il est exagéré, il est

1. TCHERNOFF, p. 271, V. Brochure de la Société, 10 novembre 1831, Lb⁵¹1055. « Dimanche dernier, à midi, a commencé chez le citoyen Laponneraye, rue Thévenot... le cours gratuit d'Histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830, spécialement destiné à la classe ouvrière. Ce cours, qui se continuera tous les dimanches à la même heure, sera bientôt accompagné de plusieurs autres cours d'instruction élémentaire, professés par des patriotes dévoués ».

2. P. 49.

3. *Mémoires*, t. I, p. 256.

4. Il s'y trouve mêlé et développé très au long, un autre argument ministériel contre le républicanisme : à savoir, que les Républicains étaient des *vieux et des jeunes* (p. 49-50). Argument fort ressassé. V. *De la République en France*, par J. P.

« Peut-être y a-t-il quelques jeunes gens qui, dans le premier moment d'une exaltation généreuse... ont pensé que le rétablissement de la république était le moyen le plus assuré de sauver la France... Peut-être, et je ne le nie pas, quelques vieux adorateurs de la République restés debout, mais inaperçus, regrettent-ils encore l'idole de leur jeunesse... J'ai dit que les vieux et les jeunes ne voulaient ou ne pouvaient rien, relativement au rétablissement de la République en France ». *Figaro*, 9 février 1832. « Le bousingot ou chapeau ciré existe ordinairement de dix-huit à vingt-trois ans » (« Bousingot », — républicain).

Comme toujours, Heine ajoute à l'argument d'un parti, celui du parti contraire. Pour les ministériels, les Républicains étaient des vieux et des jeunes; les Républicains répondaient en appelant les hommes du gouvernement des *hommes usés*. Ce qui est répété par Heine : « Die Männer mittleren Alters sind meistens ermüdet von dem harcellierenden Oppositionsgeschäfte während der Restauration oder verdorben durch die Kaiserzeit (p. 50). » Cf. *National*, 23 janvier 1832 : « M. Guizot, dédaigné par la Restauration, qui avait usé en peu de temps lui et tous les doctri-

ministériel de tous points, il correspond à tous les préjugés qu'on voulait répandre sur la Société, et pas aux faits comme nous les connaissons.

« Komisch war es jedoch, dass diese Leute über Unterdrückung klagten, während man ihnen erlaubt, sich so offen gegen die Regierung zu verbinden und Dinge zu sagen, deren zehnter Teil hinlänglich wäre, um in Norddeutschland zu lebenslänglicher Unter-suchung verurteilt zu werden » (p. 51).

On croirait que le gouvernement français s'était tout bonnement contenté de regarder faire la Société des Amis du Peuple; qu'il n'était jamais intervenu dans ses affaires. Or, la fermeture de la salle des séances, le 16 février 1832¹, qu'on prévoyait après l'arrestation d'Amis du Peuple dans la conspiration du 2 février, cette fermeture qu'on prévoit et que Heine prépare et justifie, ne fut que le terme d'une longue série de poursuites et de tracasseries : visites domiciliaires², poursuites pour délits de la presse³, procès d'avril 1831, procès des Quinze, dont les prévenus subirent six mois d'emprisonnement préalable⁴.

Maintenant nous y sommes :

« Denselben Abend hiess es jedoch, man würde dieser Ungebühr ein Ende machen und den Saal der Amis du Peuple schliessen » (p. 51).

« Dieser Ungebühr » : telle est la délicatesse des nerfs de notre auteur. Cette inconvenance : « L'inconvenance » fait pendant à « l'échafaud », au « chœur » de Cavaignac et de Fitz-James, à l'alliance des extrêmes, à la guillotomanie,

naires ». *Révolution de 1830*, 17 août 1830 : « La plupart des ministres actuels sont des hommes usés... Les uns comme MM. Molé, Guizot et Louis, ont été des hommes du pouvoir déchu... Quant à l'autre fraction du ministère, elle se compose d'hommes qui, depuis 1815, ont habituellement figuré dans l'opposition.

« Des hommes que l'opposition a usés, dont l'intelligence a été constamment occupée à déjouer des manœuvres... »

Alors, nous sommes amenés à demander : Qui doit diriger la France, et dans quel sens, puisque les Républicains sont ou des adolescents incapables de juger des affaires, ou des vieillards incapables de juger du temps présent, et que les hommes du milieu sont usés? Il faut faire la synthèse de ces remarques-là. Mais Heine n'est préoccupé que de l'impression, nullement de la raison ou de la synthèse.

1. *National*, 17 février 1832.

2. Richard Farrast, condamné à une année de prison et à 1.000 francs d'amende
V. *National*, 17 février 1832.

3. V. *Globe*, 14 janvier 1832.

aux « vieux et jeunes » de la République, à Sparte et aux Etats-Unis : Heine fait de la polémique ministérielle contre les républicains; il n'y a plus à en douter. Il en fait comme s'il était appelé à justifier les mesures du gouvernement, autant que le *Journal de Paris* ou le *Journal des Débats*.

Tout cela se termine par un hymne à Paris, chant de louanges éminemment optimiste, où la ville-lumière apparaît comme le foyer de toute gloire et de tout progrès. « Eine neue Kunst, eine neue Religion, ein neues Leben wird hier geschaffen, und lustig tummeln sich hier die Schöpfer einer neuen Welt » (P. 56). Cette nouvelle religion, cette vie nouvelle, c'est, pour le Heine de 1832, le Saint-Simonisme. A se rappeler sa façon de traiter les idées saint-simoniennes des républicains, on ne peut que lui répondre : Vous êtes homme d'idées à bien bon compte.

NOTES ADDITIONNELLES AU CHAPITRE II

Arr. III

1. « Ich kann nicht umhin, zu verraten, dass ich dort zwei Doktrinäre eine Anglaise tanzen sehen; sie tanzen nur Engländern » (p. 52). Jeu de mots sur le nom des danses, comme dans *Figaro*, 15 janvier 1832.

« Derrière le ministère, lord Granville et M. d'Apponyi formaient la chaîne anglaise... Le coq gaulois dansait la poule ». 18 janvier 1832. « Le coq gaulois dansait la poule; l'empereur du Brésil un chassé; M. Périer la danse des ours, M. d'Haubersaert la bourrée ».

Ce qui montre encore une fois la méthode d'emprunt dont use Heine.

2. « Eine Dame [légitimiste] mit einem weissen Kleide, worin grüne Bienen, die wie Lilien aussahen, fragte mich : ob man... » (p. 52). Allusion à la toilette des dames légitimistes de 1832. Elles montraient leurs convictions politiques en portant les couleurs de Henri V, blanc et vert. Cf. *Mode*, 1^{er} trimestre, 1832 : « Le bal donné jeudi dernier par M. le comte de Ch... n'a pas été moins brillant que celui de M. T... Les toilettes offraient en général un mélange de blanc et de vert; plusieurs dames portaient des fleurs de lys dans leurs coiffures ».

3. Indignités dans la Chambre des Députés : (« Unwürdigkeiten, die in der Kammer vorfallen », p. 55). Odilon-Barrot proteste contre le mots « sujets », appliqué aux Français et aux députés; 164 députés rédigent et signent une protestation contre ce mot, après être sortis de la salle. V. *Journal des Débats*, 11 janvier 1832. Odilon-Barrot, voulant le pouvoir, traînant derrière son parti (*Lesarten*, p. 500, 55) V. *Ibid.*, 17 janvier 1832. Sur les explications publiées par Odilon-Barrot et ses amis sur le sens de leur protestation : elle ne devait pas les exclure du ministère, ni les vouer au républicanisme, comme l'avait voulu le *National*, V. *National* cité par la *Gazette de France*, 16 janvier 1832. *Ibid.*, 14 janvier 1832 et *National*, 12 janvier 1832 (publie et commente une lettre de Genoux, député, ami d'Odilon-Barrot). Mauguin, en avance de son parti, et délaissé par lui (*Lesarten*, p. 500, 55), désunion entre les chefs de l'opposition, V. *National*, 2 février 1832, Chambre des Députés. où Mauguin protestait contre les décorations distribuées aux soldats qui avaient

investi Lyon, et faisait un peu l'apologie des ouvriers de Lyon; disait qu'on cherchait à exciter l'armée contre la population; rappelé à l'ordre. *Ibid.*, 3 février 1832. M. Jollivet et M. le Marquis de Mornay désavouent les opinions de M. Mauguin. Commentaires des journaux sur la scission ainsi déclarée entre deux parties de l'opposition parlementaire : *National*, 3 février 1832; *Journal des Débats*, même date, *Figaro*, même date.

4. Vénalité, Révolution de juillet. « Selbst die herrliche Juliusrevolution ist nicht so ganz gratis aufgeführt worden, wie man wohl glaubt » (p. 47.) La question des dons faits par le roi à son avènement au trône survint pendant la discussion sur la liste civile. La chambre déclara acquis au trône « les douze millions payés pendant les cinq derniers mois de 1830 » (*Constitutionnel*, cité par *National*, 16 janvier 1832). Mais la curiosité publique était piquée. Un député demanda « que le ministère fit connaître à la chambre, ou tout au moins à une commission spéciale, les énonciations de ces dons » (*Ibid.*).

Là-dessus, Audry de Puyraveau adressa à plusieurs journaux une lettre où il dit qu'on lui avait offert 100.000 francs qu'il n'accepta qu'à titre de prêt (*V. Quotidienne*, 18 janvier 1832).

« Cependant M. Laffitte dit... que la seule affaire qu'il ait faite pour le roi des barricades... c'est de lui vendre pour six millions comptant la forêt de Breteuil qui en valait huit. Puis M. Audry de Puyraveau... proclame qu'on n'a pas voulu lui donner, mais seulement qu'on lui a prêté, 100.000 écus sous la garantie de son épouse... Enfin M. Mauguin arrive à son tour déclarer qu'il n'est entré pour rien dans la distribution qui a pu avoir été faite des sommes en participation révolutionnaire.

« Et trois!

« Quand nous serons à dix nous ferons une croix » (*Quotidienne*, 22 et 23 janvier 1832). « Il est temps enfin, dit la *Quotidienne* [même date] qu'on s'explique, pour que tout le monde sache... si ce qu'on nous a donné pour une Révolution ne serait point un encan ».

CHAPITRE III

Louis-Philippe et la Propagande.

Art. II, daté le 19 janvier, publié le 30 janvier 1832.

Art. IV, daté le 1^{er} mars, publié le 13 mars 1832.

Ce qu'impliquait la question de la propagande. — Manière chez Heine de l'escamoter : Lafayette, Napoléon. — L'alliance anglaise.

LES républicains écartés, on est libre de poursuivre la campagne contre le juste milieu. Cette fois c'est de la politique extérieure qu'il s'agira : Heine attaque la politique extérieure du juste-milieu.

Question délicate, que celle-là, surtout pour ceux qui ne veulent pas prendre un parti, et qui pourtant font de l'opposition. C'est le cas de Heine. Comme ce n'est le cas d'aucun Français (les Français traitant tout d'après les règles de la géométrie), ici surtout il sera intéressant et instructif de comparer Heine avec ses sources. Car, bien entendu, il a des sources, ses sources sont les organes français.

La souveraineté du peuple à l'intérieur, pour ceux qui la voulaient, menait nécessairement à la république : c'est ce que nous avons vu. Le maintien des intérêts libéraux à l'extérieur aussi, impliquait la république.

On avait commencé par réclamer la non-intervention : mais on s'aperçut du vide de ce principe quand Varsovie tomba, et avec elle l'avant-garde française et européenne devant les Russes : le principe de non-intervention était périmé depuis que les Autrichiens avaient envahi l'Italie pour écraser la révolte italienne. Les soulèvements polonais, italien et espagnol manqués. les libéraux français demandè-

rent la protection ouverte et déclarée des réfugiés étrangers (qui affluaient à Paris), et se répandaient en malédictions contre la politique de faiblesse et de neutralité qui avait valu la défaite de l'idée française dans toute l'Europe. Il n'était plus temps d'appliquer le principe de non-intervention. Si l'on attaquait maintenant la politique extérieure du régime en faveur des mouvements libéraux étrangers, c'est la guerre qu'on voulait.

Or, il était évident qu'en suivant la politique de *paix* (déguisée d'abord sous le mot spécieux de « non-intervention ») avec les puissances étrangères, la dynastie de juillet n'avait fait qu'obéir aux conditions de sa propre existence. Dès qu'elle épousait la cause du libéralisme au dehors, dès qu'elle invoquait la guerre, elle décrétait sa propre ruine ¹. Une guerre révolutionnaire, une guerre de principes et de propagande contre l'Europe, c'était en France le triomphe de la révolution pure, et d'un régime d'énergie nationale, c'était la République.

La politique de Casimir Périer n'était que la politique de la monarchie constitutionnelle, de la monarchie de 1830, ni plus, ni moins. Si l'on n'en voulait pas, si on y préférait la politique de Lafayette, c'était la république guerrière qu'on voulait.

Il est vrai que Heine, sentant cette difficulté, n'attaque pas directement la politique étrangère dans son principe. Il s'y prend de biais. Dans le deuxième article il loue fort Lafayette, surtout ses duels dans la Chambre avec Thiers, sa défense des « intérêts de l'humanité », sans dire de quoi il s'agit : ces « intérêts de l'humanité », c'était le droit à la protection de l'Etat français qu'avaient les réfugiés étrangers; ces disputes avec Thiers, ces discours dans la Chambre, roulaient uniquement sur des questions de propagande. Dans le quatrième article, il s'attaque à l'alliance avec l'Angleterre, sans dire ce

1. « The fact that the first shot fired on the frontiers would be the signal for the opening of the floodgates of revolutionary propagandism, made it of vital moment to Louis Philippe to avert the outbreak of hostilities. In a war having for its loudly proclaimed object the destruction of Kings what hope could he have that his throne, resting upon new and untried foundations, would escape the general ruin? » HALL, p. 12. *Quotidienne*, 20 juillet 1831. « Ce qui donne à ce système [paix à tout prix] une importance toute particulière... c'est qu'il a été démontré que le Palais Royal y attachait une idée de conservation personnelle ».

qu'il voudrait, dans l'ordre de la monarchie de 1830, y substituer. Il s'agit de faire de l'opposition extrémiste, sans courir le danger d'être pris dans le guêpier des questions ou des partis; il s'agit d'attaquer en force, tout en se mettant soi-même complètement à l'abri, de rester « au-dessus de la mêlée », de penser comme l'ennemi, sans se compromettre avec lui, d'emprunter ses armes, sans combattre dans ses rangs. De là les déguisements conscients des choses que nous trouverons au cours de l'argumentation : il en faut à notre auteur pour émousser la pointe de la logique qu'ont les choses mêmes, exposées dans leur conséquence et leur vérité.

« Ich sah diese Tage die unmündige Waise des Menotti, der in Modena gehenkt worden. Auch sah ich unlängst sennora Luisa de Torrijos, eine arme todblasse Dame, die schnell wieder nach Paris zurückgekehrt ist, als sie an der spanischen Grenze die Nachricht von der Hinrichtung ihres Gatten und seiner zweiundfünfzig Unglücksgefährten erfuhr. Ach, ich habe wirklich Mitleid mit Ludwig Philipp! » (p. 34-35.)

Cette mention de la fille de Menotti, de la veuve de Torrijos, sonne l'attaque contre la politique extérieure de justemilieu. Menotti et Torrijos, leur défaite, leur martyre, crient vengeance : quels orages se préparent pour l'avenir? Quelles révolutions? Ach, ich habe wirklich Mitleid — non pas pour la fille de Menotti, non pas pour la veuve de Torrijos, dont j'ai montré si pathétiquement les figures ¹ — mais pour Louis-Philippe ².

Le deuxième article est consacré aux deux héros de la propagande : Lafayette et Napoléon.

Peut-être que Heine a eu l'idée de les présenter ensemble, et d'y consacrer tout spécialement un article, en lisant chez un auteur républicain :

1. Cf. *National*, 26 décembre 1831, sur la veuve de Torrijos.

2. C'est aussi l'opinion de la *Quotidienne*, à l'égard des politiques de la paix : « Tandis qu'on crie de tous côtés : Le superbe M. Périer! le tenace M. Périer! M. Périer le tyran, le dictateur, le pacha! le bienheureux M. Périer! je veux passer ma vie à soupirer d'une voix triste et lamentable : *Le pauvre M. Périer!*... Les députés de 1831, oubliant leur rôle et suivant leur nature, ont répété sur un autre ton le cri éternel des révolutions, le vieux cri de 89 : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!*... Faites donc des désarmements avec ce cri-là!... Que les épigrammes et les panégyriques signent une trêve... et que ma voix puisse être entendue quand elle dit : le pauvre M. Périer! » (12 décembre 1831).

« Il n'y a plus en France que deux noms qui puissent toujours vivre, c'est Lafayette et Napoléon » ¹.

Cf. Heine : « Napoleon und Lafayette sind die beiden Namen, die jetzt in Frankreich am schönsten blühen » (p. 39).

Il semble avoir suivi cet auteur aussi, dans la peinture idéaliste qu'il fait de la cour du héros des deux mondes :

HEINE

« Auf dem Landsitze, wo Lafayette die mildere Jahreszeit zubringt, ist er gewöhnlich umringt von strebenden Jünglingen und schönen Mädchen, da herrscht Gastlichkeit der Tafel und des Herzens, da wird viel gelacht und getanzt, da ist der Hof des souveränen Volkes, da ist jeder hoffähig, der ein Sohn seiner Taten ist und keine Mesalliance geschlossen hat mit der Lüge, und da ist Lafayette der Zeremonienmeister » (p. 42). « Lagrange heisst jener Landsitz, und es ist äusserst reizend, wenn dort der Held beider Welten dem jungen Volke seine Geschichten erzählt, und er erscheint dann wie ein Epos, das von den *Guirlanden* * einer Idylle umgeben ist » (*Lesarten* p. 49, 42).

RÉPUBLICAINS

« Salon de Lafayette » : « Faites-vous conduire rue d'Anjou, Saint-Honoré, chez le général Lafayette.

« Là règnent la liberté, l'aisance, l'abandon. Là point de formes raffinées, point de convenances superlatives, point d'étiquette... Là, tous les peuples, toutes les classes... se trouvent, se mêlent, se donnent la main et s'embrassent... Autour du vieillard heureux de votre empressement, fier de l'enthousiasme qu'il inspire, voyez courir et se confondre cette multitude qui parle haut et franc, qui rit, éclate, se fâche, se raccommode devant lui... Voyez cette charmante *guirlande* * de jeunes femmes et de jeunes filles, blanches et roses, dont le cœur se peint dans leurs yeux si beaux et si doux : elles se nomment toutes Lafayette... le jeune homme... c'est Cavaignac... » ².

Le héros des deux mondes, en effet, tenait une espèce de cour à part, faisait aussi sa politique à lui, opposée à celle du roi ³.

1. AUGUSTE LUCHET, *Livre des Cent et Un*, « Salon de Lafayette ».

2. V. ci-dessus, p. 49.

3. V. *Quotidienne*, 19 juin 1831. (Sur la « lettre aux électeurs de Meaux ») : « La scission de l'Hôtel-de-Ville et du Palais-Royal devient plus tranchée. Des deux côtés il y a un code politique que l'on développe ».

Heine nous rappelle les *promesses semblables*¹ — non seulement les institutions républicaines — que Lafayette dit avoir reçues du roi à l'Hôtel de Ville. Ces « promesses semblables » se rapportaient à la politique extérieure; comme on voit dans la lettre de Lafayette aux électeurs de Meaux, où le général développait le programme de l'hôtel de Ville par opposition à celui qu'avait suivi le roi jusque-là (juin 1831) et s'étendait tout particulièrement sur la politique de « paix à tout prix », pour la flétrir².

Heine lui-même donne à entendre ce qu'il veut dire par « ähnliche Versprechungen » : « alles abgetan » (p. 36). Les doctrinaires avaient voulu persuader qu'avec la substitution de la branche cadette à la branche aînée, « alles abgetan war » tout avait été réglé. Qu'est-ce qui attendait d'être réglé en 1830? Les dettes de l'honneur français, encourues par les traités de 1815. Il n'y a qu'à consulter le *National* pour voir ce qui est sous-entendu dans cette opposition des théories doctrinaires sur la Charte, aux vraies tâches de révolution de 1830 :

« Ceux qui nous disent aujourd'hui que la Charte de Louis XVIII, moins son article 14, était excellente, et que la Révolution de juillet n'a eu d'autre objet que de rayer cet article 14, de soumettre la royauté aux institutions, ont eu sans doute leurs raisons en juillet pour préférer la branche cadette des Bourbons à la branche aînée ».

« Le gouvernement de juillet, quand bien même la Sainte-Alliance l'admettrait aux avantages et aux charges des traités de 1815, ne peut pas entrer dans ces traités *sans violer les engagements du 7 août**. Il ne peut pas prendre la survivance du bail de la restauration à l'extérieur, puisque c'est précisément pour rompre ce bail d'infamie que nous avons repris le drapeau tricolore et mis la branche cadette des Bourbons à la place de la branche aînée » (29 septembre 1831.)

1. « Ähnliche Versprechungen », p. 36.

2. « Ce dont il s'agit, c'est notre politique nationale, depuis qu'elle avait été replacée à la tête de la civilisation européenne... Encore moins admettrai-je la supposition d'une politique aussi insensée que coupable, qui essaierait de se légitimer au sein de cette alliance anti-gallicane... Il m'est difficile... de concevoir notre dévotion aux traités de 1815... La France de juillet 1830 s'oublierait elle-même au point de tolérer contre tout droit des gens... l'intervention armée des souverains étrangers dans les autres pays pour y flétrir notre exemple. Quant aux derniers malheurs de l'Italie... la faute en est à une de ces déviations de la noble impulsion de juillet que j'appellerai... la *paix à tout prix* ». Lafayette aux électeurs de Meaux; lettre citée par *Quotidienne*, 17 juin 1831.

Cf. Heine :

« Vergebens, in der ersten Zeit, mahnte Lafayette beständig an das Programm de l'Hôtel de ville, an die republikanischen Institutionen, womit das Königtum umgeben werden sollte, und an ähnliche Versprechungen. Aber ihn überschrien jene doktrinären Schwätzer, die aus der englischen Geschichte von 1688 bewiesen, dass man sich im Julius 1830 nur für die Aufrechthaltung der Charte in Paris geschlagen und alle Aufopferungen und Kämpfe nur die Einsetzung der jüngern Linie der Bourbone an die Stelle der ältern bezweckt habe, ebenso wie einst in England mit der Einsetzung des Hauses Oranien an die Stelle der Stuarts alles abgetan war » (p. 36) ¹.

C'est bien la question de la propagande que Heine effleure ici avec des phrases vagues et des allusions voilées. C'est encore la propagande qui se rattache au personnage de Lafayette, lorsque Heine parle de ses discours dans la Chambre, et des victoires éclatantes qu'il y remportait contre ses ennemis. « Wenn er spricht, trifft er immer den Nagel auf den Köpf, und seine vernagelten Feinde auf die Köpfe » (p. 43).

Ainsi, lorsque Lafayette essayait de démontrer que son interprétation du principe de la non-intervention coïncidait avec celle du ministère précédent, Casimir Périer montra du doigt Laffitte, comme pour dire qu'il n'était pas responsable de ce que celui-ci avait voulu ou pensé. « Vous me montrerez M. Laffitte, répliqua sur-le-champ Lafayette, je vous montrerai vos collègues qui faisaient partie du cabinet avec lesquels vous êtes parfaitement homogènes. » — Allusion à la conduite peu loyale et peu digne, prêtant aux suppositions les moins flatteuses des collègues de Laffitte ; sitôt que celui-ci avait quitté le pouvoir, ils s'étaient hâtés de se rallier

1. Cf. aussi un autre article du *National*, 9 mars 1832. « Qu'entendaient M. Périer, M. Sébastiani, lorsqu'en 1820, en 1823, en 1826, ils répétaient à l'envi que la France n'avait point en Europe le rang qui lui appartenait? Quel est le député, quel est l'écrivain de l'opposition qui, sous le ministère de M. de Villèle n'a pas dit et écrit mille fois que nous n'avions pas notre rang en Europe?... Ces douleurs, feintes ou vraies, étaient le thème favori de M. Périer, de M. Sébastiani... Cette portion révolutionnaire de l'opposition de quinze ans est celle qui gouverne aujourd'hui, représentée par MM. Périer, Soult, Sébastiani... C'est à cette opposition... que nous demandons compte des sentiments qui lui furent communs avec nous... Que voulait-elle, puisqu'elle se défend aujourd'hui contre nous, avec les mêmes arguments qu'elle flétrissait venant de MM. de Villèle, Peyronnet, Duclou?... »

à Casimir Périer. On rit de la réplique de Lafayette; il y eut des exclamations : « Très bien ! » Celui-ci, continuant son argumentation sur la politique extérieure, répondit aux arguments du ministère sur la Pologne, et sur l'impossibilité de l'aider : « Nous ne proposons pas d'aller secourir la Pologne en ballon, [à travers l'Allemagne]. Nous proposons la route ordinaire » [par la Baltique, expédition navale]. Nouveaux rires ¹. Et luttant contre le système de Thiers dans la Chambre, Lafayette eut des saillies non moins anéantissantes pour l'adversaire :

« Nichts ist interessanter, als wenn in einer Kammer von den ersten Zeiten der Revolution gesprochen wird und irgend jemand in doktrinäer Weise eine historische Tatsache aus ihrem wahren Zusammenhange reisst und zu seinem Râsonnement benutzt. Dann zerstört Lafayette mit wenigen Worten die irrthümlichen Folgerungen, indem er den wahren Sinn einer solchen Tatsache durch Anführung der dazu gehörigen Umstände illustriert oder berichtet. Selbst Thiers muss in einem solchen Falle die Segel streichen, und der grosse Historiograph der Revolution beugt sich vor dem Ausspruche ihres grossen lebenden Denkmals, ihres Generals Lafayette » (p. 43-44).

« Einer historischen Tatsache — einer solchen Tatsache ». Comme toujours quand nous précisons le sens des termes généraux employés par Heine, nous trouvons qu'il s'agit de la propagande révolutionnaire, de la guerre. Thiers, pour réfuter le parti belliqueux et ses préjugés, voulait prouver : 1^o Que les puissances étrangères n'étaient pas nécessairement hostiles à la révolution, qu'elles n'avaient voulu la guerre contre la France, dans la première Révolution, qu'après le 10 août, quand la famille royale était emprisonnée au Temple; 2^o Qu'il était impossible de faire la guerre contre l'Europe par la levée en masse; que les gardes nationales n'avaient pas remporté les victoires de la 1^{re} République, mais bien l'armée régulière. Le « général de la révolution » comme Heine l'appelle, répliqua en disant qu'ayant eu l'honneur de faire partie de ces armées, il pouvait affirmer « que les 2/3 du moins de ces armées étaient composés des bataillons de volontaires de nos gardes nationales ». L'armée régulière avait été fort

1. V. *Quotidienne*, 27 octobre 1831, Chambre des Députés.

désorganisée par la désertion des officiers qui nous avaient promis sur leur honneur de rester avec nous, et qui s'empresèrent de courir à Coblentz, sous prétexte de défendre le roi, qui était à Paris » (*Mouvement*). Quant aux volontés des puissances étrangères : « La guerre ou le vœu de la guerre date de l'année 1789. La guerre a commencé le jour où les cabinets étrangers, les cabinets du despotisme... ont reconnu qu'il s'agissait de liberté et d'égalité en France. Elle s'est trouvée dans le cœur d'un célèbre ministre anglais; Pitt, au moment où il faisait l'éloge de notre révolution, établissait des communications, avec nous et, sous main, cherchait à provoquer des désordres en France, ¹ » etc.

Les « questions de l'humanité » auxquelles Heine fait allusion, et pour lesquelles Lafayette se levait, ardent au combat comme un jeune homme ², sont aussi des questions de propagande : C'est le vote d'allocation aux étrangers, réfugiés en France pour des causes libérales, vote auquel Casimir Périer voulait attacher un motif infamant. (Selon lui, c'était un don de charité de la part de la France, nullement une aide fraternelle. Lafayette protesta contre cet exposé de motifs. « S'il s'était agi de quidams jetés sur notre sol par le hasard, j'aurais souscrit à l'aumône, mais ici je viens réclamer la fraternité. Messieurs, les proscrits dont il est question sont nos frères en liberté »³). C'était la Pologne, au plus fort de sa lutte contre la Russie, et pour laquelle Lafayette présenta une pétition à la Chambre des Députés, demandant que la nationalité polonaise fût reconnue par le roi ⁴. C'était la Pologne et l'Italie, en faveur desquelles Lafayette proposait des amendements à l'adresse de la Chambre, l'un pour redemander la reconnaissance de la nationalité polonaise, l'autre pour demander que l'amnistie accordée aux révoltés italiens fût une amnistie réelle, et que de véritables réformes fussent effectuées dans les Légations : « Nous aimons à espérer... que les fers de tous les captifs... seront brisés... que désormais l'humanité n'aura

1. *National*, Chambre des Députés, 21 septembre 1831.

2. « Wenn es gilt, wenn eine der grossen Fragen der Menschheit zur Sprache kommt, dann erhebt sich jedesmal der Lafayette, kampflustig wie ein Jüngling » (p. 43).

3. *V. National*, 27 octobre 1831, Chambre des Députés.

4. *V. Quotidienne*, 7 août 1831.

plus à gémir sur le sort des hommes qui ont voulu, comme nous, la liberté »¹.

Donc, de quelque côté que nous nous tournions, c'est toujours de propagande, de guerre, de politique extérieure belliqueuse, qu'il s'agit à propos de Lafayette. Pourquoi donc Heine l'appelle-t-il un *Napoléon de la paix*? « Friedens-Napoleon » (p. 42). On pourrait tout aussi bien demander : pourquoi parle-t-il toujours en termes voilés de ce dont il parle, pourquoi ne dit-il jamais de quoi il parle? Pourquoi, chaque fois qu'on touche à la propagande, ces termes généraux, ces « promesses semblables », ces « questions d'humanité », phrases incolores si quelconques, si peu naturelles en un tel sujet? Heine, tout en faisant de l'opposition en politique extérieure, tout en épousant l'opposition belliqueuse, ne peut pas l'épouser en toute sa nudité, — son royalisme, son juste milieu à lui l'en empêche; cela l'entraînerait trop loin — il lui faut déguiser un peu la cause qu'il plaide; il lui faut ôter aux personnages leur relief, leur conséquence, leur vérité; les faire contredire avec eux-mêmes de sorte que leur logique n'écrase pas l'illogisme du chroniqueur : c'est pourquoi Heine se sert d'un côté du personnage de Lafayette — le Lafayette héros des bourgeois de la Garde nationale² — pour neutraliser l'autre, le Lafayette belliqueux; et qu'il appelle bien à tort le héros de la propagande³ un « Napoléon de la paix. »

Même falsification consciente des contours du sujet à propos des brochures de Thiers et de Châteaubriand (p. 36). Si Heine, qui parle encore des « promesses semblables », c'est-à-dire de la politique extérieure, et des véritables vœux de juillet, par opposition aux doctrinaires, disait clairement qu'il parlait de la politique extérieure à propos de la brochure de Thiers et de Châteaubriand (p. 36), il serait forcé de condamner la brochure de Thiers, puisqu'il condamne cet ora-

1. V. *Ibid.*, 16 et 17 août 1831.

2. V. *Caricature*, 23 juin 1831. « Bonnichon, bonnetier, citoyen de la meilleure des républiques », Lafayette, « la meilleure des républiques », et la « monarchie entourée d'institutions républicaines » étaient l'idéal de cette classe moyenne, commerçante, paisible, qui voulait la paix aussi.

3. Lafayette était connu comme le chef du parti de la propagande. V. *Mode*, 1831, 3^e trimestre (septembre). « Les actions de la propagande vont baisser de cent pour cent au moins. Le héros des deux Mondes, le grand-papa de toutes les révolutions, va arracher de désespoir les cheveux blancs de sa perruque jaune ».

teur à propos de Lafayette, et d'approuver celle de Chateaubriand, puisque les opinions de celui-ci en fait de politique extérieure coïncidaient avec celles de Lafayette. En un mot, il serait obligé de dégager pleinement le sujet de la guerre et de la propagande, qu'il est dans son intention de laisser dans l'indécision et le vague, tout en en faisant de l'opposition. Donc, quoiqu'il doive continuer de parler dans le même paragraphe du sujet par lequel il a commencé, c'est-à-dire de la politique extérieure, il se sert d'une ambiguïté; et en louant Thiers aux dépens de Chateaubriand, parle en réalité de la politique intérieure :

« Thiers, welcher zwar nicht wie die Doktrinäre denkt, aber jetzt im Sinne dieser Partei spricht, hat ihr in der letzten Zeit nicht geringen Vorschub geleistet. Dieser Indifferentist von der tiefsten Art, der so wunderbar Mass zu halten weiss in der Klarheit, Verständigkeit und Veranschaulichung seiner Schreibweise, dieser Goethe der Politik, ist gewiss in diesem Augenblicke der mächtigste Verfechter des Périerschen Systems, und wahrlich, mit seiner Broschüre gegen Chateaubriand vernichtete er fast jenen Don Quichotte der Legitimität, der auf seiner geflügelten Rosinante so pathetisch sass... » (p. 36.)

En jonglant ainsi avec des noms, Heine parvient à introduire dans les choses plus d'ambiguïté qu'elles n'ont en réalité; comme on voit : à coups de Chateaubriand il arrive à louer Thiers, et en louant Thiers, il fait entendre que le système Périer que Thiers défendait avait ses côtés défendables. En un mot, il laisse de l'ombre et de l'incertitude dans l'esprit du lecteur, pour abriter sa propre indécision, sa propre incertitude. Par la création de ces nuances, et de ces contradictions de pensée, il dépiste l'esprit pour ainsi dire; il l'empêche d'exiger un clair dessin de pensée.

Pourtant c'est uniquement en politique intérieure, que la brochure de Thiers, au point de vue d'un admirateur de Lafayette, pourrait se regarder comme une victoire remportée contre Chateaubriand ¹. Quant à la politique extérieure,

1. Aux sophismes de Chateaubriand sur le besoin de convoquer un congrès national, à ses visions fantastiques de la forme du gouvernement décidée par la nation convoquée, par débats publics, (*Bannissement de Charles X*, p. 107, 108, 109). Thiers opposa des raisons toutes pratiques : « Que veut-on de plus? [que l'assentiment spontané de la nation]. Du papier timbré, c'est-à-dire des délibérations

Heine lui-même va copier Chateaubriand sur l'alliance anglaise dans son quatrième article¹, et les arguments de Thiers n'étaient qu'un *rifacimento* de ses discours dans la Chambre², ces discours, où, selon Heine lui-même, il avait été battu par Lafayette, et qu'en plus le *National* avait soumis à une anéantissante critique³. L'adresse de Heine consiste à laisser sans réponse la question de savoir s'il parle de la politique extérieure ou de la politique intérieure; en paraissant continuer le même train de pensée (politique extérieure) il passe insensiblement à la politique intérieure, et par les phrases pompeuses, sonores, impressionnantes, « Gœthe de la politique » « mächtigster Verfechter des Perierschen Systems », « Klarheit, Verständigkeit, und Veranschaulichung seiner Schreibweise » (p. 36), il nous laisse fort en doute à la fin sur ce que nous devons vraiment penser à l'égard du système Périer ou de la politique extérieure.

d'assemblées primaires, ou des registres ouverts chez les notaires? En vérité, de telles jongleries ne sont plus de notre temps! » (*Monarchie de 1830*, p. 41). Aux sentimentalités de Chateaubriand en faveur du duc de Bordeaux : « N'est-ce rien encore pour [en faveur de] son éducation que les malheurs dont son berceau est environné? N'est-ce rien que ce chef-d'œuvre de l'adversité, la fille de Louis XVI, la compagne et la sœur de Louis XVII, placée au berceau de Henri V, comme un tableau sacré devant un autel? » (*Bannissement*, p. 141), l'orateur du juste-milieu opposa encore des raisons toutes prosaïques, et suffisamment convaincantes : « Henri V... présentait la plus mauvaise des combinaisons... Charles X, son fils, les princesses, placés tous à Rome par exemple; Henri V enfant, élevé à Paris sous la tutelle du duc d'Orléans... composaient... le plus impossible des gouvernements... » etc (*Monarchie de 1830*, p. 24, 25, 26, 27). Peinture saisissante de la contrainte de la tristesse de la Restauration, par contraste avec le régime de Louis-Philippe, *Ibid.*, p. 61, 62, 63, 64. Ce sont là les *Bleikugeln* opposées aux *kostbaren Perlen* de Chateaubriand, dont parle Heine. Critiques personnelles contre Chateaubriand défenseur de la légitimité et en même temps avocat de la gloire française contre le régime de Louis-Philippe, *Ibid.*, p. 122, 123, 124, et p. 155.

1. V. ci-dessous, p. 173, note 2.

2. V. *National*, 22 novembre 1831 : « On a publié aujourd'hui à la librairie Mesnier, une brochure de M. Thiers intitulée *De la Monarchie de 1830*. C'est tout simplement une nouvelle édition de ses trois ou quatre derniers discours ministériels augmentés de quelques accusations sans loyauté et sans goût contre l'opposition. Les superbes discours de M. Thiers ayant déjà été distribués à un très grand nombre d'exemplaires par les soins du ministère, nous devons regarder sa brochure comme assez connue, et nous serons dispensés de répondre à beaucoup de sophismes déjà trop ressassés et réfutés* ». Ce qui est parfaitement vrai. V. note 3.

3. Même jour que la réfutation par Lafayette, 21 septembre 1831. V. p. 37, note 1. Cela montre combien contradictoire est l'argument heinéen : approuver Lafayette et son adversaire Thiers en même temps, et à la même occasion! Pour la confrontation des arguments de Thiers et de Chateaubriand accompagnés de la réputation de Thiers par le *National* en politique extérieure, V. Appendice 1.

Tels sont les déguisements, les faux-fuyants, les petites duperies, par lesquels Heine parvient à émousser la pointe de son opposition, à créer une atmosphère d'opposition, où résonnent des noms, où retentissent des mots, sans s'astreindre à un système de choses, à une logique, à un plan, ou à un parti. Nous observons la même étrange indécision, la même contradiction (qui ne renonce pas cependant à l'airain sonnant et à la cymbale retentissante de l'opposition) dans la façon de traiter de Napoléon, deuxième héros de la propagande. Sur une page, Heine dit :

« Es schlafen tausend Kanonen in diesem Namen, ebenso wie in der Säule des Vendôme-Platzes, und die Tuileries werden zittern, wenn einmal diese Kanonen erwachen » (p. 40).

Ce qui paraît dit pour approuver la signification qu'avait le nom de Napoléon pour des milliers de Français, par opposition à la politique de Louis-Philippe¹, au moins à la lumière de tout ce que Heine dit pour approuver la campagne de Lafayette dans le même sens; tout cela fait corps. Mais sur une autre page, Heine a dit aussi :

« Auf diese eiserne Säule stellt den Napoleon, den eisernen Mann, hier wie im Leben fussend auf seinem Kanonenruhm... so dass jedem ehrgeizigen Soldaten, wenn er ihn dort oben... erblickt, das gedemütigte Herz geheilt wird von der eiteln Ruhmsucht, und solchermassen diese kolossale Metallsäule

1. CHATEAUBRIAND : « Pourquoi interdire l'entrée de la France aux parents du dominateur de l'Europe et l'ouvrir à ses cendres? Les dernières sont bien plus à craindre... Elles s'agiteront à chaque anniversaire de leurs victoires; tous les jours, sous leur colonne, elles diront à la quasi-légitimité passante : « Qu'as-tu fait de l'honneur français? » (*Bannissement de Charles X*). BELMONTET : La Pologne... qu'en a-t-on fait aussi, ou qu'en a-t-on laissé faire? On a donné à son égorgement quelques larmes hypocrites... Ah! Si Napoléon eût été là!... Son chapeau seulement au bout d'une baïonnette!... et la France tout entière, comme un soldat unique eût marché vers le Nord ». (*Observations d'un patriote*). V. aussi Lb⁵¹ 652. *Apothéose de Napoléon Bonaparte*. Pour le culte de Napoléon. V. *Némésis*, 1^{er} mai 1831, « La Statue de Napoléon ». *L'âme de Napoléon aux braves Parisiens*. *Napoléon et l'Arc de Triomphe au Carroussel*, Lb⁵¹ 653. *Religion napoléonienne*. Cat. Histoire de France t. III, p. 597. *Moniteur*, 11 mars 1831. Rapport de Casimir Périer pour rétablissement de la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme (au roi).

Chambre des Députés, 13 septembre 1831. Discussion sur projet de rapporter de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon, et de les enterrer au pied de la colonne Vendôme : « M. de Bricqueville pense que les cendres de Napoléon peuvent être déposées sans danger sous la colonne de la place Vendôme, lorsque toutes les rues et la place publique sont couvertes de ses portraits ».

*als ein Gewitterableiter des Heldentums den friedlichsten Nutzen stifte in Europa** » (p. 39).

Et cela fait corps avec le héros Lafayette *Napoléon de la Paix*. De quel côté est notre auteur? Que croit-il? Que veut-il? Comment dirigerait-il, lui, la politique extérieure, puisqu'il trouve moyen de condamner l'abandon de Menotti et de Torrijos, des réfugiés étrangers, de la Pologne et de l'Italie, de favoriser des arguments pour la guerre révolutionnaire, et de vouloir la paix en même temps? N'est-ce pas le cas de dire, avec Börne : « Vous voyez sortir M. Heine d'une de ses petites opinions, vous le pourchassez, il y rentre; vous l'assiégez; attrapé vous-même; voilà qu'il s'échappe d'une opinion tout opposée »? ¹.

1. *Réformateur* (républicain), 30 mai 1835.

NOTES ADDITIONNELLES A L'ARTICLE II

1. P. 34, *Journal des Débats*, citation, v. ce journal, 11 janvier 1832.

2. P. 35, *Figaro*, citations, v. ce journal, 12 janvier 1832, 2 janvier 1832.

3. Républicains contre Lafayette, p. 36. V. *Lettres au général Lafayette sur sa conduite politique depuis 1789 jusqu'à 1831*, Lb⁵¹ 1134. Belmontet contre Lafayette : « Lafayette n'avait plus en lui de jeune [en 1830], que son cœur de patriote... il n'avait jamais eu que les vertus de la médiocrité... le génie de l'honorable Lafayette est... de la bourgeoisie tant soit peu marquée ». *Observations d'un patriote*.

4. « *Lafayette aux cheveux blancs*, während ich ihn selbst mit seiner braunen Perücke neben mir stehen sah. Es war auf dem Bastillenplatz, der Mann war auf seinem rechten Platze, und dennoch musste ich heimlich lachen » (p. 41). La *Parisienne* dit « en cheveux blancs », pas « aux cheveux blancs ». Ce que Heine donne pour une observation directe se trouve déjà dans la *Mode*, V. ci-dessus, p. 64, note 3, et, 1831 : « Le Juste milieu au Salon » (3^e trimestre) : « C'est toujours Lafayette en cheveux blancs, comme dit la *Parisienne*, avec une perruque noire ».

CHAPITRE IV

Louis-Philippe et la Propagande (*suite*)

L'Alliance avec l'Angleterre. Art. IV, daté du 1^{er} mars,
publié le 13 mars 1832.

L'ALLIANCE anglaise faisait partie intégrante de la politique de paix, du système Casimir Périer. Il est naturel donc qu'en la condamnant, Heine en vienne à condamner Casimir Périer et son œuvre en général : Casimir Périer tombé, ce sera la chute de tout ce maudit système de banquiers qui a entraîné l'alliance anglaise et tant d'autres maux à sa suite : « So fällt die ganze Bude, worin man die edelsten Hoffnungen der Menschheit verschachert, und es fallen die Wechseltische und die Kurse und die Eigensucht und die Gemeinheit » (p. 64).

Casimir Périer et son système, c'est l'éclipse du soleil de juillet : « Wenn dieser Mann fällt... hat die grosse Sonnenfinsterniss ein Ende » (p. 64), métaphore copiée des organes républicains : *Figaro*, 11 janvier 1832 : « Eclipse du soleil de juillet »... C'est juillet qui est le soleil... Menotti pendu, Léopold fait roi, notre silence politique pour la cause polonaise..., ont éclipse le soleil de juillet », et *Caricature*, 26 mai 1831 : Eclipse du soleil de juillet (caricature, un soleil tricolore qui s'éclipse).

Casimir Périer sera responsable, si, Lord Grey tombé en Angleterre, un cabinet tory anglais entraîne son « allié » à des guerres désastreuses, où la France, combattant les ennemis de l'Angleterre, l'Autriche et la Russie, sera elle-même ruinée.

« Sollte sich jedoch das Entsetzliche begeben und Frankreich, das Mutterland der Civilisation und der Freiheit, ginge verloren

durch Leichtsinn und Verrat, und die potsdämische Junkersprache schnarrte wieder durch die Strassen von Paris... dann gäbe es einen Mann in der Welt, der elender wäre, als jemals ein Mensch gewesen... Die verdammten in der Hölle würden, sich alsdann um sich einander zu trösten, die Qualen dieses Mannes erzählen, die Qualen des Casimir Périer » (p. 63-64).

Casimir Périer a méconnu les forces de la France; c'est pourquoi il a recherché cette malheureuse paix et cette alliance contre nature avec l'Angleterre :

« Er beugte sich, seine Kräfte misskennend, vor jenen Mächtigen, die er vernichten konnte, und bettelte um den Frieden, den er nur als Gnade gewähren durfte : er verletzt jetzt die Gastfreundschaft und beleidigt das heiligste Unglück, und, ein verkehrter Prometheus, stiehlt er den Menschen das Licht, um es den Göttern wiederzugeben » (p. 68).

Allusion au vote d'allocation aux étrangers : « verletzt jetzt die Gastfreundschaft » ¹.

Mais ici nous observerons la même contradiction, la même incertitude que pour Lafayette et Napoléon : Ce Casimir Périer, que Heine condamne, il trouve enfin qu'il *aimerait mieux l'agrandir que de le rapetisser* : « Wahrlich, ich möchte ihn lieber vergrössern als verkleinern » (p. 67). Cette phrase, qui jure tellement avec tout ce qui précède et tout ce qui suit, est omise dans la version française.

Nous avons prouvé que ces contradictions, quant à Lafayette et à Napoléon, et maintenant quant à Casimir Périer aussi, venaient de l'illogisme de la position heinéenne, du besoin qu'il avait de s'arrêter et de ne pas suivre ses propres opinions jusqu'à leur conclusion logique. Privé de base solide, force lui est de temporiser, de modifier les choses et les personnes suivant ses besoins, de se contredire. Or, quant à l'alliance anglaise, Heine sentait trop bien le faible de son attitude. Pousser à l'abandon de l'alliance anglaise, c'était nettement demander la guerre révolutionnaire, l'alliance de la France avec les peuples ² contre les rois, et la république.

1. V. ci-dessus, p. 63.

2. V. *National*, 6 janvier 1832 (contre l'alliance anglaise et la conférence de Londres) :

« Peuples, formons une sainte alliance
Et donnons-nous la main »...

« La vraie politique de 1830 est dans le refrain de Béranger. Il fallait tôt ou tard

Les journaux français maintenaient ou attaquaient l'alliance avec l'Angleterre selon qu'ils étaient philippistes ou non; ce partage d'opinions se faisait avec une précision mathématique. Car les journaux même du centre-gauche savaient que la monarchie des trois jours ne pouvait que s'appuyer sur l'Angleterre, n'avait pas d'autre ressource. C'est ainsi que le *Temps* et le *Courrier français*, tout comme le *Journal des Débats* seront pour l'alliance anglaise, parce qu'ils sont monarchistes ¹. Mais la *Gazette* et la *Quotidienne* légitimistes repousseront cette nouvelle politique d'une France libérale et constitutionnelle, qui leur serait l'opposé de la politique traditionnelle de la monarchie légitime, ² et le *National* et le *Figaro* républicains se plairont à relever tous les défauts de cette alliance, incompatibilité psychologique, incompatibilité d'intérêts ³. L'incompatibilité psychologique et l'incompatibilité d'intérêts entre l'Angleterre et la France étaient le thème commun des légitimistes et des républicains.

Mais si Heine suit l'extrême gauche et l'extrême droite dans ses attaques contre l'alliance anglaise et tout ce qui s'y rattache, il ne peut pas accepter les conséquences de cette opinion, que ce fût du côté légitimiste ou du côté libéral. Il attaque donc, mais il n'offre aucune solution de la difficulté. Il choisit ce subterfuge : d'attaquer l'alliance avec l'Angleterre, mais comme s'il était seul en France à en connaître les inconvénients, comme si sur ce point les Français étaient dans un aveuglement irrémédiable, contre lequel il n'y aurait rien à faire :

« Das Schlimmste ist, dass die Franzosen sich London als ein anderes Paris, das Westend als ein anderes Saint-Germain Vier-

un duel entre l'Europe des peuples et l'Europe des rois... Voilà dix-huit mois que cette conférence travaille, pour faire quoi?... Si l'Europe des rois est contre nous l'Europe des peuples est convertie ».

1. V. *Temps*, 6 janvier 1832, 29 janvier 1832, 1^{er} mars 1832. *Courrier français*, 28 janvier 1832, 19 février 1832, 23 février 1832, 2 mars 1832. *Journal des Débats*, 5 janvier 1832.

2. V. *Quotidienne*, 28 août 1831, 14 février 1832. *Gazette de France*, citée par le *Temps*, 6 janvier 1832.

3. V. *National*, 6 janvier 1832, 10 janvier 1832, 31 janvier 1832, 17 février 1832, 1^{er} mars 1832. *Figaro*, 29 janvier 1832. « On parle d'une alliance offensive et défensive entre la France et l'Angleterre. Il est aussi question d'un traité de paix perpétuelle entre les chiens et les chats ».

tel denken, dass sie britische Reformers für verbrüdete Liberale und die Parlamente für eine Pairs und Deputiertenkammer ansehen, kurz, dass sie alle englischen Vorhandenheiten nach französischem Massstabe messen und beurteilen » (p. 57).

Heine voudrait passer pour avoir seul la connaissance de la mentalité et de la politique anglaises :

« Die *Nachträge zu den Reisebildern* enthalten hierüber [sur l'incompatibilité entre le point de vue français et anglais] manche Belehrungen, die aus der unmittelbaren Anschauung geschöpft sind, und auf diese muss ich hier verweisen, um Wiederholungen zu vermeiden. Auch auf die vortrefflichen « *Briefe eines Verstorbenen* » will ich hier nochmals hindeuten, obgleich das poetische Gemüt des Verfassers » etc. (p. 58).

O ingéniosité du mensonge! *Nachträge zu den Reisebildern! Briefe eines Verstorbenen!* Mais pourquoi pas les *Fossés des Tuileries*, cette farce jouée aux Variétés avec un succès fou, et qui contenait, dans la forme d'une « Scène V » intitulée « la Conférence de Londres » tout ce que la critique la plus profonde pouvait dire contre l'alliance anglaise? ¹. Ou bien Cha-

1. Jouée pour la première fois le 10 décembre 1831. « *Le fossé des Tuileries, revue-vaudeville en un acte, par MM. Philippe D*** (Dumanoir), Julien de M*** (Mallian) et Lhérie; représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés* ». V. *Catalogue de l'Histoire de France*, t. III, p. 619 (Théâtre).

Dans la scène V (Conférence de Londres) l'orchestre joue l'air : *God save the King*; l'Anglais invite le Parisien à s'asseoir, l'accable de flatteries, que celui-ci refuse poliment. L'Anglais, après avoir assigné au Russe, le grattoir et les pains à cacheter, au Français le canif et la plume, se réserve à lui la pensée « et ceci... (Il prend le sablier). Le premier point en politique est de jeter de la poudre aux yeux. Il jette de la poudre aux yeux du Russe, du Prussien et de l'Autrichien, le lutin [des Tuileries] reparaissant, étend sa baguette, et le Parisien s'endort ». L'Anglais chante :

« PREMIER COUPLET.

C'est l'Angleterre
Qui m' donn' ce rôle intéressant
Et je veux de toute la terre
Fair' le bonheur... en commençant
Par l'Angleterre.

2^e COUPLET.

C'est l'Angleterre
Qui termine tous les différends,
Pour un pays qui fait la guerre
J'arrang' l'affaire et je le prends
Pour l'Angleterre. »

Cf. Heine, ci-dessous, p. 77, note 1.

teaubriand, que vous avez bafoué si fièrement¹, mais dont la brochure contient sur l'Angleterre et les intérêts de l'Angleterre précisément les mêmes remarques que vous faites vous-même avec tant d'importance et de prétention à l'originalité?²

Mais non; telle est l'ignorance française du caractère de la politique anglaise, qu'on ne peut que conjurer la catastrophe :

« Sollte sich jedoch das Entsetzliche begeben und Frankreich, das Mutterland der Zivilisation und der Freiheit, ginge verloren durch Leichtsinns und Verrat, und die potsdämische Junkersprache schnarrte wieder durch die Strassen von Paris, und schmutzige Teutonenstiefel besflechten wieder den heiligen Boden der Boulevards, und der Palais Royal röche wieder nach Juchten... dann gäbe es einen Mann in der Welt, der elender wäre, als jemals ein Mensch gewesen... die Verdammten... etc. » (p. 63-64).

« Die Qualen des Casimir Périer ». Ces visions mélodramatiques ne sont pas un argument. Comme pour tous les mauvais raisonneurs, la catastrophe est pour Heine un *refuge*.

Ce n'est que tout à fait à la fin de son article que Heine laisse tomber une remarque sur certains articles du *National*, où serait exprimée une opinion semblable à la sienne (*Lesarten*, p. 502, 72/26). Cette phrase est omise dans le livre *Französische Zustände*. Elle surprend un peu. Alors, tout le monde en France n'était pas enfoncé dans la même ignorance, il y avait au moins un journal éclairé?

Et, suivant cette indication, nous nous mettons sur la trace de la polémique du *National*, ce qui nous amène à découvrir

1. V. ci-dessus, p. 65.

2. « Afin de se donner un appui, il [le ministère] a rêvé une alliance contre nature avec l'Angleterre... Quelle niaiserie de nous croire ses alliés, parce qu'elle a comme nous, deux chambres qui ne ressemblent guère aux nôtres! Le peuple anglais possède de grandes qualités... Mais en politique il est tout positif. S'imaginer qu'il va devenir le Don-Quichotte des libertés du monde, c'est étrangement le méconnaître. Le cabinet de Saint-James, s'est-il jamais piqué d'un dévouement sentimental pour les institutions d'un peuple?

« Il a toujours fait bon marché du salut des rois et des nations, prêt à sacrifier monarchie ou république à ses intérêts. Naguère encore il proclamait l'indépendance des colonies espagnoles, en même temps qu'il refusait de reconnaître celle de la Grèce; il envoyait des flottes appuyer le pavillon du Mexique et faisait arrêter dans la Tamise quelques chétifs bateaux destinés aux Hellènes; il admettait la sainteté des droits de Mahmoud et niait la légitimité des droits de Ferdinand, voué tour à tour au despotisme et à la démocratie selon le vent qui amenait dans ses ports les vaisseaux de la cité ». *Bannissement de Charles X*, p. 72. Cp. Heine, ci-dessous, p. 77, note 1

celle du *Figaro*, de la *Gazette de France*, et de la *Quotidienne*, pour ne pas parler de tous les autres journaux républicains et légitimistes; de sorte qu'à la fin nous savons à peu près pourquoi Heine a tant tenu à déguiser la vraie portée de la polémique anti-anglaise, pourquoi il a voulu faire croire qu'une telle polémique n'existait pas en France, qu'il était seul à en faire.

Tant s'en faut! En vérité, Heine, comme toujours, n'offre pas un seul aperçu qui ne se trouve déjà dans les organes de l'opposition, et, comme toujours, il en copie les traits d'esprit les plus ressassés :

Le treizième serment de Talleyrand :

« Den Eid, den er jetzt geschworen hat, den hält er gewiss, denn er ist der dreizehnte » (p. 57).

Cp. *Caricature* (républicaine), 5 janvier 1832.

« Pronostics pour l'année... la trompette guerrière retentira de l'est à l'ouest et du midi au septentrion, circonstance qui mettra M. de Tayll... [*sic*] sur le point de prêter son quatorzième serment ».

Et *Pélerinage d'Holyrood* (légitimiste). L'auteur voit en rêve le convoi de Talleyrand en Angleterre : « Ayant senti dans un pays voisin où il résidait, que Henri V devait monter sur le trône, était venu pour être le *premier* à lui offrir son quatorzième serment » (p. 56). (Le choléra morbus l'avait emporté avant qu'il pût réaliser son désir).

Toile d'araignée de protocoles :

« Das Konferenzliche Protokollgespinst... Herr von Talleyrand scheint zugleich Spinne und Fliege zu sein » (p. 57).

Cp. même métaphore dans *Figaro* (janvier 1832) :

« Dans la trame diplomatique qui s'ourdit contre les peuples, dans ce filet de protocoles, le beau-fils [fils de Casimir Périer] joue le rôle de la navette : allant, venant, chassant, croisant, partant, un fil de Paris à Bruxelles, de Bruxelles à Londres... Paris est le centre de la toile : la capitale de l'araignée ».

L'injure contre Talleyrand (p. 57), Heine la copie de tous les journaux de l'opposition ¹.

1. Cf. *Figaro*, 11 janvier 1832. « Le digne représentant de la France de juillet, M. de Talleyrand ». *Caricature*, 30 juin 1831, Talleyrand y figure comme une pail-

De même pour Sébastiani (p. 66-67) ¹.

Tout ce que Heine dit sur la nature aristocratique de l'Angleterre, sur la différence entre l'aristocratie anglaise et l'aristocratie française, se trouve déjà dans le *National* :

HEINE

National

« Aber sie [les Français] wissen nicht, dass das englische Volk selbst durchaus aristokratisch ist... Englands Nobility ist aber auch etwas ganz anderes als die französische Noblesse, und sie verdient, dass ich ihr unterscheidendes Lob ausspreche. Der englische Adel stellte sich dem Absolutismus der Könige immer entgegen, in Gemeinschaft mit dem Volke, um dessen Rechte nebst den seinigen zu behaupten : der

17 février 1832 [sur l'Angleterre] : « Terre classique de l'aristocratie », 17 juin 1831. « En 1640, l'aristocratie [anglaise] fit cause commune avec le peuple contre la royauté... Cette aristocratie ne voulait pas être nivelée par le despotisme royal... et quand le peuple parla d'émancipation pour lui, l'aristocratie parla d'émancipation pour elle ».

10 octobre 1831 : « S'il y a une aristocratie qui ait été

lasse, « dont l'habit tricolore porte le timbre des serments qu'il prêta aux états généraux, à la Constituante, au Consulat, à l'Empire, à la Restauration, à Charles X au Juste-Milieu... Paillasse est un acteur consommé, son sang-froid est à l'épreuve d'un soufflet ». *Némésis* cité par la *Quotidienne*, 26 janvier 1832.

« Que font-ils, dites-vous, à Londres?... Ce qu'ils font!
Pour le savoir, voyez quel homme on associe
Aux travaux clandestins de leur diplomatie!
Le mensonge incarné, le parjure vivant.
Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent!
Judas impénitent, le front oint du Saint-Chrême
Il ouvrit sa carrière en trahissant Dieu même... »

Heine se demande si Talleyrand a vieilli, s'il est toujours aussi habile :

« Ist der alte Diplomat nicht mehr so schlau wie weiland » (p. 57).

De même le *National*, 20 février 1832 : « Il faut que M. de Talleyrand, qu'on donne pour un si habile homme, ait bien vieilli » (pour avoir fait marcher ensemble les traités de séparation et d'indépendance pour la Belgique et le traité des forteresses).

2. « Diese aufgeblasene Nichtigkeit », p. 66. Cf. *Figaro*, 6 janvier 1832. « Le pauvre comte Sébastiani a été repoussé de la Salle Taitbout par le père Enfantin pour défaut de capacité ». *Temps*, cité par *Gazette de France*, 8 janvier 1832. « Den alten kotetten Menschen ». Cf. *Revenant*, 1^{er} janvier 1832. « Souhaits de la bonne année... Des papillotes à M. Sébastiani ». « Ein fades Lächeln um die Lippen » (p. 67). *Figaro*, 26 novembre 1831. « Il est pâle et défait, et pourtant il sourit de sa bouche mielleuse ». « Dieses wohl gantierte, niedlich chaussierte, schwächliche Männlein » (p. 67). Cf. *Caricature*, 12 mai 1831. Conseil des Ministres. La tête de Sébastiani, (la seule à laquelle le caricaturiste ait donné des mains, des mains bien gantées de blanc, faisant un geste gracieux) correspond tout à fait à cette description.

französische Adel hingegen ergab sich den Königen auf Gnade und Ungnade; seit Mazarin widerstrebte er nicht mehr ihrer Gewalt, er suchte nur daran Teil zu gewinnen, durch geschmeidigen Hofdienst, und in untertänigster Handlungergemeinschaft mit den Königen drückte und verriet er das Volk. Unbewusst hat sich der französische Adel für die frühere Unterdrückung an den Königen gerächt, indem er sie zu entnervender Sittenlosigkeit verführte und sie fast blödsinnig schmeichelte » (p. 58-59).

fatale au pays qui l'a nourrie, c'est ce que nous appelions avant 1789 la noblesse française... Il a fallu que nos paysans rachetassent cinq ou six fois de leur sang la France, qu'elle avait livrée tantôt aux Anglais, tantôt aux Espagnols, tantôt aux Allemands... Sans elle, sans son esprit valet, nous n'eussions pas eu les soixante ans de despotisme de Louis XV, l'œil de bœuf, les lettres de cachet, la Bastille, la banqueroute du livre rouge ».

De même pour l'hostilité invétérée de l'aristocratie anglaise contre la révolution française :

HEINE

« Ich glaube an dessen baldigen Sturz, und dann gelangen wieder ans Regiment jene unversöhnlichsten Aristokraten, die seit 40 Jahren das französische Volk, als den Repräsentanten der demokratischen Ideen, auf Tod und Leben befehlen... Die Engländer werden den gallischen Hahn noch besonders anspornen zum Kampfe mit den absoluten Adlern... Möge Frankreich sich niemals auf England verlassen, wie Polen auf Frankreich » (p. 63).

NATIONAL

1^{er} mars 1832 : « Qu'on suive la conduite de l'Angleterre à l'égard de la révolution de France depuis 1792, on verra qu'elle a été constamment à la tête des coalitions absolutistes... Pendant le cours des guerres de notre révolution... nous l'avons rencontrée sur tous les continents, dans toutes les mers, dans toutes les causes où rien ne l'appelait que sa haine de la révolution française. » 6 janvier 1832 : « La ligue anti-française existe toujours, ... intérêts de despotisme et d'aristocratie pour la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Espagne, intérêts d'aristocratie, de rivalité commerciale, de haine invétérée pour l'Angleterre ».

Quant à la politique égoïste, matérialiste, commerciale de

l'Angleterre, tous les organes français de l'opposition sont d'accord pour la dénoncer ¹.

A l'avis de l'opposition française comme de Heine, incompatibilité complète entre la France et l'Angleterre : « Beide Völker haben einen allzuschroff entgegengesetzten Charakter, als dass sie sich einander verstehen könnten » (p. 58). Cf. *Figaro*, ci-dessus, p. 71, note 3.

Heine donc, ici, comme toujours, a fait de l'opposition extrême (également gauche et droite), et ici, comme toujours le fondement manque à son opposition. Les petits subterfuges dont il s'est servi pour cacher ce manque de fondement, cette faiblesse dans le raisonnement, suffisent pour nous montrer que l'auteur aussi était conscient de ce qu'il y avait d'artificiel et de faux dans son argument. Cet argument donc n'était pas sincère, avait été fabriqué dans quelque but extérieur au sujet même? Cette attitude inexplicable d'opposition à vide avait après tout son explication : si nous pouvions la trouver?

1. Heine : Il se figure l'Angleterre égoïste « in der Gestalt eines langen, mageren, knöchernen Hagestolzes, der sich einen abgerissenen Knopf an die Hosen wieder annäht, und zwar mit einem Zwirnfaden, an dessen Ende als Knäuel die Weltkugel hängt — er schneidet aber ruhig den Faden ab wo er ihn nicht mehr braucht, und lässt ruhig die ganze Welt in den Abgrund fallen » (p. 58). Cf. *National*, 10 janvier 1832. *Gazette de France*, citée par le *Temps*, 6 janvier 1832, ci-dessus, p. 71, note 2 et note 3.

CHAPITRE V

Le juste milieu jugé

Art. V, daté du 25 mars, publié le 13 avril 1832.

En quoi l'art. V jette toute réserve, et va plus loin que les autres. — Politique intérieure et extérieure. — Le juste milieu et les deux principes ennemis. — Mascarades et bals — Alliance des républicains et légitimistes; nihilisme de l'auteur.

LE cinquième article est la crise de l'opposition heinéenne. Tous les fils sont repris, tous les fils des quatre premiers articles, et noués pour faire un nœud formidable. Tout ce qu'on avait à dessein laissé inachevé et incertain dans l'opposition des quatre premiers articles, est ici écarté. Plus de ménagements, plus de déguisements. On reprend ces points, un par un, et on les rend parfaitement clairs, on les présente franchement comme le faisaient les journaux de l'extrême-gauche.

Ainsi, dans le quatrième article, Heine avait parlé dans une page de la chute de lord Grey (p. 63), et dans une autre de celle de Casimir Périer (p. 64) mais sans relier ces deux phénomènes entre eux, sans dire que la chute de lord Grey et la perte de l'alliance anglaise pour Wellington amèneraient en France la chute de Casimir Périer et l'avènement du parti républicain et propagandiste. Telle était pourtant la vérité, comme elle se voyait en mars 1832, et non seulement les journaux, mais les cabinets, Casimir Périer lui-même croyait à cette géométrie des partis ¹. Le dire pourtant, comme le

1. V. HALL, p. 102 et note 2.

disait sa source le *National* ¹ ç'aurait été pour Heine trop faire sentir précisément cette géométrie des partis, que, pour ses besoins personnels, il ne veut pas rendre trop claire. Ç'aurait été trop faire sentir qu'on ne pouvait pas critiquer l'alliance anglaise, sans donner dans la logique du parti républicain et propagandiste. C'est pour cela que Heine, qui ne veut rien omettre des bavardages politiques, parle de la chute de lord Grey et de la chute de Casimir Périer, qu'on discutait couramment comme des événements possibles, mais lui en parle dans des pages différentes, comme d'événements indépendants l'un de l'autre. Mais, dans ce cinquième article il dégage franchement la situation, comme la voyait et la voulait la gauche :

« Wenn erst Lord Grey fällt, dann werden die Engländer noch mehr fordern; aber dann fällt auch Casimir Périer. Beide erhalten sich nur durch ihre gegenseitige Fallkraft, ungefähr wie zwei Betrunkene, die aufrecht bleiben, weil sie beständig gegen einander fallen » (*Lesarten*, p. 502; 74,2).

L'opposition entre l'interprétation *chartiste*, comme on pourrait dire, de la Révolution de juillet, et les vraies aspirations de cette révolution, est reprise : car une discussion récente y donnait lieu ², et Heine saisit l'occasion de reproduire tous les dires de l'opposition contre la Charte :

HEINE

OPPOSITION

« Der Ruf « Vive la Charte »,
den man nachher als den all-

BELMONTET : « Le cri de vive
la Charte n'était que le mot

1. 30 janvier 1832 : « Les ministres [anglais] n'ont eu que trente-sept voix de majorité dans la chambre des lords et vingt-quatre dans celle des communes... le juste milieu de lord Grey est aussi absurde, aussi impossible à tenir que celui de M. Périer... Le parti des traités de 1815 en Angleterre ne saurait tarder longtemps à s'emparer des affaires... en France, le parti qui aime mieux la guerre que les traités de 1815 est poussé au gouvernement du pays... Il y arrivera ».

V. aussi *Quotidienne*, 1^{er} février 1832. « Lord Grey et le duc de Wellington ont soulevé, dans la chambre haute, toutes les difficultés de la situation européenne... Lord Grey et Casimir Périer ont des destinées communes, mais ces deux destinées marchent vers la même chute ».

2. « Ob die Männer der Juliusrevolution wirklich nichts anders gewollt haben, als was die Opposition in der Kammer während der Restaurationszeit ausgesprochen hat? Dieses nämlich war die Definition welche die Ministeriellen bei den jüngsten Debatten von der Juliusrevolution gegeben haben » (p. 81). V. *National*, 9 mars 1832 et *ibid.*, Chambre des Députés, même date, Lafayette.

gemeinen Wunsch, die Charte beizubehalten, interpretierte, war damals *nichts anderes als ein Losungswort, als eine Tagessparole, deren man sich nur als signe de ralliement bediente**. Man darf den Ausdrücken die das Volk in solchen Fällen gebraucht, keine allzu bestimmte Bedeutung verleihen. Dies gilt von allen Revolutionen, die das Volk gemacht. Die « Männer des anderen Morgens » kommen immer hinterdrein und klaben Worte. *Sie finden nur das tötende Wort, nicht den lebendig machenden Geist...** Denn das Volk versteht sich ebensowenig auf Worte, wie es sich durch Worte verständlich machen kann. Es versteht nur Tatsachen, nur Fakta, und spricht durch solche. Ein solches Faktum war die Juliusrevolution... Das Volk, indem es Karl X verjagte, sah in ihm nur den Repräsentanten der Aristokratie, wie er sich sein ganzes Leben hindurch gezeigt hat » (p. 81-82).

*d'ordre de la journée décisive, le cri de ralliement des combattants nationaux...** Le mot de Charte signifiait feu sur l'ennemi! pour les masses »¹.

Courrier français cité par *Gazette de France*, 20 mars 1832: « La nation ne veut pas comme M. Périer la Charte de 1830 dans sa lettre morte, elle la veut vivifiée*, étendue, développée par la révolution de juillet. »

National, 8 octobre 1831: « Quand le peuple... court aux armes et se fait tuer, c'est pour une idée, pour un principe, pour un progrès... C'est contre Charles X, soutien d'un caste qui s'est partagé un milliard... c'est contre Charles X... gentilhomme incorrigible que la révolution de juillet a été faite ».

Mais cette fois les « promesses semblables », les « ähnliche Versprechungen » qu'on opposait vaguement, outre le programme de l'Hôtel-de-Ville, à la Charte², sont définies; et c'est bien nettement de la propagande qu'il s'agit :

« Die Lügen der Charte³ mussten vernichtet, *Valmy und Jemmapes aber mussten eine Wahrheit werden** » (p. 84).

« Valmy et Jemmapes », dans la polémique du jour, ne peut avoir qu'une signification. Pourquoi rappeler ces noms banals, devenus par une basse exploitation presque sans

1. *Observations d'un patriote*, p. 99.

2. P. 36. V. ci-dessus, p. 60 et p. 60, note 2, p. 61 et p. 61 note 1.

3. Sur les « mensonges de la Charte ». V. *Courrier français* cité par *Gazette de France*, 13 mars 1832. *National*, 5 janvier 1832, Chambre des Députés, M. Jouvenel.

signification, au plus fort d'un crescendo qui veut être sublime, écrasant? ¹ Ce *climax* sonne presque comme un anti-climax. Sans doute que Heine se souvient d'un passage du *National*, où aussi la Charte s'opposait à Valmy et à Jemmapes, mais avec explications sur la signification primitive de ces deux noms de batailles (29 septembre 1831) :

« Ceux qui nous disent aujourd'hui que la Charte de Louis XVIII moins son article 14 était excellente, et que la révolution de juillet n'a eu d'autre objet que de rayer cet article 14... ont eu sans doute leurs raisons en juillet pour préférer la branche cadette des Bourbons à la branche aînée... Quand on disait : Le duc d'Orléans ne s'est jamais séparé du drapeau tricolore... il était à Jemmapes et à Valmy : que voulait-on dire si ce n'est qu'il serait bien pour repousser les traités de 1815?... *Jemmapes et Valmy n'étaient pas alors des noms prostitués à l'abus des flagorneries officielles, c'étaient les plus purs souvenirs de notre gloire révolutionnaire : Quand on disait : Rallions-nous au drapeau de Jemmapes et de Valmy... on entendait... malgré les traités de 1815** ».

Le passage a l'air d'être écrit pour expliquer, pour justifier le passage heinéen. Mais, c'est Heine qui s'en souvient en écrivant le sien ². Le passage du *National* explique le passage heinéen, lui rend pour nous qui lisons cent ans plus tard, toute sa signification, tout son accent premier. Heine a enfin sonné ouvertement la trompette de la propagande.

Et avec quelle franchise Heine parle maintenant de l'avenir des républicains! Naguère encore c'étaient des plagiaires du passé, tout entiers à leur rêve d'un âge évanoui; des maniaques de la guillotine, des orateurs de 93 ³; maintenant notre auteur paraît avoir complètement oublié ces opinions. Maintenant, dans tout ce qu'il dit, transparaît cette connaissance du vrai programme de l'école républicaine d'après 1830, qu'apparemment il ne voulait point avouer dans les deuxième et troisième articles. Dire que les républicains ont été jusqu'à dupes des bonapartistes ⁴ et des légitimistes, mais que

1. V. toute la p. 84.

2. V. aussi ci-dessus, p. 61, note 1, pour passage du *National* écrit à l'occasion même de cette dispute sur la signification de la révolution de juillet, dont il s'agit ici (V. ci-dessus, p. 80, où encore la propagande est opposée aux théories doctrinaires).

3. V. ci-dessus, p. 40-41-42, et HEINE, p. 48, 51, 35.

4. « Die Republikaner wollen sich auf bestimmte Prophezeiungen nicht mehr

peut-être tout le travail de ces deux partis ne profitera en fin de compte qu'aux républicains, dire que les républicains ont peut-être raison en disant, « l'avenir est à nous »¹, c'est en parler comme d'hommes qui ont un programme politique sérieux, pratique, c'est les prendre au sérieux, c'est montrer qu'on sait la nature de ce programme, et qu'on reconnaît quels germes d'avenir il contient, combien il s'harmonise avec les besoins modernes de la société. Car comment les républicains pouvaient-ils être « dupes » des légitimistes? Uniquement par leur programme de liberté extérieure, de décentralisation; c'est-à-dire, uniquement par le côté moderne, nouveau, de leur doctrine.

Cf. *Journal de la Haye*, cité par la *Gazette de France*, 14 mars 1832.

« Les royalistes... veulent les administrations provinciales... les états généraux... D'autre part, les républicains... seraient assez portés à établir... une division par provinces, plus propre à combattre la centralisation parisienne que le système des départements...

« Il y a plus : ces républicains ne sont pas... les régicides, les terroristes, les jacobins de 1793*. C'est une génération nouvelle de jeunes économistes, qui, par préjugé contre les monarchies adoptent pour modèle le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique. Il semble à ces nouveaux adeptes de la liberté républicaine que l'indépendance par provinces ayant leurs états et une assemblée générale à Paris conduiraient [sic] naturellement à la république fédérative, qu'ils voudraient introduire en France... On présume bien que l'un des deux partis se trompe; si les républicains espèrent par esprit fédératif arriver à la chute de la royauté, ce sont les hommes monarchiques qui sont dupes; si ceux-ci ne se trompent pas au contraire dans leur espèce de conspiration provinciale, il est clair que les théoriciens nouveaux ne travaillent que pour rétablir l'ancien régime ».

Ce passage, y compris le mot « dupes » lui-même, est un pur commentaire et une explication des remarques heinéennes. Il

einlassen. « Genug », sagen sie, « die Zukunft gehört uns ». Und darin haben sie vielleicht recht. Obgleich sie bis jetzt immer die Dämonen der Karlisten und Bonapartisten gewesen, so mag doch die Zeit kommen, wo die Tätigkeit dieser beiden Parteien nur den Interessen der Republikaner gefrommt haben wird » (p. 85).

1. Pour les républicains dupes des bonapartistes, point qui n'entre pas dans notre argument, v. *Globe*, cité par la *Mode*, 1832, 1^{er} trimestre, p. 278. « Il faut un nom à un parti et Napoléon II est le seul mot d'ordre possible de la république ». TCHERNOFF, p. 77, 78, 48.

est bien évident que Heine, non plus, ne regarde plus les républicains comme « les régicides, les terroristes, les jacobins de 1793 », qu'il les traite d'une autre façon : qu'il a dans l'esprit les réalités de la doctrine républicaine, telles qu'elles sont exposées dans le *Journal de la Haye*.

Pourquoi cette nouvelle évolution vers une entière franchise et vérité dans l'expression des opinions extrêmes, chez Heine? Pourquoi ne se déguise-t-il plus? Pourquoi se permet-il la vérité et la franchise?

C'est que, dans l'espace de quelques semaines, les traits du paysage politique se sont rapidement accusés, prononcés, exagérés, d'une façon redoutable; le ciel s'est assombri; tout semble avoir atteint un point extrême, qui ne saurait être dépassé. Par un hasard singulier, une série de circonstances est venue confirmer les pires soupçons, justifier par le fait brutal les pires accusations sur l'impuissance, l'ignorance et les fautes commises contre la fortune de la France, du justemilieu. La discussion sur le budget des Affaires étrangères ¹ résume la politique extérieure du gouvernement, à laquelle est venue récemment s'ajouter l'expédition d'Ancône. Mais Ancône ne suffit pas. Un démenti formel donné dans la Chambre des lords anglaise au discours de Casimir Périer jette une lumière sinistre sur l'action du gouvernement à l'égard de la Belgique ². Quant au budget de l'Intérieur, l'affaire de Grenoble vient l'éclairer ³. L'émeute éclate dans plusieurs autres villes ⁴. « Partout la résistance s'organise! » s'exclame Casimir Périer, et il demanda une forte somme pour le maintien de la gendarmerie ⁵. Eclats de l'opposition. En même temps, une scission entre la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés se déclare ; la Chambre des Pairs n'ayant pas été soumise au principe d'élection, comme l'avait demandé l'opposition, les pairs légitimistes résistent sur tous les points au principe de la révolution ⁶. A la vue de tant de fautes, et de leurs conséquences, l'opposition ne se contient plus.

1. Commencée 6 mars. V. *National*, 7 mars 1832.

2. V. *National*, 20 mars 1832. Chambre des Lords.

3. V. *Ibid.*, 18 mars 1832.

4. V. *Ibid.*

5. V. *Gazette de France*, 16 mars 1832.

6. V. *National*, 4 mars 1832.

Mais ce n'est pas seulement à cause de la polémique du jour que Heine adopte une attitude si outrée. Le cinquième article a été écrit à la lumière des premières émeutes au sujet du choléra. Quoique daté du 25 mars, il n'a été envoyé à Cotta que le 2 avril. Heine avait trouvé nécessaire de le recomposer, dit-il, de là un retard ¹. Ce retard lui avait permis d'observer la marche des événements un peu plus longtemps : il s'attendait un peu à la chute du régime. L'un des traits les plus notables des dernières émeutes provinciales, ç'avait été le refus de la Garde nationale de prendre part à la répression de l'émeute. Les bataillons de Louis-Philippe, voués à la défense du roi citoyen, refusaient de le défendre ! Ils se détachaient du régime dont ils étaient l'institution caractéristique et nécessaire ! se faisaient licencier, accuser publiquement à la tribune par les politiciens du juste-milieu ². Il semblait donc que l'émeute resterait un jour maîtresse du champ de bataille. Quand l'émeute éclata à l'occasion du choléra, la fin du régime aurait pu être prochaine : Heine écrit le 21 avril 1832 à Cotta : « Es scheint, als habe das viele Sterben vielmehr das Volk niedergebeugt; *ich erwartete im Gegenteil die rasendsten Ausbrüche seiner Leidenschaft* » ³. Et, en envoyant son cinquième article le 2 avril, il dit : « Jetzt grollt in meiner Nähe, an der Porte Saint-Denis, wieder eine neue Emeute, die neue grosse Erscheinungen hervorbringen kann, so dass mein heutiger Artikel, wenn er nicht gleich gedruckt wird, sein Interesse verlieren kann. Seit einigen Tagen herrscht in Paris die grenzenloseste Bestürzung, der Cholera wegen;... macht die Cholera Ravagen, so kann es hier sehr toll hergehen. *Der Missmut der armen Klasse ist grenzenlos. Es hängt alles davon ab, ob die Nationalgarde rüstig bleibt, und sich nie weigert zu marschieren* » ⁴.

Ce qui était fort douteux, d'après les événements des quelques semaines précédentes. Dans le cinquième article, Heine

1. « Durch notwendige Umarbeitung ist diese Sendung verzögert worden », An Cotta, 2 avril 1832. HIRTH, t. II.

2. V. *Gazette de France*, 17 mars 1832. « Défaveur de la Garde Nationale près du Juste-Milieu ». *National*, 21 mars 1832, Chambre des Députés, Odilon-Barrot. *Courrier français* cité par *Gazette de France*, 19 mars 1832. *National*, 18 mars 1832. *Journal du Commerce* cité par le *Temps*, 25 mars 1832.

3. HIRTH, t. II.

4. V. p. 93, (ci-dessous).

souligne ces luttes intestines : « Beengnisse und Zerrissenheiten » (p. 74), devenues intolérables, « unleidlich ». La misère du peuple, il nous la fait concevoir dans un paragraphe ingénieusement conçu, dont la fin fait frissonner :

« Dieses Handwerk [de mourir de faim, métier dont on accusait un homme que Heine vit pendant sa tournée en ville, le mardi-gras, sous la conduite d'un *juste-millionnaire* (Juste-Millionär, p. 76)] muss jedoch schlecht bezahlt werden, da viele dabei wirklich vor Hunger sterben. Es ist eine eigene Sache mit dem Verhungern; man würde hier täglich viele tausend Menschen in diesem Zustand sehen, wenn sie es nur längere Zeit darin aushalten könnten. So aber, gewöhnlich nach drei Tagen, welche ohne Nahrung verbracht worden, sterben die armen Hungerleider einer nach dem andern, und sie werden still eingescharr, und man bemerkt sie kaum* » (p. 77).

Mais ce qui frappe le plus dans le cinquième article, c'est l'allusion faite à la *corruption* du régime :

« Jene Interessen [ceux qui éveillent les passions dans la Chambre], sind zunächst die des Geldes, und diese müssen allen andern weichen, wie man bei den Diskussionen über das Budget wahrnehmen konnte... » (p. 79) ¹.

Il faut noter comment le sens de cette phrase est *renversé* dans la version française : au lieu de dire que les intérêts de l'argent doivent céder à tous les autres, Heine y dit que tous les autres intérêts doivent céder à ceux de l'argent : « *C'est à ceux-ci** que doivent céder les autres, ainsi qu'on a pu s'en apercevoir dans la discussion sur le budget » (p. 105-106). C'est sans doute que la phrase allemande était trop injurieuse.

1. La signification de cette phrase était parfaitement claire aux lecteurs de l'époque : on criait à la corruption pendant les discussions sur le budget. V. *Quotidienne*, 13 mars 1832. « Le 13 mars à son anniversaire ». AUDRY DE PUYRAVEAU, *Discours prononcé le 17 janvier 1832 à l'occasion du Budget*, Lb5¹1200, p. 6, 7, 8). *Entretien électoral*, Lb5¹1258 (1832), p. 3. CORMENIN, *Réponse au Président du Conseil* (1832), Lb5¹1196, p. 12. *Tribune*, citée par *Gazette de France*, 12 mars 1832. *Coup d'œil sur l'Etat de la France*, Lb5¹1233 (1832), p. 9. *Lettre de M. Joly* (1832), Lb5¹1257, p. 2-3. *Caricature*, 9 février 1832. « Très humbles, très soumis, très obéissants... et surtout très voraces SUJETS ». (*Caricature* : la Chambre prosternée, rampante, avec des mains avides saisissant des sacs d'or, etc.), 29 décembre 1831 : « Mendians ». (Dîner de Ministres aux Tuileries). Même date : « Gare dessous, V'là les étrennes » (pensions, etc.).

Dire que les intérêts de l'argent dans un budget doivent céder à *tous les autres*, et encore, y ajouter des points de suspension! Quand on en est à parler ainsi d'un régime, on a renoncé à tout ménagement envers lui, on a perdu tout respect.

C'est en attendant une crise et la chute du régime que Heine a composé le cinquième article. Voilà l'explication de sa netteté et de sa force, de son audace.

Sur chaque point Heine a copié la polémique d'extrême-gauche et d'extrême-droite; il n'y a presque pas un trait dont nous ne trouvions le modèle dans les journaux légitimistes ou républicains, pas une suggestion d'opposition qu'il n'ait accueillie.

En politique extérieure, chaque geste du juste-milieu est une preuve de son asservissement à l'Angleterre : à cause de cette alliance trompeuse, les Français se rendront ridicules en se retirant d'Ancône, comme ils se sont rendus ridicules dans les plaines de la Belgique et *sous* les murs de Lisbonne ¹.

C'est un démenti donné à Casimir Périer par Lord Grey à la Chambre des Lords anglais qui avait amené l'opposition à ces généralisations. Casimir Périer avait essayé de donner une tournure toute patriotique, toute libérale, à la politique du gouvernement en Belgique ². Interpellé par lord Wellington sur ces déclarations, lord Grey admit que le gouvernement français « loin d'encourager la révolution belge, a expressément désavoué toute intervention, et il a travaillé avec les autres puissances, à effectuer une réunion de la Hollande avec la Belgique » ³. Cela ne voulait pas dire que le gouverne-

1. « Dieser Allianz halber werden sich die Franzosen auch auf der Citadelle von Ancona blamieren müssen, wie auf den Ebenen von Belgien und unter den Mauern von Lissabon » (p. 74).

2. *National*, 9 mars 1832, Chambre des Députés. « Président du Conseil : Du moment que le devoir de protection que nous voulions remplir envers la Belgique a été rempli, le gouvernement a voulu que l'armée se retirât ». *Journal des Débats*, 8 mars 1832 (de même). « Ce que le gouvernement fit alors en prêtant un appui pacifique, mais efficace aux Belges, fut approuvé par le pays, accepté par l'Europe, salutaire pour la Belgique, décisif pour le système de paix ».

3. V. *National*, 20 mars 1832. Chambre des Lords. C'est une histoire de patriotismes opposés. Chaque nation, pour défendre une alliance dont elle espérait tirer quelque profit, essayait de démontrer à ses « patriotes », à ses chauvins, qu'elle seule en tirait profit. Les affirmations destinées à réconcilier les patriotes français feraient tout le contraire avec les patriotes anglais. Pour sauvegarder la réputation de son administration, Wellington révèle les dessous de la diplomatie de la fin de

ment français eût trahi la révolution belge, ou voulu la réprimer; mais tout simplement qu'il avait recherché d'abord, comme la meilleure solution de toutes les difficultés, l'introduction du *prince d'Orange*, fils du roi de Hollande, dans le nouveau royaume de Belgique, et que, pour assurer le principe de non-intervention, il avait lui-même désavoué toute intervention ¹. Louis-Philippe ne pouvait pas vouloir autre chose que le succès de la révolution belge, car, la Belgique réunie à la Hollande, la ligne des forteresses construites par les alliés après 1815 était, comme disait Lamarque, « une tête de pont derrière laquelle les armées d'une coalition pouvaient s'assembler à loisir » ². Mais il fallait encore de la diplomatie. Il fallait tenir compte des susceptibilités des puissances étrangères, paraître raisonnable, conciliant, tantôt céder, tantôt résister, afin d'arriver, en profitant de toutes les contingences, au meilleur résultat possible. L'histoire compliquée de l'affaire belge, c'est l'histoire de la marche prudente de la diplomatie française, à travers toutes les difficultés, les hostilités et les pièges, vers la solution la plus favorable pour elle du problème de la frontière du nord ³. Sur un point on demeurait ferme : si une puissance étrangère, la Hollande ou une autre, franchissait les frontières de la Belgique, la France lui déclarerait la guerre ⁴. Les *résultats* témoignaient assez de ce que la diplomatie française, dans cette affaire, n'avait pas été une pure trahison de la patrie : les résultats, c'était l'indépendance belge, la séparation de la Belgique d'avec la Hollande, la neutralité belge (ce qui faisait disparaître « d'un trait de plume toute la ligne des forteresses belges en tant qu'elles constitueraient des points d'attaque contre le territoire français » ⁵, et, sur le trône de Belgique,

1830; les tentatives de restaurer la maison d'Orange en Belgique, de la part du gouvernement français.

1. GUYOT, p. 58, 70, 51. HALL, p. 35, p. 31-32. GUYOT, p. 56.

2. HALL, p. 46.

3. Pour voir comment le gouvernement français, ayant pris tout d'abord l'attitude la plus modeste, sut profiter de toutes les éventualités — comme de la révolte de la Pologne — pour obtenir le plus possible, V. GUYOT, p. 60, 66, 67. (Tentatives de Sébastiani et de Talleyrand, pour obtenir même la réunion de la Belgique à la France); p. 56-57, (Attitude prise, dès le début, par Talleyrand à Londres).

4. V. HALL, p. 31-32; GUYOT, p. 56.

5. GUYOT, p. 69.

un roi qui devait épouser une fille de Louis-Philippe ¹.

Mais l'opposition, dans un but de polémique, se jetant sur la déclaration de lord Grey, ne voulut désormais voir dans la conduite du gouvernement français à l'égard de la Belgique que la trahison de la révolution belge et des intérêts de la France. Déjà irritée de ce que la France eût retiré des troupes de la Belgique sans avoir obtenu de récompense positive pour cette « campagne », maintenant elle déclarait que la campagne avait été faite dans l'unique but de maintenir sur le trône de la Belgique un prince anglais ²; que la France s'était retirée aussitôt que lord Grey avait dit que, l'Angleterre inquiète au sujet d'Anvers, son ministère serait peut-être renversé ³.

C'est ainsi que les Français s'« étaient rendus ridicules dans les plaines de la Belgique » ⁴, selon Heine, qui adopte intégralement le point de vue exagéré de l'opposition.

Cette accusation ouvrait la voie à d'autres. Dans l'affaire de Lisbonne la France n'aurait pas été moins vassalle de l'Angleterre. Pourquoi stationner *sous* les murs de Lisbonne? Pourquoi ne pas débarquer et prendre la ville d'assaut? « *Sous les murs de Lisbonne* » était un quolibet courant de l'opposition. Sans doute les troupes françaises n'avaient pas débarqué parce que l'Angleterre, alliée du Portugal, ne l'eût pas permis. Ainsi la France, même en vengeance des injures infligées à ses citoyens, n'avait pas été libre; avait dû se courber devant la volonté de l'Angleterre.

C'est ainsi que les Français s'étaient ridiculisés « sous les murs de Lisbonne », selon Heine, qui, ici encore, adopte le point de vue intégral de l'opposition ⁵.

1. *Ibid.*, p. 85.

2. Général Lamarque à la Chambre, *National*, 22 mars 1832.

3. V. *National*, cité par la *Gazette de France*, 7 mars 1832.

4. V. p. 86, note 1 (ci-dessus).

5. V. p. 86, note 1. Cf. « Qui n'a pas vu en rougissant que nos succès étaient tracés... d'avance par une puissance étrangère, que nos victoires étaient permises, mais seulement jusqu'aux pieds des murs, qu'on nous avait dit : Vous forcerez l'entrée du port, à condition que vous ne débarquerez pas; vous emmènerez des vaisseaux, à condition que vous les rendrez? » VICOMTE DE SAINT-AMANS, *Des causes et des résultats de la révolution de 1830* (1832), p. 46, Lb⁵¹ 1264. « La monarchie élective a jusqu'ici peu honoré le drapeau dont elle s'est parée; il n'a flotté que sur la porte des ministres et sous les murs de Lisbonne ». CHATEAUBRIAND, *Bannissement de Charles X*, p. 33. cp. aussi *Mode*, 1832, 1^{er} trimestre, p. 274. « *Sous les murs de Lisbonne* ».

Il est vrai que la France avait d'abord consulté l'Angleterre ¹ avant de prendre des mesures contre le Portugal; mais pourquoi rejeter toute diplomatie? Pourquoi ne pas régler une affaire de droit international aux moindres frais possible? Ici encore on voit de l'exagération, du parti-pris d'opposition.

Quant à l'expédition d'Ancône, l'opposition disait que ce geste, inutile et pour maintenir la cause du Pape, et pour aider celle des libéraux italiens, avait sans doute eu pour objet de jeter de la poudre aux yeux des libéraux français, ou bien quelque vue de politique anglaise, comme la campagne de Belgique, et que, comme dans le cas de la Belgique, la France se retirerait d'Ancône, aussitôt que lord Grey aurait dit que son bill de réforme était en danger ².

C'est ainsi que les Français se rendraient ridicules à la citadelle d'Ancône, comme sur les plaines de la Belgique et sous les murs de Lisbonne ³. Et tout cela pour l'Angleterre! Pour l'Angleterre aussi, ils allaient rendre Alger. Le ministre de la guerre, interpellé à la Chambre, fit entendre que peut-

1. V. HALL, p. 74-75.

2. V. *National*, cité par la *Gazette de France*, 7 mars 1832. « Lord Grey nous dit : C'en est fait de mon bill de réforme si vous inquiétez l'Angleterre au sujet d'Anvers, et bonnement nous nous en allons... Si lord Grey nous jure que nous compromettons le succès de son bill de réforme, nous quitterions Ancône, ainsi que nous avons fait pour Mons ».

3. V. ci-dessus, p. 86, note 1. Quant à l'expédition d'Ancône, l'opposition avait le droit de protester, et les dessous de la diplomatie sur ce sujet ne contribuent pas trop à la gloire de Casimir Périer. Celui-ci avait d'abord demandé à Metternich, avant l'entrée des troupes autrichiennes dans les Légations, que cette entrée fût faite de concert avec les Français, les Français occupant Ancône. V. HALL, p. 103. Quand l'entrée des Autrichiens se fit indépendamment de lui, et sans le consulter, Casimir Périer, député, envoya des troupes françaises pour prendre Ancône. Mais sa colère se refroidit quand vinrent les protestations du gouvernement anglais. (V. HALL, p. 105-106-107), et le capitaine Gallois, pour avoir forcé les portes d'Ancône, fut révoqué (*Ibid.*, p. 105). L'opposition, avec raison, ne pouvait rien comprendre au but de l'expédition : *Temps* cité par *Quotidienne*, 27 mars 1832 : « Voudrait-on nous dire enfin ce que nous faisons en Italie? N'est-il pas urgent de savoir si nous y sommes pour le pape ou pour le peuple? D'une part nous avons les notes du cardinal Bernetti contre notre occupation... de l'autre les réponses du cabinet dans lesquelles nous protestons que nous sommes à Ancône dans les intérêts du Saint Père. C'est une situation au moins singulière!! » L'expédition ne pouvait rien accomplir, étant confinée à Ancône; elle était inutile et vaine aussi bien qu'illé-gale. Sans doute l'arrière-pensée de Casimir Périer avait été de jeter de la poudre aux yeux des libéraux français, comme ç'avait été le cas à l'occasion de la première occupation autrichienne des Légations. V. HALL, p. 67; GUYOT, p. 98-99.

être se verrait-on forcé de renoncer à cette conquête ¹. C'était le comble :

« Diese Eroberung soll, damit die Demütigung vollständig sei, jetzt aufgegeben werden. Diesen letzten Fetzen von Frankreichs Ehre opfert man dem Trugbilde einer Allianz mit England » (p. 74).

Pour l'Angleterre! Dans le *National*, nous trouvons un article où, comme chez Heine, tous les points — la Belgique, Ancône, Alger — sont ramassés et la politique extérieure du régime résumée dans cette formule (23 mars 1832) :

« Enfin nous savons qu'avant de nous considérer comme maîtres définitifs d'Alger, nous devons attendre les décisions de la conférence de Londres... Le duc de Wellington et lord Grey nous sont témoins que le gouvernement français ne l'a cédé en rien à aucun autre en hostilité et en aigreur contre la révolution de Belgique. Quand le drapeau tricolore aura cessé de flotter à Ancône, nous saurons pourquoi on a permis qu'il y vînt et pourquoi on veut qu'il s'en retire ».

Et comme les faits d'armes du juste milieu sont caractéristiques et bien à lui! A l'extérieur il porte des coups à peu près aussi violents que contre la populace de l'intérieur : la campagne de Belgique, le blocus de Lisbonne et la prise d'Ancône sont à peu près au niveau des affaires du Palais Royal, de Lyon, et de Grenoble ². Entendez que le gouvernement y a fait preuve de la même noblesse, du même courage. Cette idée se trouve peut-être dans des passages de la *Mode* et de la *Gazette de France* : les expéditions de la Belgique, d'Ancône, de Lisbonne, ont été faites toutes les trois contre de *petits souverains* :

Mode, 1832, 1^{er} trimestre, p. 274 :

« Ce n'est plus ici la glorieuse campagne sous les murs de Lisbonne, ni l'expédition de Belgique, ni la porte enfoncée d'Ancône :

1. V. *National*, 21 mars 1832, Chambre des Députés. Débat entre le maréchal Clauzel, Delaborde, Peyreleau, Lamarque et le ministre de la guerre. *Journal des Débats* cité par *National*, 23 mars 1832.

2. « Der Feldzug nach Belgien, die Blockade von Lissabon und die Einnahme von Ancona sind die drei charakteristischen Heldentaten, womit das Justemilieu nach aussen seine Kraft, seine Weisheit und seine Herrlichkeit geltend gemacht; im Innern pflückte es ebenso rühmliche Lorbeeren unter den Pfeilern des Palais Royal, zu Lyon und zu Grenoble » (p. 73).

un combat contre des masques!... ¹ Par malheur, le courage du juste milieu n'en est pas demeuré là : Des femmes, des enfants ont été renversés, terrassés, percés de coups... [dans l'affaire de Grenoble] et ce ne sera pas sans doute un médiocre titre de gloire pour le gouvernement du juste-milieu, que de tels meurtres commis dans de pareils jours et à propos d'un divertissement de carnaval. »

Gazette de France, 7 mars 1832.

« Y a-t-il encore quelque petit souverain en Europe que le ministre de la révolution puisse attaquer pour faire croire à son audace ?

« Le roi de Hollande, le roi de Portugal et maintenant le pape, voilà les ennemis qu'il a choisis!... Mais la lettre de l'empereur de Russie! Mais l'intervention en Pologne! mais le duc de Nemours en Belgique! mais les ordres de lord Grey pour l'évacuation de la Belgique! mais l'entrée des Autrichiens en Romagne!... »

C'était la même lâcheté qui se révélait par la stratégie gouvernementale dans les émeutes. Pourquoi « unter den Pfeilern der Palais-Royal ² », et qu'est-ce qui autorise notre auteur à grouper ainsi ensemble « unter den Pfeilern der Palais-Royal », Lyon et Grenoble?

C'est encore une idée qu'il a prise dans les journaux de l'opposition, ou plutôt dans un seul d'entre eux, le *National*. Ce journal s'était jeté sur un détail de l'affaire de Grenoble, qui aurait échappé à d'autres : à savoir, que les troupes appelées à son aide par le préfet s'avancèrent par hasard *des deux côtés opposés* ³. C'était assez pour prouver, à la lumière de l'émeute du Palais-Royal de la dernière année, que la stratégie du juste milieu, en fait d'émeutes populaires, consistait à faire cerner la population par des troupes approchant de deux côtés à la fois, et à la massacrer à la baïonnette (18 mars 1832) :

« Ce n'est pas la faute du soldat... Il a obéi dans les rues de Grenoble comme il a obéi *dans les galeries du Palais Royal**, quand, il y a six mois,... plusieurs compagnies y furent lancées, le sabre à la main, sur une foule qui trouvait portes, grilles, couloirs fermés, et qui ne savait où fuir pour se soustraire aux brutalités de soldats échauffés par le vin. »

1. A Grenoble, c'était une mascarade qui avait donné lieu à une lutte entre la troupe et la population.

2. V. ci-dessus, p. 90, note 2.

3. V. *National*, 19 mars 1832.

Et le *National*, dans le même article, rattache l'incident de Grenoble à la révolte de Lyon, en disant que le gouvernement faisant rentrer le régiment expulsé de Grenoble, voulait « rétablir, de gré ou de force, les autorités de la garnison, comme cela s'est pratiqué à Lyon ».

Voilà la source du groupement impressionnant, chez Heine, de Lyon, de Grenoble, et du Palais-Royal.

Quelle misère! Cette lâche stratégie contre la population civile française, voilà où se borne la vertu guerrière du juste milieu. « Comment ce ministère amant passionné de la paix... n'aime-t-il la stratégie que quand il peut tirer vengeance de quelques cris de *Vive la Pologne!* ou des railleries d'une mascarade? » demande le *National* ironiquement ¹. « Ce n'est plus ici la glorieuse campagne sous les murs de Lisbonne, ni l'expédition de Belgique, ni la *porte enfoncée* d'Ancône : un combat contre des masques! » dit la *Mode* ². « Ebenso rühmliche Lorbeeren », dit Heine (p. 73).

Le résumé de tout cela, c'est que jamais la France n'est tombée si bas aux yeux de l'étranger. Ici encore, nous trouvons chez Heine la copie de la polémique du *National* :

« Nie stand Frankreich so tief in den Augen des Auslandes, nicht einmal zur Zeit der Pompadour und der Dubarry. Man merkt jetzt, dass es noch etwas kläglicheres gibt als eine Mätressenherrschaft. In dem Boudoir einer galanten Dame ist noch immer mehr Ehre zu finden als in dem Comptoir eines Bankiers » (p. 73-74) ³.

National, 27 octobre 1831.
« Le moment est venu pour elle [la France] de prendre cette couronne de dérision, cette *couronne de paix* que M. Périer, avant de la poser sur sa tête, a salué de tant de souillures! Qu'elle s'incline et qu'elle pleure sous cette couronne! Jamais en effet elle n'en reçut de semblable et elle devait être moins confuse, moins humiliée, quand le vieux Louis XV la parait en souriant des guirlandes fanées de la Dubarry. »

1. Même article, 18 mars 1832.

2. V. ci-dessus, p. 90-91.

3. V. aussi et Cf. *Cancans*, « La gloire et les boutiques », n° 9.

A l'intérieur, « embarras et déchirements » :

« Im Innern sind die Beengnisse und Zerrissenheiten nachgerade so unleidlich geworden, dass sogar ein Deutscher die Geduld verlieren könnte » (p. 74.)

Allusion à la lutte entre l'administration et les populations qui éclatait à Grenoble, à Carcassonne, à Pézenas, à Lunel, à Uzès, à Nîmes¹, aux refus de la garde nationale de marcher² à la guerre contre carlistes et démocrates dans certains départements. La cause de tout cela, c'est l'impossible principe « mitoyen » du gouvernement,³ ce que Heine appelle, « der sumpf, der in der Mitte liegt » (p. 74). A cause de ce principe mitoyen, souvent les fonctionnaires du dernier régime avaient été maintenus dans leurs postes; ces fonctionnaires intriguaient pour la cause de la contre-révolution, comme par exemple en Vendée; de sorte que les « patriotes » étaient réduits, pour se défendre, aux voies de fait⁴. Cependant, le gouvernement, spectateur impuissant, n'avait d'autre ressource que de les regarder faire. Prenant part à la lutte entre ses représentants et les populations, il tombait infailliblement dans l'illégalité et la violence⁵. Incapable de maintenir l'ordre

1. V. *Courrier français* cité par *Gazette de France*, 18 mars 1832 (Carcassonne). *Temps*, 19 mars 1832 (D'autres villes).

2. V. ci-dessus, p. 84 et p. 84 note 2.

3. V. *Quotidienne*, 10 mars 1832. « Un gouvernement mitoyen qui essaie de vivre dans un état de neutralité entre tous les partis contraires ».

4. V. *Constitutionnel*, cité par *Gazette de France*, 20 mars 1832. *Temps*, 20 mars 1832. M. Chaigneau, député de la Vendée (Chambre des Députés), *Temps*, 19 mars 1832. *Courrier français*, cité par *Gazette de France*, 21 mars 1832.

5. A Grenoble, les citoyens expulsèrent le régiment (le 35^e) qui s'était servi de ses baïonnettes, sans sommations préalables, contre la foule désarmée. Sur quoi le maire de Grenoble fit signer une convention entre le général Hulot et des députés de la ville, autorisant la sortie du 35^e et l'entrée du 6^e régiment. Ce qui fut fait. Survint l'autorité centrale qui fit rentrer dans la ville, à la tête d'une armée, le 35^e expulsé. Le maréchal Soult (ministre de la guerre) publia une proclamation retentissante à l'armée, où ladite convention fut niée. Sur ces entrefaites, le maire de Grenoble publia le texte de la convention, munie des signatures des députés de la ville et du général Hulot. Cette contradiction irréfutable des affirmations ministérielles était, comme disait le *National*, « inouïe, non seulement dans les fastes des gouvernements forts, mais même dans l'histoire des gouvernements établis et reconnus » (21 mars 1832). Autre faute du ministère : Tandis que la justice, c'est-à-dire la cour de Grenoble, informait, comme il lui avait été ordonné, le ministère prit sur lui de publier sa version hostile à la population dans le *Moniteur*. « Par cela même, dit Garnier Pagès à la Chambre, qu'on dit dans le *Moniteur* que le préfet et les troupes s'étaient bien conduits, on met la cour de Grenoble dans cette position qu'elle ne peut condamner un seul soldat, sans déclarer qu'elle accuse en quelque sorte le ministère » (*National*, 21 mars 1832).

par un principe, il attaquait « tantôt la presse, tantôt le jury, tantôt la garde nationale » ¹.

C'est encore le « principe mitoyen » du gouvernement qui est cause d'un autre « embarras », celui-ci « désastreux » ² : le schisme entre la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés :

« Man sagt, der König beginne schon die Bedeutung dieses Schismas in seiner ganzen Trostlosigkeit einzusehen. Das ist nun die Folge jener Halbheit, jenes Schwankens zwischen Himmel und Hölle, jenes Robert le Diaboleschen Justemilieu-Wesens » (p. 75-76) ³.

La Chambre des Députés avait proposé l'abolition du deuil du 21 janvier; la Chambre des Pairs rejeta cette proposition ⁴; l'amendement sur la loi du divorce proposé par la Chambre des Députés fut également rejeté ⁵. Heine suit le *National* en attribuant au désaccord entre la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés la même importance constitutionnelle qu'aurait eu cet événement en Angleterre, par exemple, où il y avait une Chambre des Pairs d'origine indépendante. La Chambre des Pairs de Louis-Philippe était bien autre chose. Nommés par le roi, les pairs voyageurs étaient l'ombre d'un pouvoir pendant tout le règne. Aucun vote de la Chambre des Pairs n'arriva à tirer cette assemblée de son néant ⁶, lequel était irrémédiable. Mais, dit Heine « Das Schisma, das bei solcher Gelegenheit zwischen der Deputiertenkammer und der Pairie entsteht, wird die unerquicklichsten Erscheinungen hervorbringen » (p. 81). Comme le *National*, Heine y voit une « grande impossibilité constitutionnelle » ⁷, impossibilité d'abord de budget ⁸.

D'ailleurs, cette opinion était bien permise au commence-

1. Odilon-Barrot à la Chambre, *National*, 21 mars 1832. Chambre des Députés.

2. « Trostlosigkeit ».

3. V. p. 99-100 sur Robert le Diable.

4. V. p. 80-81 et *National*, 17 février 1832; 4 mars 1832.

5. *National*, 28 mars, 29 mars, 30 mars 1832. Heine ne devine pas le rejet de la proposition sur le divorce, comme il voudrait le faire croire; il écrivait environ le 2 avril (V. ci-dessus, p. 84).

6. V. D'ALTON-SHÉE, *Mémoires*, t. I, p. 243-244, p. 82.

7. 18 mars 1832.

8. V. *National*, 13 février 1832.

ment du règne; l'expérience seule devait montrer l'importance qu'aurait dans l'Etat la Chambre des Pairs, constituée comme elle l'était.

De partout donc, le régime de Louis-Philippe est ruiné par le double principe sur lequel il repose. Selon Heine, Louis-Philippe, n'ayant pas voulu se décider pour le principe révolutionnaire, se trouve de plus en plus entraîné vers le principe contre-révolutionnaire. Il a « cajolé »¹ les aristocrates qui le haïssent; il a montré de la « sympathie pour l'hérédité de la pairie »²; impossible de s'arrêter sur la pente :

« Wir erblicken ihn am Ende im Schosse der Kirche, umsummt von Pfaffen und umnebelt von Weihrauch » (p. 76).

Loin de sympathiser avec l'hérédité de la pairie, c'est Louis-Philippe qui avait poussé à l'abolition de l'hérédité³; et quand Louis-Philippe avait-il montré des tendances cléricales? Il était aussi indifférent à l'égard de « l'autel » comme support de son trône que n'importe quel bourgeois voltairien de ses sujets. Ce qui explique cette accusation à l'égard de Louis-Philippe, c'est un article du *National*, où, sinon le roi, du moins les philosophes de son règne sont accusés de tendre vers la monarchie catholique. « Le parti du juste milieu, dit le *National* (18 février 1832)... s'est trompé s'il a cru qu'en proscrivant la logique à ses adversaires, *il pourrait l'interdire à son propre parti* ». Et se fondant sur le vote de la Chambre des Pairs contre la proposition d'abolir le deuil du 21 janvier, et sur un discours de Guizot pour maintenir le budget des cultes, ce journal montre l'inévitable et involontaire progrès de la royauté du juste-milieu vers les principes, les institutions et les croyances de la royauté légitime :

« En juillet, les hommes monarchiques s'étaient bornés à demander que l'on conservât à la religion catholique son salaire... M. Guizot veut qu'on engraisse des chanoines... Ici il faut adorer l'irrésistible empire de la logique. Quand vous avez déclaré que la royauté de juillet cessera d'être quasi-républicaine et deviendra quasi-légitime, il faut de toute nécessité que les principes de la

1. p. 81.

2. *Ibid.*

3. D'ALTON-SHÉE, *Mémoires*, t. I, p. 236 et BROGLIE, *Souvenirs*, p. 299

légitimité et ceux de la religion révélée qui en sont inséparables, viennent à votre secours... Tout ordre de choses doit avoir ses croyances et toute croyance ses prêtres. Enfin vous aurez des litanies de rois martyrs, et vous dévouerez à l'éternelle infamie la mémoire de nos héros ».

Cela explique les affirmations heinéennes, qui n'ont pas pu se fonder directement sur Louis-Philippe; elles jurent avec le caractère et les tendances de ce monarque. Heine s'est borné à prendre le passage du *National*, et à substituer au « parti du juste-milieu » Louis-Philippe en personne.

Cette fatale tendance à la contre-révolution ne pourra avoir qu'un dénouement en France : une crise, une révolution nouvelle. Se servant du symbolisme de Robert le Diable ¹, Heine dit :

« Ludwig Philipp sollte sich vorsehen, dass er nicht einmal unversehens auf das versinkende Brett gerät » (p. 81).

On prédisait ainsi dans les journaux la fin subite du régime, surtout depuis la proclamation du maréchal Soult à l'armée, à l'occasion de l'affaire de Grenoble ², proclamation où le roi semblait répudier ses anciens alliés, le peuple et la garde nationale, et faire appel contre eux, pour le maintien de son trône, à l'armée régulière, à la force des baïonnettes ³.

« Er hat durch eigene Schuld seine beste Stütze verloren. Er beging den gewöhnlichen Missgriff zagender Menschen, die mit ihren Feinden gut stehen wollen, und es daher mit ihren Freunden verderben. Er kajolierte die Aristokratie die ihn hasst, und beleidigte das Volk, das seine beste Stütze war » (p. 81).

dit Heine.

Cf. *Journal du Commerce* cité par le *Temps*, 25 mars 1852.

« Quand on n'aura plus pour soi ni la garde nationale, ni les

1. V. p. 76.

2. V. ci-dessus, p. 93, note 5.

3. V. *Journal du Commerce*, cité par la *Gazette de France*, 24 mars 1832. « Un véritable manifeste de guerre, une déclaration de mise en état de siège lancée contre la France entière... cet appel universel à la force des baïonnettes, où le soldat est dûment averti que toute violence, toute brutalité lui est permise et lui donne des titres sûrs aux éloges du gouvernement... Le système du 13 mars se dessine de plus en plus ; sa tendance visible est de changer le caractère du gouvernement de juillet, et de faire du roi des Français le roi de l'armée, des préfets et de la police ».

corps municipaux, ni les électeurs, ni le jury, quand on se sera glorieusement débarrassé de ce cortège populaire indigne de la majesté monarchique, on recevra les congratulations... des rois absolus, ravis de voir un gouvernement populaire... s'isolant lui-même de ses appuis naturels : alors tout sera dit : Il n'y aura plus qu'une question de temps, et selon la prophétie de M. de Talleyrand, *tout finira par hasard* ».

« Peut-être, dit le *National*¹, que quand vous aurez ainsi relevé pierre par pierre tout l'édifice de la monarchie révélée, vous voudrez arrêter ceux qui demanderaient à replacer au sommet la pierre la légitimité. *Il sera trop tard, et la France sera sauvée par d'autres que par vous** ».

Heine symbolise la lutte entre les deux principes contraires, le principe révolutionnaire et le principe contre-révolutionnaire, sous les traits de Robert le Diable. Il y eut de nombreux articles dans les journaux sur l'opéra de Meyerbeer, de nombreuses analyses du livret, mais l'idée d'y voir une allégorie politique ne semble être venue à personne, excepté au chroniqueur de la *Gazette de France*. Il est intéressant d'y découvrir un article à peu près identique au passage heinéen :

« Die enthusiastischen Meyerbeerianer mögen mir verzeihen, wenn ich glaube, dass mancher nicht bloss von der Musik angezogen wird, sondern auch von der politischen Bedeutung der Oper! Robert le Diable, der Sohn eines Teufels, der so verrucht war wie Philipp Egalité, und einer Fürstin, die so fromm war wie die Tochter Penthievres, wird von dem Geiste seines Vaters zum Bösen, zur Revolution, und von dem Geiste seiner Mutter zum Guten, zum alten Regime, hingezogen, in seinem Gemüte kämpfen die beiden angeborenen Naturen, er schwebt in der Mitte zwischen den beiden Prinzipien, er ist Justemilieu; — vergebens wollen ihn die Wolf-

Gazette de France, 4 décembre 1831. « Dans l'opéra de *Robert le Diable*, M. Scribe a mis en scène un prince que les vieilles chroniques font fils d'une sainte femme et d'un démon... Il y a donc en lui deux natures, deux principes, celui du bien et du mal, de plus cette double origine est soumise à deux influences qui se disputent son âme et sa volonté. Bertram, qui l'accompagne partout, c'est le génie malfaisant, l'incrédulité, le vice, l'enfer; Alice, qui veille sur lui, c'est l'innocence, la vertu, le devoir, le bon génie... Les deux natures de Robert combattent l'une contre l'autre; cette lutte qui se passe... est révélée à sa raison... Robert est donc la France, cette pauvre

1. Article précité, v. ci-dessus, p. 95, 18 février 1832.

schluchststimmen der Hölle ins Mouvement ziehen, vergebens verlocken ihn — die Geister der Konvention, die als revolutionäre Nonnen aus dem Grabe steigen, vergebens gibt Robespierre in der Gestalt der Mademoiselle Taglioni ihm die Akkolade : er widersteht allen Anfechtungen, allen Verführungen, ihn leitet die Liebe zu einer Prinzessin beider Sizilien, die sehr fromm ist, und auch er wird fromm, und wir erblicken ihn am Ende im Schosse der Kirche, umsummt von Pfaffen und umnebelt von Weihrauch » (p. 75-76).

France d'aujourd'hui, fille de la vénérable et antique monarchie et d'un démon qui a surpris sa bonne foi. Comme Robert, elle a deux natures ennemies, deux penchants contraires... Robert pénètre dans le cloître où Bertram l'a précédé. Par l'effet d'un enchantement infernal, les nonnes qui dormaient, dans leurs tombeaux... se réveillent parées des grâces de la jeunesse et environnent le chevalier de leurs séductions. Des chants religieux se font entendre; le malheureux balance... C'est le ciel qui l'emporte. Robert cède à la voix d'en haut, la terre s'ouvre et engloutit Bertram... Les cieux et la terre célèbrent le triomphe du génie du bien sur le génie du mal. Français! Français!... Un mot, un seul mot, et la révolution Bertram, le fatal Bertram, retourne pour toujours aux lieux d'où il est sorti »¹.

Sur les bals donnés par les fonctionnaires pour soulager la détresse de l'industrie en 1832², Heine suit encore la satire de l'opposition. La joie et les entrecats, disaient ces chroniqueurs impitoyables, s'accordaient très peu avec les nouvelles

1. L'article de la *Gazette de France* sur Robert le Diable est de décembre 1831; ce qui l'a peut-être rappelé à l'esprit de Heine, c'est un article de la *Quotidienne* du 23 mars 1832, date rapprochée de celle de son article; dans cet article, la *Quotidienne* voit une allégorie politique dans une autre pièce :

« GYMNASÉ DRAMATIQUE, *Le choix d'une femme*... S'il ne fallait voir dans les pièces de théâtre que tout juste ce qui s'y trouve, autant vaudrait, pour la satisfaction de l'esprit, se faire pêcheur, je dis pêcheur à la ligne, qu'habitué de théâtre ou rédacteur de feuilleton. Croyez-vous, par exemple, que lorsque dans le *Choix d'une femme* au Gymnase, j'ai vu une concurrence de trois jeunes filles se disputer un mari... Croyez-vous que je me suis amusé à voir la cent et unième contrefaçon de *Cendrillon*...? J'y ai vu une allégorie politique coupable au premier chef... » Les trois prétendantes sont, aux yeux du chroniqueur de la *Quotidienne*, la République, la Monarchie Impériale et la Monarchie de juillet; le jeune Français, à la fin, tourne le dos à toutes les trois et épouse la légitimité.

2. D'ALTON-SHÉE, *Mémoires*, t. I, p. 269. COMTESSE DE BOIGNE, *Mémoires*, t. IV, p. 14-15 (Ed. Paris, 1908).

diplomatiques qui arrivaient tous les jours; la gaieté officielle cache la peur :

« Die Anhänger des Ministeriums... tanzten... um zu zeigen, dass Frankreich glücklich sei, sie tanzten für ihr System, für den Frieden, für die Ruhe Europas, sie wollten die Kurse in die Höhe tanzen, sie tanzten *à la hausse*. Freilich manchmal, während den erfreulichsten Entrechats, brachte das diplomatische Korps allerlei Hiobsdepeschen aus Belgien, Spanien, England und Italien; aber man liess keine Bestürzung merken und tanzte verzweiflungsvoll lustig weiter; *ungefähr wie Aline, Königin von Golkonda, ihre scheinbar fröhlichen Tänze fortsetzt, wenn auch das Chor der Eunuchen mit einer Schreckensnachricht nach der andern heranquält.** Wie gesagt, die Leute tanzten für ihre Renten, je gemässiger sie gesinnt waren, desto leidenschaftlicher tanzten sie, und die dicksten, moralischsten Bankiers tanzten den verruchten Nonnenwalzer aus Robert le Diable, der berühmten Oper » (p. 74-75).

Quotidienne, 29 janvier 1832.

« Les événements politiques qui ont éclaté cette semaine montrent-ils la tranquillité générale?... Don Pedro, avec une armée... va porter une guerre fratricide dans le Portugal que l'Espagne s'appête à soutenir. Les Etats Romains s'agitent de nouveau, et malgré le principe de la non-intervention, le ministère français approuve les mesures proposées par la cour de Rome... La Belgique... voit ses villes principales mises en état de siège pour repousser l'esprit *orangiste* qui y rentre de toutes parts, en dépit du 55^e protocole qui court en ce moment les grandes routes... Le juste-milieu... s'est aperçu que le petit commerce de Paris ne vendait pas assez... Il a ordonné... des bals... La terreur [procès politiques] et la contredanse officielles ont apparu simultanément... Cette espèce de *tarantulle* dont le gouvernement est comme piqué... Le juste-milieu danse! La France paie les violons... Et de plus, elle est très contente. »

Temps, 27 décembre 1831.

« Au milieu de l'éblouissement des salons... il n'est peut-être pas sans utilité que des conseils politiques vous arrivent à temps et vous préviennent, *comme ces chœurs de la tragédie des anciens qui jetaient des paroles de conseil et de prévoyance pour arrêter les fautes et prévenir l'erreur** »¹.

1. V. aussi *Mode*, 1832, 1^{er} trimestre, p. 67. « A merveille! donne-toi des grâces, bats des entrechats, ex-empereur constitutionnel! fais la chaîne anglaise, ex-défen-

Sous ce régime où les réjouissances publiques sont feintes pour cacher la peur, que sera le train ordinaire de la vie publique? Une mascarade. Cette comparaison, suggérée par le carnaval de 1832, se trouve dans tous les journaux de l'opposition, et même dans un journal ministériel : le *Figaro*, qui essaie de la retourner contre l'opposition. Carnaval, mascarade, comédie, ces trois mots s'appliquent également bien au jeu des pouvoirs publics. Chacun joue un rôle : mais la réalité perce sous le masque. Les députés sont des républicains déguisés; les pairs, des nobles de la restauration; le roi, un monarque absolu :

« Es ist sehr leicht, die Bedeutung der öffentlichen Mummereien einzusehen. Schwerer ist es, die geheime Maskerade zu durchschauen, die hier in allen Verhältnissen zu finden ist. Dieser grössere Karneval beginnt mit dem ersten Januar und endigt mit dem einunddreissigsten Dezember. Die glänzendsten Redouten desselben sieht man im Palais Bourbon, im Luxemburg und in den Tuileries. Nicht bloss in der Deputiertenkammer, sondern auch in der Pairskammer und im königlichen Kabinette spielt man jetzt eine heillose Komödie, die vielleicht tragisch enden wird. Die Oppositionsmänner, welche nur die Komödie der Restaurationszeit fortsetzen, sind verummte Republikaner, die mit sichtbarer Ironie oder mit auffallendem Widerwillen als Komparsen des Königtums agieren. Die Pairs... wenn man ihnen hinter die Maske schaut, so sieht man

Figaro, 6 mars 1832.

Mascarades

« Le carnaval dure trois cent soixante-cinq jours... »

Brid'oison, 3 mars 1832.

« Les masques... ils courent les rues, siègent aux chambres, et depuis le *premier* jusqu'au dernier support de l'ordre actuel, on ne voit que des masques ».

Revenant, 16 mars 1832.

« Le Carnaval est bien long cette année.

« De bonnes gens ont encore la simplicité de croire... à la meilleure des républiques... Ces bonnes gens... croient aussi que le carnaval est fini, parce que le mercredi des Cendres est passé.. Les scènes burlesques ne discontinuent pas sur certain théâtre... Le carnaval est bien long cette année.

« Plus de cour! s'écriait-on il y a dix-huit mois, nous avons un roi-citoyen... Et pourtant nous avons une cour... nous avons un roi et une reine et

seur perpétuel du Brésil... tandis que tu poses aux Tuileries, ta ridicule expédition contre le Portugal s'organise dans le port de Brest et à l'Ile-Dieu ». *Cancans*, 1832. « La peur est une terrible chose; elle ressemble au remords... Dansez autour de moi; allumez cent bougies » et *Quotidienne*, 15 janvier 1832. « Revue de la Semaine ».

meistens die wohlbekannten noblen Gesichter... Was Ludwig Philipp betrifft, so spielt er noch immer seinen Roi-citoyen, und trägt noch immer das dazu gehörige Bürgerkostüm; unter seinem bescheidenen Filzhute trägt er jedoch, wie männiglich weiss, eine ganz unmassgebliche Krone von gewöhnlichem Zuschnitte, und in seinem Regenschirm verbirgt er das absolute Zepter » (p. 78-79).

une sœur du roi... qu'on appelle *Madame*. Le carnaval est bien long cette année ».

Quotidienne, 13 mars 1832.

« Les jours ont succédé aux jours, les semaines aux semaines, et le cinquième acte de la comédie de quinze ans dure encore. Mêmes actes, mêmes paroles, même intrigue.

« ... L'Hôtel-de-Ville parisien a quitté sa défroque bourgeoise; il y a des réceptions, une cour, des bals monarchiques, des galoppes royales ».

Némésis, 21 août 1831 (L'archevêché et la Bourse).

« Périer dans le Sénat [Chambre des Pairs] d'un geste a fait éclore

Les trois cents de Villèle au masque tricolore. »*

C'est surtout pendant la discussion sur le Panthéon, que le côté théâtral de l'opposition dans la Chambre devint évident. Là-dessus le *Journal des Débats* publia un article remarquable. Salverte, après avoir proposé que le Panthéon fût rendu au culte des illustres morts, retira sa proposition. Les « apothéoses par « assis et levé »¹ n'avaient pas réussi à la Chambre. L'enthousiasme et le sérieux convenables manquaient totalement. Mais le *Journal des Débats* accusa l'opposition d'avoir voulu, en retirant sa proposition, jouer une scène de comédie, ou de tragédie (18 mars 1832) :

« M. Salverte... d'une voix grave et triste, lisant un discours préparé pour l'effet... a déclaré que, ne trouvant pas dans la Chambre assez de sympathie, il retirait sa proposition ». Salverte avait voulu couvrir de honte la majorité de la Chambre, en faisant entendre qu'elle n'avait pas de sympathies révolutionnaires, qu'elle ne voulait pas de grands hommes. « On proclamera qu'un gouvernement qui ne veut pas de grands hommes, auteurs de la révolution de juillet, est un gouvernement infidèle à son origine... Il est damné ». Quel-

1. *Journal des Débats*, 18 mars 1832.

ques membres de l'opposition avaient protesté contre le retrait de la proposition; c'est qu'ils n'étaient pas dans le secret du coup de théâtre; et le *Journal des Débats* conseilla à l'opposition, si elle voulait jouir encore de pareilles scènes, de soigner un peu plus les répétitions. Pourtant « cette scène que l'inexpérience de quelques acteurs... a un instant compromise, est cependant arrivée à son dénouement sans encombre. »

A propos de cette même discussion sur le Panthéon, *Bri-d'Oison* dit (12 mars 1832) :

« Théâtre du Palais Bourbon.

Le comique est à son comble! »

Peut-on dire, que Louis-Philippe soit, sous un masque constitutionnel, un roi *absolu*? Et qui le dit?¹ C'est un reflet de l'impression qu'avait créée la proclamation du maréchal Soult à l'armée².

Les choses étant à ce point, les journaux d'opposition se plurent à rappeler l'éblouissante popularité du roi au commencement de son règne, à la faire contraster avec l'état d'esprit du public vingt mois après : juillet 1830 — février et mars 1832. La *Mode* raconte qu'on « siffle la Parisienne en plein théâtre ».

« Er stand auf dem Balkone des Palais Royal und schlug mit der Hand den Takt zu der Marseillaise, die unten das Volk jubelte; und er war ganz der Sohn der Gleichheit, fils d'Egalité, der *Soldat tricolore* der Freiheit, wie er sich von Delavigne in der *Parisienne* besingen lassen » (p. 83).

Mode 1832, 1^{er} trimestre, p. 155.

« Soldat du drapeau tricolore, D'Orléans... »

A bas! à bas! à bas le couplet.

« D'Orléans, toi qui l'as porté...

A bas le couplet, à bas le couplet!

...Et les sifflets de couvrir la voix de l'acteur, qui fut forcé de passer sous silence la malencontreuse apostrophe à la gloire militaire du roi citoyen... Quel chemin avons-nous fait, bon Dieu! depuis le temps où, du haut de son balcon, l'élu du peuple faisait chœur avec les héros de juillet ».

1. « Das absoluteste Zepter ». V. ci-dessus, p. 101, citation de Heine,

2. V. ci-dessus, p. 96, citation du *Journal du Commerce*, et p. 96, note 3.

Mais ce fut surtout un article du *Journal des Débats* qui montra quel chemin on avait fait depuis juillet 1830. Cet article était une apologie en règle du roi Louis-Philippe, et prétendait le défendre contre « ce reproche d'avarice et de cupidité que l'on fait planer sans cesse sur le Palais Royal et sur les Tuileries »; et aussi contre l'accusation d'avoir porté les armes contre la France pendant la guerre d'Espagne en 1810 ¹. Qu'on était loin de la légende du professeur de Richenau! « Il est triste, dit le *Courrier français* ², qu'on aille chercher dans nos annales des torts à lui reprocher. Cette pensée ne fût pas venue dans les derniers mois de 1830 ».

« Jetzt sagt man, Ludwig Philipp habe damals [en Suisse] nichts anderes gelernt als faire bonne mine à mauvais jeu, und allzu grosse Schätzung des Geldes » (p. 82).

« Hélas, soupire le *Temps*, [à propos de Grenoble, cité par *Gazette de France*, 21 mars 1832], qui ne compare avec tristesse cette royauté de juillet si populaire, si puissante, et cette couronne aujourd'hui traînée dans des mascarades ».

Et Heine :

« Wie herrlich leuchtete dieser Mann im Glanze der Juliussonne, die sein Haupt wie mit einer Glorie umstrahlte... Die Glorie seines Hauptes ist verschwunden, und der Unmut erblickt darin nur eine Birne » ³ (p. 82-83).

Les conséquences de cette déception du peuple de juillet sont inévitables ⁴. Heine nous dit tout froidement qu'on se met en garde contre les beaux jours du printemps, mais que les carlistes disent que le nouveau trône s'écroulerait *seulement* en automne ⁵. En quoi il suit les prophéties de l'opposi-

1. V. *Courrier français*, 10 février 1832. « Innovation en fait d'apologie ».

2. Même article.

3. Pour les caricatures mentionnées par Heine, p. 83, v. *Caricature*, 19 janvier 1832. (« Périer auf der Rednerbühne »), 23 février 1832 (« Eine ungeheuer grosse Birne, gleich einem Alp... »). *Ibid.*, 1831 [Cabinet des Estampes. Collection Hennin, Bibliothèque Nationale]. « Le juste-milieu se crotte » (Périer und Sebastiani, jener als Pierrot, dieser als dreifarbigter Harlekin gekleidet...), 25 août 1831 (« Ein dreifarbigter Papagei... »).

4. « Wir wollen nun die Folgen abwarten. Sie sind unausbleiblich » (p. 84).

5. « Vor den schönen Frühlingstagen wird gewarnt. Die Karlisten meinen, erst im Herbst werde der neue Thron zusammenbrechen » (p. 85).

tion, de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Gazette de France* ¹.

Ainsi nous avons fermé le cercle. Les pages de critique ont abouti à des pages d'invective contre Louis-Philippe; maintenant nous en sommes aux chances de ses successeurs : légitimistes, républicains, ou bonapartistes ².

La déclaration la plus forte, c'est celle de la fin de l'article. Parlant du duc de Nemours, fils de Louis-Philippe, notre auteur dit :

1. *Revue des Deux Mondes*, 14 février 1832. « Révolutions de la Quinzaine ». « Frivole et futile et aimable nation!... Laissez venir les premiers jours du printemps, elle ira se battre. Vous voyez que ce n'est pas un titre trop exagéré pour notre revue que ce titre : « Révolutions » [La R. D. M. tenait une rubrique de chronique politique : « Révolutions de la Quinzaine »]. *Gazette de France*, 8 mars 1832. [Le *Journal du Commerce*, cité par la *Gazette*, avait dit que la carrière de la Chambre des Députés était finie]. « La Chambre de transition une fois finie, c'est une chambre de dénouement qu'il faut à la France ».

2. a) Légitimistes : Activité des prêtres en province (p. 85). V. *National*, 24 mars 1832. *Gazette de France*, 26 mars 1832 (cite « un Journal de Nantes »). *Quotidienne*, 22 mars 1832 (cite « un correspondant étranger »). *Courrier français*, cité par *Gazette de France*, 21 mars 1832. *Constitutionnel*, cité par *Gazette de France*, 26 mars 1832. *Temps*, 11 mars 1832, « Lettre au rédacteur ». *National*, 20 mars 1832. V. aussi *L'Ami de la Charte aux habitants de la campagne*, 3 mars 1832 (Nantes, 1832), Lb⁵¹ 1240. b) Flots d'or du faubourg Saint-Germain (p. 85). V. *Journal du Havre*, cité par le *Temps*, 10 février 1832. *Gazette des Tribunaux*, 10 mars 1832. « Affaire des Suisses, enrôlements, complots et attentats ». *National*, 24 février 1832. c) Poésie carliste — poésie jacobite (p. 86) : V. *Revue de Paris*, janvier 1832. « Après la fuite de Jacques II les Anglais eurent une littérature jacobiste; on veut nous donner une littérature carliste ». d) Portraits de Henri V (p. 85) : V. *Quotidienne*, 25 mars 1832. *Brid'oison*, 20 janvier 1832; 26 février 1832. *Revenant*, 27 février 1832. Gravure dans *Nouveaux Souvenirs d'Hollywood*, Lb⁵¹ 1114. *Gazette de France*, 23 mars 1832. *Veillées écossaises*, 1832, frontispice, Lb⁵¹ 1243. *Collection Hennin*, Cabinet des Estampes. Bibliothèque Nationale (Comte de Chambord). *Figaro*, 9 mars 1832. « Le Portrait », *Gazette de France*, 21 et 22 janvier 1832. e) Poésie carliste : dans *Emeraude* (Livre d'étrennes, 1832). *La Première Communion d'un jeune exilé* (Cat. Hist. de France, t. III, p. 623, Poésie). *Brid'oison*, 3 février 1832. *Mode*, dernier trimestre, 1831, « Aux Rois », p. 326. Ah! si du moins! chant dédié à son Altesse royale Mademoiselle, 1832. *La veuve, ou le pèlerinage en Ecosse*. *Cat. Hist. de France*, t. III, p. 623. Poésie. f) Bonapartisme : Portraits du duc de Reichstadt (p. 87). V. *National*, 23 février 1832. *Gazette de France*, 25 mars 1832. *Collection Hennin*, 1832. Force du bonapartisme (p. 86). V. *Gazette de France*, 11 mars 1832. *Brid'oison*, 2 février 1832. g) Que les vrais démocrates ne sont pas dupes de l'idée bonapartiste (p. 86). Cf. TCHERNOFF, p. 48, 47, 248, 257, 268. (Cité l'*Eclaireur*, brochure de la Société des Amis du Peuple, octobre 1831). h) Idée de légitimité dans le bonapartisme (p. 86, 87). V. *Réponse d'un petit duc à un petit roi*, Lb⁵¹ 1241 (1832). *Lettre de Napoléon-François*, Lb⁵¹ 1225 (1832). *Figaro*, 3 février 1832. *Quotidienne*, 26 mars 1832, cite un couplet satirique de la comédie : *Les Femmes d'Employés*. i) Colère des Français au sujet de l'outrage infligé à la statue de la Colonne Vendôme par les Allemands (p. 87) : Cf. *Némésis*, 1^{er} mai 1831. j) Intrigues pour le duc de Reichstadt « und auf die Dichter spekulieren wieder andere Leute » (p. 86). Cf. *Brid'oison*, 24 février 1832.

« Bei seinem Anblicke hörte ich mal jemand sagen : « Dieses Gesicht wird in einigen Jahren grosses Aufsehen in Amerika* machen » (p. 89). On ne pourrait pas aller plus loin. Ici encore le trait heinéen a son pareil dans la polémique de l'opposition. Le gérant de l'*Opinion* avait été prévenu devant la Cour d'assises, d'offense envers la personne du roi, pour avoir publié dans un « Cours d'économie politique à l'usage du peuple » : « On propose à un ouvrier de donner à Louis-Philippe la moitié de ses économies. Mais qu'en fera-t-il? Il l'expédiera en Amérique, où tu pourras vraisemblablement aller lui demander l'aumône*, si, faute de suivre ces conseils, tu allais être réduit à la mendicité » (V. *National*, 27 février 1832).

Ainsi tout est complet; le juste milieu condamné, les chances des partis pesées. L'article s'est développé avec une logique superbe; il se présente avec une symétrie classique. Mais si le juste milieu a tort, qui a raison? C'est ce que Heine ne dit pas. Dans ses réflexions sur les partis, il se confine aux faits; il ne se mêle pas de droit. Et même les cris de « Vive la république! » « Vive Henri V! » sont pour lui des *hurlements* et des *grincements de dents*. (« Heulen und Zähneklappern », p. 74). Ce qui montre que notre auteur n'est pas plus convaincu qu'avant du bien-fondé de la thèse des deux partis; qu'il est tout le contraire d'un adhérent du royalisme ou du républicanisme. Il peut montrer une juste appréciation et une connaissance exacte des buts, des programmes, de l'avenir des partis, connaissance qu'il avait voulu dissimuler jusqu'alors¹, mais cela ne change rien à son opinion personnelle. N'est-ce pas cette neutralité qu'il veut justifier en parlant des cris de légitimistes et de républicains comme de « hurlements » et de « grincements de dents »?

En un mot, bien qu'à demi convaincu que le régime allait s'écrouler, Heine n'a pas voulu, cette fois encore, se compromettre. Et même il s'est ménagé un refuge. N'est-ce pas le vieux fantôme de l'alliance entre les républicains et les légitimistes — argument fort entre tous² — que nous apercevons lorsque Heine dit :

1. V. ci-dessus, p. 40-44.

2. V. ci-dessus, p. 46-49.

« So erklärt es sich [par la misère de l'état de choses existant] dass den Republikanern das legitime Regime und den Legitimisten die Republik viel wünschenswerter geworden, als der Sumpf, der in der Mitte liegt, und worin sie eben jetzt stecken » (p. 74).

Est-ce une allusion aux louanges données à la politique extérieure de la Restauration, par comparaison avec celle du juste milieu, qu'on faisait en ce moment-là à la Chambre? Le doute émis par le ministère sur la conservation d'Alger avait suscité ces éloges du régime qui l'avait conquis ¹. Mais trouver que la Restauration avait eu une politique plus nationale que le juste milieu, ce n'était pas souhaiter « le régime légitimiste ». D'ailleurs qu'est-ce que le « régime légitimiste », das « legitime Regime »? La périphrase introduit tout de suite une ambiguïté. Est-ce la Restauration? Ou est-ce la légitimité selon le programme des légitimistes de 1832? Cela est tout différent. Ou bien est-ce la réforme intérieure telle que la concevaient les légitimistes?

Ce doit être la réforme intérieure selon le programme légitimiste, puisqu'on parle de « Beengnisse und Zerrissenheiten » à l'intérieur (p. 74). A propos de ces discordes intestines, un mouvement très important avait eu lieu dans la presse libérale, et même à la Chambre. Malgré leur répugnance à décentraliser le gouvernement, à rendre aux provinces leur indépendance, puisqu'ils savaient les risques qu'ils courraient sous un tel régime, les hommes de l'opposition libérale s'étaient enfin convaincus que l'émancipation locale était une nécessité. Ils croyaient voir que le système centralisé ne suffisait plus aux besoins du pays, que ce système serait la source de discordes à l'infini. Ils se mirent donc tout à coup à demander la décentralisation et l'extension du suffrage, toutes les deux des parties du programme légitimiste. Odilon-Barrot à la Chambre, et le *Temps*, son organe, se firent les

1. V. *Quotidienne*, 22 mars 1832. « Certes, jamais aux jours de son pouvoir et de sa fortune, dans le sein d'une chambre monarchique et par la bouche de ses amis, la Restauration ne reçut un si beau témoignage que celui qui lui a été décerné aujourd'hui, après sa chute, dans une chambre révolutionnaire, par ses ennemis les plus déclarés, par ses perpétuels accusateurs. La discussion engagée sur notre belle colonie d'Afrique a été l'occasion de cette justice tardive, mais complète, à l'ancienne royauté ». V. aussi, avant la discussion sur Alger, le discours du général Lamarque, sur les affaires étrangères, v. *National*, 8 mars 1832. Comparaison détaillée entre la politique extérieure de la restauration et celle du juste-milieu.

interprètes de ce nouveau programme ¹. Le *Temps* alla jusqu'à dire que contre l'« école française » ² « il n'y a rien à dire, sinon que pour l'avoir il faudrait d'abord la recréer ». L'école française consisterait principalement dans les libertés communales et provinciales. Et le *Temps* donne raison à « l'école française » en disant que le mal est dans l'absence de ces libertés, qu'il n'y a pas de véritable liberté avec « l'intervention des citoyens dans le règlement des intérêts généraux et leur éloignement de toute véritable intervention dans le règlement de leurs intérêts de localité » ³.

Cette conversion des libéraux fut saluée par les organes légitimistes, qui firent remarquer que c'était bien une conversion, et à une idée qui leur appartenait. « On sait, dit la *Gazette de France*, 20 mars 1832, que ce beau projet d'émancipation appartient en propre à cette opinion de droite si injustement calomniée ». « M. Odilon-Barrot, dit la *Quotidienne*, 21 mars 1832, a indiqué en partie l'origine de tous ces conflits [Grenoble, etc.], en attribuant le mal à l'intervention continuelle et inconsidérée du pouvoir central. Nous compléterons cette donnée empruntée au système politique des royalistes, qui se fait, on le voit, jour jusqu'à la Chambre ». « Le principe du mal, dit l'auteur légitimiste du *Véritable Gouvernement de la France*, est... dans l'absence d'une participation régulière de la nation à la direction des affaires publiques... Tous les journaux du mouvement, la *Tribune*, le *Temps*, le *Journal du Commerce*, le *Courrier français*, le *Constitutionnel*, ont eu conscience de cette vérité sociale... La *Gazette de France* a la première franchement établi la nécessité de l'intervention de tous les Français dans la puissance législative ».

Conversion des libéraux monarchiques, mais non pas des républicains. Les républicains radicaux avaient toujours prêché ce système. Comme ils étaient avant tout logiques, la liberté entière qu'ils demandaient pour tous les Français depuis la révolution de juillet, comprenait nécessairement des libertés locales, municipales et provinciales ⁴.

1. V. *Quotidienne*, 21 mars 1832. Chambre des Députés. *Temps*, 28 février 1832.

2. Celle de la *Gazette* et de la *Quotidienne*.

3. *Temps*, « Les trois écoles », 28 février 1832.

4. V. *Tribune*, citée par *Gazette de France*, 11 mars 1832. « Les patriotes voulaient

Heine, qui a su inclure dans son article jusqu'aux plus petites nuances de la politique du jour, qui n'a oublié aucun fait, depuis la police sur les boulevards pendant le temps du carnaval ¹ jusqu'à la surveillance des théâtres par le gouvernement ², qui, dans un tour de phrase, a su faire entendre et une discussion de la Chambre des Députés, et la critique de cette discussion ³, qui, par de légères allusions, semble avoir donné tout ce qu'il y avait de marquant dans les discussions de la Chambre des Députés : sentiment républicain et égalitaire des députés quand il s'agit du budget ⁴, déclaration de Casimir Périer que la révolution de juillet n'avait voulu que ce que voulait l'opposition de la restauration ⁵, n'a pourtant rien dit de cette discussion, si importante, sur la décentralisa-

d'abord les assemblées primaires, pour que la souveraineté du peuple s'exerçât dans toute son étendue; que les citoyens choisissent librement leurs magistrats municipaux, les conseillers de préfecture, les juges de paix, les officiers de la garde nationale, et que tout citoyen fût éligible. Voilà ce qu'exigeait la révolution de juillet : c'est ce qu'elle veut encore; c'est ce que jamais elle ne se lassera de réclamer et ce qu'elle finira par obtenir » et ci-dessus, p. 82, surtout citation du *Journal de la Haye*.

1. P. 77. V. *Brid'oison*, 5 mars 1832. *Révolution*, citée par la *Quotidienne*, 5 mars 1832. *Revenant*, 6 mars 1832.

2. P. 76, v. *Gazette de France*, 8 mars 1832. Chambre des Députés, Guizot (interrompu). *Revenant*, 27 mars 1832, 6 mars 1832, 19 février 1832, 17 février 1832. *Courrier français*, 5 mars 1832. Ce fut surtout une pièce de l'Odéon « Une révolution d'autrefois » qui fit voir ce travers du régime. Dans cette pièce, on propose Claude, comme nouvel empereur, parce qu'il est « gros, gras et bête ». A la dernière représentation ce passage, fort applaudi, fut omis. Tumulte dans la salle. Des sergents de ville firent évacuer le théâtre. Sur quoi, les journaux comiques eurent l'idée de parodier la marche du bœuf gras (« Une Révolution d'autrefois » s'était jouée pour la première fois dans les premiers jours de mars; le mardi gras tomba le 6 mars), comme la marche de « gros, gras et bête », synonyme à la fois du Budget et du roi, V. p. 78 et cf. *Révolution*, citée par la *Quotidienne*, 4 mars 1832. *Quotidienne* 5 mars 1832. *Revenant*, 4 et 6 mars 1832. *Caricature*, 15 mars 1832 (grande caricature de la marche de gros, gras et bête) *Gazette de France*, cite *Journal de Rouen*, 21 mars 1832. *Quotidienne*, 25 mars 1832. Mais Heine ne montre pas le lien entre la censure de la pièce de théâtre et le *gros, gras et bête* des journaux.

3. « Da in der Deputiertenkammer von dieser Oper [Robert le Diable] so viel gesprochen worden » (p. 76). Il s'agit d'une discussion à la Chambre sur la subvention donnée à l'Académie de Musique (L'Opéra). V. *National*, 1^{er} et 2 mars 1832. Chambre des Députés et *Gazette de France*, 12 mars 1832. « La Chambre des députés, qui s'occupe de tout à propos du budget, même d'opéra, même de finances, a, par un vote à jamais mémorable, tranché enfin les anxiétés de l'Europe... les inquiétudes de l'Académie Royale de Musique ».

4. P. 79, « Nur wenn die liebsten Interessen zur Sprache kommen... ». V. *Gazette de France*, 13 mars 1832. Chambre des Députés, l'Opposition voulait réduire les traitements dans l'armée. Casimir Périer l'accuse d'obéir à une « jalousie sociale ».

5. V. ci-dessus, p. 79, note 2.

tion. Lui, le plus précis des écrivains quand il veut l'être, et qu'il cherche à donner la notion exacte d'une chose en peu de mots et en passant, il a préféré à la moindre précision sur un développement de polémique remarquable et nouveau, la plus générale des généralisations, la plus vieille, la plus dépourvue de signification exacte, la plus équivoque, à savoir, la préférence des légitimistes pour la république, et des républicains pour certaine chose qu'il appelle « le régime légitimiste ».

De la nouvelle discussion sur la décentralisation et les émancipations provinciales, on a fait la vieille *excuse* de l'alliance entre les républicains et les légitimistes.

Faux-fuyant, par lequel une fois de plus, et cette fois en faisant de l'opposition la plus franche contre le principe du juste-milieu, Heine a évité d'opter pour la cause opposée au juste-milieu. Quel que soit le dénouement de la crise qu'il décrit, il sait qu'il est à l'abri.

« Sie haben nicht denselben Himmel, sondern dieselbe Hölle » (p. 74) [le juste-milieu]

Et, ayant dit cela, il est facile d'ajouter :

« Und da ist Heulen und Zähneklappern:... Vive la république! vive Henri V! »

NOTES ADDITIONNELLES AU CHAPITRE V

ART. V

1. Robert le Diable s'enfonçant dans la trappe, à la première représentation (p. 76). V. *Journal des Débats*, 25 novembre 1831.

2. Comédie de la Restauration (« Comédie de quinze ans »), p. 81. V. *Globe*, 24 novembre 1830. Même journal, cité par la *Quotidienne*, 23 avril 1831 et par la *Gazette de France*, 23 janvier 1832. V. aussi *Quotidienne*, 23 mars 1832, 26 avril 1831, 13 novembre 1830.

3. a) Duc d'Orléans, version hostile, p. 88, v. *Figaro*, 18 janvier 1832. *National* 21 janvier 1832. *Revenant*, 12 mars 1832.

b) Duc d'Orléans à Lyon, p. 88, v. *Temps*, 6 décembre 1831. *Courrier français*, cité par le *Temps*, 6 janvier 1831.

4. Querelles sur les mots, « mots d'ordre », p. 79. « Château » : *Figaro*, 4 janvier 1832; *Mode*, décembre 1831, p. 319. « Cour » : *Gazette de France*, 26 mars 1832. « Sujet » : *Gazette de France*, 7 janvier 1832. *National*, 9 janvier 1832. « Madame » : *Revenant*, 22 mars 1832. *Tribune*, citée par la *Quotidienne*, 4 mars 1832.

5. « Dieses *quasifetten* Ochsen ». Tout était « quasi » selon l'opposition sous le régime de la quasilégitimité. V. *Brid'oison*, 1^{er} février 1832 « Ex et Quasi ».

6. Citation du *National* sur Dreux-Brézé, p. 79, v. *National*, 24 décembre 1831.

CHAPITRE VI

I. — Transition : Philosophie et principes.

Art. VI daté du 19 avril, publié le 29 avril 1832.

Le régime vit encore; après les terribles secousses du choléra, il n'a pas sombré. Il faut battre en retraite. Puisque le juste milieu a su tenir tête aux orages suscités contre lui pendant la peste, il y a de fortes chances pour qu'il survive alors que ses ennemis n'ont plus cette alliée formidable, créatrice de désespoirs sanglants. Dans un temps d'épreuve nationale, où, semblait-il, rien ne protégeait plus un gouvernement fondé sur des intérêts matériels, où les légendes les plus calomniatrices pouvaient être accréditées parmi les masses, ces masses, que légitimistes et républicains considéraient depuis longtemps comme leur arme, sont retombées impuissantes et vaincues, ou indifférentes. Les largesses de la famille royale ont été acceptées; celle-ci a montré un tranquille courage à affronter le péril, s'exposant aux mêmes dangers que ses plus pauvres sujets, restant dans Paris, visitant les hôpitaux. La famille royale a donné des gages à la loyauté des citoyens; elle a fait ses preuves.

En même temps, la gauche a vu tomber ce qu'elle considérait comme le plus grand obstacle à son œuvre : Casimir Périer, frappé par le choléra, s'est retiré des affaires. Sa place est vide, mais la gauche n'en est pas plus avancée : elle n'a pas su s'y hisser.

Donc, chez Heine, pause et réflexions avant d'aller plus loin. Il suffisait que le juste milieu fût mis un peu à l'étroit pour faire découvrir à notre auteur toute espèce d'idées sur le républicanisme qu'il ne se connaissait pas jusqu'alors ¹. De

1. V. ci-dessus, p. 81-83.

même il suffit que le juste-milieu paraisse un peu mieux assis pour lui faire dédire de toutes ses idées récentes sur la destinée inévitable du *Sumpf, der in der Mitte liegt*. (p. 74). Il trouve maintenant que ces idées-là, ce sont des jugements de parti, de salon, il va renoncer à tout cela; il cherchera la vérité dans les leçons du passé, il la trouvera dans l'histoire : « Die Salons lügen, die Gräber sind wahr ».

S'agit-il ici d'impressions changeantes? Non pas, le juste-milieu est au sixième article ce qu'il était au cinquième, veule, mesquin, misérable, fatal. Si Heine se réfugie maintenant dans l'histoire, c'est qu'il sent le besoin d'un arrêt, et que le cinquième article l'avait mené à un point où il fallait avancer. Il lui faut recréer le *statu quo* avant le cinquième article, renouveler son ancienne incertitude de pensée.

C'est pourquoi il s'avise de jeter un doute sur tous les jugements contemporains, ceux du régime comme ceux de l'opposition. Le régime se croit fermement établi, mais le « Mene Tekel » s'écrit déjà sur le mur ¹. Cependant l'opposition n'a pas moins tort que le régime. Et il est comique de voir avec quelle naïveté Heine exprime les raisons de cette opinion : C'est que l'opposition ne *réussit* pas, l'opposition est toujours vaincue. Donc elle doit avoir tort ². Cette preuve matérielle ne suffit-elle pas pour réconcilier ces deux affirmations apparemment contradictoires : à savoir, le tort du juste-milieu, et le tort de l'opposition? La vérité, pour Heine, ce n'est pas un idéal de la nature qu'on a résolu de réaliser et d'imposer aux imperfections et aux mensonges de ce qui existe, ce n'est pas une conception qui ne peut s'imposer qu'après une longue lutte avec le réel vulgaire : l'un des caractères de la vérité, pour Heine, c'est le succès, et le succès immédiat.

Ceci décidé donc, la déraison des philosophes du juste-milieu, la déraison de l'opposition également, on peut imposer

1. « Nicht den Werkstätten der Parteien will ich ihren banalen Massstab entborgen, um Menschen und Dinge damit zu messen... Die Gesellschaft der Gewalthaber glaubt wirklich an die ewige Dauer ihrer Macht, wenn auch die Annalen der Welt-historie und das feurige Mene-Tekel der Tagesblätter und sogar die laute Volks-stimme auf der Strasse ihre Warnungen aussprechen » (p. 90).

2. « Auch die Oppositionskriterien lügen eigentlich nicht mit Absicht; sie glauben ganz bestimmt zu siegen, wie überhaupt die Menschen immer das glauben, was sie wünschen; sie berauschen sich im Champagner ihrer Hoffnungen » (p. 90).

l'antithèse des « Werkstätten der Parteien » et des « salons », sources des erreurs contemporaines, et de l'histoire, les « tombeaux » ¹. Ce qui suffit pour remettre tout en doute.

Antithèse complètement fausse, et Heine a dû le savoir. Les partis français, étant des partis philosophiques, se fondaient chacun sur l'étude et l'interprétation de l'histoire de la révolution française. Heine ne saurait tirer plus ou autre chose de l'histoire que n'en faisait le *National*, le *Journal des Débats*, et la *Quotidienne*.

L'appel à l'histoire est donc sans justification; et si on le faisait sérieusement, ne donnerait rien de nouveau. Heine a dû le sentir : voyons comment il traite la question qu'il a lui-même soulevée.

Voici la définition d'une révolution : C'est le résultat de la lutte contre des institutions qui ne sont plus en harmonie avec le développement intellectuel, les mœurs, et les besoins d'un peuple ². Formule qui ne nous avance en rien : complètement banale, complètement générale, elle n'affecte point les questions qui s'agitent sous le règne de Louis-Philippe. Il faudrait, pour atteindre au but que Heine a proposé, à savoir, l'éclaircissement du présent par le passé, définir de quelle façon les mœurs, les besoins, le développement intellectuel du peuple français avaient été en désaccord avec ses institutions. Là est toute la question. Heine le dit lui-même dans le paragraphe suivant : « Was trieb die Franzosen, eine Revolution zu beginnen, und haben sie das erreicht, was sie bedurften? » (p. 92).

Arrivé là, il sent tout à coup le besoin de remettre la réponse à un autre jour; le présent, qu'on avait deux ou trois pages avant déclaré inexplicable sans le passé, ce présent, pour l'étude duquel on avait recours au passé, est soudain devenu si pressant qu'on n'a pas le temps de consulter même son oracle. « Die Gegenwart ist in diesem Augenblicke das Wichtigere (p. 93).

Quant à la fameuse enquête historique, Heine termine ses

1. « Ich will... den Schlüssel der lärmenden Tagesrätsel zunächst in der Vergangenheit suchen. Die Salons lügen, die Gräber sind wahr » (p. 90).

2. « Wenn die Geistesbildung und die daraus entstandenen Sitten und Bedürfnisse eines Volkes nicht mehr im Einklange sind mit den alten Staatsinstitutionen, so tritt es mit diesen in einen Notkampf, der die Umgestaltung derselben zur Folge hat und eine Revolution genannt wird » (p. 92).

explications par les mots : « So viel zur Bevorwortung eines Artikels, der sich mit vergangenheitlichen Beleuchtungen beschäftigen mag » (p. 93).

Vergangenheitlichen : cela veut-il dire : « du passé » ou « par le passé » ? Ce n'est pas une dissertation sur le passé, sur le commencement de la Révolution qui faisait le principe de votre argument, mais une explication du présent par le passé.

C'est bien pourtant la première signification : « éclaircissements du passé » que semble comporter la phrase équivoque « vergangenheitlichen Beleuchtungen », car l'appendice où paraissent enfin ces *Beleuchtungen*, n'est qu'un compte-rendu de la Révolution française, d'où on oublie de tirer toute conclusion ¹.

L'appel à l'histoire est en lui-même sans justification, et repose sur une antithèse sans vérité; il serait inutile, car il n'aiderait en rien notre auteur à échapper aux doctrines politiques régnantes. Aussi manque-t-il de le faire. Cette obligation aussi, il sait l'esquiver. Mais l'appel à l'histoire a atteint le but pour lequel on l'a fait. Il a créé l'impression que tout est remis en question, et avec raison. Il a ramené l'incertitude de principes des quatre premiers articles.

II. — L'épidémie de Choléra de 1832.

Sombre tableau de la ville gaie pendant la peste. Par une étrange justice, justement les débauchés de la mi-carême ont été les premières victimes du fléau; ceux qui se moquaient de Dieu et de la peste en dansant le chahut, le 29 mars, ont été transportés de la redoute à l'Hôtel-Dieu, où ils sont morts sur-le-champ. On dit même qu'ils ont été enterrés dans leur costume de carnaval : « Lustig, wie sie gelebt haben, liegen sie auch lustig im Grabe » (p. 96). C'est presque l'accent des prophètes hébreux que Heine retrouve ici pour flétrir la légèreté et le blasphème parisiens : C'est certainement l'accent des légitimistes. Heine n'exprime pas d'opinion; il décrit, mais sa description fait sentir ce qu'il ne dit pas. Les légiti-

1. V. p. 156 et suiv., « Beilage zu Artikel VI ».

mistes parlaient dans les mêmes termes de l'invasion du fléau : seulement ils concluaient : c'est le doigt, le châtiment de Dieu ¹.

Le début du récit heinéen sur le choléra est identique à celui de la *Quotidienne* ².

La misère régnante, l'irritabilité d'esprit des Parisiens, ont surtout concouru à attirer le fléau et à rendre ses ravages formidables. « Bei der Reizbarkeit des Volkes überhaupt, bei seinem grenzenlosen Leichtsinne » (p. 95). Ce sont aussi des causes sur lesquelles les légitimistes aimaient à s'étendre, car la misère du peuple, n'était-ce pas un résultat de la révolution de juillet, ³ et l'irritabilité d'esprit de la population parisienne, n'est-ce pas aussi un résultat de l'inquiétude générale? Des « mille impressions fortes ou pénibles qu'il [le peuple français] a subies depuis la révolution de juillet » ⁴, de « toutes les passions haineuses mises en mouvement par l'événement de juillet » ⁵?

Aucune mesure de précaution, selon Heine, n'avait été prise par le gouvernement, et quand la terrible présence du fléau se manifesta, ce fut une unimaginable confusion. On essaya tout à coup, selon l'ordonnance de la commission de salubrité publique, d'instituer les nouveaux tombereaux destinés à l'enlèvement des ordures, et le résultat fut 'émeute des chiffonniers ⁶.

1. V. *La peste de Paris*, avril 1832. *Cat. Hist. de France*, t. III, p. 626, Poésie (poème légitimiste) :

« Les fous! parés encore de leurs habits de fête
Le jour qui s'est levé, des jeux bruyants du bal
Tristes les vit porter mourants à l'hôpital ».

Quotidienne, 15 avril 1832. « Quelques jours avant, on buvait à la santé du choléra!... Que sont devenus bientôt ceux qui entonnaient ces chants de mort avec une si terrible insouciance? Hélas! Ce sont les seuls qui leur ont été permis. Destitués des consolations religieuses... ils sont passés de vie à trépas avec une affreuse rapidité, presque tous conduits à la demeure commune sans corbillards, sans bières, quelques-uns à peu près sans linceuls ». (Début d'un compte-rendu résumé du choléra).

2. V. note 1.

3. V. *Quotidienne*, 12 avril 1832. « Croit-on encore que l'affreuse misère qui règne depuis dix-huit ans n'ait point contribué à affaiblir tous les organes de la vie et à les préparer à recevoir le fléau? »

4. *Du Choléra, de l'Incendie et de la Guerre* (1832) Brochure légitimiste, Lb⁵¹ 1139.

5. V. *Quotidienne*, 12 avril 1832.

6. « Nichts gleicht der Verwirrung, womit jetzt plötzlich Sicherungsanstalten getroffen wurden. Es bildete sich eine *Commission sanitaire*, es wurden überall

Il semble bien vrai que le gouvernement avait négligé de prendre les mesures sanitaires nécessaires ou recommandables, avant l'invasion de la peste ¹. « Quoique de nombreuses précautions eussent été méditées, dit M^{me} de Boigne, le gouvernement... fut pris au dépourvu » ². Mais pourquoi alors parler de la *confusion*, *Verwirrung*, avec laquelle les arrangements nécessaires furent exécutés? (p. 96). On ne fait pas une chose *avec confusion*; mais avec plus ou moins de rapidité, d'adresse et de succès. « Es bildete sich eine *Commission sanitaire*, es wurden über all *Bureau de Secours* eingerichtet », dit Heine lui-même (p. 96). Il semble que la phrase « nichts gleicht der *Verwirrung*... » ne soit employée que pour neutraliser l'impression qu'on pourrait recevoir après tout de quelque capacité chez la population française. M^{me} de Boigne, qui confirme le témoignage de Heine sur la négligence gouvernementale jusque-là, continue en disant que « les secours s'improvisèrent avec autant de promptitude que d'intelligence » ³, que des succursales d'hôpitaux s'improvisèrent dans tous les quartiers, les propriétaires de maisons inoccupées les offrant « quoique souvent élégantes », et qu'en « vingt-quatre heures, l'empressement public répondant au premier appel les avait fournies de lits, de linge, de

Bureau de Secours eingerichtet, und die Verordnung in betreff der Salubrität publique sollte schleunigst in Wirksamkeit treten. Da kollidierte man zuerst mit den Interessen einiger tausend Menschen, die den öffentlichen Schmutz als ihre Domäne betrachten » (p. 95-96).

1. M^{me} de Boigne attribue cette négligence à ce que « le gouvernement... ne voulait pas effrayer la population prématurément », *Mémoires*, t. IV, p. 116. Louis Blanc confirme le témoignage de Heine. *Histoire de dix ans*, t. III, p. 220, mais il a pu se fonder sur lui. Gisquet affirme que le projet des bureaux de secours remontait au 20 août 1831; il cite un rapport adressé à la commission centrale de salubrité sur la composition du matériel et du personnel du bureau de secours, rapport daté du 19 novembre 1831; et une circulaire sur les précautions à prendre, adressée, quand la présence du choléra fut déclarée en Angleterre, aux commissaires de police et aux commissaires de quartier, circulaire datée du 24 février 1832; il cite également une autre circulaire, datée du 19 mars 1832, sur le transport des malades aux hôpitaux. De nombreuses mesures sanitaires, selon Gisquet, auraient été prises à l'égard du débit de la viande, des égoûts, des rues (V. *Mémoires*, t. I, p. 422-442). Gisquet cherche à se justifier. Mais tous les documents qu'il cite ont bien pu être publiés, sans qu'on donnât suite aux projets. La coïncidence de la mise en pratique du nouveau plan de nettoyage avec l'invasion du fléau est trop grande pour qu'on ne soupçonne pas le gouvernement d'avoir temporisé jusque-là. Et le témoignage de M^{me} de Boigne, amie du gouvernement, l'emporte.

2. *Mémoires*, t. IV, p. 116.

3. *Ibid.*, p. 116.

batterie de cuisine » ¹. Mais pas un mot de louange sur le peuple français ne trouvera place dans le compte-rendu hénéen du choléra à Paris.

Heine souligne le ridicule et l'ignominie qu'encourt le gouvernement dans sa lutte avec les chiffonniers : « Die widerwärtigste Emeute » (p. 97); des chiffonniers qui ébranlent un trône, font baisser la rente, et mobiliser l'armée de l'ordre public! ² Malice dans le genre légitimiste, Cf. *Mode*, 1832, avril : « Elle [l'émeute] a pris le gouvernement... corps à corps... le crochet du chiffonnier s'est croisé avec le sabre du garde municipal, avec l'épée du sergent de ville. Ignoble, c'est l'émeute des chiffonniers, la dernière en rang, descendue qu'elle est au plus bas degré de l'échelle sociale ».

Ce que Heine dit et la façon dont il le dit constitue une satire sur le gouvernement français; mais, cela dit, notre auteur rétorque la chose contre les légitimistes; ceux-ci voulaient insinuer que l'émeute des chiffonniers symbolisait le libéralisme tout entier : Heine y voit une image du carlisme et de la réaction de toute espèce ³.

Selon Heine, sitôt les chiffonniers réduits à la soumission par la force des armes (!) ⁴ vint l'émeute des empoisonnements. Ce n'était pourtant pas si mal que cela. Un tumulte public a suffi même à la population parisienne, pendant le temps si grave de la peste. En fait, le bruit des empoisonnements, et les émeutes qu'il causa, était relié au trouble des chiffonniers; on ne sut pas quand l'un finit et quand l'autre commença. Il n'y eut qu'un seul grand désordre à Paris, fait de chiffonniers ameutés et d'empoisonnements supposés; tout cela fit rage à la fois pour s'apaiser à la fois, définitivement ⁵.

1. *Ibid.*, p. 118.

2. « Casimir Périer liess seine Myrmidonen aus ihren Butiken heraustrommeln; der Bürgerthron zitterte; die Rente fiel; die Karlsten jauchzten » (p. 97).

3. « Es ist sonderbar, dass die Beweistümer, die sie in dieser Hinsicht vorbrachten, ganz dieselben sind, die auch unsre Krautjunker, Zunft Herren, Gildemeister, Zehntenprediger, Fakultätsgeossen und sonstige Vorrechtbeflissene vorzubringen pflegen, wenn die alten Missbräuche, wovon sie Nutzen ziehen, der Kehricht des Mittelalters, endlich fortgeräumt werden sollen... Sie versuchten eine kleine Konterrevolution... Letztere hatten endlich ihre natürlichsten Alliierten gefunden, Lumpensammler und alte Trödelweiber... » (p. 97).

4. « Als die Emeute der Chiffonniers durch bewaffnete Macht gedämpft worden » (p. 97).

5. Cf. GISQUET, *Mémoires*, t. II, p. 461. « Tandis que dans les quartiers excen-

Ce que Heine dit est d'un bon effet dramatique et satirique¹, mais, pour obtenir cet effet, il a altéré un tout petit peu la vérité.

A la façon légitimiste, les meurtres de la rue sont exploités de la belle façon par notre auteur (p. 98-99). N'étaient-ils pas une preuve de la férocité du peuple parisien, du désordre moral de la capitale française? « Vous vous plaignez de préjugés homicides, de déplorables excès, dit la *Quotidienne* (9 avril 1832)... « Dans l'ordre présent des choses, dit M. de Châteaubriand... pourrez-vous réprimer dans les faubourgs d'une grande capitale les crimes d'une populace indépendante sans une religion qui prêche les devoirs et la vertu à toutes les conditions de la vie? » Et c'est bien cette réflexion que nous faisons, en lisant le récit des meurtres épouvantables commis stupidement par la populace furieuse. Heine ajoute même à l'horreur et à la sottise de ces crimes, l'affirmation qu'ils avaient été commis contre des prêtres. « Die einen sagten, er sei, ein Karlist... [l'homme assassiné dans la rue Saint-Denis] die andern sagten, er sei ein Priester, ein solcher sei alles fähig » (p. 99). Heine est le seul chroniqueur qui raconte une chose pareille. La *Quotidienne*, qui attaquait avec fureur le *Constitutionnel* et M. Cadet-Gassicourt pour avoir ouvertement accusé les carlistes des empoisonnements supposés², aurait eu plaisir à pouvoir leur reprocher des assassinats de prêtres. Elle n'en dit mot. La *Quotidienne* pourtant défilait complai-

triques on brisait et brûlait encore les voitures de nettoyage, des rassemblements immenses se formèrent sur les quais, sur la place de Grève, dans le faubourg Saint-Antoine, dans la Cité... jamais peut-être on ne vit à Paris une si effroyable et si nombreuse réunion d'individus exaspérés par cette idée d'empoisonnement ». Le *Constitutionnel* rapporte en même temps le progrès de l'émeute des chiffonniers et les bruits d'empoisonnements (3 avril 1832). « Vous savez, dit *Figaro* (3 avril 1832), comment a pris feu cette émeute que Paris voit se ruer parmi ses rues populeuses? D'abord, ce n'était qu'une dispute à propos de boues... Ensuite, échauffés de haine, ils [les chiffonniers] sont entrés chez les marchands de vin... La mort les a pris. Alors sont venus quelques-uns de ces hommes à face menteuse, que toutes les émeutes trouvent patriotes. Savez-vous, répétaient-ils de groupes en groupes, de quelle mort sont tombés ces hommes que voilà...? ...D'arsenic. Ils sont empoisonnés ».

1. « Als die Emeute der Chiffoniers durch bewaffnete Macht gedämpft worden... da vernahm man plötzlich das Gerücht, die vielen Menschen... stürben... durch Gift » (p. 97).

2. V. *Constitutionnel*, 5 avril 1832, 6 avril 1832. *Quotidienne*, 5 avril 1832, 7 avril 1832.

samment le chapelet des indignités de Paris pendant le choléra, et en particulier celui des ingratitude envers l'Eglise¹. Le *Constitutionnel*, en détaillant toutes les circonstances des cinq assassinats qui eurent lieu, ne parle que d'individus privés, que la foule attaqua pour quelque particularité de leur maintien donnant prise aux soupçons. De même tous les autres rapporteurs². Si le manque de discipline religieuse se voyait dans les excès commis par le peuple de Paris, personne, excepté Heine, ne parle de passions antireligieuses et anticléricales animant la foule en ce moment-là. « Les ecclésiastiques, dit M^{me} de Boigne, allaient confesser les malades, s'enveloppant avec eux sous le même manteau, afin d'obtenir l'isolement, sans ralentir les soins que les infirmiers leur prodiguaient »³. C'est pour renforcer l'impression d'irreligion chez le peuple de Paris, irreligion se manifestant dans les meurtres de la rue, qu'Heine ajoute le petit détail d'un prêtre attaqué. Sans en avoir l'air, notre auteur appuie les publicistes réactionnaires qui tous dénonçaient ces désordres comme une preuve des effets immoraux et mortels du manque de religion et de l'esprit révolutionnaire⁴.

S'étendant sur des scènes de massacre, Heine ne manque

1. Refus du château de Conflans. V. p. 103. *Quotidienne*, 15 avril 1832.

2. V. *Constitutionnel*, 5 avril 1832. *National*, 4 avril 1832. *La Vérité tout entière sur les Empoisonnements*, Lb⁵¹ 1272.

3. V. *Mémoires*, t. IV, p. 119.

4. V. *Quotidienne*, 15 avril 1832. « Ces accès de folie et de meurtres populaires qui attestaient trop bien la présence, parmi nous, de tous les principes irritants et mortels ». *Gazette de Bretagne*, citée par le *Constitutionnel*, 14 avril 1832. « C'est un effrayant mélange de terreur et d'incrédulité, d'imprudence et d'imposture, de force brutale et de sédition, de barbarie et de bienfaisance, de funérailles et de massacres ». Le *Constitutionnel* cite les *Gazettes* pour montrer comment elles exploitaient le choléra. Cf. 23 avril 1832, citation de la *Gazette du Lyonnais*. A. DE SALVANDY, dans son essai : *Les Plaies de la France* (*Revue de Paris*, 3^e livraison d'avril, 1832) souligne aussi le côté irrégulier des troubles de Paris, des massacres : Satan tient conseil, et demande aux démons ce qu'il peut envoyer à la France pour abaisser son orgueil, pour la ruiner. « Eh bien! elle-même. Qu'elle-même... se lacère et s'humilie! » « D'autres morts parurent, ceux-ci mutilés, sanglants, chargés de plaies hideuses, taillés en lambeaux comme si la main des sauvages les eût apprêtés pour un sacrifice horrible... D'où viennent-ils? — De la capitale du royaume de France — Qui les a immolés? — Le peuple. — A quels dieux, lui qui n'en a plus? — A la peur, à l'ignorance, à la crédulité, à la mort ». Metternich recommanda cet article à Gentz, pour publication dans l'*Observateur autrichien*. (Lettre à Gentz, 26 avril 1832. V. GENTZ, *Schriften*, t. V). Et l'*Observateur autrichien* en publia des extraits, les faisant précéder de la remarque que l'auteur se plaignait du « Gänzlichen Mangel an religiösen Ideen... bei dem grössten Teile des Volkes » (25 avril 1832).

pas de donner quelques descriptions alléchantes. Il prétend pour plus de réalité, avoir été témoin oculaire du meurtre de Vaugirard (p. 99) et presque témoin oculaire de celui de la rue Saint-Denis (p. 98). Mais la description de ces scènes paraissait dans les journaux; ¹ nous y constatons que Heine a un peu brodé sur la réalité, par besoin de pittoresque et d'effet, et que, n'étant pas encore tout à fait au courant de la topographie parisienne, il a pris le « Vaugirard » des journaux pour la rue de Vaugirard ². La furie féminine, cette femme « merveilleusement belle » qu'il dit avoir vue près des corps dans la rue de Vaugirard, et qui rappelle un peu les femmes de 93, lui a sans doute été suggérée par la mention, dans la *Quotidienne*, d'un « homme qui avait perdu sa femme le jour même par le choléra et qui croyait venger sa mort en se livrant à ces atrocités » (7 avril 1832).

Prêt à évoquer l'image la plus animée des atrocités de Paris, Heine ne dit pas que le nombre des victimes se réduisit après tout à cinq ³. Il fallait le dire, pour défendre la capitale du libéralisme, et ne pas permettre qu'on conçût des idées exagérées d'après des descriptions sombres et effrayantes : « Es gibt keinen grässlicheren Anblick als solchen Volkszorn, wenn er nach Blut lechzt und seine wehrlosen Opfer hinwürgt. Dann wälzt sich durch die Strassen ein dunkles Menschenmeer, worin hie und da die Ouvriers in Hemdärmeln wie weisse Sturzwellen hervorschäumen, und das heult und braust, gnadenlos, heidnisch, dämonisch » (p. 98). Cependant la polémique autrichienne ne chômait pas, et *L'Observateur autrichien* disait que « plus de cinquante personnes ont été victimes de la fureur populaire quand le choléra a éclaté ». (*Temps*, 28 avril 1832).

Selon la description heinéenne, l'infidélité va de pair avec la lâcheté dans l'esprit de la population parisienne. Dans une page, notre auteur rapporte avec quel courage la municipalité a refusé l'offre de Conflans, comme maison de convalescence, parce que l'archevêque demandait qu'on lui laissât

1. V. *Constitutionnel*, 5 avril 1832. *Quotidienne*, 7 avril 1832.

2. V. *Quotidienne*, 7 avril 1832 et *La Vérité tout entière sur les Empoisonnements*, Lb511272.

3. V. *La Vérité tout entière*.

plein pouvoir de direction (p. 102-103) ¹ : « Mann wollte die verstockten Revolutionssünder lieber ohne Mahnung an ewige Verdammnis und Höllenqual, ohne Beicht' unp Oelung, an der blossen Cholera sterben lassen » (p. 103). Et dans une autre page, il décrit la timidité comique des gens, leur douceur angélique, leur piété soudaine, leur frayeur à table. « Sie sind jetzt die Liebe selbst und, gebrauchen oft das Wort *mon Dieu*, und ihre Stimme ist hingehaucht milde wie die einer Wöchnerin. Dabei riechen sie wie ambulante Apotheken, fühlen sich oft nach dem Bauche, und mit zitternden Augen fragen sie jede Stunde nach der Zahl der Toten » (p. 103). Esprit noble, ma foi! et peinture édifiante. La vulgarité justifie si bien la liberté de l'esprit! Les paroles de Heine ont le même effet satirique que le passage suivant de la *Mode* (avril 1832) :

« Frottés de vinaigre, empestés de camphre... il leur arriva même de se découvrir involontairement devant le viatique que l'on portait à un malade ».

Et que c'est faux, ce que Heine dit sur les malades mourant « sans confession ni extrême-onction, du simple choléra! » Que cela s'accorde peu avec la psychologie du peuple français et des Parisiens, avec la psychologie des Latins en général! Et avec les faits ². Mais que cela s'accorde bien avec l'ignorance d'un Allemand et avec les préjugés qu'il s'agit de répandre.

Les pauvres se livrent au massacre : les riches s'enfuient.

« Der grösste Teil des Juste milieu und der haute Finance ist seitdem ebenfalls davongegangen und lebt auf seinen Schlössern » (p. 101). « Die Theater sind wie ausgestorben » (p. 100).

Au milieu de ce récit de lâcheté et de bassesse, le geste de Casimir Périer et de l'héritier du trône (leur visite à l'Hôtel-Dieu), si « magnifique et audacieux » qu'il soit ³, paraît isolé, unique. La charité de la famille royale semble être la seule

1. V. *Constitutionnel*, 7 avril 1832.

2. V. ci-dessus, p. 118, note 2.

3. « Grossartig und kühn » (p. 102)

charité dans cette société gangrenée ¹, car Heine n'en mentionne pas d'autre. La démarche de l'archevêque de Paris est ridiculisée ², et c'est presque avec un ricanement que Heine parle de la générosité du « roi bourgeois » ³. Quant à Casimir Périer, il n'a pas succombé au choléra qu'il avait gagné en visitant l'hôpital de la ville, « *denner selber ist eine schlimmere Krankheit* » (p. 102). Trait copié de l'opposition venimeuse du jour : « M. Casimir Périer est décidément en convalescence, dit le *Revenant* (16 avril 1832); *la France est plus malade que lui* »). Hillebrand nous dit que des pamphlets terribles circulaient de main en main, où l'on disait que le choléra était un fléau moins cruel que le régime de Louis-Philippe, et cite une proclamation imprimée envoyée par l'ambassadeur prussien Werther avec sa dépêche du 6 avril : « *Nehmt 300 Deputierte, 150 Pairs, Casimir Périer, d'Argout, Sebastiani, Louis Philipp und seinen Sohn, schlagt ihnen die Köpfe auf dem Revolutionsplatz ab, und die Luft wird gereinigt sein in Frankreich und in Belgien* » ⁴.

Digne conclusion à cette peinture d'une société en dissolution, que la scène finale au Père-Lachaise : les cochers qui faisaient queue avec leurs voitures s'étant querellés, des voitures furent renversées, des cercueils tombèrent et furent brisés, les cadavres bleus parurent : « *Da glaubte ich die entsetzlichste aller Emeuten zu sehen, eine Totenemeute* » (p. 105).

Une émeute macabre. Mais ce n'est pas là le dernier mot. Le dernier mot, c'est une invitation à l'admiration. Heine nous invite à admirer tout cela : « *Und ich weinte bitterlich über die unglückliche Stadt, die Stadt der Freiheit, der Begeis-*

1. « Die ganze königliche Familie hat sich in dieser trostlosen Zeit ebenfalls rühmlich bewiesen » (p. 102). Citation de *Figaro* (p. 102) : V. 10 avril 1832. « Venus würde heutzutage einen Gürtel von Flanell tragen ».

2. « Da ich mal im Zuge bin, will ich auch den Erzbischof von Paris loben, welcher ebenfalls im Hotel-Dieu... die Kranken zu trösten kam. Er hatte längst prophezeit, dass Gott die Cholera als Strafgericht schicken werde, um ein Volk zu züchtigen « welches den allerchristlichsten König fortgejagt... » Jetzt, wo der Zorn Gottes die Sünder heimsucht, will Herr v. Quelen sein Gebet zum Himmel schicken... » (p. 102).

3. « Ich darf nicht unerwähnt lassen, dass er, der Bürgerkönig, bei dem allgemeinen Unglücke viel Geld für die armen Bürger hergegeben und sich bürgerlich mitfühlend und edel benommen hat » (p. 102).

4. *Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Ludwig Philipps*, t. I, p. 336.

terung und des Martyrtums, die *Heilandstadt die für die weltliche Erlösung der Menschheit** schon so viel gelitten!» (p. 105).

Ainsi les souffrances de Paris pendant le choléra font partie de son martyre pour la cause de l'humanité. Et comment cela? Sans doute parce que Paris a subi des malheurs que d'autres villes, moins libres-penseuses, n'avaient pas subis. Soumise à une discipline religieuse, la ville de Paris n'aurait pas eu ces émeutes, qui ont servi à aggraver les effets de la peste; elle n'aurait pas eu les orgies de la mi-carême, défi lancé au choléra, qui furent la cause immédiate du fléau. Nous sentons toujours, en lisant le compte-rendu heinéen, que ce sont les ferments d'inquiétude et de liberté dans la vie de Paris qui l'ont fait souffrir plus que toutes les autres capitales des ravages de la peste. C'est par là que Heine rejoint — par sa pensée latente et non formulée — les comptes-rendus légitimistes, avec leur pensée évidente et formulée : « Des esprits méditatifs font remarquer que par une exception funeste, Paris seul a été frappé au milieu de la France, Paris, la ville des révolutions, le berceau des tempêtes politiques, le centre de tant de vices, le théâtre de tant d'attentats » (*Quotidienne*, 11 avril 1832). [Le fléau] « est l'instrument de la colère céleste que nous avons attiré sur nous... inaperçu, il planait dans les airs; il s'arrête sur le *foyer de corruption*, il fond comme un vautour sur la *ville de désordre*, la surprend au milieu de ses plaisirs et de la plus parfaite sécurité, et y moissonne de préférence *ces hommes sans frein, qui s'adonnent aux excès des passions et aux jouissances brutales* » (*Gazette d'Auvergne* citée par le *Constitutionnel*, 14 avril 1832 ¹). Cette pensée latente, Heine la reprend ici, et, chose étonnante! lui fait servir, non la cause de la *réaction*, mais celle de la révolution. Le malheur de Paris, c'est le malheur de tous ceux qui *représentent*, c'est-à-dire, de tous les sauveurs du monde; de ceux qui, étant une force de la nature, ne veulent pas renier leur vérité ². Ce que Paris représente, c'est

1. V. ci-dessus, p. 118, note 4.

2. V. ANDRÉ GIDE, *Si le Grain ne meurt*, t. III, p. 33-34. « Nous devons tous représenter »... Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins : que chaque élu, avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à nul autre; de sorte que tout effort pour se soumettre à une règle commune, devenait,

précisément ce défi lancé aux cieux par l'esprit humain, qui affirme sa suffisance, son autonomie. Voilà pourquoi Paris souffre, car toute idée a sa rançon.

Cette pensée subtile et profonde (qu'elle soit vraie ou non) se trouve parfaitement exprimée dans la seule phrase : « Die für die weltliche Erlösung der Menschheit schon so viel gelitten ». Elle se trouve exprimée autre part chez Heine; nous ne nous trompons pas en la lui attribuant : *Lutetia*, 13 février 1841 (ch. XXXI) : « Ich bin überzeugt, im Fall man Paris zerstörte, würden seine Bewohner, wie einst die Juden, sich in die ganze Welt zerstreuen und dadurch noch erfolgreicher die Saat der gesellschaftlichen Umwandlung verbreiten »¹.

Voilà donc le fond de la pensée heinéenne : mais ce fond, exprimé si sommairement, si hâtivement, relégué à l'extrême fin de l'article, confiné en une phrase, suffira-t-il pour renverser la signification de tout ce qui précède? Sera-t-il compris, et veut-il être compris?

A peine; par son silence, par son choix de faits et d'images, Heine est tout à fait dans le ton de la polémique légitimiste. Naturellement, il entre aussi dans son idée de cacher cette position le plus possible; c'est ce qu'il fait². N'empêche qu'il a fait de la polémique légitimiste, car comment croire au bien d'une chose dont on ne nous montre que le mal? Pourquoi taire tout ce que Paris a montré d'héroïque et de supérieur pendant cette terrible épreuve de la peste? Ce sont les omissions qui convainquent Heine de perfidie.

Pourquoi parle-t-il de ceux qui se sont enfuis de la capitale, et pas de ceux qui y sont restés?³ Il est vrai qu'il y eut de nombreuses fuites⁴; « ceux qui n'étaient pas retenus par des nécessités de position se hâtaient de se soustraire par la

à mes yeux, trahison. Oui, trahison et que j'assimilais à ce grand péché contre l'Esprit « qui ne serait point pardonné », par quoi l'être particulier perdait sa signification précise, irremplaçable, sa « saveur » qui ne pouvait lui être rendue ». (Ed. Nouvelle Revue Française, 1924).

1. Werke, Hesse und Becker Verlag, Leipzig, t. X, p. 118.

2. V. ci-dessus, p. 116, note 3.

3. V. ci-dessus, p. 120.

4. V. *Courrier français*, 31 mars 1832. « Quant aux poltrons qui fuient dans les départements, et nous devons dire qu'il y en a fort peu ». *Quotidienne*, même date « La crainte du choléra-mortus a déjà fait fuir de Paris un assez grand nombre de personnes; d'autres se disposent à partir ».

fuite aux influences de l'épidémie, »¹ mais cette désertion n'eut lieu que dans les tout premiers jours; ceux qui, à cause de leurs devoirs, restaient à Paris rivalisaient de dévouement et de courage. Les médecins, naturellement, ne purent pas se retirer, sous peine d'être honnis jusqu'à la fin de leurs jours; un seul s'est enfui « il n'a jamais pu reparaître parmi ses collègues »². Les médecins furent héroïques dans l'exécution de leurs devoirs³. Les ecclésiastiques et les fonctionnaires demeuraient à leur poste, et faisaient leur devoir, « beaucoup avec ardeur, presque tous sans hésitation »⁴. Si effrayants et si hideux que fussent les effets de la peste sur le corps, personne ne songea à abandonner les malades. Les soins nécessaires leur furent donnés jusqu'au bout. La théorie de la contagion, qu'on avait agitée avant l'invasion du fléau, ne fut plus admise. « Pas un cholérique, n'inspira la terreur à son voisin... Dieu donna la force aux plus timides »⁵. Dans la rue, des passants silencieux, pressés; mais partout de l'ordre, de l'énergie, du recueillement⁶. Si, comme dit Louis Blanc⁷, « les députés fuyaient, les pairs de France fuyaient », ceux d'entre eux qui restaient continuèrent, selon le témoignage unanime de tous les chroniqueurs, « fidèlement leurs travaux »⁸.

Et pourquoi Heine parle-t-il seulement de la charité de la famille royale, et non de celle de toutes les classes? Sur ce point encore, les témoignages sont unanimes. En somme⁹, « il n'est pas de plus noble consolation, dit la *Revue de Paris*¹⁰ dans les grandes infortunes, que le sentiment d'avoir fait son devoir. Ce sentiment, il sera permis à Paris de l'éprouver, après les exemples de courageuse résignation, de dévouement intrépide, de désintéressement et d'humanité qu'ont offerts un si grand nombre de ses habitants ».

1. Un « historien honnête » de l'époque, cité par BROGLIE, *Souvenirs*, t. IV, p. 366.

2. M^{me} DE BOIGNE, *Mémoires*, t. IV, p. 119.

3. *Ibid.*

4. V. GUIZOT, *Mémoires*, t. II, p. 317-318.

5. M^{me} DE BOIGNE, *Mémoires*, t. IV, p. 118-119.

6. GUIZOT, *Mémoires*, t. II, p. 314-317.

7. *Histoire de dix ans*, t. III, p. 228.

8. BOIGNE, t. IV, p. 125-126. GUIZOT, *Mémoires*, t. II, p. 314-317. BROGLIE, *Souvenirs*, t. IV, p. 367.

9. V. BOIGNE, t. IV, p. 118. GUIZOT, *Mémoires*, t. II, p. 314-317. BROGLIE, *Souvenirs*, t. IV, p. 367.

10. Avril 1832.

Tout ces faits offriraient, aussi bien que le pathétique et la philosophie, les généralisations et les réflexions, une très belle défense du libéralisme. Heine n'en dit mot. En revanche, tout ce qui pourrait discréditer Paris et le libéralisme ensemble, il l'a fidèlement rapporté.

CHAPITRE VII

Réconciliation avec Louis-Philippe

Art. VII daté du 12 mai 1832
publié le 22 mai 1832.

Louis-Philippe devrait-il présider le conseil? — Bonapartisme pour la France. — Constitutionnalisme pour l'Allemagne.

Avec le septième article, nous nous rendons compte qu'un changement total de ton a eu lieu, du jour au lendemain, dans les chroniques de notre auteur. Ton différent, idées différentes, principes différents. Heine abandonne l'opposition idéaliste. Il parle à présent avec sympathie de la tâche de Casimir Périer, à savoir, celle de « tendre l'arc d'Ulysse »; et puisque Casimir Périer n'y a pas réussi, c'est à un nouveau Napoléon qu'il fait appel, et à un nouveau 18 brumaire. Le constitutionnalisme, quoique glorifié pendant des pages entières, est rejeté pour la France; et il paraîtrait, selon le témoignage heinéen, qu'il serait à jamais impossible pour les Français de s'y adapter; l'opposition aurait montré une légèreté et une ignorance égales à celles du gouvernement dans les discussions sur la présidence du Conseil.

Nous sommes bien loin maintenant de la souveraineté du peuple du premier article, de tout idéal politique. Une idée générale avait animé les six premiers articles; nous en sentions le souffle égal; elle les unifiait, les vivifiait, leur donnait des ailes. Maintenant, plus d'idée générale. Une critique terre-à-terre, morcelée, sans point de vue central.

Faut-il attribuer ce changement au changement d'atmosphère politique, depuis le choléra? Heine nous parle de ce

changement, car il nous prépare au changement d'attitude en lui-même. Son article commence avec les mots :

« *Die Begeisterung des Hasses* erlischt, die Herzen versumpfen, im Gehirne verblassen die Gedanken, man betrachtet einander gutmütig gähmend, man ist nicht mehr böse aufeinander** » (p. 106).

Est-ce pour cela que Heine raisonne d'une logique si relâchée sur la présidence du Conseil par le roi? Est-ce pour cela qu'il semble prendre plaisir à confondre les adversaires de Louis-Philippe, fût-ce en brouillant et en déformant leur cause?

Louis-Philippe présidant le Conseil, les questions de politique et de régime s'unifiaient. On ne pouvait plus attaquer la politique, sans attaquer en même temps le trône. Pour un passionné de propagande et de démocratie tel que Heine s'était montré dans ses articles jusque-là, la seule ressource serait le républicanisme.

Enfin voici Heine acculé à l'alternative, cette fois inévitable, de libéralisme intégral ou de monarchie juste-milieu. Louis-Philippe ayant pris la présidence du Conseil, a dit en effet, a déclaré à la face du public : « Je suis le juste-milieu, et le juste-milieu c'est moi ». « Aujourd'hui, dit le *Courrier français*, 29 avril 1832, on juge à propos de lever le rideau derrière lequel se cachait la réalité. Soit, nous n'y tenions guère. Rentrons dans le vrai, puisqu'on le veut, que chacun réponde de ses œuvres »¹.

Cette alternative ne plaît pas à Heine. Il commence en décriant fortement la question telle qu'elle avait été posée par l'opposition française : les Français ne sont que des ignorants et des bavards, ne comprennent pas les premiers principes du constitutionnalisme. Et le gouvernement, et l'opposition, raisonnent de travers :

« Wie wenig die Konstitution nicht bloss in die Gesinnung der Regierung, sondern auch des Volkes eingedrungen, ergibt sich hier jedesmal, wenn die wichtigsten konstitutionellen Fragen zur Sprache kommen. Beide, Volk und Regierung, wollen die Konstitution nach ihren Privatgefühlen auslegen und ausbeuten. Das Volk wird hierzu missleitet durch seine Schreiber und Sprecher,

1. 29 avril 1832.

die, entweder aus Unwissenheit oder Parteisucht, die Begriffe zu verkehren suchen... »

« Hiebei... [dans la discussion sur la présidence], kam nun viel Schikane und noch mehr Unwissenheit zum Vorschein » (p. 109).

« Mit einer Inoffiziösität, die ich nicht billigen darf, wird bei dieser Gelegenheit, namentlich von dem « National », die Verantwortlichkeit des Königes behauptet, und in folgedessen seine Inviolabilität geleugnet » (p. 105).

Et finalement, condamnation du titre français de « Président du Conseil », la source de toute la dispute.

« Präsident des Konseils ist ein bestimmter Titel, der von den übrigen Ministern etwas allzu scharf scheidet. So z. B. bei der Frage von der Verantwortlichkeit der Minister gilt hier die Ansicht : dass der Präsident für Fehler in der Tendenz des Ministeriums, jeder andere Minister aber nur für die Fehler seines Departements verantwortlich sei. — Diese Unterscheidung und überhaupt die offizielle Ernennung eines Präsidenten des Konseils ist ein hemmendes und verwirrendes Gebrechen. Wir finden dieses nicht bei den Engländern, deren konstitutionelle Formen doch immer als Muster dienen*. » (p. 116).

Il faut que Heine lui-même pose la question de nouveau, afin d'écarter les principes et les conclusions erronés des Français :

D'abord, voyons quel est le principe du constitutionnalisme lui-même. C'est l'institution, la loi, à la place de l'arbitraire qui règne sous l'absolutisme :

« An die Stelle eines Selbstwillens, der leicht missleitet werden kann, sehen wir hier eine Institution, ein System von Staatsgrundsätzen, die unveränderlich sind » (p. 112).

Que disaient les journaux français d'autre ? Pour eux aussi, ce principe est le fond de tout l'argument :

National, 1^{er} mai 1832 : « S'il est une vérité que personne ne saurait... contester, c'est qu'il n'y a d'autorités légitimes que celles qui sont instituées en vertu des lois... Tout fonctionnaire, tout corps constitué, se trouve donc renfermé, pour ses attributions, dans un cercle dont il lui est interdit de sortir... Ces propositions sont d'une telle évidence, qu'il est impossible de les contester, sans se jeter dans le système du pouvoir absolu » ¹.

1. V. aussi *Constitutionnel*, 28 avril 1832. Cite Benjamin Constant. « Les trois pouvoirs politiques, tels qu'on les a connus jusqu'ici, le pouvoir exécutif, législatif,

Continuons : le roi, dans un régime constitutionnel, est légalement inviolable; mais pour que le roi reste inviolable, il faut que les ministres soient responsables; et pour que leur responsabilité ne soit pas et injuste et absurde, il faut qu'ils soient entièrement indépendants. L'inviolabilité du roi implique que sa neutralité.

Tous ces arguments sont tissés dans les discussions de l'opposition. Heine aurait pu apprendre de la presse française ce qu'il fait mine de lui enseigner :

« Dadurch, dass der König nicht selbst regiert, kann ihn auch bei schlechter Regierung der Volksunmut nicht unmittelbar treffen; dieser wird in konstitutionellen Staaten nur die Folge haben, dass der König andere und zwar populäre Minister erwählt... statt dass in absoluten Staaten, wo der König selbst regiert, ihn unmittelbar selbst der Unmut des Volkes trifft, und dieses, um sich zu helfen, genötigt ist, den Staat umzustürzen... Dadurch dass der König nicht selbst regiert, ist er auch nicht verantwortlich, ist er unverletzlich, inviolable, und nur seine Minister können wegen schlechter Regierung angeklagt, verurteilt und verstraft werden... »

Temps, 9 avril 1832. « Le roi veut toujours ce que veut le pays. Les ministres se sont-ils trompés, il répare leur erreur en changeant de système. En l'identifiant avec le système des ministres, c'est la royauté, c'est le sort de la dynastie, que l'on enveloppe dans une révolution ministérielle »

Constitutionnel, 28 avril 1832. (Cite Benjamin Constant). « Considérez le pouvoir exécutif, c'est-à-dire les ministres, comme un pouvoir à part, que le pouvoir royal est destiné à réprimer par la destitution... la responsabilité du pouvoir exécutif devient raisonnable, et l'inviolabilité du pouvoir royal est assurée ».

Temps, 1^{er} mai 1832. « Le *Journal des Débats* demande où est l'article de la constitu-

et judiciaire sont trois ressorts qui doivent coopérer, chacun dans sa partie, au mouvement général, mais quand ces ressorts dérangés se croisent, s'entrechoquent et s'entravent, il faut une *force* qui les remette à leur place... Il faut qu'elle soit en dehors, qu'elle soit neutre... La monarchie constitutionnelle a ce grand avantage qu'elle crée ce pouvoir neutre dans la personne du Roi. Le pouvoir législatif réside dans les assemblées représentatives... le pouvoir exécutif dans les ministres; le pouvoir judiciaire dans les tribunaux... Mais on perd cet immense avantage, soit en rabaisant le pouvoir royal au niveau du pouvoir exécutif, soit en élevant le pouvoir exécutif au niveau du pouvoir royal... » etc. Mais à quoi bon citer? Pour le *Temps*, le *Courrier français*, le *National*, le *Constitutionnel*, le principe énoncé par Heine fait le fondement de tous leurs raisonnements; mais il leur paraît si évident, il leur est si connu (et au public aussi), qu'ils ne pensent pas à le formuler. Ce sont les parties *nouvelles* de la question qui les tentent et les occupent.

« Die Minister... handeln selbständig... Ohne solche Freiheit des Willens wäre die Verantwortlichkeit der Minister, die sie durch die Kontrasignatur bei jedem Regierungsakte sich aufbürden, eine heillose Ungerechtigkeit, eine Grausamkeit, ein Widersinn, es wäre gleichsam die Lehre vom Sündenbocke in das Staatsrecht eingeführt. Aus demselben Grund sind die Minister eines absoluten Fürsten ganz unverantwortlich, ausser gegen diesen selbst; wie dieser nur Gott, so sind jene nur ihrem unumschränkten Herrn Rechenschaft schuldig..

« Man hat freilich nach dem Tode der Fürsten [Princes absolus] viele solcher Minister angeklagt und verurteilt; aber immer mit Unrecht. Enguerand de Marigny verteidigte sich in einem solchen Falle mit den rührenden Worten : « Wir als Minister sind nur die Hände und Füße, wir müssen dem Haupte, dem Könige, gehorchen » (p. 112-113-114).

tion de 1830 qui interdit au roi de présider le conseil. La réponse est facile : il suffit de lire l'article 13 de la Charte, qui déclare la personne du roi inviolable et les ministres responsables ».

Journal du Commerce, cité par le *Temps*, 2 mai 1832.

[Une feuille ministérielle prouvait « la responsabilité complète, pourvu que les actes de la volonté royale fussent accompagnés d'un contre-seing »]. « A ce compte, dit-il [*le Journal du Commerce*], le roi pourrait ...gouverner à la façon du grand Turc ou de don Miguel en prenant pour premier ministre un eunuque ou un barbier, tandis que le grand Turc et don Miguel savent très bien que toute responsabilité pèserait sur eux personnellement, le jour où ils cesseraient d'être les plus forts ».

Constitutionnel, 28 avril 1832 [Cite Benjamin Constant]. « Si on ne considérait [les ministres] que comme des agents passifs et aveugles, leur responsabilité serait absurde et injuste, ou du moins il faudrait qu'ils ne fussent responsables qu'envers le monarque de la stricte exécution de ses ordres... »

National, 7 mai 1832. « Nous répondrons [au *Moniteur*, qui avait prétendu que le contre-seing ministériel suffisait pour fixer la responsabilité, que par ce contre-seing les ministres de Charles X étaient responsables] que MM. de Polignac, Peyronnet, Chantelauze, et Guernon-Ranville n'ont pas pu nier leur signature, et qu'ils l'ont excusée en disant que leur respect pour la volonté absolue

de Charles X les avait déterminés. C'est là ce qui a sauvé leur tête ».

Comme on le voit, pas une nuance de la pensée heinéenne qui ne se trouve déjà dans les journaux français. Mais voyons sa conclusion :

D'après ces considérations, dit Heine, on verra que la question n'est pas de savoir si le roi peut présider le conseil, mais jusqu'à quel point il peut le présider? ¹

« Es kommt darauf an, ob er nur *honoris causa*, zu seiner eigenen Belehrung, ganz passiv, ohne aktive Teilnahme präsidiert, oder ob er als Präsident seinen Selbstwillen geltend macht, in der Leitung und Ausführung der Staatsgeschäfte? » (p. 114).

Puis viennent les reproches adressés aux journaux qui affirment la responsabilité ².

Comme si toute l'argumentation des journaux français n'avait pas été qu'ils *savaient* à quoi s'en tenir sur la passivité du roi! qu'ils *savaient* que le roi influençait vigoureusement les débats du Conseil! Et Heine n'a-t-il pas rapporté lui-même les circonstances par lesquelles ils le savaient? C'est qu'on avait déjà eu l'expérience de la présidence du roi, et on connaissait ses habitudes. Cette présidence avait, à la connaissance de tous, jeté assez de trouble dans le travail des premiers ministères du règne. « De toutes les causes qui paralysèrent le ministère Laffitte, dit le *Courrier français*, cité par le *Temps*, 29 avril 1832, et qui le firent dévier au point de rendre praticable le système du 13 mars, celle-là [la présidence du Conseil par le roi] fut, sans aucun doute, la plus active et la plus efficace ». « Dès le lendemain du 7 août, dit le *National*, 4 mai 1832, le roi s'empara de la présidence du Conseil.. La présidence de M. Laffitte interrompit de droit, mais non de fait, la présidence royale. On se souvient de ces fameuses épêches qui furent connues de la présidence occulte et irresponsable, avant de l'être de la présidence titulaire et respon-

1. « Der Streit über die Präsidentsur, wie er in den hiesigen Verhältnissen zum Vorschein kam, minder die Frage betreffen sollte : ob der König das Conseil präsidieren darf? als vielmehr : inwiefern er es präsidieren darf » (p. 114).

2. V. ci-dessus, p. 128, citation de p. 105.

sable... La cour trouva dans le ministère Laffitte un petit noyau de camarilla qui conserva en réalité la direction des affaires, en brouillant ou en entravant les mesures du cabinet responsable ».

Et Heine de faire écho :

« Der König hat nämlich sich selber sehr oft die Präsidentur zugeteilt, namentlich im Beginne seiner Regierung; dieses war für die Minister immer ein fataler Umstand, und die damaligen Missshelligkeiten sind meistens daraus hervorgegangen ».

C'est pour cela que Casimir Périer s'était, dès le début de son ministère, opposé à la présidence du roi, et qu'il avait créé ce nouveau titre et cette nouvelle fonction de président du Conseil, afin qu'il ne fût plus possible de s'abriter derrière une fonction anonyme, tout en dictant la politique des ministres. De là la théorie que la présidence du Conseil entraînait une responsabilité spéciale, celle de la tendance générale de la politique du ministère, tandis que les ministères de chaque département n'avaient que la responsabilité chacun de son département. Innovation nécessaire, afin d'éviter un mal plus grand, celui d'une intervention irresponsable dans la direction générale du cabinet :

« Dans tout cabinet, dit le *Temps*, 2 mai 1832, un éditeur responsable est aussi nécessaire au système général qu'à chaque département. Cette doctrine peut paraître neuve à quelques esprits : il y a longtemps qu'elle est écrite dans les faits ». « On concevrait encore, dit le *Courrier français* cité par le *Temps*, 29 avril 1832, un ministère sans président, si cette funeste habitude de la présidence du roi n'eût point été établie dès le principe et non suffisamment déracinée par la volonté que M. Périer apporta en entrant au ministère. Mais dans l'état actuel un ministère sans président n'est point un ministère, c'est un leurre offert au pays... » Et le *Constitutionnel* se plaint de ce que, le roi continuant de présider le Conseil, « le gouvernement allait rentrer dans le système inconstitutionnel qui précéda le 13 mars, et dont M. C. Périer l'avait fait sortir » (cité par le *Temps*, 28 avril 1832). « Le *Moniteur* publie aujourd'hui de longues réflexions, dit le *Courrier français*, 7 mai 1832, pour établir qu'un président du Conseil n'est point nécessaire... que la responsabilité

ministérielle demeure aussi réelle, aussi effective en l'absence d'un président qu'elle peut l'être avec un ministère constitué comme le fut celui du 13 mars.

«... *Nous réduisons la question à ce qu'elle est réellement, une question de fait**. Cette question de fait, nul ne l'a prise plus à cœur, nul ne l'a posée plus nettement, nul n'a plus concouru à en occuper le public, que le chef du ministère du 13 mars ».

De même Heine : « Périer allein hat sich solchen Eingriffen zu widersetzen gewusst : er entzog dadurch die Geschäfte dem allzu grossen Einflusse des Hofes » (p. 109).

Mais pourquoi alors attaquer le titre spécial de président du Conseil, et en faire une preuve de l'incapacité constitutionnelle des Français¹, et pourquoi décrier les arguments des journaux français, qui affirmaient la responsabilité du roi?

Il est vrai qu'aussitôt après avoir donné la clé de la discussion, c'est-à-dire, ce qu'avait été la présidence du roi dans le passé, Heine se reprend : « Der König schien jetzt gerechtfertigt, wenn er selbst die Präsidentschaft des Konseils übernahm » (p. 109). Le roi serait *justifié* quand on vient de donner les raisons pour lesquelles il ne l'était pas? C'est le commencement de la longue dissertation par laquelle Heine veut séparer la discussion sur la présidence de ce qui la tranchait et l'envenimait à la fois, de ce qui la rendait active et dangereuse, l'argument de fait, la responsabilité déjà encourue par le roi. Après avoir dit, avec une parfaite déraison, que la présidence du roi paraissait *justifiée*, la discussion ainsi renouvelée, Heine se plonge dans un argument abstrait. C'est ainsi qu'il ôte aux arguments leur force dynamique, leur puissance motrice. Tout est atténué, ralenti, lorsqu'à la fin de la discussion abstraite, nous arrivons à constater qu'en fait, le roi intervient dans les débats du conseil, qu'en fait il est responsable. Conclusion identique à celle de l'opposition, qu'on condamne; seulement Heine l'énonce, non pas avec force, mais avec indulgence, avec une douce ironie. Tout son art a consisté à morceler l'argument, c'est comme un fort faisceau qu'on brise et dont on distribue les pièces de loin en loin. Rien n'est plus rusé que cette apparente confusion, que cette apparente incapacité de raisonner juste; que cet apparent gâchage de l'argument.

1. V. ci-dessus, p. 128, citation de p. 116.

La conclusion pourrait bien être modelée d'après un passage du *National* :

« Aber Ludwig Philipp, wenn wir seine Lage billig ermessen, möchte doch nicht unbedingt zu tadeln sein, dass er beim Regieren ein bisschen nachzuhelfen sucht. Er weiss, seine Minister sind keine Genies... Die faktische Erhaltung seiner Macht scheint ihm die Hauptsache. Das Prinzip von der Inviolabilität muss für ihn nur ein sekundäres Interesse haben. Er weiss, dass Ludwig XVI, kopflosen Andenkens, ebenfalles inviolabel gewesen. Es hat überhaupt in Frankreich mit der Inviolabilität eine eigene Bewandnis. Das Prinzip de Inviolabilität ist durchaus unverletzlich. Es gleicht dem Edelstein in dem Ringe des Don Louis Fernando Perez Akaiba, welcher Stein die wunderbare Eigenschaft hatte: wenn Ein Mann, der ihn am Finger trug, vom höchsten Kirchturme herabfiel, so blieb der Stein unverletzt » (p. 115).

National, 7 mai 1832. « L'être abstrait et inviolable qui figure sous le nom de roi dans les constitutions de 1791, 1817 et 1830 est très difficile à imaginer, à concevoir, le lendemain d'une révolution... Le roi Louis Philippe s'est trouvé... dans une position de roi toute particulière... Le pays voit... que le roi fait beaucoup plus par lui-même que par ses ministres; il comprend, comme nous qu'il n'en peut guère être autrement dans une monarchie qui naît à peine... Le chef de la dynastie de juillet se défie et veut faire par lui-même. Qui pourrait ne pas trouver cela bien naturel après ce que nous avons tous vu? »

C'est ainsi que Heine a voulu être indulgent avec Louis-Philippe, et il n'aboutit à la conclusion de l'opposition française qu'après en avoir ôté tout le venin; il livre cette conclusion comme une réflexion pleine d'urbanité et d'ironie; il en a ôté tout lien avec le passé ou l'avenir, avec la politique intérieure ou extérieure du régime, dans le passé ou dans l'avenir. Il a protégé le roi et la monarchie en discréditant, bien à tort, les arguments de l'opposition, qu'il accuse de chicane et d'ignorance.

Il s'est donc dérobé à la nécessité de choisir la république.

Mais si Heine a renoncé à ses passions et à ses désirs d'opposition, désirs en politique intérieure et en politique extérieure, si cette nouvelle indifférence lui permet le sang-froid

qu'il montre quand le secret du régime est livré, quand Louis-Philippe se déclare auteur de la politique de son règne ¹, il n'est pas devenu non plus un idéaliste du juste-milieu. Il n'oppose plus au juste-milieu une idée générale; mais bien un pessimisme universel, et des critiques particulières. A cet égard, il continue de suivre et de reproduire la polémique de l'opposition française.

« Nicht einmal durch den Tod ² Périers kann der Staat genesen* » (p. 106).

Quotidienne, 10 mai 1832; « La France, minée par une maladie de langueur, a eu une rechute ».

Méconnaissance de la constitution aussi grande chez les partisans du régime que chez l'opposition : c'est ainsi que, dans le choix d'un nouveau premier ministre, on songeait surtout aux hommes qui pourraient tirer parti de la constitution, et, sans la violer ouvertement, la faire servir aux besoins de la nouvelle Restauration ³. On n'avait pas osé songer à Villèle, mais on avait bien songé à Decazes. Mais on craignait que Decazes n'amenât avec lui au gouvernement toute la Restauration; de peur d'être forcée à céder sa place à l'ancienne cour, la nouvelle a dû renoncer à l'idée d'un Decazes.

« Nach den Begriffen solcher Leute ist derjenige der grösste Minister, der mit den neuen constitutionellen Formeln ebenso viel auszurichten vermag, wie man sonst mit den alten Formeln des alten Regimes durchzusetzen wusste. Ein solcher

National, 29 avril 1832. « On voyait dans M. de Villèle comme la seconde personnification du roi Louis XVIII... le même goût pour la déception, avec un sentiment assez juste du parti qu'on pouvait tirer d'une constitution en la tortu-

1. Cf. *Courrier français*, 29 avril 1832. « Il y a longtemps que le public suivait que M. de Talleyrand correspondait beaucoup plus avec les Tuileries qu'avec le ministère des affaires étrangères et que cette honteuse direction de la politique intérieure, que les ministres ont défendue avec tant de peine et de désavantage, n'était point leur fait... Le ministère formait une espèce de paravent derrière lequel s'élaboraient les actes auxquels il prêtait son nom... Aujourd'hui on juge à propos de lever le rideau derrière lequel se cachait la réalité ».

2. Cf. *National*, 24 avril 1832. « M. Périer... vivra pour sa famille et pour ses amis... mais il est mort pour la politique » (Périer n'était pas encore mort).

3. « Die Regierung wird dazu missleitet [à la mésinterprétation de la constitution] durch jene Fraktion der Aristokratie die... das Repräsentativsystem als einen modernen Aberglauben betrachtet, woran das Volk nun einmal hänge... » (p. 107)»

Minister war Villèle, an den man jedoch jetzt, als nämlich Périer erkrankte, nicht zu denken gewagt. Indessen man hatte Mut genug, an Decazes zu denken. Er wäre auch Minister geworden, wenn der neue Hof nicht gefürchtet hätte, dass er alsdann durch die Glieder des alten Hofes bald verdrängt würde. Man fürchtete, er möchte die ganze Restauration mit sich ins Ministerium bringen » (p. 108).

rant, et de l'impossibilité de sortir à force ouverte du régime de légalité que la France avait su trouver dans la Charte octroyée.

Même journal, 23 avril 1832. « Quant à rentrer en pleine restauration, s'adresser à M. Decazes... c'est encore un parti plus désespéré... Il faudrait un certain courage à la royauté de juillet... pour prendre à sa charge le bagage politique de M. Decazes ».

Quotidienne, 19 avril 1832.

« Nous ne voyons pas ce que le juste milieu gagnerait à avoir M. Decazes et ses amis ».

Guizot aussi, selon Heine, aurait été un premier ministre doué de beaucoup de talent et de bonne volonté, où il s'agissait de tirer parti de la constitution « en la torturant ». Les formules constitutionnelles, les exemples parlementaires de l'Angleterre, lui servaient à cacher des velléités tout à fait absolutistes, et à revêtir les choses les plus illégales d'un ordre légal¹.

Ces opinions sont le résumé d'un article remarquable qui venait d'être publié dans la revue républicaine, la *Revue des Deux-Mondes*, article où Lerminier analysa psychologiquement l'œuvre et les tendances de Guizot². On y releva d'abord le désir de pouvoir qui était au fond de toutes les théories guizotiennes :

« Nous pouvons sur-le-champ, Monsieur, saisir un des traits principaux qui caractérisent l'historien de la *révolution d'Angleterre*; je veux dire l'amour du pouvoir, l'ambition de le fonder et de le manier, le besoin d'en faire partie... une inépuisable condescen-

1. « Auch diesem wird viel zugetraut, wo es gilt, unter konstitutionellen Namen und Formen die absolutesten Gefüste zu verbergen... Dieser Verfasser einer englischen Geschichte und einer französischen Synonymik versteht aufs meisterhafteste, durch parlamentarische Beispiele aus England die illegalsten Dinge mit einem *ordre legal* zu bekleiden, und durch das plump gelehrte Wort den hochfliegenden Geist der Franzosen zu unterdrücken » (p. 108).

2. *R. D. M.*, avril, 1^{re} quinzaine 1832. « Lettres philosophiques adressées à un Berlinoise ». IV « De l'école appelée doctrinaire M. Guizot ».

dance pour ce qu'il appela souvent les *nécessités*; une politique... par-dessus tout gouvernementale, et qui a pour maxime que le véritable homme d'état doit retenir place, influence, crédit, position, espérance, occasion, chance, le plus longtemps possible. » (« Absolutesten Gelüste ».)

Puis on montra comment ces besoins de tempérament s'appuyaient sur la théorie de la perfection du système constitutionnel anglais, et sur certaines théories à l'appui de la constitution anglaise, sur les *droits qu'avaient les gouvernements*, aussi bien que les peuples et les individus.

« Quand la maison de Bourbon travailla à s'asseoir en 1814 et en 1815... M. Guizot apporta ses efforts personnels pour fonder le gouvernement du roi tant sur la doctrine de la légalité que sur l'imitation de quelques idées et de quelques formes anglaises : maître des requêtes, conseiller d'état, écrivain, il se donna tout entier à des combinaisons parlementaires, à des finesses ministérielles, à des compromis ingénieux peut-être, mais, à coup sûr, impuissans... « Il ne suffit pas, a écrit M. Guizot, à la société, que le droit se rencontre dans les citoyens, elle a besoin qu'il réside encore dans le gouvernement... L'idée du droit entraînant nécessairement celle d'une relation, il faut que les droits soient réciproques. pour qu'ils se forment et se limitent les uns par les autres... » Qu'est-ce donc qu'un droit qui réside dans le gouvernement, la société mise à part? »

[« Unter konstitutionellen Namen und Formen... durch parlamentarische Beispiele aus England die illegalsten Dinge mit einem *ordre légal* zu bekleiden »].

Guizot est nécessairement opposé à la Révolution française, avec de telles velléités il doit la haïr. Sa pensée est nécessairement antinationale, antifrançaise; il est l'ennemi juré du génie français :

« Au XVIII^e siècle... plusieurs esprits bornés et libéraux s'accordaient en France à considérer l'Angleterre comme une école, non seulement à étudier, mais à imiter,... mais 89 déçut leur espoir, comme 1830 a déconcerté les vues de leurs successeurs... Ni la Convention, ni l'Empire n'étaient des époques favorables aux traditions britanniques... Quand la révolution de 1830 survint, elle trouva l'école [anglaise] communément appelée *doctrinaire*, florissante, et M. Guizot, chef reconnu de l'école... Alors l'école que vous savez, mise hors de sa sphère, tout à coup face à face avec une révolution victorieuse qui a repris ses couleurs et son cours,... n'a pour elle ni prompt intelligence ni chaud enthous-

siasme; elle tâtonne quand il faudrait courir... Si on s'inspire des théories de liberté, des passions d'honneur national, M. Guizot répliquera qu'on ne se gouverne ni avec des théories ni avec des passions... Désormais cet homme d'état, s'armant d'une légèreté hardie, ne se refusera ni le paradoxe ni le sophisme... Quel changement, Monsieur, depuis notre dernière révolution! Cette société au développement de laquelle on se vouait, on la déclare révolutionnaire, insensée... Si par un instinct qui sera fécond, la France fait disparaître de sa constitution politique le dernier obstacle à la pratique de l'égalité, on la répute folle; *l'anarchie va croissant autour de nous*, s'écrie M. Guizot... Une génération nouvelle... travaille à se mettre en état de lui demander [à l'école doctrinaire] compte un jour des mépris prodigués à la France et à son esprit nouveau... Plutôt que de croire la France stupide, pensez plutôt que cette école se trompe. A qui donc l'avenir? Aux opinions de quelques hommes ou au génie d'un grand peuple? »

[« Durch das plump gelehrte Wort den hochfliegenden Geist der Franzosen zu unterdrücken »].

Pourquoi Heine appelle-t-il Guizot, le *quasi père* des doctrinaires nouveaux? ¹

Il y avait, selon un article du *Revenant*, deux espèces de doctrinaires, les anciens et les nouveaux, les pères et les fils. Les anciens, doctrinaires de la restauration, en partisans de la légitimité, s'étaient retirés à la révolution de juillet : leurs fils avaient pris leur place; c'étaient là les nouveaux doctrinaires. Ainsi Royer-Collard, doctrinaire père « s'abîme dans sa perruque et dans sa consternation », « ne monte plus à la tribune »; mais son fils Hippolyte Royer-Collard « péroré dans les salons », « a des gants jaunes, une canne à pomme d'or », et accepte une place sous le nouveau régime ². Mais, comme on voit, Guizot n'est qu'un *quasi-père*, puisqu'il continue à jouer le rôle de doctrinaire sous la monarchie de juillet, après avoir été doctrinaire sous la légitimité. Il n'y a que l'article du *Revenant*, à notre connaissance, pour expliquer cette phrase de Heine : « Quasivater der neueren Doctrinäre; » ce qui montre encore une fois comment il dépouillait la presse française. Le « quasi-père » est, comme « quasifett »,

1. « Dieser Quasivater der neueren Doctrinäre » (p. 108).

2. *Revenant*, 21 avril 1832. Pour la place que reçut Hippolyte Royer-Collard, V. Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 65 (Chef de la division du cabinet au ministère de l'Instruction publique).

une plaisanterie en style d'opposition, pour dire que tout est « quasi » sous la quasi-légitimité ¹.

Il est difficile de voir comment on peut, en condamnant les théories constitutionnelles de l'opposition, condamner en même temps celles du gouvernement. C'est pourtant ce que Heine sait faire. Le gouvernement, selon lui, cherche à interpréter la constitution selon ses désirs et ses besoins; tout comme l'opposition :

« Beide, Volk und Regierung, wollen die Konstitution nach ihren Privatgefühlen auslegen und ausbeuten » (p. 107).

En tant qu'elle s'applique au gouvernement, cette phrase est de l'opposition.

« On ne peut pas laisser passer, dit le *National*, 7 mai 1832... l'abus des prétendues doctrines constitutionnelles proposées par le *Moniteur*. Il demande si les véritables responsables des ordonnances de juillet n'ont pas été les signataires de ces ordonnances, et si le contreseing ministériel n'est pas, dans tous les cas, une responsabilité suffisante? »

Et le *National* continue en disant que les ministres de Charles X ont été sauvés parce qu'ils n'étaient pas libres. L'inviolabilité constitutionnelle du roi dépend donc de sa neutralité, de sa passivité.

Et quand le *Moniteur* essayait de prouver que la responsabilité du roi comme président du Conseil était contraire à la Charte, et « théorie nouvelle », le *National* répondit (6 mai 1832) :

« Personne que nous sachions ne s'est fondé sur la Charte de 1830 pour exprimer qu'il était convenable que la direction supérieure d'un cabinet fût avouée et responsable. On a dit seulement que si cette direction supérieure était telle qu'elle se cachât derrière l'irresponsabilité royale, il était impossible d'interdire à la presse son légitime recours contre la pensée qui exercerait quotidiennement son influence dans le conseil. Voilà en peu de mots la prétendue théorie nouvelle contre laquelle s'élève le *Moniteur* de ce matin ».

Mais, comme on le voit, en condamnant avec l'opposition « l'abus des doctrines constitutionnelles » du ministère, que

1. V. ci-dessus, p. 109, notes additionnelles, 5.

fait-on? On justifie les arguments de l'opposition; et ce sont ces arguments que nous avons reproduits en montrant que Heine fait écho ici au langage de l'opposition ¹. Cela montre encore une fois l'artifice de l'argumentation heinéenne.

Est-ce pour augmenter encore la confusion dans les idées du lecteur, que, après nous avoir raconté toute la dispute sur la présidence du Conseil par le roi, Heine nous dit que le roi a nommé Montalivet président du Conseil par intérim? Alors, où est la querelle? N'est-elle pas vidée, et le roi n'a-t-il pas cédé?

« Um jedoch dem fatalen Misstand einigermaßen abzuhefen, hat Ludwig Philipp eine Interimspräsidentur gestiftet, und den Herrn Montalivet damit bekleidet. Dieser wurde jetzt *auch** Minister des Innern » (p. 115).

Inexplicable contradiction! Et qui est inventée par Heine, car, précisément, Montalivet fut nommé ministre de l'intérieur, mais non pas président du Conseil ², ce qui fournit au *National* un nouvel argument pour soutenir la responsabilité et la fonction spéciale de président du Conseil. Serait-ce pour avoir mal lu et compris de travers cet article du *National*, que Heine, après y avoir puisé l'idée d'une présidence du conseil par intérim créée par le roi « Interimspräsidentur gestiftet » a encore ajouté que Montalivet avait été chargé de cette nouvelle présidence?

National, 29 avril 1832.

« Jusqu'ici on avait pu dire, pour couvrir la personne du roi, que la présidence du conseil n'était pas une fonction directe entraînant la responsabilité, et que le roi pouvait présider le conseil en personne sans que la presse eût droit de lui attribuer une participation personnelle aux affaires. Mais l'ordonnance de ce matin en conférant à M. de Montalivet le ministère qu'exerçait M. Périer*, et en annonçant que M. Périer demeurerait chargé de la présidence, érige celui-ci en ministère distinct*... Tout ministère, tout département distinct suppose un ministère agissant et responsable. Aux termes de l'ordonnance de ce matin, M. Périer est le chef d'un nouveau département qui comprend et lie tous les autres... »

1. V. ci-dessus, p. 130-131-132-133.

2. V. *National*, 2 mai 1832 pour la nomination de Montalivet au ministère de l'Intérieur, et de Girod de l'Ain au Ministère de l'Instruction publique et des cultes.

En lisant cet article, il est tout juste possible, avec une extrême négligence et un extrême manque de clarté dans les idées, de recevoir l'idée que la nouvelle présidence du Conseil ainsi créée par le roi selon le *National*, a été conférée à Montalivet.

Sur les trois personnages politiques, Montalivet, Girod de l'Ain et le maréchal Soult, ce sont encore les dires de l'opposition que nous rencontrons, fidèlement reproduits, chez Heine :

« Man braucht diese beiden Leute [Montalivet et Girod de l'Ain] nur anzusehen, um mit Sicherheit behaupten zu können, dass sie keiner Selbständigkeit sich erfreuen... Der eine, Monsieur le comte de Montalivet, iste in wohlgeformter junger Mann, fast aussehend wie ein hübscher Schuljunge, den man durch ein Vergrößerungsglas sieht. Der andere, Herr Girod de l'Ain, zur Genüge bekannt als Präsident der Deputiertenkammer, wo er jederzeit durch Verlängerung oder Abkürzung der Sitzungen die Interessen des Königs zu fördern gewusst, ist das Devouement selbst » (p. 115).

National, 4 mai 1832. « Que trouve-t-on à dire de M. de Montalivet? qu'il a du *dévouement*. De M. Girod de l'Ain? qu'il est très *dévoué*, ce qui est très vrai, d'ailleurs... L'espèce de dévouement de M. Girod...consistait à rester toute la nuit, s'il l'eût fallu, pour faire voter les châteaux royaux et les fonds secrets, et à lever la séance avant cinq heures pour échapper à quelques votes d'économie ».

7 mai 1832 (même journal). « M. Girod (de l'Ain), ministre de dévouement et d'abnégation s'il en fut jamais... Toutes les fois qu'on verra un ministère composé d'infirmes physiques et morales, présidé par un roi qui se porte bien... on dira : Ce n'est pas le ministère, c'est une camarilla qui gouverne ».

Mode, avril 1832. « M. Montalivet le chérubin bouffi des écoles, lui, qu'on aurait cru placé à l'Instruction publique comme élève et non comme maître... un lycéen imberbe, à peine échappé des bancs de l'école » ¹.

1. V. aussi *Quotidienne*, 2 mai 1832. [Parlant d'une circulaire de Montalivet] : « D'insultantes figures de rhétorique. M. de Montalivet le ministre, n'aurait-il pas pu, sans se faire tort, les laisser à M. de Montalivet l'écolier? » 30 avril 1832 : « J'ai vu, de mes yeux vu, il n'y a pas huit ans, M. de Montalivet empereur à son tour

Suivant les dires de l'opposition, Heine dit que le maréchal Soult intrigue sans cesse pour avoir la présidence ¹.

C'est encore l'opposition que Heine cite sur l'inconvénient politique de l'interruption de la carrière de Casimir Périer. Mais notons qu'ici il la cite seulement. Avec Périer, on touche à des questions de principe; et il est amusant de noter comment Heine parle des *ennemis* de l'ancien président du Conseil comme s'il n'en avait pas été lui-même :

« Dass Périer durch die Cholera fällt, durch ein Weltunglück, dem weder Kraft noch Klugheit widerstehen kann, muss auch seine abgesagtesten Gegner missstimmen. Der allgemeine Feind hat sich in ihre Bundesgenossenschaft gedrängt, und von solcher Seite kann ihnen auch die wirkksamste Hülfeleistung nicht sehr behagen » (p. 106).

Il s'agissait pour l'opposition d'une démonstration de principes. Pour elle, le train de la politique du juste-milieu avait déjà détruit toutes les chances et toutes les occasions de la révolution en Europe; à l'intérieur aussi, plus d'élan révolutionnaire. Ce qu'il lui restait à désirer, c'était que Périer lui-même menât son système à bout, c'est-à-dire jusqu'à ce que le système se fût brisé. Alors, automatiquement, le principe révolutionnaire aurait été justifié par la catastrophe à laquelle aurait abouti son adversaire, et ce principe révolutionnaire pourrait recommencer sa carrière. Maintenant ce plan d'avenir était gâté. Il n'y aurait plus de démonstration de principes puisqu'on pourrait toujours dire que l'auteur du système aurait pu le mener à bien; que l'idée de Périer avait périclité aux mains de ses successeurs. Grande défaite pour l'opposition ².

Notons que Heine, tout en se donnant un air d'opposition en rapportant ces réflexions, se prononce en réalité *pour* le système :

dans sa classe, pourquoi ne serait-il pas principal ministre dans le Conseil maintenant?... Les compliments se croisent avec les épigrammes, les pétitionnaires se remuent... depuis son dernier prix M. de Montalivet ne s'était pas trouvé à pareille fête » 3 mai 1832; « M. de Montalivet... gouverne la France... En vérité ne serait-ce pas le cas de dire qu'elle tombe en enfance, cette révolution qu'on place sous la tutelle d'une camarilla de collège? »

1. V. *Courrier français*, 5 mai 1832, même journal cité par la *Quotidienne*, 2 mai 1832. *National*, 3 mai 1832.

2. V. ci-dessous, p. 143, note 1.

« Wenigstens können jetzt seine Freunde prahlen, er hätte, intervenierte nicht die Cholera, alle seine Vorsätze durchgeführt » (p. 106) ¹.

Mais, la phrase précédente :

« Vermochte er auch nicht mit Leichtigkeit den Bogen des Odysseus zu spannen, so hätte er doch vielleicht, wo es Not tat, mit Anstrengung aller seiner Spannkraft das Werk vollbracht » (p. 106).

Tendre l'arc d'Ulysse, est toujours œuvre *méritoire*. Et tendre l'arc d'Ulysse, n'était-ce pas précisément le système de Casimir Périer, vu par ses admirateurs? N'était-ce pas précisément l'œuvre de Casimir Périer, selon la définition des journaux d'opposition, si cette définition avait été réinterprétée par les partisans du système? ² Donc Heine est contre eux, et pour l'œuvre de Casimir Périer.

1. V. *Courrier français*, 13 avril 1832. « [Les résultats du système Périer] sont tels que, dans la conviction générale, ils nous conduisent à une crise qu'on redoute, parce qu'on n'en prévoit ni la nature, ni la durée, ni les suites. Dans une telle position, il est naturel que tout le monde désire voir ceux qui nous ont conduits au point où nous sommes, rester sur la scène jusqu'au dénouement.. Il faut donc qu'ils portent jusqu'au bout le fardeau qu'ils ont cherché à rendre accablant pour qui voudrait s'en charger à leur défaut. C'est dans ce sens que les adversaires de M. Périer, indépendamment du sentiment qui leur interdit de souhaiter la mort d'un homme qui a pu seulement se tromper, font des vœux pour qu'il ne quitte pas le timon des affaires au moment où se compliquent le plus gravement les difficultés qu'il a affecté de dédaigner. La machine est montée pour son système, cour, administration, fonctionnaires, diplomatie, tout est façonné à son esprit et deviendrait obstacle pour un système nouveau... Il n'est pas aujourd'hui un homme doué de raison qui consentît à accepter son héritage. L'expérience ne serait pas complète, si d'autres se chargeaient de mettre à fin [sic] l'œuvre déjà si avancée de M. Périer; on dirait qu'il a disparu trop tôt, et que, s'il eût vécu, le dénouement eût été différent. Sous sa direction son système ne s'altérera pas, il arrivera entier au but vers lequel il marche; rien n'affaiblira l'autorité de la leçon qu'il prépare au monde, et dont malheureusement la France est encore condamnée à faire les frais.

« Non, la présence de M. Périer aux affaires n'est nécessaire ni à la France, ni à la révolution de juillet: elle l'est seulement à son système, qui ne peut être suffisamment apprécié que quand il aura porté tous ses fruits. Le dénouement de ce système, poussé dans tous ses développements, loin d'être un danger pour la révolution de juillet, en est devenu une des phases nécessaires, une des crises salutaires. Ce système, s'il tombait à moitié usé, ne laisserait après lui qu'une situation compliquée, embarrassée, inextricable. Quand il aura fourni toute sa carrière, il léguera sans doute à la France bien des maux et des embarras; mais du moins la position sera nette, et le remède clairement indiqué ».

V. aussi *Quotidienne*, 6 mai 1832 et *France Nouvelle* citée par le *Temps*, 1^{er} mai 1832 (Pour les « vanteries » des amis de Périer).

2. *Quotidienne*, 6 mai 1832. « Comment M. Casimir Périer serait-il sorti du combat qu'il a engagé avec la liberté de la presse et qu'il a soutenu jusqu'ici au moyen de

Tendre l'arc d'Ulysse, quant à l'œuvre de Casimir Périer, c'était essayer de maîtriser la révolution à l'extérieur et à l'intérieur, c'était surtout essayer de renverser le précédent de juillet 1830, celui de la victoire remportée par le peuple contre l'armée régulière. C'est pour cela que le gouvernement avait déployé une telle force militaire à Lyon et à Grenoble,¹ et cette politique, que Heine avait flétrie avec tant de force dans son cinquième article², maintenant il en parle avec sympathie. Preuve définitive qu'il a déserté ses idées démocratiques et propagandistes de la veille.

Profondément pessimiste à l'égard de la France, ne croyant ni à la vertu du juste-milieu, ni à celle de l'opposition, c'est un grand homme, un dictateur que Heine appelle de ses vœux. Lui qui condamnait quelques semaines avant le bonapartisme en faveur de la démocratie³, c'est un 18 brumaire qu'il souhaite maintenant.

En comparant l'époque au Directoire, Heine suit encore la

violences étranges? » *Temps*, 1^{er} mai 1832. « M. Casimir Périer est le seul homme ayant acquis de la réputation par une longue opposition qui ait osé s'avouer hautement pour lutter de front contre la révolution de juillet. Il y allait de bonne foi... Elle lui a brisé la cervelle... Il a succombé à mesure qu'il comprenait que cette révolution, si petite à ses yeux, parce qu'il ne la jugeait que par ce qui s'était passé dans les rues, n'avait pourtant pas reculé d'un pas pendant son ministère ». *Quotidienne*, 2 mai 1832. « M. Périer était l'homme le plus fort, ou plutôt le seul homme fort, que le Palais-Royal pût opposer à la révolution de juillet en rompant avec elle ».

1. *Temps*, 5 mai 1832. « Ce qui distingue la révolution de juillet de toutes les autres révolutions est le triomphe de la force civile sur la force militaire. C'est là le grand événement qui a frappé l'Europe et qu'elle ne pardonnera pas à la branche aînée des Bourbons... Le jour où il serait avoué que toute la politique repose sur la force du nombre, que les majorités sont dans les nations et non dans ceux qui les représentent, n'importe à quel titre, il s'ouvrirait une ère nouvelle et incalculable dans ses conséquences. Rétablir l'ascendant de la force militaire en évitant la guerre civile, est une opération d'une extrême difficulté dans un pays soumis depuis quarante ans à la conscription, où il y a par conséquent dans la population plus de militaires sans uniforme que de militaires enrégimentés. C'est pourtant à ce dernier résultat que devait arriver le ministre du 13 mars, d'après les idées de force qui le dominaient.

« Nous ne demandons pas s'il a réussi, mais seulement s'il a fait des progrès? En allant au fond des événements de Lyon et de Grenoble, la réponse serait facile à faire; mais il y aurait imprudence ».

2. V. ci-dessus, p. 91-92, et Heine, p. 73 (art. V).

3. « Wenn man in der Folge den Napoleon wieder hinaufsetzt auf die Vendôme-Säule, so steht er dort nicht mehr als Imperator... sondern als ein durch Unglück gesühnter und durch Tod gereinigter Repräsentant der Revolution, als ein Sinnbild der siegenden Volksgewalt » (p. 87). « Lebte er noch, so müsste ich ihn ja bekämpfen helfen » (p. 40).

polémique de l'Opposition¹; mais l'opposition n'appelait pas comme lui, un Napoléon et un coup d'Etat : c'est parce qu'elle savait probablement que les grands hommes viennent rarement quand on les appelle. Mais cet « homme désiré » dont parle Heine, aurait pu tout aussi bien être Henri V. En parlant aussi vaguement : « Wer ist dieser rechte Mann? ich weiss es nicht » (p. 106), Heine ne laisse pas d'admettre cette ambiguïté Périér est impossible à remplacer : « Jetzt wo er durch andere ersetzt werden soll, musste diese Grösse bemerkbar werden » (p. 106).

« Was wird aber aus Frankreich werden? Nun ja, Frankreich ist jene harrende Penelope, die täglich webt und täglich ihre Gewebe wieder zerstört, um nur Zeit zu gewinnen bis zur Ankunft des rechten Mannes. Wer ist dieser rechte Mann? Ich weiss es nicht. Aber ich weiss... er wird das Haus säubern von der grossen Unordnung » (p. 106-107).

Quotidienne, 1^{er} mai 1832.

« C'est là une véritable vacance gouvernementale déterminée par l'impuissance réciproque des hommes de la doctrine et des hommes de la propagande. Il y a dans ce fait, une preuve patente, irrécusable, de l'épuisement de la révolution de juillet, qui, par la voix de tous les partis à la fois, est obligée de réclamer un *statu quo* misérable, parce que la force gouvernementale manque au libéralisme par tous les bouts* ».

21 avril 1812 : « On demandait à un grand homme mourant dans un temps de confusion et de malheur : *A qui laissez-vous l'empire?* Il répondit : *Au plus digne.* »

« Il y a une loi politique sous ce mot. »

Et le *Revenant*, journal légitimiste, aussi bien que le *Temps*, comparait le juste-milieu au Directoire, et prophétisait allègrement sa chute². C'est à de telles ambiguïtés qu'un auteur

1. « Wie unser jetziger Zustand, wo die Schwäche regiert, ganz der Zeit des Direktoriums ähnelt » (p. 106). Cf. *Temps*, 29 avril 1832. La revue ministérielle, comme pour combattre la polémique bonapartiste, publia « Une scène du 18 Brumaire », scène réaliste, destinée à désenchanter la gloire de ce grand jour. (*Revue de Paris*, avant-dernier numéro, avril 1832).

2. V. *Revenant*, 7 mai 1832. « Gouvernement Juste-Milieu », « Le Directoire ».

libéral se prête quand il nous offre des solutions aussi vagues et aussi équivoques des problèmes du jour.

Faillite du constitutionalisme en France :

« Man wird alsdann über Verletzung der Konstitution schreien, wie einst im Rate der Alten, als ebenfalls der rechte Mann kam... aber wie dieser entrüstet ausrief : « Konstitution ! Ihr wagt es noch, Euch auf die Konstitution zu berufen, Ihr, die Ihr sie verletzt habt am 18. Fructidor, verletzt am 22. Florial, verletzt am 30. Prairial ! » so wird der rechte Mann auch jetzt Tag und Datum anzugeben wissen, wo die Justemilieu-Ministerien die Konstitution verletzt haben ¹ » (p. 107).

De telles espérances équivalent au désespoir. Et c'est à peu près la conclusion de cet article remarquable, qui assurément marque une transition dans *Französische Zustände*. La conclusion quant à la France. Car si Heine désespère du régime libéral en France, il n'en désespère pas d'une façon générale. Son article a deux faces. Il y a d'un côté l'éloge abstrait du constitutionnalisme, et de l'autre les preuves multiples de ce que, dans le cas particulier qu'on discute, le constitutionnalisme a fait faillite.

Pourquoi cette double face ?

L'éloge du constitutionnalisme est à l'usage de l'Allemagne. Justement le mouvement libéral en Allemagne attirait l'attention générale ; les fêtes de Hambach allaient avoir lieu. Les journaux français, pendant ces semaines, consacrèrent de nombreux articles à l'agitation pour le constitutionnalisme qui se faisait dans les divers Etats allemands². Il était temps

1. Même idée dans le *Temps*, 25 avril 1832. Sur Montalivet exerçant les fonctions de ministre du commerce et des travaux publics. « Nous chercherions en vain dans la partie officielle de ce même *Moniteur* l'ordonnance qui lui confère cette attribution et le contre-seing... Veut-on savoir en quelle forme ont été rendues ces autorisations et à quel point on y a tenu compte, non seulement de l'irresponsabilité, mais encore de la dignité royale ? [Cite un rapport de M. Barthe]... Ainsi ce n'était pas assez d'exposer l'autorité à voir ses actes contestés et viciés par défaut de forme, il fallait encore que le choix du suppléant fût indiqué notoirement au nom d'un ministre que la maladie rendait incapable de réunir deux idées, et que cette indication fût exprimée par le suppléant lui-même !... *De telles légèretés caractérisent suffisamment une époque** et une administration ».

2. V. *Constitutionnel*, 7 avril 1831, « Tous les yeux aujourd'hui sont fixés sur l'Allemagne ». Raconte les efforts faits dans le Wurtemberg, dans le duché de Bade, en Bavière, dans la Saxe, pour obtenir le régime légal intégral. 21 avril 1832. Article sur l'Allemagne telle que l'a faite le Congrès de Vienne (L'œuvre inique du

que le truchement de l'Allemagne en France et de la France en Allemagne, que le champion du progrès, des idées, du libéralisme, dît son mot.

C'est surtout sur l'avantage que donnait le régime légal contre l'aristocratie, contre les courtisans, que Heine insiste. Il y a ici un emprunt intéressant à signaler, de la *Némésis* de Barthélemy :

« Die Kunst der Höfe besteht darin, die sanften Fürsten so zu härten, dass sie eine Keule werden in der Hand des Höflings, und die wilden Fürsten so zu sämftigen, dass sie sich willig zu jedem Spiele, zu allen Posituren und Aktionen hergeben, wie die Löwen des Herrn Martin. Ach! fast auf die selbe Weise, wie dieser den König der Tiere zu zähmen weiss, indem er nämlich des Nachts seinem Käfige naht, ihn mit dunkler Hand in menschliche Laster einweiht, und nachher, am Tage, den Geschwächten ganz gehorsam findet : so wissen die Höflinge manchen König der Menschen, wenn er allzu sträubsam und wild ist, durch entnervende Lüste zu zähmen, und sie beherrschen ihn durch Mätressen, Köche, Komödianten, üppige Musik, Tanz und sonstigen Sinnenrausch » (p. 110-111).

Némésis, 18 décembre 1831.
« Le Député Ministériel ».
« ... Peut-être avez-vous vu dans le cirque hippodrome Martin, l'imitateur de l'Androclès de Rome
Entre ses deux lions s'avancer triomphant.
Son œil fascinateur domine les bêtes fauves;
Il entrait sans pâlir dans leurs sombres alcôves,
Comme dans un berceau d'enfants.

Aujourd'hui nous avons la clef de ces mystères :
Il se glissait, la nuit, au chevet des panthères,
Sous le linceul du tigre il étendait sa main;
Il trompait leur instinct dans la nocturne scène,
Et l'animal sans force à ce jongleur obscène,
Obéissait le lendemain.

« Voilà par quels moyens l'Onan du ministère
Exerce de sa main l'homme le plus austère,
Du tribun le plus chaste assouplit la vertu.
Il vient à lui, les mains pleines de dons infâmes;

Congrès de Vienne, contre laquelle s'insurgent les constitutionnalités du Midi) *Temps*, 4 mai 1832. « Etat de l'Allemagne ». Article sur le progrès du constitutionnalisme, 12 mai 1832, sur les efforts faits par la presse allemande.

Que veux-tu? lui dit-il, j'ai de
l'or, j'ai des femmes,
Des croix, des honneurs, que
veux-tu? »

Même comparaison chez Heine et chez Barthélemy; quelle puissance d'absorption chez celui-là! Il prend son bien où il le trouve.

L'idée d'opposer la monarchie constitutionnelle à l'aristocratie, idée depuis longtemps usée en France, intéressait toujours le libéralisme allemand¹, et en faisait l'aliment principal, à l'exclusion de tout ce que l'expérience française offrait de plus avancé et de plus mûr en fait de politique. Heine revient constamment² à cette idée. Et c'est aussi un caractère du libéralisme allemand de croire que la France n'offre pas l'exemple classique des expériences politiques, et qu'une idée qui s'est montrée inefficace en France, peut toujours être l'idéal ailleurs³.

Heine a toujours voulu écrire, autant que possible, en vue des mouvements de son pays. Il demande à ses amis en Allemagne de le tenir au courant de ce qui s'y passe. Il est désolé de toute lacune dans ses connaissances⁴. Jusqu'à sa mort, il a toujours voulu jouer son rôle d'écrivain allemand.

C'est ce qui explique la double face du septième article.

1. ROTTECK UND WELCKER, *Staatslexikon* (Bible du libéralisme allemand), 1840, t. X, p. 659 : Contre l'aristocratie, p. 662-663 : Pour la monarchie constitutionnelle.

2. V. *Beilage* zu art. VI, p. 156 et 158. *Zwischennote* zu art. IX, p. 148 et suiv.

3. *Staatslexikon*, t. IX, p. 1 : « Justemilieu : das falsche französische, und das wahre System der richtigen Mitte, und die Folgen jenes französischen Systems für Frankreich und Deutschland ». P. 28 : Qu'il ne faut pas pourtant attaquer le justemilieu français, puisque si celui-ci venait à tomber ce serait peut-être la perte de la saine vertu politique en Allemagne.

4. « Indessen... ist die Hauptabsicht dieser Zeilen, dich zu bitten, mir mal zu schreiben, wie es in Deutschland aussieht, mir immer zu schreiben, was dort vorgeht, so faktisch als möglich, und hauptsächlich politische Verhältnisse betreffend. Du tust zugleich ein patriotisches Werk, indem ich tätiger bin als du weisst, und oft im Dunkeln tappen muss. » An Merckel, 24 août 1832.

CHAPITRE VIII

Louis-Philippe et Casimir Périer : résumé

Article daté du 27 mai,
publié le 6 juin 1832

Réconciliation avec Louis-Philippe : sa vraie nature. — Opposition — Casimir Périer : opposition. — Réconciliation. — A quoi reviennent ces contradictions.

Ici s'annonce clairement la paix que Heine va faire avec Louis-Philippe. Au point de vue de l'opposition idéaliste, on l'avait accusé d'être aristocrate, quasi-légitimiste, partisan de la pairie héréditaire. On avait voulu voir en lui un roi tiraillé entre les deux principes contraires, le principe de l'ancien régime, et le principe révolutionnaire, et tendant de plus en plus vers le premier. Maintenant on se rabat sur la simple vérité : Louis-Philippe est un roi bourgeois. Il est curieux de voir avec quelle tranquillité Heine contredit ici toutes ses assertions sur le roi des Français :

ARTS I, II, III, IV, V.

ART. VIII

« Ludwig Philipp ist kein unedler Mann... der nur den Fehler hat, den angeborenen Neigungen seiner Geburtsge nossen nachzugeben* » (p. 30 Lesarten). Ludwig Philipp hat vergessen, dass seine Regierung durch das Prinzip der Volkssouveränität entstanden ist, und in trübseligster Verblendung möchte er sie jetzt durch eine Quasilegitimität... * zu erhalten

« Ich kann nicht umhin, hier zu erwähnen, dass man niemals an Ludwig Philipp den Grand Seigneur merkt* »

und dass in der Tat das französische Volk keinen bürgerlicher en Mann* zum Könige wählen konnte. Ebensovienig liegt ihm daran, ein legitimer König zu sein, und, wie man sagt, die Guizotsche Erfindung der Quasilegitimität war gar

suchen » (p. 30). « Dafür tue uns Ludwig Philipp... den einzigen Gefallen, ein *Bürgerkönig** zu bleiben. Eben weil er den absoluten Königen täglich ähnlicher wird, müssen wir ihm grollen » (p. 34). « Wir erblicken ihn am Ende im Schosse der Kirche, umsummt von Pfaffen, und umnebelt von Weihrauch » (p. 76). « Er kajo-lierte die Aristokratie, die ihn hasst, und beleidigte das Volk, das seine beste Stütze war. Seine Sympathie für die Erblichkeit der Pairschaft hat ihm die gleichheitssüchtigen Herzen vieler Franzosen entfremdet » (p. 81).

nicht nach seinem Geschmack » (p. 23).

Heine nous offre ces nouvelles opinions, contradictoires même verbalement aux anciennes, sans même dire qu'il y a eu changement; encore moins explique-t-il ce changement ¹. Changement tout naturel, dira-t-on; car on sait que la politique anti-idéaliste de Louis-Philippe différerait de la politique doctrinaire de Casimir Périer, et que les vues et la personnalité du roi n'ont pu se faire entendre qu'après la disparition du premier ministre ². Mais malgré la différence de forme et d'esprit, le système était toujours le même : « Nun ist der Leib begraben, aber das System lebt noch » (p. 122) ³.

1. Dans la préface des *Tagesberichte*, préface ajoutée après coup pour le livre *Französische Zustände*, Heine juge bien de remarquer le changement et de l'expliquer. « Im Beginn war ich gegen ihn gestimmt, weil ich ihn für einen Aristokraten hielt; später, als ich mich von seiner echten Bürgerlichkeit überzeugte, sprach ich schon von ihm viel besser » (p. 155).

2. « Périer m'a donné du mal, mais j'avais fini par le bien équiter ». Citation de Louis-Philippe par Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 192. « Alle ausser dem König, der sich beinahe « erleichtert » fühlte, wussten ja, dass es fast unmöglich war, ihn zu ersetzen. (1). Worte Ancillons im seinem Erlass vom 25 Mai. Er fügte hinzu : « Il emporte avec lui l'estime et les regrets de l'Europe ». Vgl. auch... Werthers Depesche vom 9, 20, 29 April und 4 Mai. « Le Roi ne sent pas très vivement la perte de M. C. Périer qui l'incommodait quelquefois par l'énergie de son caractère », sagte der preussische Gesandte... Sa Majesté se sent comme soulagé d'un poids depuis qu'elle peut influer plus directement sur le conseil ». HILLEBRAND, t. I, p. 337-338.

3. « Il [Louis-Philippe] aimait la popularité, et il était enclin à croire le public injuste envers lui; deux penchants qu'il a patriotiquement surmontés pour soutenir

Cette reconnaissance de la vraie personnalité et des véritables volontés de Louis-Philippe, c'est le signe de la fin de l'opposition systématique chez Heine. Belle découverte pour ceux qui s'opposaient au « système » que celle du caractère bourgeois de Louis-Philippe ! Cette découverte n'en était une que pour l'homme que les besoins d'une polémique que nous aurons à discuter plus loin ¹, avaient amené à construire une espèce de tête de Turc appelée par lui Louis-Philippe, et dont il fit la personnification de la politique qu'il attaquait. C'est Heine qui avait substitué Louis-Philippe, partout où les écrivains français disaient « ministère » ; c'est lui qui disait que Louis-Philippe avait « cajolé l'aristocratie » ², avait favorisé l'hérédité de la pairie ³, tandis que l'opposition ne parlait à cet égard que du ministère ⁴ ou des doctrinaires ⁵ ; car on savait que Louis-Philippe était ennemi de l'hérédité, que l'hostilité de Louis-Philippe à l'hérédité de la pairie avait été l'une des principales forces entraînant son abolition ⁶. Maintenant que Heine veut en finir avec les principes, il est facile de faire du vrai visage, soudain découvert, du personnage travesti, une occasion de modifier son opinion. Ainsi la tête de Turc nous a servi, d'abord à faire l'attaque selon nos propres conditions et nécessités, et dans nos propres règles ⁷, et puis à cesser cette attaque quand cela nous convient ; toujours on échappe à la réalité.

Mais si Heine a abandonné toute opposition idéaliste, systématique, et à idées positives, ce n'est pas qu'il soit tombé dans le juste-milieu. Loin de là. Il adoucit son opposition seulement dans la mesure où cela lui est nécessaire pour éviter une opposition positive, militante. Dans le dernier article, son refuge était la prétendue ignorance et déraison de l'op-

la politique qu'il jugeait bonne... * Il voulait avoir au moins le mérite de son sacrifice, et que la France sût bien que, si elle jouissait des bienfaits de l'ordre, de la liberté légale et de la paix, c'était à lui surtout qu'elle les devait ». Guizot, *Mémoires* ; t. II, p. 327.

1. V. ci-dessous, p. 166-167.

2. V. ci-dessus, p. 96.

3. V. ci-dessus, p. 95, note 3.

4. V. *National*, 5 mars 1832, « cajoleries ministérielles » (à l'égard de la pairie).

5. V. ci-dessus, p. 95-96.

6. V. D'ALTON-SHÉE, *Mémoires*, t. I, p. 236, 243, 244, 82.

7. V. ci-dessous. 166-167.

position française à l'égard de la présidence du conseil; maintenant, c'est le caractère « bourgeois » de Louis-Philippe. Sa critique du régime ne discontinue pas; mais c'est maintenant une critique cynique, ironique, désabusée, corrosive, critique pessimiste, sans espoir, sans perspective.

Ainsi, Casimir Périer mort, Louis-Philippe présidant le conseil et la politique du juste-milieu continuant son train, l'opposition affirmait naturellement que Louis-Philippe était le véritable auteur du système. Heine, après avoir dit : « Der Parteigeist ist ein Prokrustes, der die Wahrheit schlecht bettet » (p. 123), aboutit à cette conclusion : « Mais pour dire la vérité, je n'y ai pas nui » (p. 123). C'est la conclusion de l'opposition ¹, et Heine constate, sur un ton de tristesse : « Alle Beleidigungen, die Frankreich bisher erdulden musste, kommen jetzt auf Rechnung des Königs » (p. 123).

L'interprétation donnée par Heine de la royauté bourgeoise de Louis-Philippe est tout le contraire de flatteuse : Louis-Philippe a la ferme conviction, qu'il a inventé la royauté bourgeoise, il s'est procuré là-dessus un brevet d'invention, avec lequel il gagne dix-huit millions par an, somme qui dépasse presque le revenu des maisons de jeu de Paris, et il voudrait garder comme monopole pour lui et pour ses descendants un commerce aussi profitable ². C'est ainsi qu'on

1. « Einige Philippisten haben diese Meinung zuerst geäußert, damit man der selbständigen Kraft des Königs vertraue; damit man nicht wähne, er stehe ratlos an dem Grabe seines Beschützers » (p. 122-123). Cf. *Journal des Débats*, 15 mai 1832. « C'est une erreur étrange que de s'obstiner à confondre le système et le ministère du 13 mars, comme si le système était né et devait s'éteindre avec tel ou tel homme ». *Du Ministère du 13 mars*, par M. Constans (20 mai 1832), Lb⁵¹1343. « Mal à propos a-t-on qualifié de système le plan suivi par M. Périer, mal à propos le lui a-t-on attribué. Le Roi qui comprenait sa position, les besoins de la France, et les dispositions des cours étrangères, sentit bien qu'il ne pouvait laisser plus longtemps un libre cours à cette exaltation des esprits... il tenait que la paix était nécessaire à tous pour réparer les pertes de vingt ans de guerre ». « Viele Feinde des Königs bemächtigen sich jetzt dieser Meinung; es kommt ihnen ganz erwünscht, dass man jenes unpopuläre System früher als den 13. März datiert und ihm einen allerhöchsten Stifter zuschreibt, dem dadurch die allerhöchste Verantwortlichkeit erwächst » (p. 123). Cf. *National*, 20 mai 1832. « A la bonne heure... Nous tenons moins à savoir quel fut le plus coupable dans l'indigne déception du 13 mars, qu'à savoir quel est le vrai coupable, et il ne nous coûterait pas de trouver dans M. Périer l'instrument aveugle plutôt que le moteur ».

« Ich glaube nicht, dass Périer bei dem sogenannten System vom 13. März nur seinen ehrlichen Namen geopfert ». Cf. *National*, 28 avril 1832. « Périer... n'a fait que prêter son nom ».

2. P. 123-124.

peut comprendre et excuser la façon dont il s'est emparé de la présidence du Conseil.

Déplorable faiblesse du régime français révélée par les événements en Angleterre : à chaque vicissitude de la politique anglaise, une nouvelle combinaison ministérielle a été projetée en France :

« Was aber die Schwäche der Regierung am meisten offenbart, das ist eben, dass nicht das innere Landesbedürfnis, sondern ausländische Ereignisse die Erhaltung, Erneuerung oder Umgestaltung des französischen Ministeriums bedingen. Solche Abhängigkeit von fremdländischen Interessen zeigte sich betrübsam und offenkundig genug, während der letzten Vorfällenheiten in England. Jedes Gerücht, das uns in dieser Zeit von dort zuwehte, brachte hier eine neue Ministerkombination in Vorschlag und Beratung... Als man das britische Staatssteuer in Wellingtons Händen sah, verlor man ganz den Kopf, und man war schon im Begriff, des militärischen Gleichgewichts halber den Marschall Soult zum ersten Minister zu machen » (p. 124).

Quotidienne, 19 mai 1832. « Certes, c'est une chose humiliante pour notre fierté nationale, qu'il faille ainsi se mettre à la suite des événements qui interviennent chez nos voisins pour en augurer ce qui se passera de ce côté-ci du détroit, mais c'est là le sort de la France tel [*sic*] que le milieu l'a faite. La politique des gens du régime actuel n'est qu'une politique de reflet ».

Courrier français, 19 mai 1832. « M. le maréchal Soult avait été nommé président du conseil avant-hier soir. Quand la nouvelle de la rentrée de lord Grey aux affaires est parvenue à Paris, la nécessité d'avoir un président homme de guerre ayant été moins forte, on en est revenu à M. Dupin qui, la veille avait été ballotté avec le duc de Dalmatie ¹.

Quant à Casimir Périer, même étrange mélange pour lui de sympathie nouvelle et de critique dans le style de l'opposition. Cela fait l'ensemble que nous avons défini, la critique pessimiste.

Premier point : la politique de Casimir Périer a été une

1. V. aussi *Constitutionnel*, 19 mai 1832. « Les uns ont imaginé d'opposer M. le maréchal Soult à lord Wellington, parce qu'il fallait un militaire contre un militaire ». *Revenant*, 30 mai 1832 : « Si l'Angleterre fait ci, illuminez; si l'Angleterre fait ça, prenez le deuil; si l'Angleterre fait ci, tremblez; si l'Angleterre fait ça, rassurez-vous... Voilà un gouvernement national ». 21 mai 1832 : « Ils ont sauté pour lord Grey, puis sauté pour Wellington, les voilà qui *resautent* pour lord Grey. Quand sauteront-ils pour la France? »

politique d'homme de Bourse, qui s'est peu soucié de la patrie, du moment qu'il pouvait faire hausser les rentes : donc une politique basse et égoïste, *malhonnête* : « Casimir Périer hat Frankreich erniedrigt, um die Börsenkurse zu heben » (p. 117).

Ce qui s'accorde très bien avec ce qu'on disait dans le quatrième et le cinquième article :

« Sollte sich jedoch das Entsetzliche begeben, und Frankreich, das Mutterland der Zivilisation und der Freiheit, ginge verloren durch *Leichtsinn und Verrat** » (p. 63-64).

« Wenn er fällt, so fällt die ganze Bude, worin man die edelsten Hoffnungen der Menschen verschachert, und es fallen die Wechsel-tische und die Kurse und die Eigensucht und die Gemeinheit! » (p. 64.)

« Der Feldzug nach Belgien, die Blockade von Lissabon und die Einnahme von Ancona sind die drei charakteristischen Heldentaten, womit das Justemilieu nach aussen seine Kraft, seine Weisheit und seine Herrlichkeit geltend gemacht... In dem Boudoir einer galanten Dame ist noch immer mehr Ehre zu finden als in dem Comptoir eines Bankiers » (p. 73-74).

Et, à l'heure de la mort du premier ministre, Heine peint la Bourse, symbole de sa politique comme il vient de la définir. Ce portrait offre des ressemblances avec ceux de Barthélemy, qui en août 1831 et en février 1832, avait essayé de fixer en traits immortels l'image du temple de l'agio.

Même conception chez les deux poètes; la noblesse du temple et la bassesse de la fonction :

« Da stand der grosse Marmortempel, wo Périer wie ein Gott und sein Wort wie ein Orakel verehrt worden, und ich fühlte an die Säulen, die hundert kolossalen Säulen, die draussen ragen... Ich ärgere mich jedesmal, wenn ich die Börse betrete, dass schöne Marmorhaus, erbaut im edelsten griechischen Stile und geweiht dem nichtswürdigsten Geschäfte, dem Staatspapierenschacher... Napoleon hat es bauen lassen. In demselben Stile und Masstabe liess er

Némésis, 5 février 1832.

« Le jeu de la Bourse ».

« Je ferai cette fois un portrait digne d'elle...

Je puis toucher du doigt ces colonnades blanches...

A l'aspect de ce temple aux formes poétiques

Avec ses escaliers et ses quatre portiques,

On croit à tout moment voir entrer au saint-lieu

Quelque prêtre qui porte un holocauste à Dieu...

Béni soit l'architecte au mémorable nom

einen Tempel des Ruhms bauen. Die Börse steht fertig in ihrem vollendetsten Glanze, und ihrem Einflusse ist es wohl zuzuschreiben, dass ihre edlere Nebenbuhlerin, der Tempel des Ruhms, noch immer unvollendet... bleibt. Hier, in dem ungeheuern Raume der hochgewölbten Börsenhalle, hier ist es wo der Staatspapierenschatzer... mit allen seinen grellen Gestalten und Misstönen wogend und brausend sich bewegt, wie ein Meer des Eigennutzes,... wo oben auf der Galerie, gleich lauernden Raubvögeln auf einer Meerklippe, sogar spekulierende Damen bemerkbar sind. Hier ist es jedoch, wo die Interessen wohnen, die in dieser Zeit über Krieg und Frieden entscheiden... Bei dem Falle Warschaus frug man mich nicht: Wieviel Unheil wird für die Menschheit dadurch entstehen? sondern: Wird der Sieg des Kantschus die Unruhestifter, d. h. die Freunde der Freiheit, entmutigen? Durch die Bejahung dieser Frage stieg der Kurs » (p. 118-119-120).

Qui pour les Grecs français bâtit ce Parthénon!

...Aux loges du plafond l'œil du croupier admire.

L'élégant agio paré d'un cachemire

...Ces banquiers féminins de scandaleuse histoire

Fondent dans leur ménage un jeu contradictoire... »

21 août 1834.

« L'Archevêché et la Bourse
«... Voyez ce temple grec aux angles déjà gris,

Qui semble frissonner sous le ciel de Paris.

Là, lorsque midi sonne au front de l'édifice,

Le pontife Rothschild vient entonner l'office,

Messe de l'agio que la voix des huissiers

Colporte par versets aux lointains coulissiers...

C'est un tableau mouvant de têtes et de mains,

C'est un fracas de voix et d'aboîments humains...

C'est là que le Pouvoir créa sa métropole.

Son culte hérésiarque et son nouveau symbole,

La plume du comptoir, sur un obscur feuillet

Balance les destins du peuple de Juillet.

Un ministre banquier, en apurant son compte

Ecrit dans son avoir ses recettes de honte;

Sur les traités d'honneur qu'un grand peuple souscrit

Il laisse subsister le protêt qui flétrit;

Tout est dans ses bureaux affaire de commerce;

Il escompte le sang que la Pologne verse...

Des choses de l'honneur le
 pouvoir négligent
 A confié la gloire à des hommes
 d'argent,
 A des croupiers tailleurs de la
 passe et la manque,
 Dont le cœur est ridé comme un
 billet de banque.
 Et qui tous font des vœux pour
 qu'à la fin du mois
 Varsovie en tombant fasse monter les rois...

Née de l'égoïsme, cette politique engendre l'égoïsme.

« Er hat... dem Schlechtesten in uns selber, dem Eigennutze, Vorschub geleistet... Er hat... die Herzen gebrochen » (p. 117).

Lettre de Garnier Pagès aux Français Patriotes, 15 mai 1832¹ « Par eux [les ministres du 13 mars] un appel a été fait aux plus mauvaises passions de l'égoïsme, de la peur et de l'intérêt individuel ».

Courrier français, 21 mai 1832. « Les populations patriotiques découragées [par « quatorze mois de ce système »] partout où elles ne sont pas exaspérées ».

De sorte que même la mort de leur champion n'a pu toucher les gens à cœur froid dont il défendait les intérêts :

« Nicht einmal ein Achtel Trauerprozent sind die Staatspapiere gefallen bei dem Tode Casimir Périers, des grossen Bankierministers!... Der Feind der Begeisterung wurde begraben, und Gleichgültigkeit bildete den Leichenzug » (p. 121).

National, 21 mai 1832. « Il ne peut pas être dans notre intention certainement de nier que M. Périer ne fût l'homme d'une certaine opinion, mais on verra que cette opinion, qui faisait hausser les fonds le jour de la mort du premier ministre, n'est pas de sa nature fort enthousiaste de quoi que ce soit ».

Et Heine fait un pamphlet d'opposition des funérailles de Casimir Périer. Grand apparat et grande indifférence selon

1. Lb⁵¹ 1361.

lui, et il copie sur ce point assidument tous les dires des journaux d'opinion extrême.

« Es war ein Schauspiel wie jedes andere; das Wetter war schön, und Hunderttausende von Menschen waren auf den Beinen, um den Leichenzug zu sehen, der sich lang und gleichgültig über die Boulevards nach Père-Lachaise dahinzog. Auf vielen Gesichtern ein Lächeln, auf andern die laueste Werkeltagsstimmung, auf den Meisten nur Ennui... Meine Nachbarn, die dem Zuge zuschauten, sprachen von dem Leichenbegängnisse Benjamin Constants... Da waren keine hohen Beamten, keine Infanterie und Kavallerie, keine leeren Trauerwagen voll Hoflakeien, keine Kanonen, keine Gesandten mit bunten Livreen, kein offizieller Pomp. Aber das Volk weinte, Schmerz lag auf allen Gesichtern, und obgleich ein starker Regen wie mit Eimern vom Himmel herabgoss, waren doch alle Häupter unbedeckt, und das Volk spannte sich vor den Leichenwagen und zog ihn eigenhändig nach dem Mont Parnass... Das Volk liebte ihn und weinte, als er starb ».
(p. 121-122).

« Unzählig viel Militär, wie es sich kaum ziemte für den Friedensheld des Entwaffnungssystems. Viel Nationalgarden und Gendarmen. Dabei auch die Kanoniere mit ihren Kanonen.. Die Trauerflöre waren von der

Quotidienne, 20 mai 1832.
« Tandis que la foule des curieux court assister au convoi de M. Périer, comme à tout autre spectacle... »

National, 20 mai 1832.
« Grâce surtout au beau temps. ...l'enterrement du président du conseil n'a pas manqué de curieux. C'était la même foule, spectatrice ordinaire de tous les deuils et de toutes les fêtes... Rien dans le convoi de M. Périer n'annonçait la douleur et n'appelait le recueillement... A quelques pas même du cercueil, nous avons remarqué plus que de l'indifférence; les invités marchaient le chapeau sur la tête, sans tenue, dans l'attitude de gens qui remplissent un simple devoir de convenance et qui ne veulent pas qu'on croie à rien de plus... Cela nous a rappelé encore cette file immense de citoyens suivant le cortège de Benjamin Constant chapeau bas, malgré le mauvais temps, les pieds dans la boue, et marchant de ce pas monotone et régulier qui suppose la tristesse et le recueillement... Quand le cercueil de Benjamin Constant fut traîné à bras par le peuple, on voyait çà et là, le long de la route, les maisons tendues de deuil... ¹ »

Courrier français, 22 mai 1832. « Des batteries d'artillerie que l'autorité commande

1. V. aussi *Brid'oison*, 20 mai 1832. « Vous qui l'avez vu passer, ce convoi, qu'y avez-vous vu? Beaucoup de monde et rien... Beaucoup de monde parce qu'il faisait beau... et parce qu'enfin toute cérémonie d'apparat quel qu'en soit l'objet est assurée d'avance d'avoir tout Paris pour témoin ».

dreifarbigen Fahne abgenommen; diese und die Harnische der Kürassiere glänzten im lustigsten Sonnenschein » (p. 121-122).

comme pour une revue, des cavaliers dont les casques dorés et les cuirasses polies brillent aux rayons du soleil, des voitures écussonnées et reluisantes... tout cela ne constitue pas un deuil national et des funérailles populaires... Des funérailles populaires, ce furent celles de Benjamin Constant, lorsque les jeunes gens des écoles, les pieds dans la boue et le front morne, se relayaient pour traîner le char funèbre qui portait les dépouilles de ce vénérable citoyen. Ah! le peuple n'est point ingrat. Il aime ceux qui l'ont aimé... et sa douleur n'a rien d'officiel, parce qu'elle est vraie, profonde et sincère »¹

Le caractère « journaliste d'opposition » de ce morceau peut se juger d'après les petites supercheries qu'on y trouve. Il est curieux que Heine ait entendu faire à un *voisin*, précisément la comparaison qui se trouve dans tous les journaux de l'opposition. C'est pour faire paraître le récit plus naturel, partant plus vrai qu'il n'est en réalité. Heine ne peut pas citer les funérailles de Benjamin Constant, puisqu'il est venu à Paris trop tard pour les voir; mais en revanche il a vu celles de l'abbé Grégoire; et son récit du convoi de l'abbé Grégoire est calqué exactement sur celui de Benjamin Constant, raconté par les journaux. Vrai pour les funérailles de Benjamin Constant, ce récit est complètement faux pour celles de l'abbé Grégoire. Il est contraire à la vérité; Heine n'a jamais pu assister à une cérémonie dont il prétend avoir été tellement ému; il ne s'en souvient guère. Précisément il y eut au convoi de l'abbé Grégoire beaucoup de pompe officielle et de *troupes militaires*. On ne dit pas non plus qu'il ait plu, — détail pittoresque qui n'aurait guère échappé aux

1. Voir aussi *Temps*, 22 mai 1832. « Le Commerce n'a remarqué dans ce deuil officiel rien de profondément senti, ni qui ressemblât à cette ferveur respectueuse des jeunes gens qui suivaient, chapeau bas par une forte pluie, la dépouille de Benjamin Constant ».

journaux ¹. Ce récit des funérailles de l'abbé Grégoire est omis dans la version française — à bon escient ².

Non seulement ces signes-là prouvent que le récit heinéen des funérailles de Casimir Périer est copié, d'un parti pris d'opposition, des journaux français d'opposition — ce sont les signes les plus probants il est vrai — mais encore les témoignages d'autres spectateurs, directement opposés au sien et à celui de l'opposition. Même Louis Blanc dit : « La douleur fut profonde, surtout parmi les commerçants ³ », et il est amusant de trouver chez Guizot les rôles de Benjamin Constant et de Casimir Périer intervertis :

Sur Benjamin Constant :

« La plupart de ces velleités d'un enthousiasme faux demeurèrent sans résultat. Le cortège qui se rendit aux obsèques de M. Benjamin-Constant fut nombreux et pompeux, mais froid et sec, à l'image du mort lui-même » ⁴.

Sur Casimir Périer :

« Un vif mouvement de regret, de reconnaissance et d'alarme éclata en province comme à Paris » ⁵.

Il est fort probable que l'attitude des organes démocratiques vis-à-vis d'une manifestation de l'opinion publique de la majorité, est bien interprétée dans le passage suivant du *Journal des Débats*, 22 mai 1832 :

« On a d'abord essayé de nier qu'il y eût un peu de monde au convoi de l'illustre mort, puis, comme la prétention eût paru trop inconcevable de fausseté, on s'est rejeté sur le beau temps, sur la fantaisie curieuse de la population parisienne. sur la pompe d'une cérémonie qui devait nécessairement attirer le public, enfin, ne

1. *National*, 31 mai 1831. « Obsèques de l'abbé Grégoire. De forts détachements de garde nationale, de troupe de ligne et de garde municipale* y étaient également venus pour rendre les honneurs militaires au défunt en sa qualité de commandeur de la Légion d'Honneur... On a pensé sans doute que la qualité de commandeur de la Légion d'honneur était aussi indélébile que celle de prêtre, et c'est ce qui explique la présence officielle de ces soldats, de cette cavalerie*, de cette garde citoyenne, aux funérailles du prêtre patriote ».

2. V. V. F., p. 176.

3. *Histoire de dix ans*, t. III, p. 241.

4. *Mémoires*, t. II, p. 146.

5. *Ibid.*, p. 322.

pouvant avec succès chicaner sur le nombre on a fait le procès aux sentiments de la foule immense qui suivait le char entre deux haies vivantes; on n'a pas été gêné pour pénétrer dans tous les cœurs en vertu du droit de libre examen, et pour calculer chez combien les larmes étaient vraies et la douleur sincère ».

Troisième point dans la politique de Casimir Périer : La paix, à laquelle il a sacrifié la liberté de l'Europe, ne vaut rien pour la France : elle sera courte :

« Er wollte die Freiheit von Europa verkaufen um den Preis eines kurzen schmachlichen Friedens für Frankreich » (p. 117).

CORMENIN, *Bilan du 13 mars*
« Quelle est cette paix de quelques jours dont on se vante... sans sécurité, sans avenir » (p. 91).

Tout ce que Casimir Périer a fait avec sa paix, c'est de « désarmer spirituellement la France, » « während er den Feinden derselben Zeit gönnte, sich mit materiellen Waffen zehnfach mächtiger aufs bedrohlichste zu rüsten. » (Lesarten, 117-13).

Et après cela Heine demande que le corps de Casimir Périer soit mis au Panthéon, « in das grosse Haus der Ehre, welche die goldene Aufschrift führt : *den grossen Männern das dankbare Vaterland** » (p. 117). Se moque-t-il? En vérité, des sentiments aussi contradictoires ne peuvent pas habiter la même tête. La reconnaissance de la patrie pour un homme qui l'aurait ruinée? Ce n'est pas que nous croyions juste cette opinion; mais nous constatons l'impossibilité de croire ainsi et de demander *en même temps* que le coupable soit *béni* par la patrie!

Tout ce qui suit est fait pour effacer l'impression des fortes paroles qui ont ouvert l'article.

« Was er tat... er tat es mit Aufopferung seiner Ruhe, seines Glücks und seines Lebens » (p. 117).

1. Cf. *Courrier français*, 18 mai 1832. « Apologie intempestive du Système du 13 mars [cite *Moniteur*]. « Des gages solennels de paix reçus et donnés. Et aujourd'hui même le courrier nous apporte les paroles du roi des Belges » 25 mai 1832 : Parle des « applaudissements de la paix intérieure qui n'est troublée que dans quarante endroits à la fois, et de la paix extérieure, que soixante protocoles affermissent assez mal sur leurs étais pourris », donnés par les députés du centre convoqués au Palais Bourbon pour délibérer sur un monument national à ériger à la mémoire de Casimir Périer.

Ici, nous nous heurtons au problème psychologique de la politique du 13 mars. Heine vient de dire que Casimir Périer a abaissé la France, *pour faire hausser les cours de Bourse*; il a dit que le système Périer est *légèreté et trahison*, que ce système a ses racines *uniquement dans des passions de banquier*¹. Comment alors demander qu'on fasse crédit à Casimir Périer de sa bonne foi? En quoi consistait cette bonne foi? A quel point confondait-il les intérêts de la France avec ceux de sa classe? Il fallait réconcilier des affirmations aussi contradictoires. Ce problème psychologique de la sincérité de la politique du 13 mars, les journaux le résolvaient au jour le jour; inconsciemment ils le sentaient; inconsciemment ils étaient à l'affût, non seulement des fautes de doctrine, mais des fautes de caractère; ils se rendaient vaguement compte que la vérité ou la fausseté des doctrines est en dernier lieu une question psychologique, que le manque de cœur se trahira tôt ou tard. C'est ainsi qu'on fit remarquer avec quel machiavélisme le gouvernement franc et honnête du juste-milieu essayait de manier l'affaire de Grenoble²; avec quel égoïsme et quelle petitesse d'esprit le ministère de l'ordre public traitait la question des réfugiés étrangers³; avec quelle fausseté stupide les champions d'une sage politique agissaient au sujet d'Ancône⁴. Louis Blanc donc, reprenant l'analyse de la politique de Casimir Périer, répond, par le mouvement le plus naturel de la pensée, à la question que nous avons posée :

« Sa politique, *qui avait eu pour point de départ l'égoïsme, avait fini par devenir sincère**, en devenant fanatique, et il a mis à la défendre une ardeur qui revêtait quelquefois les apparences de l'héroïsme⁵. »

Mais Heine préfère laisser côte à côte ses deux déclarations contradictoires, afin que l'une neutralise l'autre.

Le voici qui maintenant, après avoir reproduit les amères accusations de l'opposition, reproduit les éloges prononcés

1. V. ci-dessus, p. 69.

2. V. ci-dessus, p. 93, n. 5.

3. V. ci-dessus, p. 63.

4. V. ci-dessus, p. 89, note 3.

5. *Histoire de dix ans*, t. III, p. 243.

par des orateurs du juste-milieu à la tombe de Casimir Périer :

« Was er that... er that es mit Aufopferung seiner Ruhe, seines Glücks und seines Lebens » (p. 117) ¹.

« Mit Casimir Périer erlischt ein grosser Stern » (p. 118).

Royer-Collard au tombeau de Casimir Périer ² : « La gloire de M. Périer est inattaquable. Sortie comme une météore de ces jours nébuleux où il semble qu'autour de nous tout s'obscurcisse... »

Quant à la politique extérieure, après avoir copié les journalistes d'opposition qui faisaient de ce qu'ils croyaient la certitude de la guerre un argument en faveur d'une politique belliqueuse ³, Heine donne, avec sa peinture satirique de la Bourse, une description de l'esprit politique de cette maison, de l'infailibilité de ses prédictions, parmi lesquelles celle de la paix :

« So ein alter Louisdor hat mehr Verstand als ein Mensch, und weiss am besten, ob es Krieg oder Frieden gibt. Vielleicht durch den guten Umgang mit Geld haben die Leute der Börse ebenfalls eine Art von politischem Instinkte bekommen, und während in der letzten Zeit die tiefsten Denker nur Krieg erwarteten, blieben sie ganz ruhig und glaubten an die Erhaltung des Friedens... In dieser Idee ist die Börse seitdem sehr erstarkt* » (p. 120).

Mais comment concilier cette affirmation avec la première : « Um den Preis eines kurzen, schmöhlichen Friedens für Frankreich »? (p. 117).

Ces deux affirmations ne sont pas seulement contradictoires; elles représentent des politiques opposées. En s'éten-

1. Discours du baron Du villier pair de France, doyen des régents de la Banque de France (*Journal des Débats*, 20 mai 1832). « Telle fut la base du système d'administration qu'il suivit avec tant de persévérance au milieu des obstacles qu'il trouva sous ses pas, et, disons-le, Messieurs, qu'il ne parvint à franchir qu'aux dépens de sa vie ». Lettre de Choppin, avocat à la Cour royale, demandant que la mémoire de Casimir Périer soit consacrée par un monument national (*Journal des Débats*, 19 mai 1832). « Casimir Périer... a succombé sous le poids des affaires... L'opulence lui offrait un doux loisir dont il a sacrifié les douceurs à son pays ».

2. V. *Constitutionnel*, 20 mai 1832. « Discours de M. Royer-Collard ».

3. V. ci-dessus, p. 160, note 1.

dant sur la capacité politique de la Bourse, et sur la vérité de ses prédictions de paix, Heine a l'intention d'effacer, au profit du système politique du juste-milieu, l'impression de sa première affirmation, laquelle était dans la tradition de l'opposition; croire à la paix, c'est défendre la politique de paix. L'une des plus grandes raisons avancées par l'opposition en faveur de la guerre, c'est que la guerre était dans les intentions des puissances étrangères, et qu'en cherchant la paix, la France ne faisait que sacrifier ses alliés naturels, les idées, les peuples, et ne gagnait rien auprès des puissances, ne leur donnait que le temps de s'armer ¹ et de se préparer. C'est cette opinion que Heine résume en disant : « Er hat Frankreich geistig entwaffnet, während er den Feinden desselben Zeit gönnte, sich zehnfach mächtiger aufs bedrohlichste zu rüsten » (p. 117, Lesarten).

Et le voici maintenant qui se contredit, qui entame le système de pensée contraire, à savoir que les puissances étrangères ne veulent pas la guerre, que leurs intentions envers la France sont pacifiques, ce qui justifie, selon le système du juste-milieu, la politique pacifique, les efforts pour encourager ces intentions bienveillantes, de Casimir Périer². — Les justifie sauf explications contraires. Quelques journaux d'opposition s'étaient avancés, il est vrai, voyant le tour que prenaient les choses depuis l'expédition d'Ancône, pour dire que la paix ne serait pas rompue, que l'étranger y tenait autant que le juste-milieu; rejetant le vieux cadre de pensée de l'opposition, ils en adoptèrent un nouveau, qui consistait à reconnaître la paix, tout en expliquant par quelles humiliations la France était arrivée à la rendre désirable et acceptable aux puissances étrangères ³. Mais Heine n'entre

1. V. ci-dessus, p. 160.

2. V. Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 80. « La paix... même achetée par d'assez pénibles sacrifices était en 1830 dans le goût et la volonté des grands Etats européens. Le parti révolutionnaire en France méconnut complètement cette situation* » et appendice 1, citation de THIERS, *Monarchie de 1830*.

3. V. *Temps*, 15 avril 1832. « La paix est aussi nécessaire aux autres états qu'elle l'est à la France [le *Temps* n'approuve pas les moyens par lesquels cette paix a été maintenue] et les gouvernements ne risqueront pas une conflagration qui pourrait avoir dans leur propre sein des suites incalculables. Les ratifications viendront ou ne viendront pas, ce besoin dominera tous les autres ». *Rénovateur*, cité par *Quotidienne*, 17 avril 1832. « Je ne crois pas à la guerre européenne, du moins à une

pas dans de telles explications. Non seulement il se contredit, mais, dans l'état où il laisse ses deux commentaires, ils sont chacun l'amorce d'un système, et ces deux systèmes sont opposés.

Et Heine veut que ce soit ainsi. Tout se brouille, tout s'efface, dans la cause de l'opposition, à mesure qu'il commente à loisir la probabilité de la paix telle que les gens de Bourse la prévoient et cela pour longtemps. « In dieser Idee ist die Börse seitdem sehr erstarkt » (p. 120).

Il répète les phrases de l'opposition; mais il travaille pour le juste-milieu.

guerre produite par une simple opposition de principes révolutionnaires ou monarchiques.

« La guerre ne pourrait éclater que par suite de quelque conflit d'intérêts bien matériels... »

« On l'a vu au sujet de la prise d'Ancône... La politique se soumet à cette violation du droit des gens et voilà qu'on annonce à présent que le pape a consenti à l'occupation d'Ancône... »

« On fera tout ce qu'il faut pour éviter même cette lutte d'intérêts matériels. M. le prince de Metternich pense sur ce point comme M. Casimir Périer. Partout on est convaincu que la *paix à tout prix* est aujourd'hui la meilleure politique à suivre ».

NOTE ADDITIONNELLE AU CHAPITRE VIII

Mort de Cuvier, « der so viele... grosse Tiere entdeckt, die gar nicht mehr existieren » (p. 118). Cf. *National*, 16 mai 1832. « Cuvier parvint à décrire et à reconstruire plus de cent espèces d'animaux qui n'existent plus aujourd'hui sur la surface du globe ». Mais notons que Heine a compris précisément le contraire de la théorie de Cuvier : « Son système... s'accorde, quant à l'âge du monde... avec le récit de la Genèse » (*National*, 16 mai 1832). C'est Geoffroy de Saint-Hilaire qui s'opposait à l'âge traditionnel du monde, tel qu'il était donné dans la Bible, Heine a mal lu; il a tout de suite conclu, en lisant un peu plus haut dans l'article : « Il tira... de ces observations des conclusions importantes sur l'âge du monde ». Ou bien n'a-t-il pu résister à un trait l'esprit : « unsere alte Mutter Erde », etc. (p. 118)?

CHAPITRE IX

Formule politique heinéenne jusqu'à la veille de la révolte républicaine du 5 juin 1832

DANS les articles I-VII des *Französische Zustände*, ce que nous avons trouvé de contradictoire dans la polémique heinéenne, c'est le programme républicain et la polémique républicaine, sans le républicanisme. Et dans les articles à partir du septième, ce que nous trouvons à reprocher à notre auteur, c'est inversement l'indulgence pour le juste-milieu, sans le principe juste-milieu, et jointe à la polémique de l'opposition. A la rigueur, ces contradictions pourraient, toutes les deux, se réconcilier dans une formule, qui les expliquerait et les justifierait, c'est la formule du pouvoir personnel du roi, c'est la croyance en ce pouvoir. Ainsi, dans les six premiers articles Heine s'attaquerait à la politique du juste-milieu comme à l'expression de la personnalité aristocratique, des velléités aristocratiques, du roi; après, ayant reconnu que le roi est bourgeois de caractère et de volonté, tout en continuant de signaler le mal de la politique du régime, il se réconcilierait avec l'ordre établi, l'important pour lui, l'essentiel, étant toujours le roi, sa personnalité, son influence. Comme il n'y a pas pour lui d'Etat sans roi, il se querellerait donc ou se réconcilierait avec un régime selon sa notion du caractère du roi ¹. Cette position, Heine la définit lui-même, et la revendique pour lui après coup dans la préface aux *Tagesberichte* ² :

« Man wird in diesen Blättern wie im ganzen Buche vielen

1. V. ci-dessus, p. 149-150 et p. 150 note 1.

2. Dans le livre *Französische Zustände* seulement.

widersprechenden Aeusserungen begegnen, aber sie betreffen nie die *Dinge**, sondern immer die *Personen**... So habe ich über das schlechte System, worin Ludwig Philipp wie in einem Sumpfe steckt, immer dieselbe Meinung ausgesprochen, aber über seine Person urteilte ich nicht immer in derselben Tonart. Im Beginn war ich gegen ihn gestimmt, weil ich ihn für einen Aristokraten hielt; später, als ich mich von seiner echten Bürgerlichkeit überzeugte, sprach ich schon von ihm... besser »¹ (p. 155).

Posez d'abord en principe, comme dit le *National* pour Thiers², qu'il vous faut une royauté, et alors tout le mal qui s'ensuit, vous pouvez l'attribuer à des *personnes*; quant aux choses, l'opinion est fixée là-dessus. Heine est royaliste par inclination innée (p. 37). Ainsi le premier principe de l'ordre social, ce n'est pas l'état de la société qui le détermine; il est fixé d'avance, c'est une table de la loi.

Heine ne se demande pas si les *choses* et les *personnes* ne se confondent quelquefois, quand les personnes sont aussi des institutions. Tout l'artifice heinéen consiste à supposer que la personne du roi est toujours mêlée à la politique; ainsi l'institution de la royauté est sauve. En d'autres termes, Heine admet dans les six premiers articles, qu'avec l'institution de la royauté, si le roi n'était pas aristocrate, et dans les autres, s'il ne se trompait pas, la politique française aurait pu être différente.

Il refuse de voir que dès qu'on avait l'institution de la royauté, la politique ne pouvait être différente. Il refuse de voir que c'est l'*institution*, et non pas la personne qui crée ici la politique; que la politique est produite par les nécessités de l'institution; qu'en condamnant la politique, on condamne aussi l'institution. Il refuse de reconnaître que la politique du juste-milieu, c'est tout juste ce qu'il fallait pour conserver la monarchie constitutionnelle, que le conservatisme à l'extérieur et l'aristocratie bourgeoise à l'intérieur, lui étaient également nécessaires; que la guerre révolutionnaire à l'extérieur et la démocratie à l'intérieur l'auraient bien vite emportée, la monarchie.

1. V. ci-dessus, p. 150 et note 1.

2. V. Appendice 1.

C'est-à-dire que Heine refuse de voir, dans la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, ce qu'elle est, l'expérience classique — et par là la condamnation, du point de vue d'un démocrate — de toute monarchie constitutionnelle; la démonstration qu'au moins dans les temps modernes, avec l'énorme mécanisme de l'Etat moderne, la théorie d'une monarchie populaire est une chimère; que la monarchie s'appuiera nécessairement sur des intérêts, et que ces intérêts formeront une nouvelle aristocratie de privilèges, avec une politique à l'avenant. Heine persiste à voir de l'accidentel, où il n'y a que du général; du libre arbitre, pour ainsi dire, qui pourrait être différent et pourrait être meilleur, là où il n'y a que la force des choses et la loi des institutions.

Ainsi voyons avec quelle persistance Heine s'attaque à Louis-Philippe personnellement dans les cinq (ou six) premiers articles; comment il nomme toujours Louis-Philippe là où ses sources, les journaux français, disent le « ministère », ou bien les « doctrinaires »¹. Il lui faut voir la faute d'une personne là où les journaux français expliquent la faute d'une politique, où ils voient de plus en plus les nécessités d'un régime. Ludwig Philipp — Ludwig Philipp — Heine ne se lasse pas de le nommer, et de se borner par là à une conception puérile du monde politique.

« Ludwig Philipp ist kein unedler Mann, der auch gewiss nicht das Schlechte will, und der nur den Fehler hat, den angeborenen Neigungen seiner Geburtsgenossen nachzugeben » (p. 30 et Lesarten). « Tue uns Ludwig Philipp... den einzigen Gefallen, ein Bürgerkönig zu bleiben » (p. 34).

Et quelquefois la *substitution* est consciente, substitution du roi personnellement à la politique de son règne, comme lorsque Heine, se fondant sur un passage du *National*, où précisément on distingue entre les volontés du juste-milieu et ses tendances, voit dans Louis-Philippe des tendances cléricales, et prédit qu'on le verra « umsummt von Pfaffen und umnebelt von Weihrauch » (p. 76) ce qui surprend, pour Louis-Philippe! ou bien, se fondant encore sur les articles du *National* à l'égard de la pairie, parle d'un Louis-Philippe qui aurait « cajolé » l'aristocratie et montré de la sympathie pour

1. Cf. ci-dessus, p. 95-96.

l'hérédité de la pairie, alors que le *National*, avec raison, ne parlait que d'un ministère ¹. Finalement, dans le cinquième article, Heine nous présente son idéal, pour faire contraste avec les défauts de la réalité :

« Ludwig Philipp... durfte keine Quasi-Legitimität nachsuchen, durfte keine aristokratischen Institutionen beibehalten, Ludwig Philipp musste vielmehr auf das Vertrauen des Volkes den Thron stützen, den er dem Vertrauen des Volkes verdankte. Er musste ihn mit republikanischen Institutionen umgeben, wie er gelobt... *Wie einst in der Schweiz, musste er wieder als Schulmeister vor die Weltkugel treten und öffentlich erklären : « Seht diese hübschen Länder, die Menschen darin sind alle frei, sind alle gleich, und wenn ihr Kleinen das nicht im Gedächtnisse behaltet, bekommt ihr die Rute* »* (p. 84-85.)

Est-ce sérieux? est-ce une mystification? Avec quelle profondeur Heine a compris la politique philippiste! Avec quelle intelligence il en a saisi les causes! Touchante confiance des cœurs simples! Garder une innocence d'esprit aussi intacte, une telle ignorance quant aux causes sociales en 1832, voilà qui touche au miracle!

En juillet 1830, les républicains avaient eu une foi semblable dans le pouvoir personnel du roi. « Dans l'esprit des républicains, dit M. Tchernoff, le pouvoir du roi ne représentait pas quelque chose d'inerte, une borne, comme on dira plus tard... Ils comptaient sur le roi pour former la Chambre, et au besoin pour contrebalancer des tendances réactionnaires... Pourvu que le roi consentît à se faire, l'interprète d'une politique populaire, on aurait accepté son intervention si active et si efficace qu'elle fût dans les affaires d'Etat » ². « La *Tribune* déclare [6 août 1830] qu'elle a confiance dans le roi et l'engage à se méfier des républicains » ³. Les républicains ne tardèrent pas à voir l'incompatibilité entre un tel système et les réalités; le régime ne tarda pas à le leur apprendre. Ce fut un langage différent qu'ils tenaient en mai 1832 :

« Nous ne sommes plus au temps où la royauté peut s'allier aux intérêts populaires contre les intérêts aristocratiques. Au-

1. V. ci-dessus, p. 15, note 4.

2. TCHERNOFF, p. 66.

3. *Ibid.*, p. 53.

jourd'hui l'intérêt des monarchies et des aristocraties est identique. Elles sont destinées à faire un peu plus tôt, un peu plus tard, une seule et même fin »¹.

« On sépare avec soin la cause de l'aristocratie de celle de la royauté, quoi qu'on sache très bien qu'elles n'en font qu'une, et qu'il n'y a plus, à proprement parler que deux causes... qui soient aux prises en ce moment : la cause du peuple et la cause des privilégiés, dont la royauté irresponsable n'est pas le moindre »².

Et le *Courrier français* parle avec mépris de « cette alliance tant vantée du prince et du peuple contre les prétentions de l'aristocratie »³.

Sourd à ces leçons de l'expérience française, Heine continue à vanter une royauté populaire et paternelle. D'après l'article VII, l'un des grands avantages de la royauté constitutionnelle, c'est de délivrer des maux de la cour et de l'aristocratie, maux que Heine peint sous les couleurs démodées et théâtrales d'*Emilia Galotti*, ou du *Roi s'amuse*, les rois et les peuples⁴. La « Beilage zu art. VI » est une dissertation sur la révolution française comme révolte contre l'aristocratie et le clergé, dissertation qui se termine par des louanges de Mirabeau, de son idéal de monarchie constitutionnelle (p. 164-165).

« Er gedachte die königliche Macht noch zu vermehren und zu verstärken, indem er den König aus den Händen der hohen Stände, die ihn durch Hofintrigen und Beichtstuhl faktisch beherrschten, gewaltsam riss und vielmehr in die Arme des dritten Standes hinein drängte. Mirabeau eben war der Verkünder jenes konstitutionellen Königtums, das nach meinem Bedünken der Wunsch jener Zeit war, und das mehr oder minder demokratisch formuliert auch von der Gegenwart, von uns in Deutschland verlangt wird » (p. 165). Dans la « Zwischennote zu art. IX » on nous dit qu'il faut libérer les rois de leur esclavage, esclavage à leur famille, à l'aristocratie. Pour cela faire, il faut détruire *l'étiquette*, barrière intangible, mais à peu près infranchissable, que les aristocrates ont su ériger entre les peuples et les rois. « Alle Konstitutionen...

1. A propos de la réforme anglaise, *National*, 12 mai 1832.

2. *Ibid.*, 23 mai 1832.

3. 15 mai 1832.

4. V. ci-dessus, p. 147, citation de Heine.

können uns nicht helfen, solange nicht das ganze Adeltum bis zur letzten Wurzel zerstört ist. Die armen Fürsten sind selbst in der grössten Not... sie können den beschworenen Konstitutionen nicht treu bleiben, solange sie nicht von jenen älteren Konstitutionen befreit sind,... ich spreche von der Etikette... Wir müssen, um selbst frei zu werden, mit der Fürstenbefreiung, mit der Emanzipation der Könige, das Werk beginnen » (p. 149-150-151).

En s'appuyant sur cette croyance en la monarchie populaire, où l'influence personnelle du roi ferait prévaloir une politique démocratique, Heine s'appuie aussi sur le libéralisme allemand. Les théoriciens du libéralisme allemand eux aussi avaient refusé de considérer l'expérience française comme représentative ¹, et, contre tous les problèmes éthiques, économiques, esthétiques, religieux que soulevait la thèse démocratique, érigeaient leur système réconfortant de monarchie anti-aristocratique, populaire et constitutionnelle². De sorte que Heine a toute l'école libérale modérée de son pays derrière lui.

Et il ne faudrait voir dans son idée que de la stupidité et de la sincérité, suffisant pour expliquer ce que nous avons pris pour les contradictions dans ses articles, n'étaient les artifices auxquels il a recours en dehors de cette idée, pour couvrir ce que lui-même reconnaît donc comme des contradictions. Ainsi dans les deuxième et troisième articles, les artifices qu'il emploie contre les républicains, non seulement empruntant en bloc la polémique de ce ministère dont il attaque la politique, mais falsifiant les faits et les idées ³. Et, dans le quatrième article, le soin qu'il met à cacher l'existence d'une polémique contre l'alliance anglaise en France, parce qu'il ne veut pas révéler l'origine de cette polémique, et le système républicain auquel elle était attachée ⁴.

Et, dans le cinquième article, la substitution marquante de la personne de Louis-Philippe, au ministère ⁵; le silence gardé sur le débat nouveau au sujet de l'émancipation provinciale,

1. V. ci-dessus, p. 148, note 3.

2. V. *Ibid.*, note 1.

3. V. ci-dessus, chap. II *passim*.

4. V. ci-dessus, chap. IV *passim*.

5. V. ci-dessus, p. 95-96.

afin de pouvoir falsifier ce débat en prétextant une alliance républicaine-légitimiste ¹. Au septième article, le morcellement conscient de l'argumentation oppositionnelle sur la présidence du Conseil ², non sans que cette opposition, dont on emprunte tout, excepté la clarté, le bon raisonnement, et l'ordonnance logique, ait été accusée d'ignorance et de chicanerie.

Partout Heine a senti que, pour se protéger contre le républicanisme, dès qu'il n'était pas le défenseur en règle du juste-milieu et de sa politique, sa théorie monarchique ne suffisait pas. Il fallait employer en surplus les sophismes, les mensonges, les falsifications de raisonnement habiles, afin de pouvoir présenter intacte la belle panacée de la monarchie populaire.

De sorte que cette théorie, empruntée par Heine des théoriciens allemands, n'est en fin de compte qu'un autre faux-fuyant, une autre de ces échappatoires, que notre auteur « s'est ménagées... dans tous les coins du monde moral, intellectuel, religieux et social ³. »

En lisant le compte-rendu heinéen de la réforme anglaise ⁴, on est surpris de trouver quelques affirmations contraires à la vérité, et ce qui surprend encore plus, c'est que Heine paraît insister précisément sur ces points-là. D'ailleurs, ce sont des points essentiels, ce n'est donc pas par négligence qu'il les a déformés.

Heine paraît tenir beaucoup à ce que le roi Guillaume IV ait promis la veille au soir la fournée de pairs qu'il refusa le lendemain; refus qui entraîna la démission de lord Grey; il paraît tenir beaucoup à ce que le roi ait refusé la fournée seulement parce que la reine avait su l'en dissuader du jour au lendemain.

« Es ist unbegreiflich, dass die Tories, auf *einen nächtlichen Streich** ihrer Königin rechnend, so sehr erschrecken, als dieser gelang » (p. 126).

1. V. ci-dessus, p. 106-109.

2. V. ci-dessus, p. 128-133.

3. Börne dans le *Réformateur*, 30 mai 1835.

4. Art. VIII, p. 125-131.

Et, un peu plus loin, on y revient, avec plus de précision :

« Als König Wilhelm, der noch des Abends an Lord Grey versprach, so viel neue Pairs zu ernennen, als zum Durchsetzen der Reformbill nötig sei, umgestimmt durch die Königin der Nacht, des andern Morgens sein Wort brach » (p. 128-129).

Ce fait intéressant, nous ne le trouvons dans aucun autre compte-rendu. Personne ne parle d'une promesse donnée par le roi anglais, au moment de la crise. Personne n'avait parlé du refus du roi de nommer des pairs comme d'un manquement à une promesse. Quand lord Grey s'était présenté pour demander une fournée, le roi lui avait dit *qu'il réfléchirait et qu'il enverrait sa réponse le lendemain*¹. La réponse négative ne contredisait pas ces paroles.

La promesse du roi anglais datait de beaucoup plus loin. Six mois avant², après avoir consenti à la fournée, il avait retiré son consentement, en ordonnant au premier ministre de négocier avec des lords torys³. Ceux-ci s'étaient présentés pour dire que, afin d'éviter l'énorme fournée requise, ils étaient prêts à accepter le bill⁴. Ils s'étaient réservé seulement certains amendements, à proposer dans le comité⁵; se fiant à leur engagement, lord Grey avait renoncé à la fournée promise pour la deuxième lecture à la Chambre des Lords, fournée qu'il aurait pu exiger⁶, le bill avait été voté à la deuxième lecture⁷; ce n'est qu'après, et à la dernière minute, que le premier ministre avait appris que l'amendement à proposer dans le comité, c'était l'ajournement indéfini de la cédula A, suppression des bourgs-pourris. On ne laisserait passer que l'affranchissement des districts manufacturiers. Mais la suppression des bourgs-pourris était la partie la plus essentielle du bill, sans laquelle il était vicié dans son principe

1. V. *Courrier* (anglais), cité par le *Journal des Débats*, 12 mai 1832. *Morning Chronicle*, 10 mai 1832. « His MAJESTY... said he would acquaint them with his determination by nine o'clock next day (yesterday) morning. »

2. V. *National*, 12 mai 1832. « Quand le roi d'Angleterre s'opposait dans le conseil, il y a six mois, à une promotion de pairs qui était encore opportune ».

3. *Globe* (anglais) cité par *National*, 12 mai 1832.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

et dans ses effets ¹; lord Grey s'était donc vu forcé à demander la fournée promise d'abord pour la deuxième lecture. Mais puisque cette fournée n'avait été promise que pour la deuxième lecture (la deuxième lecture assure le principe d'une mesure à la Chambre des Lords), le roi avait le droit formel de repousser la demande. Formel, seulement; car ce roi n'avait-il pas accepté, il y avait six mois, quand commençaient les complications des négociations avec les députés de la Chambre des Lords, n'avait-il pas accepté l'adoration de ses sujets, leurs acclamations frénétiques, comme roi populaire, roi dévoué à la réforme? ² Maintenant que le principe du bill était en danger, le voici qui s'en tenait à la lettre de sa promesse, et qui en répudiait l'esprit ³. Cela ne jetait-il pas une lumière équivoque sur sa conduite passée? C'était par son *ordre formel* que lord Grey avait été forcé, abandonnant la fournée, de négocier avec les torys ⁴; maintenant, la mesure

1. *Ibid.*

2. *National*, 2 mai 1832 : « Les obstacles qui lui [à lord Grey] furent opposés par la volonté royale dès l'origine de cette affaire dans le temps même que la place publique retentissait des louanges du monarque, et que l'imprudente voix des réformistes lui faisait honneur des bonnes intentions de son ministre ».

3. « Le roi d'Angleterre... lui [à lord Grey] disait : « Essayez d'une prorogation du parlement et de quelques modifications qui rendent le bill plus acceptable à la chambre haute; et si cette chambre est toujours intraitable, nous la vaincrons par une fournée; je ne vous abandonnerai pas, mais je ne créerai des pairs qu'à la dernière extrémité »... Cette royale prérogative, qui ne devait pas l'abandonner.. s'est retirée quand il a fallu, pour dernier moyen, recourir à une promotion de pairs » (*National*, 12 mai 1832). « Un sentiment général d'indignation s'est élevé contre le prince qui feignait d'abonder dans le sens de ses ministres, et qui laissait croire en public que la réforme n'avait pas de plus chaud partisan que lui (*Courrier français*, 15 mai 1832). Pour explication développée de ceci V. *Times*, 10 mai 1832. « As he, therefore, who « wills the end », must of necessity « will the means », the conclusion to which every reasoning mind must come is, in plain English, that the sovereign was not earnest in his desire for reform — that at least he preferred the supremacy of an antireform faction in the House of Lords, to the advancement of the great cause of reform through an accession to the liberal peerage. If it be said that His MAJESTY might wish the success of the bill, but be unwilling to purchase it through a creation of peers, the answer is obvious — the King had *actually assented* to a creation of such extent as might ensure the second reading, and that at a time when it was taken for granted that the success of the second reading would be equal to a guarantee for the entire measure. KING WILLIAM, therefore having himself admitted the principle of a creation of Peers for one purpose, His MAJESTY's advocates, or confidential (though irresponsible) advisers cannot turn round and exclaim against the legitimacy of a similar creation for a purpose still more important ».

4. *National*, 12 mai 1832. V. aussi, même journal, même date, citation du *Globe* anglais.

étant en danger, lord Grey à demi discrédité auprès des libéraux anglais, pour manque de fermeté et de pénétration¹, le roi l'abandonnait. N'avait-il pas l'air de s'être servi de ce ministre populaire, pour mettre sa propre réputation à l'abri, en feignant de donner dans les vues du réformiste, mais en faisant ses réserves mentales de roi et d'aristocrate, bien décidé à ne pas faire inonder la Chambre des Lords, à ne pas perdre l'aristocratie par la fournée, et prêt à seconder l'intrigue tory qui se proposait de contre-carrer la fournée, tout en détruisant le principe du bill? ² Des « intrigues vieilles et profondes » se révélaient ³, dans lesquelles le prétendu roi populaire, père de ses sujets, semblait impliqué. C'est précisément la longue préparation de cette péripétie qui pouvait accréditer le soupçon de duplicité de la part du roi. D'un coup il tombait du piédestal que lui avait élevé l'affection de ses sujets. Il retombait dans la boue de l'ignominie, où ces mêmes sujets, qui l'avaient acclamé, le foulaient aux pieds ⁴.

C'est alors que la presse française s'était hâtée de tirer la conclusion, la leçon de l'événement anglais : combien impossible, combien illusoire était cette « alliance tant vantée entre le roi et le peuple contre l'aristocratie », puisque même dans le cas du « roi matelot » anglais, elle s'était révélée si vide de toute substance, si illusoire, si vaine, si mensongère. Allons, le dernier rempart de la monarchie tombait, la dernière théorie sur laquelle elle pouvait se fonder s'effondrait, la théorie, croyant à laquelle le peuple de Paris avait érigé sa monarchie de juillet : la théorie de la monarchie démocratique et anti-aristocratique. Les faits ont prouvé, disaient les journaux français, qu'un roi est toujours avec l'aristocratie contre le peuple, et ils continuaient pour démontrer pourquoi

1. *V. National*, 12 mai 1832.

2. *Ibid.*

3. *Times*, cité par *Journal des Débats*, 12 mai 1832.

4. *Globe* (anglais), 11 mai 1832. « We hear that on passing through Brentford the KING was insulted by the populace ». *Times*, 10 mai 1832 : « What HIS MAJESTYS feelings may be, under the new relation in which he already stands towards a people who, within a short week, adored him it would be disrespectful, however curious, to speculate ». *Globe* (anglais), 11 mai 1832 : « The Common Crier [au Guildhall] having made the accustomed proclamation which terminates with the words » God save the King », mingled expressions of approbation and disapprobation were heard from various parts of the Hall, the hisses prevailing ». *V. aussi Courrier français*, 26 mai 1832; *National*, 17 mai 1832, 23 mai 1832.

cela devait être ainsi, pourquoi il en serait ainsi toujours et infailliblement ¹.

Il est vrai qu'on blâmait en partie la reine de la volte-face du roi ², mais comme son influence avait dû s'étendre, non pas sur une nuit, comme le dit Heine, mais sur une période de six mois ³, période pendant laquelle le changement avait eu lieu dans la résolution du roi, cette influence n'était pas tout à fait prouvée; on ne savait pas quelle part faire à l'influence de la reine, quelle part aux intentions du roi lui-même. « C'est bien débonnairement, ce nous semble, disait le *Courrier français* (15 mai 1832) qu'on a attribué à la reine tout l'odieux d'une mesure qu'elle ne paraît pas avoir eu besoin de suggérer à son royal époux. »

On voit maintenant pourquoi Heine, lui, choisit de jeter tout le blâme sur la reine, et pourquoi il démontre, pour ainsi dire, cette action de la reine sur le bon esprit de son mari, en la réduisant à *une nuit*; en affirmant que la veille même au soir, le roi Guillaume avait donné sa promesse.

Pourquoi, par déférence pour les doctrinaires républicains français, avoir recours à une falsification de faits où, en Angleterre, au moins, personne ne voyait une signification anti-royaliste? D'où personne ne songeait tirer un principe général quant au rapport de la monarchie avec l'aristocratie? Sans doute tout simplement parce que, comme chroniqueur politique, Heine est appelé à philosopher à propos de tout et de rien, à voir dans chaque fait une signification d'intérêt général; il a senti une difficulté dans la conjoncture de la réforme anglaise. C'est pour la même raison, que non seulement il blâme la reine, il lui attribue l'unique responsabilité de l'action de son mari, afin de disculper la monarchie, mais aussi l'aristocratie, qu'il discrédite, qu'il injurie, qu'il vilifie

1. V. ci-dessus, p. 133, notes 1 et 2.

2. *Morning Chronich*, cité par *National*, 14 mai 1832. *Times*, 14 mai 1832. « Our classical readers will recollect the busy and incessant flutter of a Queen of antiquity to bend her royal husband to her will, and the mischievous consequences which ensued. » etc. *Times*, 12 mai 1832 : « Of those who, for a length of time have worked upon the mind of our unhappy Monarch... we wish not to speak... The female cabal who ruled over Louis XVI effected his overthrow... » *Temps*, 20 mai 1832 : « Des saillies de la liberté anglaise ». *Figaro*, 12 mai 1832.

3. « For a length of time », *Times*, 12 mai 1832.

autant qu'il peut, dans le même but de détourner tout blâme de la monarchie.

« C'est encore dans le même but [pour protéger la monarchie] dit le *National* [23 mai 1832] qu'on sépare avec soin la cause de l'aristocratie de celle de la royauté, quoiqu'on sache très bien qu'elles n'en font qu'une... On veut masquer à tout prix cette pauvre royauté, et la mettre en dehors d'un débat si dangereux. Pour cela faire, on place devant elle l'aristocratie, afin qu'elle soit censée recevoir seule les coups qui sont adressés plus haut. Voilà toute la finesse. »

N'est-ce pas un commentaire fait pour la version heinéenne de l'événement en question? Notre auteur ouvre sa discussion par une longue diatribe contre l'aristocratie anglaise, où il dit force injures au duc de Wellington¹, et qu'il termine par une affirmation destinée à couvrir d'un opprobre encore plus grave cette malheureuse aristocratie, affirmation qui n'a qu'un seul désavantage : celui d'être le contraire exact de la vérité :

« Ja, ich habe mich geirrt in diesem hohen Adel von England, ich glaubte, sie würden wie stolze Römer die Aecker, worauf der Feind kampiert, nicht geringeren Preises wie sonst verkaufen; sie würden auf ihren kurulischen Stühlen die Feinde erwarten — nein*! ein panischer Schrecken ergriff sie, als sie sahen, dass John Bull etwas ernsthaft sich gebärdete, und die Aecker mitsamt den Rotten-boroughs werden jetzt wohlfeiler ausgebaut, und die Zahl der kurulischen Stühle wird vermehrt, damit auch die Feinde gefälligst Platz nehmen* » (p. 126).

Constitutionnel, 19 mai 1832.

« Ainsi, jusque sur la brèche, et en capitulant même, l'aristocratie a conservé cette inflexible persistance qui la caractérise... Opiniâtre dans sa répugnance pour cette réforme, antipathique à tous ses instincts, puisqu'il faut la subir, s'est-elle dit, acceptons-la de la main d'un ennemi avoué... Epargnons à la Chambre des lords une invasion qui la déshonore, et que les doctrines nouvelles nous trouvent, comme les Gaulois au Capitole, impassibles et muets sur nos chaises curules* ».

Comme on le voit, le passage heinéen est modelé sur celui du *Constitutionnel*, sauf à en être le contre-pied exact. En

1. Injures qui se trouvent aussi dans les journaux. V. *Times*, 9 mai 1832. *National* 17 mai 1832. *Courrier* (anglais), cité par le *National*, 18 mai 1832. *Globe and Traveller*, cité par le *National*, 14 mai 1832.

effet, ce fut l'un des traits les plus remarquables de l'histoire de la réforme anglaise, que cette obstination chez l'aristocratie anglaise à ne pas transiger, même quand elle s'était vue battue; elle continua à combattre dans la Chambre des Lords les principes du bill avec lesquels elle ne se sentait pas en accord ¹, et, sa position nettement déclarée, se retira le jour du vote ², *afin d'éviter* que « le nombre des chaises curules fût augmenté ». On ne peut attribuer la falsification apparente des faits chez Heine, et qui a dû être consciente et voulue, qu'au motif décrit par le *National* dans le passage cité plus haut ³.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de découvrir ces falsifications, exécutées en toute légèreté de cœur, sans doute, et qu'il ne faut pas prendre au sérieux; mais qui font corps avec la doctrine politique heinéenne d'une monarchie populaire et anti-aristocratique, et démontrent ainsi l'artifice et l'insincérité qu'il y avait dans cette doctrine.

1. V. *National*, 25 mai 1832. Chambre des Lords.

2. V. *Morning Post*, cité par *National*, 26 mai 1832. *National*, 24 mai 1832. *Temps*, cité par *Quotidienne*, 26 mai 1832.

3. V. ci-dessus, p. 168-169 (23 mai 1832).

CHAPITRE X

Émeute parisienne de juin 1832

<i>Tagesbericht</i>	daté du	5 juin	publié	11 juin	1832.
—	—	6	—	12	—
—	—	7	—	13	—
—	—	8	—	14	—
—	—	10	—	16	—
—	—	11	—	16	—
—	—	12	—	18	—
—	—	17	—	23	—
Article	—	25	—	pas publié.	
<i>Tagesbericht</i>	—	7 juillet	publié	14 juillet	1832.
—	—	15	—	23	—

*Aus der Normandie ; Vorrede, Vorrede zur Vorrede. *

Les résultats en politique extérieure et intérieure de la révolte républicaine — Bundestagsbeschlüsse. — Comment Heine brouille la situation d'après l'émeute, comment il raconte l'émeute de manière à en déguiser la nature et les effets. — L'émeute, selon lui, n'est ni préparée, ni importante. — Pour le reste, opposition contre Louis-Philippe.

L'ÉMEUTE du 5 juin 1832, c'est le triomphe absolu du juste-milieu en France, et la défaite définitive du libéralisme à l'extérieur. Le juste-milieu et toutes ses conséquences, se réalisent pleinement; ce qui, jusqu'ici, n'avait été qu'une thèse d'opposition péniblement arrachée à des événements médiocres, une théorie, une hypothèse, se révèle comme un fait brutal : à savoir, que le vrai nom du juste-milieu, c'est la quasi-restauration.

Il est évident que, sans le principe conservateur fermement assis en France, le *Bundestag* ne promulguait pas les *Bun-*

destagsbeschlüsse (28 juin 1832)¹ en Allemagne². C'est à ce point que le juste-milieu avait mené depuis juillet 1830, le principe libéral. L'espérance libérale s'évanouissait. La liberté constitutionnelle égoïste de la France se traduisait par le despotisme en Allemagne. Il était évident que la France renonçait à son rôle de champion des idées en Europe, et d'autre part, que sans son aide active, la liberté ne s'affirmerait jamais en Allemagne. A quoi bon attribuer à ce pays une puissance de réalisation indépendante, dont évidemment il manquait? Faute de l'impulsion créatrice française, le principe libéral s'éclipsait partout.

L'événement des 5 et 6 juin est donc capital : il marque un tournant. A partir de là, tout est clair; les issues des principes opposés se voient nettement; impossible de nier ces issues,

1. Voici, d'après le *Journal des Débats*, 14 juillet 1832 le résumé des *Bundestagsbeschlüsse* : 1^o Le souverain devra rejeter une pétition des chambres, si elle lui semble porter préjudice au bien de son état ou de la Confédération. 2^o Si les Chambres refusent l'impôt, les Etats de la Confédération devront porter secours au prince menacé. 4^o Une commission spéciale sera nommée à la Diète pour surveiller les délibérations des Etats. 6^o L'Autriche et la Prusse ont pris les mesures militaires nécessaires; à la moindre réclamation de la Diète, elles sont prêtes à lui porter secours.

Les *Beschlüsse* étaient précédés d'un préambule exposant les décisions préalables de la Diète, prises pour réprimer le désordre libéral dans les Etats :

Bundesakte (Acte final de Vienne, 1815), art. 57. Tous les pouvoirs sont réunis dans le Chef de l'Etat. Il ne peut être obligé par une constitution à la coopération des Etats que pour l'exercice de certains droits déterminés. Art. 26 : Lorsque la tranquillité intérieure d'un Etat confédéré est menacée par la résistance des sujets à l'autorité, la Confédération devra porter secours sans y être invitée.

21 octobre 1830, Décision de la Diète. Contre les désordres arrivés en 1830 : Un Etat a le droit de porter le secours armé sur la simple réquisition d'un autre Etat, sans annonce préalable à la Diète; et sans que la Diète ait besoin d'en délibérer.

17 avril 1832. Une Commission fut nommée par la Diète, commission destinée à s'occuper du projet contenu dans l'article 18 de l'acte fédéral (*Bundesakte*), touchant des dispositions uniformes au sujet de la presse.

Néanmoins, continue le préambule, 1^o les Chambres des Etats dépassent leurs droits envers les princes; et 2^o la presse démocratique devient un abus.

Suivent les *Bundestagsbeschlüsse*.

2. Avant la révolte de juin, Metternich écrit à Apponyi (14 mai 1832) : Notre grande affaire du moment, c'est celle de l'Allemagne. Vous en apprendrez incessamment les résultats. *Il importe que le cabinet français ne gêne pas l'action des Princes**, qui n'ont plus le choix qu'entre gouverner ou périr... La Confédération va prendre position comme elle aurait dû le faire depuis longtemps. *Mémoires*, t. V, p. 384. Et le 4 août 1832, après l'émeute, à Apponyi : « Le gouvernement français a pu, dans ces derniers temps, apprendre à connaître les koryphées du parti révolutionnaire en Allemagne... Leur triomphe en Allemagne équivaldrait à l'attaque la plus sérieuse contre ce soi-disant juste-milieu... Aussi suis-je convaincu que le Cabinet français accompagne de ses vœux les plus ardents le triomphe des lois fédérales* » *Ibid.*

ni de quel côté chacun se trouve. On ne peut plus fermer les yeux, ni protester de ne pas voir *cela*.

Que fera un cœur libéral, surtout si ce cœur est allemand? Il condamnera le principe du juste-milieu en France, il se convertira au républicanisme. Que fera un penseur libéral, si ce penseur est allemand? Même s'il ne tourne pas le dos à la réalité, s'il continue l'analyse particulière des hommes et des choses, il exposera en même temps ce mouvement général, cette tendance fatale; au moins il n'en brouillera pas le dessin.

Pour comprendre le compte-rendu heinéen de l'émeute des 5 et 6 juin, il vaut mieux commencer par ces issues ultimes, car c'est en vue d'elles que notre auteur, comme tout le monde, a dû traiter l'événement de la rue parisienne et ses conséquences immédiates, quoiqu'il ne parle de ces issues ultimes que tout à fait à la fin de ses articles. Il vaut mieux donc commencer par la fin. Ensuite le reste s'éclaircira. Car c'est en vue de la fin que Heine a modelé tout le reste.

Le libéralisme de principes en matière de politique intérieure et de politique extérieure s'étant déployé sans réserves dans les journées de juin, la défaite fut une défaite de principe, et la victoire une victoire de principe, du principe conservateur. Délivré des républicains pour un temps, Louis-Philippe était maintenant libre de suivre la politique de sa dynastie, laquelle consistait à chercher un appui parmi les intérêts conservateurs à l'intérieur et à l'extérieur, en se faisant garantie du *statu quo* à l'intérieur et à l'extérieur.

Et c'est ainsi que se révélait maintenant le « juste-milieu », pleinement développé. Peu importait la perte de l'influence française dans les Etats rhénans allemands ¹, et l'extension, grâce aux *Bundestagsbeschlüsse*, de la puissance autrichienne et allemande jusqu'entre la rive gauche du Rhin et la frontière française ², la France ne fera pas la moindre protestation

V. aussi *National*, 15 juillet 1832 : « Jamais on ne les eût osés sans les tristes événements de juin » [Les Décrets de la Diète].

1. *National*, 16 juillet 1832. « La défense extérieure, la nécessité d'opposer pour l'avenir à la France une confédération de tous les pays d'origine et de langue germaniques, comme la France avait cherché à se couvrir par une confédération de tous les états rhénans, est la seule préoccupation qui ait dirigé les diplomates du Congrès de Vienne », et le *National* démontre comment cette œuvre se continue par les *Bundestagsbeschlüsse*.

2. *National*, 16 juillet 1832. « Nous commençons par nier que le gouvernement,

contre ces *Beschlüsse*, combien moins y résistera-t-elle; elle les secondera par sa neutralité, par sa passivité, quoiqu'ils soient la négation même de l'idée et de la culture, du principe que désormais elle représente, au nom de l'Europe¹; elle les appuiera quoiqu'ils soient attentatoires à sa sûreté, à son indépendance, quoiqu'avec eux l'Autriche et la Prusse s'arrogent une sphère d'influence et des pouvoirs militaires agrandis auxquels jusque-là elles n'ont pas eu droit². Car, avec la suppression du républicanisme, la politique de la dynastie triomphe, et la politique de la dynastie, c'est l'alliance avec les puissances conservatrices, c'est la paix avec elles, en dépit des intérêts politiques et spirituels de la France, en dépit des intérêts du libéralisme européen³.

Voilà la situation telle qu'elle se dessine, conséquence logique des causes préalablement données. Mais comme Heine

quel qu'il soit, puisse sans manquer à ses engagements envers le pays, rester indifférent aux déterminations prises par la diète de Francfort. Cette diète s'attribue en ce moment des pouvoirs qui ne lui ont nullement été conférés par les traités qu'elle invoque. Le gouvernement qui a reconnu si complaisamment les traités de 1815 doit à la sûreté de la France de faire en sorte que ces traités au moins soient observés, qu'ils ne soient pas éludés, interprétés... au gré des arrière-pensées, des projets encore non avoués des deux puissances qui donnent des ordres à la confédération germanique ». *Temps*, 3 juillet 1832. « Un pouvoir habile et ami du pays ne permettrait pas l'oppression des libertés allemandes. Avec elles tombent aussi nos frontières, et nous n'avons plus que nos poitrines à opposer à une invasion ». *National*, 15 juillet 1832. « Nous recommandons aux plus sérieuses méditations de nos lecteurs la déclaration de la diète de Francfort en date du 6 juin. Nous la publions ci-dessous dans son entier. Il ne faut pas se dire : Ceci est une affaire qui regarde les Allemands... Souvenons-nous, au contraire, que grâce aux traités de 1815,... la prétendue Allemagne d'aujourd'hui s'étend jusqu'à six marches de Paris. Or, la déclaration qu'on vient de lire ne fait autre chose qu'attribuer à la Prusse et à l'Autriche le droit de concentrer leurs armées entre la rive gauche du Rhin et notre frontière ».

1. V. *National*, 15 juillet 1832. [Dresse une liste des principes français, établis par la révolution de juillet, et des principes allemands établis par les *Bundestagsbeschlüsse*]. « Ces déclarations insolentes de la diète de Francfort, déclarations qui sont toutes un anathème direct lancé contre lui [le gouvernement français] et contre nous ».

2. V. ci-dessus, p. 180, note 2.

3. *National*, 26 juin 1832. « Une France toute nouvelle est née en Europe des fatales journées de juin ». 13 juillet 1832 : « Où en est la question de Guerre et de Paix?... Nous ne nous mêlons plus des affaires des autres, ou plutôt, si nous nous en mêlons, ce sera pour donner aux cabinets despotiques la certitude que nous sommes tout disposés à concourir avec eux à la répression des désordres démagogiques qui agitent diverses parties de l'Europe, et notamment à toutes les mesures qui pourront être prises pour comprimer l'essor de la liberté de la presse en Allemagne ».

ne peut rien contre les *causes*, force lui est de brouiller tant qu'il peut le dessin de la situation. Il la met en morceaux, il en détruit l'unité logique, afin d'avoir raison séparément des parties. Diviser pour vaincre, c'est la devise heinéenne en fait de raisonnement; pour vaincre la logique, la géométrie, la vérité.

Premier mot sur le résultat général de l'émeute : Louis-Philippe se tient pour très fort : « Er hält sich nämlich jetzt für ganz stark » (p. 184). Deuxième mot : « Die patriotische Partei... misstraut ihm; sie fürchtet *mit Recht**, dass er gegen die Fremden minder feindlich gestimmt sei als gegen die Einheimischen » (p. 185). O art de la parole! Quelle est la signification précise de ces mots apparemment puérils? Tout simplement ce que nous avons dit plus haut : c'est une manière adoucie, polie, de dire que Louis-Philippe va s'allier aux puissances étrangères contre les intérêts mêmes de la France, en tolérant les mesures répressives de l'Autriche et de la Prusse en Allemagne, et en supprimant autant qu'il peut le mouvement libéral chez lui¹.

Mais entre ces deux mots-là, qui, si timidement qu'il soit, commencent à dessiner la situation, que trouvons-nous? Le point de vue du *Constitutionnel*, qui consiste à supposer que Louis-Philippe et la France sous Louis-Philippe sont nécessairement les représentants du principe libéral, contre les puissances absolues; partant, que la répression de juin a mieux mis le roi en mesure de faire face, au nom du libéralisme européen, à ces ennemis. Le *Constitutionnel* a une notion assez simpliste de la situation européenne, des desseins et de la politique, et des puissances absolues et de Louis-Philippe. Or, c'est ce point de vue-là que Heine fourre entre ses deux phrases; bien entendu il n'y a rien à faire, il contredit absolument l'affirmation : « Gegen die Fremden minder feindlich

1. Cf. *National*, 15 juillet 1832. « Le gouvernement du 7 août... ne peut plus se maintenir en France et en Europe qu'en se rattachant hardiment à toutes les doctrines de la diète de Francfort... Si le gouvernement du 7 août n'entreprend pas cette contre-révolution chez nous, il faut qu'il proteste contre ces déclarations insolentes de la diète de Francfort... Il faut déjà regarder la brutale expulsion des Polonais et la circulaire de M. Barthe contre la presse comme des mesures dictées par la diète de Francfort ». La circulaire de Barthe établit que « nier le principe du gouvernement est toujours un délit »; donc, point de différence entre opinions et actes (*V. Temps*, 5 juillet 1832).

gestimmt... Jene bedrohen nur seine Krone, diese sein Leben » (p. 185).

« Er glaubt auf die grosse Masse der Nation bestimmt rechnen zu können; er glaubt der Mann der Notwendigkeit zu sein, dem sich bei ausländischen Anfeindungen die Nation unbedingt anschliessen werde, und er scheint deshalb den Krieg nicht mehr so ängstlich wie sonst zu fürchten » (p. 184-185) ¹.

Suit le point de vue du *National* : « Die patriotische Partei bildet freilich die Minorität und diese misstraut ihm; sie fürchtet mit Recht », etc. (p. 185).

Hélas! les puissances étrangères sont tout à fait prêtes à laisser la France tranquille, leur attitude est tout à fait passive à son égard, tant que son chef leur permettra de la priver de ses avantages un à un, de la dépouiller lentement et sûrement de toutes ses défenses, de toutes ses protections extérieures; de la découvrir au coup de l'ennemi. Pourvu que la France n'intervienne pas dans leur politique antilibérale intérieure et extérieure, elles sont contentes d'être ses amies, car, pour le moment, ce qui les intéresse, c'est surtout de pouvoir garder leur politique intacte. Ce n'est naturellement pas non plus sans satisfaction qu'ils voient la France perdre de jour en jour sa force et son influence : l'œuvre de la vaincre, de la détruire, ce sera peut-être pour une heureuse génération future.

C'est encore au *Constitutionnel* que Heine aura recours pour nous brouiller les idées, à la fin de ses articles :

« Jene grosse Frage, ob Ludwig Philipp schwach oder stark ist, mag schwer zu entscheiden sein. Aber leicht ist es einzusehen, dass die Franzosen selbst in diesem Augenblick durchaus nicht schwach sind. Im Herzen der Völker haben sie neue Alliierte gefunden, während ihre Gegner jetzt eben nicht auf der Höhe der Popularität stehen... *Die französische Jugend ist so kriegslustig und*

1. *Constitutionnel*, 12 juin 1832 : « Cette invasion qui, il n'y a pas plus de six mois, paraissait encore possible et redoutable, l'est-elle aujourd'hui? La France doit cesser de la craindre... Que les ourdisseurs de coalitions nouvelles y regardent bien, et ils verront dans cette France qu'ils aspirent peut-être à démembrer, assez de bras armés pour repousser à la fois et la guerre civile et la guerre étrangère, pour conserver au pays sa liberté, son indépendance, et pour aider dans la guerre des principes où l'entraînerait ses alliés naturels à devenir indépendants et libres à leur tour ».

*begeistert wie 1792**. Mit lustiger Musik ziehen die jungen Kon-skribierten durch die Stadt... Und dabei werden Freiheitslieder gesungen und Märsche getrommelt vom Jahre 90 » (p. 188-189).

Air de bravoure pour la fin des articles et la fin de *Französische Zustände*. Mais qui est ici Louis-Philippe, et qui est la France? A quoi bon distinguer entre un peuple et son gouvernement? Fausse distinction! Et Heine vient d'exposer le point de vue totalement opposé quant à Louis-Philippe et à ses rapports avec l'Europe :

« Ludwig Philipp ist noch immer der Meinung, dass er stark sei. Seht wie stark wir sind! ist in den Tuilerien der Refrain jeder Rede. Wie ein Kranker immer von Gesundheit spricht... *Da kommen nun täglich die Diplomaten aufs Schloss und fühlen ihnen den Puls... und schicken dann ihren Höfen das politische Sanitätsbulletin**. Bei den fremden Bevollmächtigten ist es ja ebenfalls eine ewige Frage : « Ist Ludwig Philipp stark oder schwach? » Im ersten Falle können ihre Herren daheim jede Massregel ruhig beschliessen und ausführen; im andern Falle, wo ein Umsturz der französischen Regierung und Krieg zu befürchten stände, dürften sie nichts Unmildes zu Hause unternehmen » (p. 188).

Quelle vague gentillesse dans les termes employés! Il s'agit des mesures antilibérales à l'étranger dont la force de Louis-Philippe en France est la condition nécessaire. Pourquoi alors parler d'agressions du dehors? Uniquement pour brouiller nos idées, pour nous cacher la vraie nature de la situation, avec sa cause (la répression du principe républicain) et ses effets. Mais, dira-t-on, on ne parle pas ici d'agression du dehors, avec Louis-Philippe sur le trône. On ne parle que de guerre au cas où il tomberait, on parle d'une jeunesse française belliqueuse, *kriegstustig*, qui s'affirmerait alors. Mais que dit-on un peu plus loin : « Sobald Krieg erklärt würde... Die Stärke oder Schwäche von Ludwig Philipp ist alsdann kein Gegenstand der Kontroverse. *Er ist alsdann** entweder stark oder gar nichts mehr. » (P. 191).

Il est évident que Heine ne fait que changer habilement à tout moment la *base* de la discussion, afin, comme nous l'avons dit, d'éviter une situation trop forte pour lui. A un moment il parle de l'alliance pacifique de Louis-Philippe avec l'absolutisme, à un autre de Louis-Philippe faisant face à ces mêmes puissances absolues, à un moment il semble

parler d'une guerre révolutionnaire qui éclaterait sitôt Louis-Philippe tombé, à un autre d'une guerre que Louis-Philippe fait à la tête de son peuple. O dessin, tu n'es plus qu'un nom! Ce sont les artifices dont parle, et que définit si exactement, Börne¹.

Et juste avant de parler des rapports entre la force de Louis-Philippe et les mesures, l'« Unmildes », qu'osent les puissances étrangères², Heine a parlé des Décrets de la Diète, mais comme d'un événement complètement indépendant, tout à fait allemand :

« Zunächst sind es die deutschen Angelegenheiten, die Beschlüsse des Bundestags, welche alle Geister aufregt... Die Franzosen in ihrem leichtfertigen Irrtume meinen, die Fürsten unterdrückten die Freiheit, und sie sehen nicht ein, dass nur der Anarchie unter den deutschen Liberalen ein Ende gemacht werden soll, und dass überhaupt die Einigkeit und das Heil des deutschen Volkes befördert wird » (p. 188).

Ce qui est sarcasme, bien entendu, mais remarquons comment Heine brise le lien entre les Décrets et ce qu'il va dire. A tout moment il *rompt* le dessin de la pensée. La phrase: « Ludwig Philipp ist noch immer der Meinung, dass er stark sei » (p. 188) sert ici à cette rupture : Et la « force » ou la « faiblesse » de Louis-Philippe devient une espèce de refrain, dont Heine fait le thème de ses derniers articles, les *Berichte* provinciaux, et dont on ne sait en quel sens il l'emploie : comme conservateur, réactionnaire et ami du régime, ou comme observateur hostile :

« Ob Ludwig Philipp stark oder schwach ist, scheint wirklich die Hauptfrage zu sein, deren Lösung ebenso sehr die Völker wie die Machthaber interessiert.* » P. 189). Belle impartialité!

« Die Frage, ob er stark oder schwach... » (P. 191).

« Ludwig Philipp wird hier im allgemeinen weder geliebt noch gehasst. » (P. 197)³.

1. V. ci-dessus, p. 68, note 1.

2. V. ci-dessus, p. 184, citation de p. 188.

3. Sur les lettres provinciales, il n'y a pas plus à dire. J'ai consulté le *Journal de Rouen*, la *Gazette de Normandie*, *L'Echo de Rouen*, dans la bibliothèque de la ville de Rouen, mais n'ai pas trouvé que Heine y ait pris quoi que ce soit. Il les lisait pourtant (v. discussion de la presse provinciale, p. 198-199). Cf. aussi « Die Mar-

Mais la fin sera conciliante. A propos des moqueries d'une société légitimiste, Heine saisit l'occasion de dire que ces moqueries ne servent qu'à lui faire sentir la valeur solide de Louis-Philippe et du juste-milieu. C'est sur cette note de tendre réaction que se terminent *Französische Zustände* :

« Dabei fehlt es nicht an Verhöhnung und Verleumdung jener wohlbekannten Leute, die wir einst, vor der Juliusrevolution, als Lichter des Liberalismus feierten... Bin ich aber sonst dem Justemilieu nicht sehr gewogen, so regte sich doch in meinem Gemüte eine gewisse Pietät gegen die einst Hochverehrten; es regte sich wieder die alte Neigung, als ich sie geschmäht sah von jenen schlechtern Menschen » (p. 202-203).

Suivent des louanges de la Maison d'Orléans, qui la présentent comme infiniment plus morale que la vieille maison de France; plus bourgeoise : « Ludwig Philipp aber und die Seinigen sind gesund und lebendig, es sind blühende Kinder des jungen Frankreichs, keuschen Geistes, frischen Leibes und von bürgerlich guten Sitten. » (P. 204).

La royauté bourgeoise de Louis-Philippe est peut-être, après tout, une nouvelle chose dans le monde, et le commencement d'une renaissance de la royauté sous une

seiller Hymne, jenes *dies irae, dies illa*, der neuen Kirche » (p. 201) et *Journal de Rouen*, 13 août 1832. Feuilleton sur l'anniversaire du 10 août 1792. « Le Peuple Roi. Dies irae, dies illa » (nom donné à la Marseillaise et citation de vers de Barthélemy :

« Un chant tombé du ciel dans la tête d'un homme,
Hymne né sous la tente et que Marseille on nomme ».)

Nous trouvons aussi que Heine a dit vrai en peignant la société de Dieppe comme divisée entre les partisans de l'ancien régime et de la duchesse de Berry, surtout des bains de la duchesse de Berry, et ceux du nouveau (p. 196-197, 201). Cf. *Mémorial Dieppois*, 29 août 1832. « On a remarqué que M. le sous-préfet de Dieppe a eu l'honneur de s'entretenir souvent avec sa Majesté... Nous ignorons si M. le sous-préfet parlait alors de la grande fusion des opinions opérée dans son arrondissement, fusion dont nous avons entendu dire qu'il s'était applaudi près de M. de Rumigny; ne se doutant pas probablement que le conseil municipal de Dieppe, à l'unanimité, donnerait dès le lendemain dans une adresse le démenti le plus formel au magistrat utopiste... [Adresse du maire de Dieppe au roi]. « Un patronage puissant fut longtemps utile à notre cité et contribua plus efficacement que tous nos efforts au développement prospère de ce nouvel établissement [Bains de Dieppe]. Des bienfaits ont laissé en ce pays des souvenirs traitreusement exploités par nos ennemis... Il vous est facile, Sire, de faire cesser ces influences de divisions et de haines, en accordant à notre ville l'honneur de posséder quelqu'un des membres de cette nombreuse famille... », etc.

Sur le départ de Dieppe, à une heure du matin, de la garde nationale, pour aller à la rencontre du roi à Eu (p. 201). V. *Mémorial Dieppois*, 29 août 1832.

forme nouvelle — si Louis-Philippe conserve son trône et sa sincérité d'esprit; « wenn er Thron und ehrliche Gesinnung bewahrt, aber das ist ja eben die grosse Frage. » (P. 204).

Pourrait-on avoir plus pitoyable pauvreté de pensée? Ces sentiments feraient bien dans la bouche d'un défenseur systématique du régime et de son principe; qu'en penser, s'ils se joignent à l'opposition copiée du *National*, du *Temps* et du *Courrier Français*, de la *Gazette* et de la *Quotidienne*?

Parallèlement à cette réconciliation, et après avoir dit que le roi est *moins hostile aux étrangers qu'aux Français*¹, Heine nous offre l'apitoiement que voici sur Louis-Philippe (p. 185). Oui, dit-il, ces derniers (les indigènes, les Français) menacent sa vie, les étrangers seulement sa couronne. Et de s'attendrir : « Trotz allen Missmuts, den man gegen den König Ludwig Philipp hegen mag, will sich mir doch die Ueberzeugung aufdrängen, als sei der Mensch Ludwig Philipp ungewöhnlich edelmütig und grossinnig. » (P. 185). Ce qui nous amène à la grande passion de Louis-Philippe : bâtir, et aux constructions dans les Tuileries. Et cela à son tour amène les réflexions banales et les banals avertissements que suggèrent les Tuileries : avec quoi l'on se tient quitte : « O, wenn alle Blutstropfen sprechen könnten, wie es in den Kindermärchen geschieht, so würde man dort manchmal guten Rat vernehmen; denn in jedem Zimmer dieses tragischen Hauses ist belehrendes Blut geflossen. » (P. 185). Les sentimentalités prennent la place de la géométrie. Et tu es descendue bien bas, ô pensée!

C'est maintenant que nous comprenons le jeu des préfaces et des préfaces aux préfaces. Il faut tout de même parler des Décrets de la Diète d'une manière qui convienne à leur importance; c'est un grand événement. La méthode heinéenne étant de diviser pour vaincre, il relègue ces importants décrets dans une éclatante préface,² où bien entendu ils sont traités uniquement comme événement allemand, et où il n'y a plus de danger qu'ils viennent se mêler au récit de la révolte répu-

1. V. ci-dessus, p. 182, citation de p. 185.

2. « Tous les écrits de M. Heine sont précédés de magnifiques et éblouissantes préfaces », Börne dans le *Réformateur*, 30 mai 1835.

blicaine et de tout ce qui s'ensuit. Voilà Heine qui part en guerre contre l'Autriche et la Prusse — non sans certaines réserves ¹ — ce qui est bien vaillant de sa part; mais du côté français il entend être sain et sauf. Voyons maintenant la « Préface à la Préface ». Comme nous nous y attendions, elle est occupée tout entière *de la manière dont Heine se présente au public*, de l'impression qu'il fait sur le public. Tous ceux qui s'attaquent à lui défilent devant nous, les théoriciens du nationalisme allemand qui l'accusent d'être francisé, puis la « böotische Partei » ² la « sodomitische Partei » ³ et l'« abderitische Partei » ⁴; et dernièrement ses « amis », c'est-à-dire les libéraux, ceux qui l'accusent d'être renégat; d'avoir trahi la cause ⁵. La préface de la préface révèle trop bien l'ordre des préoccupations qui absorbent l'esprit de Heine; elle fait voir qu'il pense beaucoup moins à la cause du libéralisme qu'à lui-même, et à la figure qu'il fait; et que la grande « Préface » elle-même n'a peut-être pas eu d'autre raison d'être. Alarmé ⁶ par l'échec de son coup d'État qui devait restaurer sa réputation libérale, la grande Préface contre l'Allemagne et l'Autriche ayant été mutilée par la censure de façon à lui faire perdre toute sa vertu condamnatrice, et par là même, purifiante, Heine écrit une « Préface à la Préface » qu'il a en fin de compte mieux aimé omettre ⁷, et qui trahit, pour qui sait lire, les véritables mobiles de la Préface. Les hésitations sur Louis-Philippe, les incertitudes de pensée, l'*imbroglio* calculé où il réduit toute géométrie de pensée étaient devenus par trop suspects, surtout à l'occasion des Décrets de la Diète et depuis ces Décrets ⁸, et la

1. V. ci-dessous, p. 229-230.

2. P. 493.

3. *Ibid.*

4. P. 494.

5. P. 494-495.

6. A. Campe, 28 décembre 1832. « Ich kann nicht eher honett schlafen, bis die Vorrede in der Welt ist » (Après avoir découvert les mutilations imposées par la censure). HIRTH, t. II. Protestation dans l'*Allgemeine Zeitung*, 11 janvier 1832 : « Nimmermehr hätte ich jenes Buch herausgegeben ohne diese Vorrede, worin ich die Gesinnungen, die in jenen Artikeln nur angedeutet sind, vollkräftig mittheilen und zugleich durch anderweitige Besprechungen einen grossen Akt der Bürgerpflicht ausüben konnte » (p. 8).

7. Elle ne subsiste qu'en épreuve. V. p. 491-492.

8. « Wer so grosse Geheimnisse wie er (Heine) besitzt : als wie .i. der König der Franzosen, als hätte er das kalte Fieber, an dem einen Tage für gut, an dem

Vorrede est moins « Das leidenschaftliche Produkt meines Unmuts », comme il écrit à Varnhagen ¹, que la démonstration qu'il n'est pas « ein bezahlter Schuft », comme il écrit à Immermann ².

Avec la *Vorrede*, Heine se débarrasse des Décrets de la Diète, bien séparés de la situation française; il essaie en même temps, et sans gêner son jeu de ce côté-là, de réaffirmer sa position de patriote allemand.

Maintenant nous pourrions saisir dans ses grandes lignes la méthode heinéenne de traiter la révolte des 5 et 6 juin. Son but principal est d'éviter la logique des faits, car cette logique le condamnerait désormais au libéralisme conséquent et systématique du républicanisme. C'est pour cela qu'il brouille tant qu'il peut les lignes de la situation telle qu'elle se dessine après la défaite décisive du républicanisme. Et quant à cette défaite elle-même, son principal soin sera d'en cacher, d'en nier le caractère décisif, de cacher, de nier, tout ce qui la rend sérieuse. Il a embrouillé les effets, nous allons voir comment il embrouillera les causes. Il cherchera toujours à ne pas aborder de face la situation; et c'est là son principal souci.

Tout reste d'abord dans le vague. Et dans son premier *Bericht*, Heine prend ses mesures en vue du triomphe possible des républicains et des légitimistes ensemble. « Von Marschall Bourmont will man bestimmt wissen, er sei gefangen. Stellt man ihn vor ein Kriegsgericht, so stirbt er wie Ney, nur minder ruhmvoll und minder bedauert.* » (P. 167). La Vendée faisait pendant à l'émeute de juin, et quand celle-ci éclata dans les rues de Paris, il était évident à tout le monde qu'il s'agissait du sort des deux partis extrêmes, alliés ensemble pour faire ce coup de main ³. Le 5 juin on ne savait qui vain-

andern für schlecht, am dritten wieder für gut, am vierten wieder für schlecht zu erklären... der mag noch grössere haben, die das Räthelhafte seines Buches erklären; ich aber kenne sie nicht ». BÖRNE *Briefe aus Paris*, 25 février 1833.

1. 16 juillet 1833 (HIRTH, t. II).

2. *Ibid.*, 19 décembre 1832. Heine dit à Immermann, anxieux de se décharger auprès de lui de l'enthousiasme politique dont il veut se parer auprès de Varnhagen, qu'il ne faut pas le prendre pour un « Vaterlandsretter ». Immermann répond ironiquement, qu'il le tient, 1^o für keinen bezahlten Schuft, und, 2^o auch für reinen Vaterlandsretter. » V. sa réponse, *Ibid.*

3. V. ci-dessous, p. 196.

crait, du gouvernement ou des insurgés; c'est pourquoi Heine se borne à une mention sympathique du maréchal Bourmont; il écrit comme si la révolte n'avait pas encore éclaté. Il aurait été singulier, pourtant, qu'il commençât tout à coup à écrire des *Tagesberichte*, sans motif, le jour même où le plus grand sujet allait s'offrir. Non, le premier *Tagesbericht* a bien été écrit après que la révolte avait éclaté, et quand on savait qu'elle avait éclaté; mais Heine se réserve encore. Des précautions de cette espèce, surtout l'allusion au maréchal Bourmont, si étrange dans la bouche d'un libéral, et quand ce libéral est Heine, ne sont pas exagérées dans son cas. Notre auteur avait toujours, à l'égard du triomphe des partis, l'imagination la plus vive. Il s'imaginait toujours devenir leur première victime, mais ne jugeait point vain de se créer des alibis dans ses écrits, par des phrases, des paragraphes, et, quelquefois, des passages et des préfaces entières. Telle était la bizarrerie de ses idées sur ce point.

Le 6 juin tout est terminé. Heine raconte les événements en simple rapporteur, terminant son récit par la réflexion mélancolique : « Es ist eine unglückselige Begebenheit, die noch unglückseligere Folgen haben wird* » (P. 170).

Ensuite son attitude est prise, et il ne s'en écartera plus.

Il diminuera la victoire du juste-milieu, il l'injuriera, cette victoire, à la manière de l'opposition, mais ce sera pour diminuer aussi l'importance et la signification de cette victoire, ce sera pour éluder toute obligation d'y réfléchir sérieusement et d'en peser les conséquences, ce sera pour dire, en un mot : *Elle ne change rien au train de nos réflexions*; inutile de nous déranger, tout est comme avant.

Tout ce qui peut ôter le contour et le relief à l'événement est employé par Heine.

A l'entendre, l'émeute n'a été qu'un coup de main tenté à l'improviste par quelques enthousiastes; la cause républicaine ou libérale n'en est nullement endommagée; les républicains sont aussi fort qu'avant. C'est un « combat d'avant-postes. »

Et par conséquent il niera que cette révolte fût préparée, que l'opposition tout entière y ait pris part, qu'elle eût des ramifications dans le parti légitimiste, et en Allemagne.

Il est facile de démontrer que cette attitude est un parti-

pris, et que plusieurs faits rapportés par Heine lui-même sont en contradiction avec elle.

Comment, si la révolte n'était pas préparée ¹, les insurgés se sont-ils trouvés si bien pourvus d'armes et de munitions, avec un centre stratégique si bien choisi, si bien préparé? ²

Et pourquoi s'est-il trouvé au pont d'Austerlitz, où se firent les discours, ce mystérieux personnage à cheval, portant un drapeau rouge, qui servait partout de signal à la révolte? (P. 143, p. 168) ³. Le drapeau rouge, « signe d'exécution militaire », comme disait le *Constitutionnel* (13 juin 1832), ainsi substitué au drapeau tricolore, ne semblait pas l'indice d'intentions pacifiques.

Et pourquoi a-t-on eu, au pont d'Austerlitz, l'étrange idée de transporter le corps de Lamarque à *Saint-Cloud*, où se trouvait le roi? C'était l'alternative, dans l'esprit des exaltés, du Panthéon. Heine dit « nach dem nächsten Dorfe » (p. 169), phrase qui n'a pas de sens. Serait-elle employée pour voiler un détail par trop significatif? Ce ne serait pas pour saluer amicalement Louis-Philippe que le cortège de Lamarque se présenterait à Saint-Cloud.

1. « Nie gab es eine Empörung, die schlechter eingeleitet worden, und bis auf diese Stunde weiss man noch nicht, wie sie entstanden ist und sich gestaltet hat » (p. 180) (12 juin). L'opposition, dit Heine, affirme que les insurgés n'ont point eu de chef, et qu'ils ont été très peu nombreux « Dieses scheint die Wahrheit zu sein » (p. 143). Aucun chef, ou du parti du *National*, ou de celui de la *Tribune*, n'a pris part à l'échauffourée (p. 181, 12 juin).

2. Cf. *Journal des Débats*, 15 juin 1832. « N'est-ce pas vraiment se moquer de la patience publique que de venir, en face de tout Paris, nous dire que la sédition des 5 et 6 juin n'a pas été l'effet d'un complot préparé d'avance, mais d'un simple malentendu ou d'un hasard malheureux? Voilà un hasard bien étrange! Des gens qui suivent un convoi se trouvent tout à coup armés jusqu'aux dents; c'est par hasard!... Au premier signal, ils se répandent dans Paris, ils dressent des barricades.. et s'y logent militairement jusqu'à être en état de soutenir un siège de quelques heures. C'est par hasard! »

3. L'opposition aussi rapporte ce fait. V. *National*, 9 juin 1832. *Constitutionnel* 15 juin 1832 : « Nous recevons la déclaration suivante avec prière de la publier : « ... Les soussignés, appartenant tous au premier bataillon de la quatrième légion rurale, formaient au cortège la tête de toute la portion de la garde nationale qui y assistait... Un drapeau rouge avec l'inscription *La liberté ou la mort* porté par un homme à cheval, sans uniforme, et ceint d'une écharpe rouge, traversait les rangs, depuis l'estrade jusqu'à nous; le désordre commençait partout où cet étendard paraissait ». V. même journal, 17 juin 1832.

4. « Quant au projet de se porter à Saint-Cloud, nous ne le mentionnons qu'avec le mépris qu'il mérite ». *Moniteur*, cité par *Journal des Débats*, 8 juin 1832. « Dans la soirée, le Roi était venu de Saint-Cloud à Paris » (*Ibid.*).

Ces querelles sur la destination du corps semblent bien faites pour amener un conflit avec les autorités et de là un commencement d'insurrection¹.

Quant aux chefs du *National* et de la *Tribune*, bien entendu, ils n'étaient pas mêlés à la révolte. Les chefs doctrinaires, les philosophes, le sont rarement. Ce sont les hommes d'action qui ont marché dans le convoi de Lamarque : la « Société des Amis du Peuple », l'Ecole d'Alfort, l'Ecole Polytechnique, en un mot, la partie de l'opposition qui constitue la *résistance à main armée*². Heine lui-même est forcé d'admettre que la « Société des Amis du Peuple » a bien pu jouer un rôle. Après avoir dit que les chefs bien connus, Raspail et Trélat, se sont abstenus, il nous dit qu'il y avait division dans les rangs de la Société, les plus démocratiques adhérant aux sections, dont d'autres s'étaient séparés; que le rôle de la Société est donc difficile à déterminer³. Mais il ne tire aucune conclusion de ce fait; après l'avoir rapporté, il le néglige.

Mais ce sont surtout les mouvements de l'opposition pendant les semaines précédentes qui accusent l'opposition d'avoir collaboré tout entière à l'éclat du 5 juin, de l'avoir attendu, de l'avoir préparé.

Le 29 mai, l'opposition parlementaire⁴ se réunit chez Laffitte, pour dresser un « compte-rendu », où non-seulement il y a question de politique, mais aussi de régime. Il faut voir le rapport du *Journal des Débats*, six jours avant l'insurrection (30 mai 1832) : « L'Adresse disait que la forme actuelle de notre gouvernement comporte tous les développements possibles de la liberté. Un membre a demandé « que la rédac-

1. V. *Ibid.*

2. V. sur les bandes qui marchaient dans le cortège, *Temps*, 6 juin 1832. *Constitutionnel*, 7 juin 1832. *Moniteur*, cité par *Journal des Débats*, 8 juin 1832. « Dès le 2 juin, la Société des Amis du Peuple avait essayé ses forces à l'occasion du convoi du jeune Gallois... Des convocations nombreuses eurent lieu [pour les funérailles de Lamarque]... Les écoles, les comptoirs, les ateliers reçurent une invitation ». Les élèves de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole d'Alfort furent licenciés (V. *Journal des Débats*, 7 juin 1832), la Société des Amis du Peuple supprimée, après la révolte du 5 juin.

3. Première version (inédite) du IX^e article, p. 518.

4. Après avoir dit que l'opposition parlementaire se sépara de bonne heure de l'opposition antidynastique extra-parlementaire, M. Tchernoff dit : « Cependant il faut noter que le rôle des opposants dans l'émeute républicaine de 1832 ne fut pas bien défini ». TCHERNOFF, p. 178, note 2.

tion du passage fût modifiée et atténuée. Il a fait observer que l'on pouvait trouver *telle autre combinaison politique qui comporterait plus de liberté que le gouvernement actuel, que tel événement pourrait arriver qui lancerait le pays dans cette combinaison; qu'adhérer à la profession de foi posée, ce serait se lier les mains pour l'avenir...* » C'était de la république qu'il s'agissait. M. Barrot a dit : « Qu'il était impossible de ne pas reconnaître que la perspective d'une république effrayait les esprits. » Chose fâcheuse assurément; la chose en elle-même, voyez-vous, n'est pas mauvaise. » Après la révolte républicaine, le compte-rendu de l'Opposition fut présent à tous les esprits. Un écrivain demande « A M. Odilon-Barrot et à l'Opposition » compte, en réponse à leur *Compte-rendu*¹. « La république, sa possibilité, ses chances, son plus ou moins de crédit dans le pays, dit le *Journal des Débats*, 16 juin 1832, essayant de démontrer la nature concertée et préparée de la révolte, ont été mis en discussion... sur trois orateurs, l'un a parlé de *tel événement qui pourrait lancer le pays dans un gouvernement républicain*, l'autre s'est opposé à toute arrière-pensée en faveur de la république, disant que *la république effrayait*, et le troisième enfin a exprimé le souhait que la France *se rapprochât chaque jour davantage du gouvernement modèle*. De telle sorte que le mot et l'idée de la république, ...voilà ce qui a occupé les membres de l'Opposition *assemblés confidentiellement*. » Et 12 juin 1832, même journal : « Après la session, l'Opposition continue la Chambre, discute des manifestes, et, dans la discussion, quand il s'agit de la république et de la répudier on dit qu'il ne faut pas engager l'avenir. Huit jours après éclate l'insurrection républicaine : l'avenir était court. »

L'entente avec le parti républicain allemand dénonce aussi le caractère préparé de la révolte. Pendant que l'opposition fait son compte-rendu, on célèbre les fêtes de Hambach par un banquet, où un toast est porté par Armand Carrel². Le drapeau rouge, noir et or planté pour la première fois sur le château de Hambach³, on le revoit quelques jours après dans le

1. *Compte demandé à M. Odilon Barrot et à l'opposition en réponse à leur compte rendu*, par M. ROSSEEUW-SAINT-HILAIRE, Lb⁵¹1356.

2. 27 mai. V. *National*, 28 mai 1832.

3. V. *Temps*, 9 juin 1832. « Un événement remarquable fut l'adoption des cou-

convoi du général Lamarque ¹, porté par une troupe de réfugiés allemands. Or, il y avait à Paris un parti de l'opposition qui s'occupait tout particulièrement du mouvement libéral en Allemagne, et qui même ne voyait dans le mouvement républicain en France qu'un instrument de politique extérieure qui devait entraîner l'Allemagne à sa suite et rétablir, ainsi, l'hégémonie française en Europe, en dissolvant la domination des puissances germaniques, l'Autriche et la Prusse. Ce parti, c'était celui du *National*, dont le chef, Armand Carrel, avait précisément été présent au banquet allemand en l'honneur de Hambach, et qui, après, fut recherché partout par le gouvernement français comme instigateur principal de l'insurrection du 5 juin.

Le vicomte de Fontenay, ministre français à Stuttgart, écrit à Sébastiani, 11 juin 1832 : « Il n'y a nul doute qu'il existait des ramifications entre les meneurs de Paris et ceux qui s'agitait (*sic*) de ce côté-ci du Rhin. Le prétendu drapeau de l'unité de l'Allemagne qui flottait dans le convoi du général Lamarque en même temps qu'il paraissait pour la première fois*² sur les ruines du château de Hambach prouve, que si le mouvement eût réussi à Paris, il se fût promptement étendu au delà du Rhin ³. »

Déjà, avant d'avoir appris la révolte républicaine à Paris, Metternich écrit à Apponyi à propos de la fête de Hambach ⁴ : « Le banquet allemand présidé par le héros des deux mondes ⁵ est digne d'attention. Je crois que la connivence avec les factieux allemands et l'existence à Paris du point central de toutes les révolutions n'a également plus besoin de démonstration ⁶. »

leurs des associations d'étudiants pour la cocarde nationale allemande. La plupart des assistants se rassemblèrent sous des bannières de cette couleur. Au clocher de Hambach flottait un drapeau rouge, noir et or, avec cette inscription : « Régénération de l'Allemagne ».

1. V. *Constitutionnel*, 6 juin 1832.

2. V. ci-dessus, p. 193, note 3.

3. Aff. Etr., Wurtemberg 60 (1832).

4. Lettre du 6 juin 1832.

5. Lafayette présida le banquet du 27 mai.

6. Les Italiens aussi s'intéressaient à ce qui allait arriver à Paris le 5 juin. V. BARANTE, *Souvenirs*, t. V, Barante à Sébastiani, 18 juin 1832 : [Barante était ambassadeur français à Turin] : « Il me paraît évident que les sectaires et correspondants du parti républicain étaient prévenus d'une entreprise prochaine de leurs amis.

Or, la signification des fêtes de Hambach, du drapeau noir, rouge et or, et du rôle assigné à Carrel dans l'insurrection n'a guère pu échapper à un réfugié allemand, informé de tous les mouvements de la politique, tel que Heine. Il ne parle pas du tout, dans ses premiers *Berichte*, du drapeau noir, rouge et or, mais quand les journaux français commencent à en parler beaucoup¹, à propos de la fête de Hambach, il juge qu'il est temps d'en dire un mot. Il raconte qu'en le voyant, ce drapeau, le 5 juin, tout de suite il se dit qu'il se passerait quelque chose : « Diese fabelhafte Fahne... ich kannte sie sehr gut, ich dachte gleich : du lieber Himmel! das sind ja unsre alten Burschenschaftsfarben, heute geschieht ein Unglück oder eine Dummheit* » (P. 172-173)².

C'est-à-dire qu'il avait tout de suite eu ses soupçons; il savait à peu près à quoi s'en tenir.

Heine parle ainsi du rôle de Carrel :

« Herrn Carrel sucht man überall. Gegen Carrel ist man wohl am meisten aufgebracht. Man glaubte nämlich allgemein, Herr Carrel stände an der Spitze der Volksbewegung vom 5 Juni. Das grosse Gebäude in der Rue du Croissant, wo die Druckerei und und die Bureaux des « National », hielt man für das Hauptquartier, und gegen zweitausend Personen, worunter viele von hoher Bedeutung, sind dorthin gegangen, um sich und ihren Anhang zu jeder Mithülfe anzubieten » (p. 179-180).

Effroi de Thiers, le renégat, « als ihm der Donner der Kanonen und der Name Carrel* ins Ohr drangen. » (P. 180 Lesarten).

Mais c'est précisément en parlant de Carrel, que Heine saisit l'occasion d'affirmer sa croyance dans le caractère improvisé de la révolte :

« Es ist aber ganz gewiss, dass Carrel alle solche Anträge abgelehnt und vorausgesetzt, dass die beabsichtigte Revolution miss-

Il y a eu à Turin et en Savoie des allées et venues, des réunions qui n'ont pas une autre explication ».

1. V. ci-dessus, p. 193, note 3.

2. Heine fait précéder cette remarque d'une autre : « Es scheint keine ganz rote, sondern eine rot-schwarz-goldene Fahne gewesen zu sein, die Lafayette bei Lamarques Totenfeier... bekränzt hat ». Par prétexte, pour se ménager l'occasion de parler du drapeau rouge, noir et or; le drapeau rouge et le drapeau rouge noir et or étaient parfaitement distincts dans le convoi de Lamarque; personne ne les confondit, et le rôle du drapeau rouge ne fut jamais usurpé par la bannière des réfugiés allemands.

linge, weil man sie nicht gehörig vorbereitet... Und in der Tat, nie gab es eine Empörung, die schlechter eingeleitet worden,... Die Republikaner behaupten... dass keiner von den Notabilitäten der Republikanischen Partei dabei gewesen » (p. 180-181).

Même en effleurant la vérité, comme en sa qualité de chroniqueur il est bien forcé de le faire, Heine ferme résolument les yeux, et c'est ce mouvement qui le trahit.

Il faut remarquer aussi, comme preuve de la préparation de la révolte, le langage des journaux dans les semaines immédiatement précédentes¹.

Puisque la révolte n'a pas été préparée et n'a été qu'un brusque éclat de passion, il faut nier aussi la participation des légitimistes².

Cela aussi est assurément du parti pris. Heine ne parle-t-il pas, par une singulière coïncidence, de la Vendée, précisément le 5 juin³? Or la coïncidence de la révolte vendéenne et de l'insurrection parisienne était la preuve évidente de l'entente entre les républicains et les légitimistes⁴. Il ne s'agit pas seulement des héros du Cloître Saint-Merry; ceux-là ont bien pu être tous républicains; mais ce ne fut que très tard que la révolte se confina au Cloître Saint-Merry: Au commencement, les légitimistes y avaient pris part, ils s'étaient esquivés à la fin⁵. Les légitimistes de province avaient été invités par la *Tribune*, quelques semaines avant la révolte, à venir à Paris grossir l'insurrection générale, puisqu'il était bien prouvé depuis Lyon et Grenoble que la révolte provinciale ne conduisait à rien⁶.

1. V. GISQUET, *Mémoires*, t. II, p. 197-199. Citation de la *Tribune*.

2. « Und doch ist man heute albern genug, sie des Einverständnisses mit den Karlisten zu beschuldigen! Wahrlich, wer so todesmutig für den heiligen Irrtum seines Herzens stirbt,... der verbindet sich nicht mit jenem feigen Kot » (p. 171).

3. V. ci-dessus, p. 189, citation de p. 167, Lesarten.

4. Cf. *Moniteur*, cité par *Journal des Débats*, 8 juin 1832 : « L'accord des factions, que nous avons signalé, s'est révélé par la coïncidence de leurs efforts dans l'Ouest et à Paris ».

5. V. D'ALTON-SHÉE, *Mémoires*, t. I, p. 105. « Deux Bretons [légitimistes] réfugiés contumaces de l'insurrection de 1832* ».

6. « Quelques semaines avant cette date [15 mai 1832], la *Gazette de France* avait proposé une coalition parlementaire comme un excellent spécifique pour amener une solution. Elle citait les émeutes de Paris, les insurrections de Lyon, de Grenoble, et autres, où les républicains avaient toujours succombé, et prétendait y trouver la preuve de l'inutilité de ces tentatives.

« Les luttes parlementaires semblaient préférables à la *Gazette*; elle désirait donc

Il paraît qu'ils ont répondu à cette invitation¹.

Devant tous ces faits, Heine est bien forcé d'admettre que l'opposition s'est trouvée comme rangée en bataille au moment de la révolte du 5 juin; il dit que c'est un « malheur »².

Mais, d'autre part, il se trouve d'accord avec l'opposition pour trouver que la révolte du 5 juin n'a pas été désastreuse en ses conséquences; que le parti républicain ne s'en trouve nullement amoindri, et qu'en somme cette insurrection n'a été qu'un « Vorpostengefecht » (p. 181).

Et, comme ce n'est nullement en républicain que Heine amoindrit et falsifie ainsi le caractère, la signification et l'effet de l'insurrection, comme il prend soin de dire et de laisser entendre plusieurs fois qu'il est opposé au parti républicain³, il faut voir dans ces manœuvres le mobile que nous avons dit : Ce sont les nécessités de la logique qui les lui inspirent⁴. Un instinct, un flair, qui, il faut bien le croire, est devenu pour lui, par les nécessités de sa pensée équivoque, une espèce de seconde nature, lui suggère dès le début comment il faut interpréter l'événement du 5 juin, pour rester en paix.

Pour le reste, partout où cela lui est possible, sans se laisser entraîner dans la question de régime, Heine adopte l'attitude de l'opposition vis-à-vis du juste-milieu et de sa victoire.

la réunion de tous les partis pour anéantir le gouvernement par les voies légales...

« La *Tribune* répond à la *Gazette*... elle profite de la circonstance pour prêcher la sainte insurrection... » Quant à la preuve tirée des événements de Lyon et de Grenoble, elle n'établit qu'une chose, c'est que l'insurrection des départements sont [*sic*] sans résultat pour la France.

« Mais qu'une de ces insurrections fût arrivée à Paris, la *Gazette* peut être bien certaine que tout serait fini à cette heure... »

« Comme on le voit, le journal révolutionnaire... dit aux carlistes. Ne remuez plus la province par vos intrigues... venez tous à Paris, vous nous aiderez; c'est là qu'il faut porter un coup décisif ». GISQUET, *Mémoires*, t. II, p. 194, 195, 196, 197.

1. Le témoignage de d'Alton-Shée ne coïncide-t-il pas avec celui de Gisquet? Les Bretons (v. ci-dessus, p. 196, note 5), sont des légitimistes de province, dont il compare les opinions avec celles des légitimistes de Paris. V. *Mémoires*, t. I, p. 105.

2. « Jedenfalls ist es jedoch für die Opposition ein grosses Missgeschick, dass während sie in corpore versammelt war und gleichsam in Reih und Glied stand, jener misslungene Revolutionsversuch stattgefunden » (p. 143).

3. « Wer so todesmutig für den heiligen Irrtum * seines Herzens stirbt, für den schönen Wahn* einer idealischen Zukunft » (p. 171). « Ich bin, bei Gott, kein Republikaner ». *Ibidem*. Sur les promesses de Louis-Philippe, données pendant la revue, qu'il maintiendrait la liberté et l'égalité « Ich gestehe es, das misstrauende Herz ward mir dadurch etwas besänftigt » (p. 171).

4. V. ci-dessus, p. 189 et p. 190.

C'est déjà être de l'opposition que de rapetisser l'insurrection afin de diminuer la victoire et de protéger les partis ¹, mais, comme nous l'avons vu, Heine déserte l'opposition quand il s'agit de dessiner la situation d'après juin, et il s'avoue anti-républicain et partisan de Louis-Philippe. Comme d'autre part il a falsifié les faits pour présenter l'insurrection sous le jour où il la présente, nous avons déduit, comme mobile de cette attitude artificieuse, les nécessités logiques de sa position. Voilà l'une des conclusions à tirer du compte-rendu heinéen de l'insurrection; voilà l'un des aspects de ce compte-rendu. L'autre est celui de la polémique anti-philippiste. Heine atteint deux fins à la fois. Il ridiculise, il amoindrit, il parodie, autant qu'il le peut, le gouvernement de Louis-Philippe dans cette conjoncture.

La révolte des 5 et 6 juin n'ayant été qu'un coup de main fortuit, que devient la victoire de Louis-Philippe? C'est la victoire de 60.000 soldats de ligne et gardes nationaux contre une poignée d'hommes ². Heine ne parlera pas de la difficulté de « cette guerre de barricades en barricades, de fenêtres en fenêtres, de maisons en maisons... cette guerre, la plus difficile de toutes où l'ennemi que l'on attaque est invisible et vous ajuste ³. » Il ne définit pas le caractère du siège de St. Méry, de « ce quadrangle formé par cette même rue [la rue Saint-Martin] et les rues Saint-Méry et Aubry le Boucher ⁴ » préparé par les républicains comme leur quartier général. Pour prendre ce retranchement il fallut les efforts continus et prolongés de l'armée régulière, combinée avec la garde nationale ⁵. Heine ne dit pas pourquoi il a fallu 60.000 hommes pour vaincre deux cents. Il préfère laisser les chiffres

1. V. *National*, 14 juin 1832, et *Journal des Débats*, ci-dessus, p. 191, note 2.

2. « Es sollen gestern (selbst dem *Journal des Débats* zu Folge) 40.000 Mann schlagfertig in Paris gestanden haben. Rechnet man dazu wenigstens 20.000 Nationalgarden, so schlug sich jene Handvoll Menschen gegen 60.000 Mann. » (p. 170). Cf. *National*, 14 juin 1832. « La prise d'un passage et de trente jeunes gens cernés par 60.000 hommes sous les armes ».

3. *Journal des Débats*, 7 juin 1832.

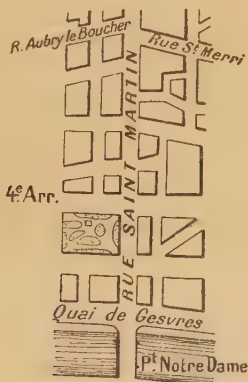
4. *Constitutionnel*, 7 juin 1832. Article publié comme « Relation exacte et complète de tous les Evénements qui se sont passés à Paris dans les journées des 5 et 6 juin 1832 », en brochure, Lb514384.

5. « C'est par des compagnies du 14^e léger et du 11^e de la ligne, soutenues par des gardes nationaux de la banlieue, qu'a été remportée cette victoire si douloureuse ». *Ibid.*

tout crus. Pour comprendre la nature de la lutte, il faut consulter le *Journal des Débats*¹.

Heine n'a que des sarcasmes pour les gardes nationaux victorieux que le juste milieu acclamait comme des héros². « Diese Helden erschrecken, wenn sie sich selbst in einem Spiegel sehen. » (p. 172). Piètre victoire, triomphe de l'égoïsme et des épiciers! « Das Krämertum frohlockt, der Egoismus gedeiht... Der bezahlte Witzbold wird die Freunde der Freiheit auch im Grabe schmähen. » (p. 172)³.

1. Ce journal décrit la dernière phase, la phase longue de la révolte, celle du quartier Saint-Merry, les autres postes des révoltés, porte Saint-Martin, porte Saint-Denis, Place Notre-Dame des Victoires, etc., ayant été emportés (7 juin 1832): « On avait élevé depuis le pont Notre-Dame jusqu'au milieu de la rue Saint-Martin sept barricades construites avec solidité. Un feu croisé qui partait des maisons voisines protégeait chaque retranchement. A la hauteur de la rue Saint-Merry, sept à huit maisons qui se faisaient face semblaient avoir été disposées pour la résistance la plus obstinée. Des tirailleurs s'étaient engagés dans la rue Saint-Martin avec beaucoup de courage, mais toujours sans succès... Un bataillon du brave 1^{er} de ligne s'élance au pas de charge dans la rue Saint-Martin en débouchant du quai. Il fut soutenu avec vigueur par un bataillon du 42^e, qui marchait en suivant les rues adjacentes. Quatre fois les premières barricades furent franchies avec autant d'audace que d'opiniâtreté, sous le feu qu'on faisait des fenêtres; mais dès qu'on arrivait à la hauteur des maisons situées près de la rue Saint-Merry, le feu devenait si vif, qu'il fut longtemps impossible de surmonter l'obstacle que rencontraient les troupes ».



2. V. *Journal des Débats*, 7 juin 1832. *Constitutionnel*, 9 juin 1832. *Journal des Débats*, 9 et 10 juin 1832. (Héroïsme des gardes nationaux, souscriptions ouvertes et versées pour les blessés. Cérémonies funèbres impressionnantes, demande par Montalivet, ministre de l'Intérieur, de renseignements pour distribution des croix).

3. Allusion aux plaisanteries de *Figaro*, 7 juin 1832.

Quant à la revue : Le peuple s'est montré satisfait; il a fait passer la revue au roi :

« Ludwig Philipp fühlte das Bedürfnis, das Volk in Masse zu sehen, um sich zu überzeugen, dass es ihm seine Kanonenschüsse und Ordonnances nicht übelgenommen... Das Volk wollte sich aber auch seinen Ludwig Philipp genau betrachten, um sich zu überzeugen, dass er noch immer der untertänige Höfling seines souveränen Willens ist, und ihm noch immer gehorsam und ergeben geblieben. Man konnte deshalb ebenfalls sagen, das Volk habe den König die Revue passieren lassen, es habe Königschau gehalten, und habe bei dessen Manöver seine allerhöchste Zufriedenheit geäußert » (p. 178).

Ce qui est une malicieuse déformation d'un passage benévole du *Journal des Débats* (11 juin 1832).

« Jamais peut-être la garde nationale et le Roi et l'armée et les citoyens de tous les rangs n'avaient eu autant besoin de se voir, de se réunir, de se reconnaître, de se donner la main en plein jour! Aussi le Roi, l'armée, la garde nationale, toute la ville, se sont-ils revus et salués avec des transports inouïs... Alors la garde nationale a passé le Roi en revue à son tour. A mesure que la garde nationale avançait à travers l'armée qui était en haie, les soldats criaient : *Vive la Garde nationale! Vive le Roi!...* »

Sur l'état de siège, Heine cite l'opinion de l'opposition, à savoir, que le gouvernement avait voulu l'utiliser pour supprimer tous ses ennemis, mais que cet état de siège avait fait regagner à l'opposition tout le terrain perdu¹.

L'état de siège, selon l'opposition, se montra surtout comique. Le juste-milieu, condamné à une irrémédiable faiblesse, même quand il s'est emparé du grand glaive judiciaire, n'ose pas s'en servir. Il craindrait de se blesser lui-même². Ayant décrété l'arbitraire et ne pouvant s'en servir, le contraste

1. « Wenn man jetzt die Republikaner sprechen hört, so gestehen sie... dass... die Ordonnanz über den Belagerungszustand der Stadt Paris ihnen... genutzt hat » (p. 180). « Hat aber die Opposition hierdurch an Ansehen verloren, so hat die Regierung dessen noch mehr eingebüßt durch die unbesonnene Erklärung des Etat de Siège » (p. 143). *Cp. National*, 10 juin 1832.

2. « Es besitzt jetzt das grosse Richtschwert, aber es fehlt ihm die starke Hand, die dazu gehört. Bei dem mindesten Streich fürchtet es, sich selbst zu verletzen » (p. 175). *Cf. National*, 12 juin 1832. « Il est plus aisé de décréter l'arbitraire que d'en user ».

entre les lois terroristes qu'il déterre pour justifier sa mesure et la tranquillité de la société, le couvre de ridicule; ses ennemis remarquent son embarras, et s'en réjouissent. Cependant il ne sait comment se tirer avec dignité de la situation. La laisser continuer et y mettre fin seraient également néfastes, c'est-à-dire le couvriraient l'un et l'autre d'autant de ridicule; car, mettre fin à l'état de siège, ce serait reconnaître sa déconvenue.

« Man kann es dem Justemilieu ansehen, wie es sich vor seiner eigenen Macht jetzt ängstigt. » (p. 175) ¹.

« Das Justemilieu weiss nicht, wie es sich wieder aus dem Heroismus herausziehen soll, und die Belagerten betrachten mit Schadenfreude diesen verzweifelten Zustand der Belagerer. » (p. 171) ².

« Sie wollen Tyrannen sein, und die Natur hat sie zu etwas ganz anderem bestimmt. » (p. 181, Lesarten) ³.

« Die geputzten Menschengruppen, die in den Gärten des Palais-Royal, der Tuileries, und des Luxemburg spazieren gehen, und die stille Sommerkühle einatmen, oder den idyllischen Spielen der kleinen Kinder zuschauen, oder in sonstig umfriedeter Ruhe sich erlustigen, diese bilden, ohne es zu wissen, die heiterste Satire auf jenen Belagerungszustand, welcher gesetzlich existiert » (p. 181).

Mode, 2^e trimestre, 1832 (juin). « Revue de la Semaine »

« Une ville en état de siège.

« Est-il vrai que Paris soit toujours en état de siège?

— Oui, monsieur.

— Il paraît donc que l'on nous trompait en province, et que la tranquillité est loin d'être rétablie?... Ah bon Dieu! que signifient ces affiches? Ne seraient-ce pas des proclamations républicaines?

— Ce sont les affiches du spectacle de ce soir.

— Des spectacles? — ...Les théâtres sont ouverts!...

— Sans doute!... Et tenez... voyez de l'autre côté du bou-

1. Cf. *Brid'oison*, 14 juin 1832. « Le juste-milieu n'est plus dans son assiette : son siège le prouve ».

2. Cf. *National*, 15 juin 1832. « Quand et comment finira l'Etat de siège?... Nous concevons très bien les embarras du gouvernement. D'une part, il est à bout de dictature; il succombe sous le faix de sa toute puissance ».

3. Cf. *Temps*, 10 juin 1832. « Et pourtant la dictature n'est pas faite pour nos hommes d'état. C'est pitié quand ils l'usurpent, on dirait une parodie de la terreur. » *Cancans*, n° 34. « Un Terroriste de 1832. Il ne s'appelle ni Danton, ni Robespierre. il s'appelle Montalivet », etc...

levart [*sic*] dans la rue Lepelletier, cette foule qui se presse en colonne serrée...

— C'est un rassemblement!

— En effet, c'est un rassemblement de... curieux, qui assiègent les bureaux de l'Opéra. On donne la *Tentation*.

— Est-il possible!... Dans une ville en état de siège, dans une ville en proie à la guerre civile des spectacles, l'Opéra, la *Tentation*!... Et les boutiques ouvertes comme à l'ordinaire!...

— Pour le coup, je ne me trompe pas... ces cavaliers ces tilburys, ces calèches remplies de femmes, tout ce monde qui se porte vers la Madeleine et la barrière de l'Etoile... Je le vois, tandis que les issues sont libres on s'empresse de fuir les horreurs de la guerre civile, le pillage et la famine!

— Ces cavaliers et ces voitures se rendent au bois de Boulogne afin de jouir de la soirée qui est magnifique...

— Se peut-il!... On va au spectacle; on s'amuse, on se promène! »¹

Heine ridiculise les visites domiciliaires, qui, selon lui, ont été instituées uniquement dans le but de donner quelque réalité à l'état de siège². On déränge les malades dans leur lit; on fouille les matelas pour voir s'il s'y trouve caché un fusil ou un *cornet* de poudre³. C'est la version caricaturale.

1. V. même journal, juin (2^e trimestre 1832, 13^e livraison). « Nous sommes en plein état de siège... C'est vraiment chose étrange que cet état de siège qui ne peut rien contre les promenades du peuple aux prés Saint-Gervais et les promenades du riche au Bois de Boulogne. C'est un singulier contraste que ces conseils de guerre, au milieu d'une ville livrée à ses habitudes, à ses occupations, à ses plaisirs de tous les jours! ». Cf. aussi *Brid'oison*, 11-12 juin 1832.

2. « Damit das Publikum nur einigermassen daran glaube, werden mit dem grössten Ernste überall Haussuchungen gehalten » (p. 181).

3. « Kranke werden aus ihren Betten aufgestört, und man wühlt nach, ob nicht etwa eine Flinte darin versteckt liegt, oder gar eine Tüte mit Pulver » (p. 181-182).

Cf. *Caricature* 14 juin 1832¹. La visite domiciliaire était plus sérieuse et plus utile en réalité. C'est par elle que le gouvernement mit la main sur maint insurgé et mainte arme cachée². Quant aux malades, c'est une petite déformation de la vérité, destinée à rendre plus ridicule encore l'action gouvernementale, et fondée sur un jeu de mots qui courait dans les journaux. Le choléra avait éclaté de nouveau dans Paris; on parla donc de l'état de siège comme d'un choléra-blocus³, de ceux qui recevaient des visites domiciliaires comme de malades atteints du *choléra-blocus*. Ce qui faisait aussi parler de malades par rapport à l'état de siège, c'est que le gouvernement avait demandé aux médecins de dénoncer les blessés qu'ils avaient soignés; demande qui fit grand scandale⁴.

Les instigateurs de l'état de siège, le maréchal Soult et Thiers : chronique scandaleuse, reproduite par Heine⁵.

On accusait Thiers, dans les feuilles de l'opposition, d'être l'auteur de l'état de siège; on commentait la peur que le renégat avait dû éprouver en apprenant la nouvelle de la

1. « La visite domiciliaire florit en ce moment... La police est affamée de barils de poudre, elle a soif de pièces de douze. Un troubadour du quai des Lunettes se présente donc... au magasin de lingerie, rue du Faubourg Montmartre, n° ... à l'effet d'y chercher son baril de poudre et sa pièce de douze... On furète, on examine, on bouleverse tous les cartons du magasin; on furète même toutes les jolies lingères dans l'espoir de trouver sur elles le fameux baril de poudre et la pièce de douze; mais c'est en vain : le baril de poudre et la pièce de douze avaient probablement été montés au 1^{er} étage...

« On monte, on cherche, on cherche dans la pailleasse ».

2. V. *Constitutionnel*, 9 juin 1832. « Les perquisitions ont continué hier. De nouvelles arrestations ont eu lieu. Une rue entière a dû être fouillée, la rue Beaubourg, dans laquelle les révoltés s'étaient retranchés assez longtemps. Cette visite a produit la saisie de fusils, de sabres, de gibernes, de projectiles de toute espèce, même de bombes et de boulets.

« L'on a aussi arrêté plusieurs hommes, signalés par la clameur publique »...

3. V. *Brid'oison*, 11-12 juin 1832. « Le Choléra-Blocus... Le malade est d'abord saisi sans savoir ni pourquoi ni comment; bientôt il est tout à fait arrêté ». Même journal, 13 juin 1832 : « Des établissements publics sont ouverts pour les malades atteints du choléra-blocus, tels que Sainte-Pélagie, Vincennes... Dans sa sollicitude pour la santé publique, la commission n'attendra pas que les malades réclament eux-mêmes ses secours, elle se permettra de les faire rechercher à domicile par ses employés... » *Cancans*, n° 34. « Chose a dit au choléra : « Ote-toi de là que je m'y mette ».

4. V. *Mode*, 2^e trimestre, 1832. « Il faudra que le docteur jette le moribond entre les mains de la police et du bourreau ».

5. Pour le maréchal Soult qui pouvait devenir, grâce à l'état de siège, président du Conseil (p. 175), V. *Tribune*, 11 juin 1832. *Courrier français*, cité par *Gazette de France*, 9 juin 1832. Même journal, 11 juin 1832.

formidable levée de boucliers républicaine. Il y avait quinze jours, on se moquait du charivari offert à Thiers à son retour à Marseille, charivari aggravé par les vers élogieux que Viennet jugea bien de lui adresser à cette occasion¹.

« Der Kopf des kleinen Thiers,
noch erfüllt von den Charivaris
der Marseiller Küchentöpfe und
der Viennet'schen Lobverse »
(p. 180 Lesarten).

Revenant, 27 mai 1832.

« M. Thiers, en recevant
l'épître que vient de lui adres-
ser son collègue M. Viennet,
s'est, dit-on écrié :

« Quoi! partout des chari-
varis viendront me déchirer
l'oreille!

Les sifflets du peuple à Mar-
seille,

Les vers de Viennet à Paris »².

1. V. *Journal des Débats*, 24 mai 1832.

« L'émeute a donc sur toi porté sa griffe impure,
Et du charivari la glorieuse injure
Vient enfin, brave Thiers, d'accueillir ton retour
Dans la noble Cité qui te donna le jour!
C'est ainsi que partout, nous suivant de sa haine
L'anarchie aux abois contre nous se déchaîne
Et foulant à ses pieds nos droits, nos libertés.
Venge sur nos tympanes ses complots avortés.
....
Et sans respect enfin, pour vingt académies
On dit que dans Bézieux, dressant ses batteries
Elle avait, pour m'offrir son concert radical
Des cuisines déjà disposé l'arsenal...
Qui veut l'ordre et la paix doit subir la vengeance
De qui souffle la guerre et prêche la licence.
Eh! d'où part tout ce bruit pour qu'on daigne en rougir?
Quel est donc ce parti qui prétend nous régir,
Qui dans l'ombre et la boue assemblant ses comices
De son règne de sang nous donne les prémices...
C'est par des hurlements et des vitres cassées...
Des poêles, des chaudrons volés aux cabarets
Que ces hommes d'Etat nous dictent leurs arrêts ».

2. V. aussi même journal, 26 mai 1832 : « Pauvre M. Th... n'avait-il pas assez des charivaris qui l'ont accompagné sur la route? N'était-il pas assez tympanisé? Voilà M. Viennet qui lui adresse une épître! C'est le coup de la mule » et *Tyrtée* cité par *Revenant*, 28 mai 1832 :

« Il ne manque plus rien à l'aubade civique
Dont en province on a régalé Thiers,
Puisque M. Viennet vient de râcler des vers
Avec son archet prosaïque ».

Caricature, 31 mai 1832. « M. Viennet fit une épître en vers, car c'est sa manière à lui de donner un charivari ».

Le passage où Heine peint l'effroi de Thiers entendant gronder le canon, et où il insinue que Thiers s'est vengé de sa peur en faisant déclarer l'état de siège, pourrait bien être tiré tout entier d'un article de la *Mode* :

« Ja wenn es wahr wäre, dass Herr Thiers diesen Geniestreich veranlasste, wie man jetzt behauptet, so hat dieser gewiss an seinen ehemaligen Kollegen Carrel gedacht... Er weiss, dass jede Partei, wenn sie siegt, zuerst ihre Renegaten züchtigt. Der Kopf des kleinen Thiers,... muss gewiss ganz betäubt worden sein, als ihm der Donner der Kanonen und der Name Carrel ins Ohr drangen » (p. 180, Lesarten).

Mode, 12^e livraison, 2^e trimestre, 1832.

« Un Dîner au Rocher de Cancale, le 5 juin.... Là présidait le *plus petit de nos hommes d'état*... Garçon, qu'est-ce donc que ce bruit, dit tout à coup le petit homme.... Cependant le tumulte grossissait, le bruit des coups de feu se succédait rapide et non interrompu, on pouvait déjà entendre... des cris... de *vive la République*, se mêlant aux détonations de la fusillade... Grand Dieu! s'exclama le petit homme d'état, que vais-je devenir? S'ils me reconnaissent, ils me fusilleront c'est sûr... Le petit homme d'état s'était glissé tremblant et inaperçu dans la foule. On assure qu'en rentrant chez lui tout effaré, il conseilla le pouvoir de mettre Paris en état de siège, pour se venger de la peur qu'il avait eue »¹.

Les commentaires de Heine sur la levée de l'état de siège suivent de près ceux de l'opposition.

« Der Beschluss des Kassationshofes hat unserem sonderbaren Belagerungszustande fast lustspielartig ein Ende gemacht. Es ist über diese unvorhergesehene Katastrophe so viel gelacht worden, dass man der Regierung ihren verfehlten Coup d'Etat fast ver-

Quotidienne, 2 juillet 1832.
« Lorsque nos descendants... liront dans l'histoire que l'an du Seigneur 1832, le 7 juin... M. de Montalivet vint... mettre le siège devant la capitale de la France, et que le 30 du même mois de la même année il le leva... décampant avec un grand

1. Cf. sur Thiers conseillant l'état de siège, *Temps*, 10 juin 1832, *National*, 12 juin 1832. *Journal de Rouen* cité par *Quotidienne*, 11 et 12 juin 1832.

zieh. Mit welchem Ergötzen lasen wir an den Strassenecken die Proklamation des Herrn Montalivet, worin er sich gleichsam bei den Parisern bedankte, dass sie von dem Etat de Siège so wenig Notiz genommen und sich unterdessen durchaus nicht in ihren Vergnügungen stören lassen! Ich glaube nicht, dass Beaumarchais dieses Aktenstück besser geschrieben hätte. Wahrlich, die jetzige Regierung tut viel für die Aufheiterung des Volkes » (p. 183).

fracas de trompettes ministérielles... la postérité se mettra les mains sur les flancs et rira de ce rire ineffable dont riaient les dieux d'Homère... Ainsi pourtant va le monde de nos jours... les fables ont une vogue si prodigieuse que l'art poétique de Boileau pourrait bien avoir quelque chance d'être promu au rang de Charte vérité »¹.

Revenant, 30 mai 1832.

« Gaité du XIX^e siècle,

« Pour un observateur indifférent notre pauvre siècle serait plein de gaité; le gouvernement est une source inépuisable d'où doit jaillir l'éclat de rire; chaque homme d'Etat emploie toutes ses forces à nous récréer... il n'y en a pas un qui n'apporte son contingent à la niaiserie de la masse ».

En tout ce qui ne touche pas aux questions de régime et de système, la version heinéenne de la révolte républicaine de juin et de ce qui s'ensuit, est nettement hostile à Louis-Philippe².

1. V. même journal, 1^{er} juillet 1832, sur la niaiserie de la proclamation de Montalivet.

2. Sur les caricatures de Louis-Philippe, à Sainte-Pélagie (p. 182). V. *Cancans*, n° 30. « Le Républicain... Il est à la Force... Le soir, il chante la *Marseillaise* en dessinant une poire et un niveau d'acier sur la muraille »; de la place de la Concorde avec l'autel de la Charte (p. 182-183). V. *Caricature*, 7 juin 1832.

CHAPITRE XI

Système politique heinéen, tel qu'il se trouve exposé, après la révolte du 5 juin, dans le IX^e article.

daté du 25 juin 1832¹.

DEPUIS la révolte du 5 juin, Heine sent le besoin de remettre en ordre ses idées politiques.

La monarchie populaire est, d'une part, une formule à laquelle on ne saurait plus avoir recours avec une apparence de vérité, car, depuis juin, la monarchie constitutionnelle se trouve comme analysée par les faits; les conditions en sont mises à nu à tous les yeux.

Et, d'autre part, la monarchie populaire, dans la personne de Louis-Philippe en France, est une formule qu'il serait difficile désormais pour un Allemand patriote de défendre ouvertement.

Il est devenu clair par les événements, qu'on ne peut pas avoir la *chose* sans la *forme*, la *démocratie* sans la *république*, et que la monarchie représente nécessairement *des intérêts* opposés à la démocratie : les intérêts bourgeois, les intérêts conservateurs.

Le mythe de la monarchie populaire s'est évanoui.

Il faut, ou épouser franchement ces intérêts bourgeois et conservateurs, ou répudier la monarchie. On ne peut plus feindre de les unir.

1. V. p. 506. Pourquoi Heine a-t-il changé la date de l'article? (du 25 au 16, v. p. 131). Sans doute pour ne pas trop rappeler les *Bundestagsbeschlüsse* du 28 et pour qu'on ne lise pas son article sous le jour des *Bundestagsbeschlüsse*.

Pour les citations, quand il est utile, nous citons la version originale.

En un mot, et encore une fois, il est apparu qu'on ne peut avoir la *chose*, sans la *forme*; voilà le nœud de la situation. Il est devenu clair qu'une forme de gouvernement entraîne une logique, la logique de cette forme.

Et c'est précisément ce que Heine niera: « Ich sage, der Streit um die Form der Regierung ist ein leerer Streit. » (p. 510).

Cela fait, il est facile de réduire monarchie et république, à un *état d'esprit*, ce qui suffit à tout remettre en question.

Le républicanisme convient à l'état d'esprit sceptique; le monarchisme à l'état d'esprit croyant, et discipliné¹.

Le républicanisme donc sera le partage de la France, et puisque c'est le scepticisme pur, « *mögen sie zusehen, wie sie es darinn aushalten können** » (p. 517). La monarchie sera le partage de l'Allemagne. Ce qui nous permet de nous moquer des fêtes de Hambach et des républicains allemands².

Pour tempérer ces moqueries, Heine nous dit que sans doute un jour, pas maintenant, les Allemands combattront pour la république, car la république est une idée, « *denn die Republik ist eine Idee** »³. A quoi nous pourrions répondre : Mais cela ne contredit-il pas ce que vous dites sur la source de la république et la source de la monarchie, sur leurs res-

1. « Der Royalismus eines Volkes besteht, dem Wesen nach, darin : dass es Autoritäten achtet,... der Republikanismus eines Volkes besteht, dem Wesen nach, darin : dass der Republikaner an keine Autorität glaubt » (p. 515). « Von den allerhöchsten Personen bis zu den allerniedrigsten... um keine Philister zu sein, um etwas zu tun. » (p. 116-117).

2. « Wenn ich mir diese deutschen Republikaner betrachte, reibe ich mir die Augen und sage zu mir selber : träumst du etwa ? » etc. (p. 512).

« Amer [sic] Wirt! du machst die Rechnung ohne die Gäste! » (p. 517).

3. Cette notion est développée en faveur de la république, nettement dans l'article publié : développement contraire à tout le reste de ce qui est dit de la république : « Wenn wir längst ruhig in unseren Gräbern vermodert sind, kämpft man in Deutschland... für die Republik. Denn die Republik ist eine Idee » (p. 137). C'est pour l'effet, et afin de donner une allure plus libérale aux réflexions de l'auteur. Dans l'article original, cette idée prend un aspect légèrement différent : Heine ne dit pas que les Allemands combattront un jour pour la république; mais seulement que la république continuera à troubler pendant longtemps les gouvernements allemands, car c'est une idée. Aucune concession là à la valeur ou à l'avenir de l'idée. « Es ist leicht vorauszusehen, dass die Idee einer Republik, wie jetzt viele deutsche Geister erfasst, keineswegs eine vorübergehende Grille ist, d dass sie den gegenwärtigen Regierungen viel Bekümmernis bereiten wird. Denn es ist eine Idee, und noch nie haben die Deutschen eine Idee aufgegeben, ohne sie bis in allen ihren Folgerungen durchdiskutiert zu haben » (p. 513-514).

sorts respectifs, que vous faites résider dans les *états d'esprit*? N'est-ce pas précisément ce qu'on pourrait objecter à votre théorie des états d'esprit : que la république est une idée? Vous faites résider le républicanisme uniquement dans une critique destructive, l'antimonarchisme de la France en particulier dans le nihilisme tout pur¹; et puis, vous nous dites que la république est une idée! Vous fournissez en passant et pour l'effet seulement, la réponse à tout ce que vous dites contre la France et son esprit destructif; car il n'y a pas de destruction, il n'y a pas de critique, qui ne soit précédée d'un idéal, d'une exigence positive; toute négation suppose une affirmation.

Avec beaucoup de fioritures et de développements à côté, parmi lesquels une justification de l'attitude de l'auteur depuis juillet 1830, et une tendre évocation du beau rôle libéral qu'il a joué sous la Restauration², c'est la substance du IX^e article. 1^o La forme du gouvernement ne fait rien à la chose; 2^o les deux formes monarchie et république ont leur source, l'une dans le respect des autorités, et l'autre dans un scepticisme effréné.

Heine a su aller droit au cœur de la question : le rapport entre la forme et la chose, et en niant ce rapport, principe de la situation d'après juin, principe que d'autres, à ce qu'il croit, ne seront pas assez pénétrants pour saisir, il s'échappe à la situation tout entière, libre d'employer à son aise tous les arguments qui portent à faux.

1. V. ci-dessus p. 208, note 1.

2. « Wer hätte das [Le républicanisme en Allemagne] vor dem Julius 1830 denken können! Goethe mit seinem Eyapoeya und die Frommen mit ihrer Verkindlichung... hatten Deutschland eingeschlafert, und weit und breit, regungslos, lag alles und schlief... Der Schreiber dieser Blätter wandelte damals, als junger Mensch, durch die deutschen Lande und betrachtete die schlafenden Menschen; ich sah den Schmerz auf ihren Gesichtern, ich studierte ihre Physiognomie, und legte ihnen die Hand aufs Herz, und sie fingen an nachtwandlerhaft im Schläfe zu sprechen... Wie ich so dahinwanderte mit Reisebündel und Stock, sang ich oder sprach ich laut vor mich hin, was ich den schlafenden Menschen auf den Gesichtern erspäht... und ich war vielleicht der Einzige dessen Wort gehört wurde in jener stummen Zeit; nicht weil ich gar so laut sprach, sondern weil ich sprach, während andre schwiegen... *Ich mache diese Bemerkung nicht aus Eitelsinn, sondern um dem Irrtum zu begegnen als spräche ich jetzt minder laut als sonst. Auch ist die Pflicht des Sprechens nicht mehr so dringend, wenn man sieht, dass viele andre sprechen können** » (p. 512-513).

Cette justification de lui-même est omise dans la version publiée, v. p. 136.

Naturellement Heine ne dit pas tout de suite et tout à coup, ne débute pas en disant que la forme de gouvernement ne fait rien à la chose. C'est où il veut en venir, mais il sait y amener le lecteur tout doucement. D'abord, il rattache l'article IX à l'article VIII, où il était question de la réforme anglaise,¹ et en commentant les efforts des aristocrates en Angleterre et en France pour regagner le terrain perdu en appelant l'alliance du peuple à leur aide, contre la bourgeoisie libérale², il est amené à discuter les théories de la *Gazette de France*³. Ceci l'amène aux locutions sur l'école française, l'école américaine, l'école anglaise, inventées par la *Gazette*⁴. Et en s'attaquant à ces épithètes trompeuses, il affirme que les deux grands principes qui se combattent en ce temps sont le principe de privilège et le principe égalitaire⁵, et, de là, que la forme ne fait rien à la chose⁶.

Puis viennent les exemples historiques, destinés à étayer cette thèse : la république florentine, la république vénitienne, la république spartiate, la république athénienne, enfin, les républiques américaine et française⁷.

Enfin la définition de l'état d'esprit qui prescrit la république, et de l'état d'esprit qui prescrit la monarchie⁸.

Mais, réservant ces deux positions, Heine a su traiter — à part, naturellement, et séparée — la question de la république en France, du point de vue du libéralisme à l'extérieur.

Après avoir condamné la première république française, il ajoutera donc :

« Es ist keine Inkonsequenz, dass ich diese Republik enthusiastisch liebe, ohne im Geringsten die Wiedereinführung dieser Regierungsform in Frankreich... zu wünschen » (p. 131).

1. « John Bull verlangt jetzt eine wohlfeile Regierung und eine wohlfeile Religion », etc. (p. 131).

2. P. 132-133.

3. P. 508.

4. *Ibid.*

5. P. 509.

6. P. 509-510.

7. P. 510.

8. P. 139, 140, 144, 142.

Puis, contradiction :

« Ja, man könnte sogar, ohne inkonsequent zu sein... wünschen, dass in Frankreich die Republik wieder eingeführt werde » (p. 134).

Cette contradiction absolue est là, pour introduire la question de politique extérieure. Cette question sollicite notre auteur, il faut bien qu'il la traite. Il nous dit donc qu'il voudrait la république en France, *pour assurer les victoires remportées dans la cause du principe démocratique* : « Die Sicherung der Siege, die für das demokratische Prinzip erfochten worden » (p. 134). Phrase vague, et déformante; car, comme il nous définit la question lui-même dans le paragraphe suivant, il ne s'agit pas tant des victoires remportées, que des victoires à remporter :

« Hier berühre ich die grosse Streitfrage, worüber jetzt in Frankreich so blutig und bitter gestritten wird, und ich muss die Gründe anführen, weshalb so viele Freunde der Freiheit immer noch der gegenwärtigen Regierung anhängen, und warum andere den Umsturz derselben und die Wiedereinführung der Republik verlangen... Dagegen behaupten die Republikaner : Das stille Glück des Friedens sei gewiss ein schönes Gut, es habe jedoch keinen Wert ohne die Freiheit; in dieser Gesinnung hätten ihre Väter die Bastille gestürmt... und mit der ganzen Aristokratie Europas Krieg geführt; dieser Krieg sei noch nicht zu Ende, es sei nur Waffenstillstand... Ludwig Philipp aber sei ein König, die Erhaltung seiner Krone sei ihm die Hauptsache, er verständige und verschwägere sich mit Königen, und hin und hergezerrt durch allerlei Hausverhältnisse... sei er ein unzulänglicher Vertreter jener heiligsten Interessen, die einst nur die Republik am kräftigsten vertreten konnte » (p. 135.)

Il s'agit en effet, de l'influence du régime français sur la cause du libéralisme européen, sur la cause du libéralisme allemand en particulier; et de l'attitude qu'en vue de cette question un libéral allemand doit prendre vis-à-vis de la monarchie philippiste. « Da zu Europa auch Deutschland gehört, so hegen viele Deutsche jene Sympathie für die französischen Republikaner » (p. 135).

Entre deux démonstrations qui se font suite l'une à l'autre, l'une qui établit l'indifférence de la forme du gouvernement, l'autre qui fait du républicanisme l'expression d'un scepticisme dissolvant, Heine résoud cette autre question en nous

disant que la France devrait être républicaine pour assurer la situation qui venait d'être conquise pour le principe démocratique.

C'est ainsi que Heine dispose de la question théorique après la révolte du 5 juin : Quant à la monarchie populaire, cette ancienne ressource, désormais périmée, est reléguée parmi les appendices : la *Zwischennote* zu article IX et la *Beilage* zu article VI¹. Il y a une grande lacune dans l'article IX publié; c'est le passage sur la *Gazette de France* et contre les théories de forme du gouvernement²; Heine sentait peut-être l'artifice par trop apparent de l'argumentation, et la faiblesse du principe sur lequel il s'appuyait. Il ne laisse subsister que la dissertation sur les états d'esprit, les conditions psychologiques de la république et de la monarchie, en France et en Allemagne. Puis il nous dit que le passage omis se rapportait à la *noblesse allemande*³ ce qui n'est pas vrai, et en suppléant à cette lacune dans un appendice, ressuscite le vieux fantôme de la monarchie anti-aristocratique et démocratique.

1. V. ci-dessus, p. 169.

2. V. p. 133 et p. 508, note 1.

3. « Die im vorstehenden Artikel unterdrückte Stelle bezog sich zunächst auf den deutschen Adel » (p. 148).

CHAPITRE XII

Conclusion

Explication du fait que Heine fait de la polémique contre Louis-Philippe sans vouloir accepter les conséquences de cette polémique, — il fait de la polémique autrichienne : Politique de l'Augsburger Allgemeine Zeitung. — Le premier article heinéen du 13-14 décembre. — Attitude ultra adoptée. — Politique de Metternich. — Divergence d'opinion entre Metternich et Gentz. — Heine continue son opposition après la lettre de Gentz, mais en modifie la forme. — Influence directe de la cour autrichienne?

LES articles heinéens ne sont pas sincères : c'est la conclusion qui ressort d'une étude attentive de cette pensée et de ses sources.

Dans les six premiers articles, nous avons une attaque *extrémiste* contre Louis-Philippe, menée avec toutes les armes des partis *extrêmes*, souveraineté du peuple et propagande. Mais, en même temps, notre auteur use de divers subterfuges pour éviter le républicanisme, (qui, pour un libéral, serait ici l'aboutissement logique), et encore de subterfuges pour cacher ces subterfuges.

Dans les articles qui suivent, au lieu de cette polémique fournie par les systèmes opposés du légitimisme et du républicanisme, nous avons une critique tout aussi hostile, où notre auteur continue à utiliser les journaux, mais avec des ménagements essentiels, et une espèce de conversion à la cause du roi. Critique qui n'est plus agressive, mais passive; critique d'homme du monde et d'homme désabusé.

Quel est le secret de cette polémique déconcertante? Quels en sont les mobiles? Pourquoi Heine attaque-t-il Louis-Philippe s'il ne veut pas accepter les conséquences de ses attaques?

C'est qu'il fait de la polémique autrichienne; l'*Augsburger Allgemeine Zeitung* est un organe de polémique autrichienne, et Heine y est inféodé.

A cet égard, une lettre de Gentz à Cotta ne manque pas de jeter quelque lumière sur la question.

Dans sa lettre datée du 21 avril 1832, Gentz, le bras droit de Metternich comme on sait, se plaint du ton exagéré des articles qui paraissent dans l'*Allgemeine Zeitung*; surtout de ceux de Heine. Ces articles incendiaires, dit-il, poussent à la guerre, mais il faut conserver la paix ¹. Après s'être plaint de la sorte, le bras droit de Metternich dit à Cotta qu'il blâme l'ambassadeur autrichien à Francfort, Ernst Münch, et le ministre autrichien à Stuttgart, d'avoir donné lieu à cette polémique. Il croit bien, dit-il, que l'influence de celui-ci a su avoir raison du bon sens de Cotta lui-même ².

1. « Seit längerer Zeit fiel mir auf, dass die Mehrheit ihrer Korrespondenzartikel aus Paris von den Périerschen Ministerien, und nebenher von der ganzen jetzigen Regierung in feindseligen... Ausdrücken sprach... Weniger aber konnte ich mir erklären wie nach und nach jene Ansicht die präpondierende... war. Ein Mann, wie Baron Cotta, braucht von mir nicht zu lernen, dass die Existenz des jetzigen französischen Ministeriums eine der letzten Bürgschaften der Fortdauer des europäischen Friedens ist: und dass Sie zu der Partei derer, die das Heil der Welt (sei es nun im Sinne einer gewaltsamen Konter-Revolution, sei es im Sinne eines völligen Umsturzes der gesellschaftlichen Ordnung) vom Kriege allein erwarten, übergegangen sein sollten, das konnte ich mir, und kann es mir noch nicht als möglich denken. Unlängbar ist aber, dass die *Allgemeine Zeitung* in den letzten sechs Monaten durch die Tendenz ihrer meisten politischen Artikel der Kriegspartei mächtigen Beistand geleistet hat,... Endlich aber... ist das Mass dieser falschen, und, wie ich glaube, höchst verderblichen Richtung, voll geworden, durch die Aufnahme der schmählichen Artikel die *Heine* seit einiger Zeit unter dem Titel *Französische Zustände* wie einen Feuerbrand in ihre, solchem pöbelhaften Mutwillen bis dahin unzugängliche Zeitung geworfen hat ». *Schriften*, t. V (p. 211).

2. « Ich würde mir diese Bemerkung nicht erlauben, wenn ich annehmen könnte, dass sie vielleicht besondere Aufforderungen hätten, den täglichen Krieg der *Allgemeinen Zeitung* gegen das *Justemilieu* gegen eigene bessere Ueberzeugung gut zu heissen. Solche Gründe und Aufforderungen könnte es freilich mehrere geben, da die beiden *extremen* Parteien von gleichem Ilasse gegen das heutige französische Ministerium und vom gleichen Durst nach einem allgemeinen Vertilgungskriege beseelt sind. Beruhigender ist es mir jedoch zu glauben, dass blosser Zufall... » [Les points sont de Gentz. Il veut dire que c'est par pure coïncidence que l'*Allgemeine Zeitung*, se rédigeant à Stuttgart, se trouve dans la sphère d'influence de gens qui avaient un intérêt spécial à mener la polémique dont il s'agit contre Louis-Philippe, à savoir, le ministre autrichien à Stuttgart, et l'ambassadeur autrichien à Francfort. Naturellement Gentz parle pour la forme. V. note].

« Die (in meinem Briefe) herrschende Ansicht ist ausschliesslich die meinige. In Wien... lässt man sich gern gefallen, dass Périer und Louis Philipp mit Ernst und Spott zu Tode geritten werden, und es ist, wie Sie wissen, Mode geworden,

Déjà en décembre 1831, Gentz dans une lettre à son ami Pilat, rédacteur de l'*Oesterreichischer Beobachter*, s'était plaint dans les mêmes termes de cette polémique extrémiste de l'*Allgemeine Zeitung*, et en particulier d'un article du 13-14 décembre, avec le signe ☉¹.

Il existait, selon Gentz, une polémique extrémiste, belliqueuse, organisée par les ministres autrichiens, où les *ultras* se servaient des principes démocratiques pour combattre le juste-milieu², et les articles heinéens faisaient partie de cette polémique, qui sévissait dans l'*Allgemeine Zeitung*. La souveraineté du peuple et la guerre de principes seraient les deux dogmes de cette polémique³, sa forme, une attaque cons-

sich mit dem Teufel selbst zu koalysieren, wenn man dadurch eine neue Restauration herbeiführen oder vor der Hand nur diejenigen stürzen könnte die man mehr verabscheut als den Teufel Ich glaube, oder vielmehr ich weiss, dass man in ihrer Nähe ähnliche Gesinnungen hegt.

« Es wäre mir zum Beispiel sehr unangenehm, wenn unser Gesandter in Stuttgart... ahnden könnte dass ich ein so heilsames Werk als die Verfolgung des Justemilieu auf Leben und Tod gestört ».

1. 18 décembre 1831, à Pilat. « Ich weiss nicht mehr, was ich von der Allgemeinen Zeitung denken soll... Sonst war das herrschende Bestreben derselben auf Beruhigung der Gemüther und Erhaltung des *Friedens* — dieses ersten Bedürfnisses, dieses wesentlichen Gemeingutes aller europäischen Staaten, gerichtet... Heute lautet es anders. Fast in jedem Blatte der Allgemeinen Zeitung erscheinen Artikel, worin dies nämliche System bitter getadelt, die Minister, die es aufrecht halten verhöhnt, die Opposition und die Partei des mouvements verteidigt, oder gerühmt... Die mit ☉ bezeichneten Artikel... in den Blättern vom 13ten und 14ten. Dezember enthalten nicht nur gegen die ministerielle Politik, sondern auch gegen Männer wie Guizot, Thiers, Dupin, etc., etc., und Périer selbst, persönliche Ausfälle, welche man in einem Blatte, das bisher die Ansichten der gemässigten liberalen Partei... begünstigte, nie erwartet hätte... Was kann der Zweck dieser Feindseligkeiten sein?.. Wenn man aber das gegenwärtige System unablässig verschreit, es täglich als ein schwaches, verächtliches, für Frankreich verderbliches, als ein lächerliches Justemilieu schildert, was denkt man an dessen Stelle zu setzen? — Es bleibt nichts übrig, als der Wunsch, je eher, je lieber den allgemeinen Krieg zu entzünden... Ich kenne die Quelle dieser und vieler ähnlichen Artikel, die heute in mehr als einer Zeitung figurieren. Was denkt Herr von Cotta von diesem Treiben?... Sind ein Paar hässliche Oppositionsmänner in Paris und Herr E. M. [Ernst Münch, ambassadeur à Francfort] mächtiger geworden als Er? » *Ibidem*.

2. Von Gentz an Pilat, *Ibidem*. « In einem anderen mit †† bezeichneten Artikel wird sogar die scharfsinnige Schrift des Herrn Thiers auf eine Art gemisshandelt, die man einem eingefleischten Karlisten kaum verzeihen würde. » V. ci-dessus, p. 214, note 2. Sur cette alliance des ultras avec les démocrates, V. aussi GENTZ *Schriften*, t. V. Für den Beobachter, Oktober 1831. « Cormenin und seine Widersacher » (p. 186).

3. V. note 1, et Gentz à Cotta (v. ci-dessus, p. 214, note 2) : « Die fast täglichen Verunglimpfungen Périers der Sache des Friedens und der konstitutionellen Monarchie mehr geschadet haben, als die ärgsten karlistischen und republikanischen Dia-

tante, ininterrompue tantôt indignée, tantôt méprisante, contre Périer et sa politique bourgeoise¹. Le comble, aux yeux de Gentz, c'était l'ouverture du V^e article heinéen :

« Mich dünkt... die grenzenlose Verachtung womit diese Unholde unter andern, und jetzt vorzugsweise, von den achtbarsten Klassen des *Mittelstandes* sprechen, sollte selbst diese Classe gegen sie aufbringen. Ein Artikel in der ausserordentlichen Beilage vom 13 April fängt mit der Erklärung an — «noch nie selbst nicht in den Zeiten der Pompadour und Dübarray habe Frankreich in den Augen des Auslandes so tief gestanden; und es zeige sich jetzt, dass in einer *Maitressen-Herrschaft* immer noch mehr Seele zu finden sei, als in dem Comptoir eines Banquiers »².

Si nous consultons l'*Allgemeine Zeitung*, nous y trouvons la confirmation des remarques de Gentz. Quatre correspondants réguliers sur cinq sont des critiques acharnés de la politique française.

Mêmes thèmes que chez Heine : misère du peuple (v. art. I^{er}, p. 26, art. V, p. 76-77, et ci-dessus, p. 55), tenue pour l'un des plus grands reproches qu'on peut faire au régime; thème favori des carlistes et des républicains : V. *Allgemeine Zeitung*.

*** 18 octobre 1831 (Ausserordentliche Beilage).

* 21 juillet 1832 — — —

+ 10 octobre 1831.

++ 16 octobre 1831.

triben der *Gazette de France* und *Quotidienne*, des *National* und der *Tribüne*. V. ci-dessus, p. 214 note 2. V. aussi GENTZ, *Schriften*, t. V, p. 172. « Es cirkuliert heute eine Meinung..... es ist die..... dass heute in Europa und überhaupt in der civilisierten Welt, zwei einander diametral entgegengesetzte Systeme (man bezeichnet sie gewöhnlich mit dem Namen der *Legitimität* und der *Volkssouveränität* bestehen, dass beide unmöglich nebeneinander fortbestehen können, und das früher oder später, am besten aber gleich, die Alleinherrschaft des einen oder des andern durch Waffengewalt entschieden werden muss. Diese Meinung wird von leidenschaftlichen Anhängern beider Systeme, von fanatischen Verehrern des alten, von fanatischen Aposteln des neuen, von der *Gazette*, wie vom *Globe*, von russischen Diplomaten und von Mauguin und Consorten mit gleicher Zuversicht und Hefigkeit verfochten ». V. aussi *Ibidem*, « Cormenin und seine Widersacher » (p. 186).

1. Voir ci-dessus, p. 215, note 1 et ci-dessus, p. 215. note 3. Citation de Gentz à Cotta : « Wenn aber Männer wie Périer und ihre *Anhänger*, das heisst *Angestellte*, *Banquiers*, *Gutsbesitzer* und *Boutiquiers* » [Citation du V^e article heinéen, v. p. 74], noch mehr perhorresziert werden, als die ehemaligen Fürsten, Grafen und Barone ».

2. V. ci-dessus, p. 214, note 2.

Comparons l'ouverture des articles heinéens avec un passage du correspondant ***.

« Der Zustand des niedern Volkes von Paris ist indessen, wie man sagt, so trostlos, dass bei dem geringsten Anlasse der von Aussen her gegeben würde, eine mehr als sonst bedrohliche Emeute stattfinden kann... Die Regierung bekundet ihre Schwäche bei jeder Gelegenheit » (p. 26).

*** Ausserordentliche Beilage, 13 octobre 1831. « Fürs Erste bleibt Périer Minister; den Eimen zufolge bis zu einer starken Emeute, nach Andern bis zum Kriege. Wie bald eine starke Emeute eintreffen kann weiss niemand. Aber das Elend des untern Volkes ist gross, der Winter nahe ».

Faiblesse du gouvernement à Lyon, V. p. 26 et ci-dessus, p. 24.

Cf. *** 30 novembre 1831.

Indignités de la Chambre des Députés, institutions caduques, tendance irrésistible vers la république. V. p. 55 et Lesarten, p. 38, p. 78, et ci-dessus, p. 54, notes additionnelles, 3.

Cf. † 23 août 1831 (Ausserordentliche Beilage).

†† 29 septembre 1831.

* 3 septembre 1831

Attaques contre Casimir Périer. V. p. 64-65-66 et p. 74.

Cf. † 23 août 1831 (Ausserordentliche Beilage).

† 30 août 1831 — —

† 7 septembre 1831 ¹.

† 16 septembre 1831.

† 26 septembre 1831.

* 3 septembre 1831.

*** 15 août 1831.

*** 13 octobre 1831 (Ausserordentliche Beilage).

Pour Lafayette, contre le régime (v. p. 36-39-42-43-44, ci-dessus, p. 59 ff.).

Cf. * 21 juillet 1831 (Ausserordentliche Beilage).

Contre le juste-milieu (v. p. 73-74).

1. « Herr Périer... weiss durch seine Getreuen gewandt das Gerücht auszustreuen dass sein Rücktritt die Auflösung des englischen Ministeriums des Lord Grey und dadurch den allgemeinen Krieg herbeiführen würde. *Dies hält ihn aufrecht...* * Beide [Lord Grey und Casimir Périer] erhalten sich nur durch ihre gegenseitige Falkraft, ungefähr wie zwei Betrunkene, die aufrecht bleiben, weil sie beständig gegeneinander fallen ».

Cf. * 24 juillet 1831.

* 19 août 1831.

† 16 septembre 1831.

†† 25 novembre 1831.

Contre quasi-légitimité, et attitude du roi à l'égard de la pairie, V, p. 30, p. 81 ci-dessus, p. 19; 94, 95.

Cf. * 21 juillet 1831 (Ausserordentliche Beilage).

Pour une politique belliqueuse, V. articles II et IV, ci-dessus. Chapitres III et IV.

Cf. *** 24 octobre 1831.

*** 30 octobre 1831.

*** 15 août 1831.

*** 10 août 1831.

†† 4 octobre 1831 (Ausserordentliche Beilage).

† 23 novembre 1831.

† 3 octobre 1831.

Nous ne citons que quelques exemples. Mais dans toute l'*Allgemeine Zeitung* de la dernière moitié de 1831, c'est une critique continuelle, ininterrompue du régime français; il n'y a qu'un correspondant régulier qui soit partisan du juste-milieu¹. Les autres, tout en feignant d'être libéraux de sympathie,² font un tableau on ne peut plus pessimiste de la

1. *† V. 10 septembre 1831, 15 septembre 1831 (Ausserordentliche Beilage), etc.

2. V. † 7 septembre 1831. « Nach der Juliusrevolution, die so stark und so rein von allen Ausschweifungen war, musste man alles was möglich war für die Regierung gewinnen ». †† 29 septembre 1831. « Die Erwählten des Landes das sich in allem, was die Welt Hohes kennt, an der Spitze der Nationen glaubt, können ihrer selbst und ihrer Lage so wenig Meister werden, dass sie über dem Grabe Warschau sich in ihrer ganzen Blösse und Rathlosigkeit hinstellen... Diese Menschen sollten Polen retten!... Man fände kein Ende, wollte man alle in diesen Diskussionen vorkommenden diplomatischen Missgriffe Sebastianis, alle politisch-historischen Absurditäten von Thiers, alle Taktikfehler Mauguins [on voit que tous les partis et leurs représentants sont condamnés] alle Beweise der Leerheit des ganzen Périerschen Systems, kurz alle die bedeutenden Merkmale der *tabula rasa* aufzählen, welche Frankreichs gegenwärtige Politik bildet. » 4 Oktober 1831 (Ausserordentliche Beilage). « Die Nationalgarden verfahren auf eine Weise, die recht zeigte, wie fremd den Franzosen noch der Begriff persönlicher Freiheit ist... Wenn auch alle Staatsmänner und Generale bestochen werden könnten, die Nation wäre nicht zu bestechen. Bei den 16 jährigen Diskussionen über die Freiheit gewann das Volk wenig an Freiheit der Institutionen, aber... unendlich viel an Freiheit der Gesinnung ». 16 Oktober 1831 (Zeitung): « Frankreich wird den Völkern keine Freiheit erringen, es hat genug zu tun, sie bei sich zu begründen. »* (Ausserordentliche Beilage), 21 juillet 1831. « Es gehört eine grosse Verblendung dazu, [de la part des carlistes], den tiefen Hass nicht zu sehen, den die Massen gegen die Bourbons hegt ».

France, voient en elle, dans ses institutions libérales et son administration, un état *mort*, qui se précipite inévitablement vers la république, parce qu'on a rasé en elle toutes les supériorités et qu'on a détruit en elle toute vie organique ¹. On feint de ne faire que critiquer, au nom du libéralisme, on feint d'approuver la révolution de juillet, et de ne faire que demander plus de liberté, et de la bonne espèce, liberté locale, politique extérieure indépendante; mais en réalité ce qu'on fait, c'est la critique de tout libéralisme rationnel, de tout ce qui s'écarte des anciennes formes organiques de l'Europe.

Il est facile de démontrer que cette polémique est exactement dans le goût de la politique autrichienne.

Dans les *Mémoires* de Metternich nous trouvons les mêmes opinions sur les institutions françaises; sur la nature mécanique et sans vie de l'Etat français, de la monarchie française; le même scepticisme à l'égard de la monarchie philippiste, dont on tient la durée pour impossible puisque rien de vivant ou de vaillant ne la maintient ².

Il est facile de concevoir quel profit il y aurait pour

1. V. ci-dessus p. 218 note 2, citation de †† 29 septembre 1831, †† 15 octobre 1831 (Ausserordentliche Beilage). « Wo in aller Welt wurde so ein Staatsgebäude, das Jahrhunderte überdauern sollte, von so nüchternen Herzen mit so hohlen Worten gezimmert? » [Chambre des Députés et le trône]*. 20 août 1831 : « Die ganze Masse der Nation, zwischen dem König und den Galeerensklaven ist vollkommen homogen in Rechten und Pflichten... Der Erfolg [projet de loi sur la constitution de la Paire], wird lehren, dass eine tabula rasa, wie Frankreich, keiner innern Organisation fähig ist ». 3 septembre 1831 : « Es ist ein lehrreiches, aber trauriges Schauspiel, einen Staat zu sehen, der wider seinen Willen, aber unaufhaltsam eine Laufbahn verfolgt, deren Ende ein Abgrund! »

2. « Ma façon de juger la position du gouvernement en France se rembrunit chaque jour ». [Le juste-milieu] « est l'esprit de la gauche voulant se renforcer par l'esprit de la droite; or, les deux esprits s'annulent réciproquement ». « Ce n'est pas au milieu d'un concert de calomnies, de demi-vérités et d'inventions qu'un gouvernement peut se soutenir en quelque lieu que ce soit... M. Périer... fait ce qu'il peut pour soutenir cette détestable boutique, mais il succombera à la peine », METTERNICH, *Mémoires*, t. V, p. 276. A Apponyi, 29 février 1832. « Ce qui en France porte le nom de gouvernement, et le pouvoir qui vient d'agir comme il convient à l'autorité de le faire, ne renferme pas, nous en avons la conviction intime, d'éléments de durée. Le trône de Juillet n'a point de bases solides, et ce n'est que par des étais qu'il peut se maintenir debout ». *Ibid.* à Lutzow, 15 juin 1832. « Les faibles institutions de juillet, ce trône entouré d'institutions républicaines, auront-ils le fond de vitalité nécessaire pour résister aux effets délibérés de tant de causes permanentes de désordre et de perdition?... Les valeurs négatives ne prêtent pas au calcul ». A Apponyi, 21 juin 1832.

l'Autriche à propager ces vues contre le régime français.

Mais ce qui trahit définitivement la source « inspirée » des articles de l'*Allgemeine Zeitung*, ce sont plusieurs échos des réactions de la cour autrichienne aux événements du jour. Ces réactions sont reproduites avec une telle fidélité qu'on devient convaincu d'une influence autrichienne¹.

Or, n'est-ce pas précisément cette peinture pessimiste de l'état de la France que nous trouvons dans les articles heinés? Les articles des correspondants de l'*Allgemeine Zeitung* ne pourraient-ils pas tous s'intituler *Französische Zustände*; et ce titre peu enthousiaste ne signifie-t-il pas que Heine formule comme un diagnostic de la maladie dont est affligée la France? Les six premiers articles enferment dans un cadre extrémiste cette interprétation; et cette peinture pessimiste reviendra comme un leit-motiv toujours. Elle nous déroutera au cours des articles, en dérangerà la pensée,

1. Discours du trône, juillet 1831. V. METTERNICH, *Mémoires*, t. V, p. 165 (Journal de la princesse Mélanie), 30 juillet. « Clément m'a lu le discours prononcé par le Roi Louis-Philippe à l'ouverture des Chambres; il est faible et sans caractère, mais plein d'arrogance à l'égard de l'Autriche. On y lit... « Répondant à mon désir, les troupes autrichiennes ont évacué l'Italie », etc... », p. 108. 19 août 1831... « Apponyi a fait à Périer de vifs reproches au sujet de son discours, mais Périer répondit ... » Même indignation chez *** (15 août 1831). « Wie in aller Welt, fragen die Journale, sollen die Pairs und Deputierten auf die Thronrede antworten? Kann man doch dem Throne nicht barsch ins Gesicht sagen, dass er eine Unwahrheit gesagt hat. Eine Unwahrheit? Nein, mehr als eine... Die Thronrede hatte bemerkt, Frankreich sei die Ursache, dass Oestreich Italien verlassen, und ehe die Kommission ihren Vorschlag zustande bringt, kommt unglücklicherweise der österreichische Beobachter an, und sagt, Oestreich habe nach eigner Eingebung gehandelt. Soll man dennoch die Thronrede wegen der Räumung Italiens loben? Das Gelächter der Hauptstadt wäre zu laut ». Un tel passage fait voir le bout de l'oreille chez ce correspondant libéral. Théorie de Metternich : le juste milieu périra, parce qu'il est obligé de faire des concessions aux partis révolutionnaires. « Quelque force de caractère que puisse déployer le président du Conseil, il ne parviendra cependant jamais à vaincre la première difficulté de sa position, celle d'être forcé de caresser le faux là où il veut servir le vrai. Cette difficulté est inhérente à la nature du juste-milieu ». *Mémoires*, t. V, p. 270. A Apponyi, 13 janvier 1832. Cf. †, 30 août 1831 (Ausserordentliche Beilage). « Wie kann es [« Das Ministerium Périer »] dann aber mit solchem Leichtsinne und solcher Unklugheit in Bezug auf fremde Kabinette handeln? Wie kann es zwei Systeme der Politik, das eine für die Tribüne, das andere für die Unterhandlungen haben? » [Ceci se rapporte aussi au discours de trône]. Sur l'action du cabinet Périer à l'égard de la pairie, † 7 septembre 1831... « Es ist eine traurige Stellung für eine Regierung, die Gerechtigkeit und die Wahrheit nicht zu wagen. Was wird Frankreich, was wird Europa sagen! »

comme venant en élément étranger. Les institutions françaises sont caduques, voilà ce que Heine répète de temps en temps, au milieu de ses raisonnements politiques :

« Wenn ich aber deshalb das Gedeihen einer Republik in Frankreich bezweifle, so lässt sich darum doch nicht leugnen »... (p. 38).

« Im Innern sind die Beengnisse und Zerrissenheiten »... etc. (p. 74.)

« Um jedoch dem fatalen Missstand... » (p. 115.)

« Wie wenig die Konstitution nicht bloss in die Gesinnung der Regierung... » (p. 107.)

« Von Ludwig Philipp I. bis zu Alexander... Tod » (p. 141-142).

Voilà l'un des principaux thèmes des articles dont Gentz dénonce l'origine autrichienne.

Un autre, ce sont les revendications propagandistes.

Un autre, les revendications démocratiques.

Cette critique destructive, en apparence impartiale, du régime français, Heine s'y est essayé avant de se lancer dans *Französische Zustände*.

Ce sont les articles sous le signe $\oplus$, du 13 et 14 décembre 1831, qu'il a « fait traduire dans le langage de l'*Allgemeine Zeitung* » ¹.

Ici nous rencontrons une pensée qui paraît suppléer aux lacunes des *Französische Zustände*.

Or, ce sont justement ces lacunes qui permettent à notre auteur son allure extrémiste.

Sans dire qu'il veut la guerre, il prône Lafayette et critique l'alliance avec l'Angleterre. Cela ressemble fortement à la propagande libérale.

Mais, dans l'article du 13-14 décembre, nous trouvons le secret de sa pensée : La politique extérieure du gouvernement français est fondée en droit ; le peuple français se tourne vers la critique et vers l'étude. L'ère de l'action belliqueuse, de la croisade révolutionnaire, est close pour lui. Mais l'erreur du

1. An Cotta, 7 Dezember 1831. « Dieser Brief, der leider meine jetzigen Ideen über Frankreich enthält, und die ich nur durch eine andere Hand in die « Allg. Zeitungs » Sprache übersetzen lassen... » (HIRTH, t. II). Elster ne croit pas (p. 6) que Heine ait composé cet article. Il est fort probable que Heine l'a fait, pour s'essayer dans la critique sincère, franche et nuancée ; et, s'étant ainsi éclairci les idées, pour pouvoir choisir après son système de parti-pris, son attitude grandiose — sachant ainsi ce qu'il faudrait dire, et ce qu'il faudrait omettre en jouant ce rôle.

gouvernement a été de rabaisser la France en suivant la politique pacifique; et cette humiliation amènera une réaction : il y aura guerre¹.

Quant à la politique intérieure, Heine demande la souveraineté du peuple, sans dire quel rapport il établit entre cette maxime et la royauté.

Dans l'article du 13-14 décembre, Heine dit que le gouvernement français aurait dû utiliser l'élan de la révolution à l'intérieur, en occuper les énergies dans un vigoureux développement démocratique et politique. Suivent des attaques contre Périer, Guizot, etc.².

Cet article aussi, Gentz l'a dénoncé³.

Puis, ces positions établies, notre auteur commence, dans son propre style, et sous son propre nom, une opposition beaucoup plus pittoresque : les nuances omises, les réserves sur la politique extérieure du gouvernement deviennent la « propagande » et les critiques de la politique intérieure deviennent la « souveraineté du peuple ». C'est la polémique de grand style de la *Gazette* et du *National*, la polémique des

1. « An die Stelle ursprünglicher Unternehmung trat Ueberlegung, Bedenken, Zweifel... Daher denn das System des Friedens und der Nachgiebigkeit unwidersprechlich seine Wurzel in den Elementen einer neu sich gestaltenden Zeit hat; während diejenigen Franzosen, die den entgegengesetzten, nach Aussen gerichteten Ideen nacheilen noch den alten französischen Geist bannen wollen... Statt den alten Geist mit dem neuen zu versöhnen, worin die ganze Schwierigkeit aber auch die ganze Aufgabe französischer Politik lag, haben die dermaligen Führer der öffentlichen Angelegenheiten jenes hochherzige Gefühl der Ehre, des Ruhmes, nicht beobachtet; sie haben es beleidigt, gekränkt... Das von der öffentlichen Stimme als schlaff verurteilte, mit der Schmach der Feigheit belastete Kabinett hat so durch eigene Schuld die ihm gefährliche Reaktion erzeugt... Die neuen geschichtlichen Gestalten lösen sich nicht mild von den alten ab, sondern werden krankhaft von ihnen zurückgehalten, und erscheinen zuletzt mit dem Blute derselben behaftet. » *Allg. Zeitung*, Auss. Beilage, 13 décembre.

2. « Das eben bezeichnete, in der auswärtigen Politik hervortretende Verhältnis beider Hauptparteien kehrt sich den innern Angelegenheiten gegenüber völlig um, und während die Opposition der Bewegung der Zeit voraneilt, streben die Ministeriellen den halb erstorbenen Geist einer schwindenden Periode zu bannen... Die Opposition... begreift, dass die neue Zeit in rastloser und gewaltig fördernder Arbeit das Bewusstsein des Volkes und die Macht seines Willens entwickelt; sie ist besonders überzeugt, dass die wiedererweckte französische Kraft wenn sie nicht mehr nach Aussen verwandt wird, um so freieren Spielraums nach Innen bedarf... Unglücklicherweise leistet die Haltung der Minister und ihrer einflussreichsten Freunde gehässigen Deutungen einigen Vorschub... Guizot... Dupin... Barthe... Sebastian... Périer... » *Ibid.*, 14 Dezember.

3. V. ci-dessus, p. 215 et note 1.

partis philosophiques ou extrêmes, dont Heine copie tant qu'il peut le journalisme.

Les autres correspondants s'en tiennent aux thèmes habituels de la critique libérale, mais sans recourir à des principes métaphysiques, car il n'est pas permis d'être libéral extrême dans l'*Allgemeine Zeitung* ¹.

Heine, en adoptant l'opposition de principes, s'identifie tout de suite avec les *ultras*, et c'est pourquoi son premier article a tout de suite été accusé d'être inspiré par la chancellerie autrichienne ².

Mais, dira-t-on, la politique autrichienne veut la paix, comment donc voir dans cette polémique dont l'un des côtés principaux est la guerre de principes, l'influence des chancelleries autrichiennes?

D'abord, souvenons-nous de ce que Gentz lui-même affirme qu'elle est inspirée par les ministres autrichiens. Cela nous aidera à déterminer le mécanisme de ce mouvement.

Oui, la polémique autrichienne est pacifique dans ses intentions; Metternich nous en assure aussi bien que Gentz ³; mais cela n'empêche pas de faire agir contre Louis-Philippe une presse belliqueuse, afin d'inspirer à celui-ci une peur salutaire, et de tirer du ministère français autant de concessions que possible.

C'est la presse et la tribune belliqueuses qui, au témoignage de Barante, en forçant le ministère à définir de plus en plus ses intentions pacifiques, son refus de faire la guerre, ont permis aux puissances absolues d'agir à leur guise dans les affaires de l'Italie et de la Pologne, après 1830 ⁴.

1. « Da die *Allgemeine Zeitung* allgemein sein muss, so hat Herr von Cotta jedem seiner Correspondenten seine Rolle angewiesen : der ist *ultra*, der *Juste-Milieu*, der *halbliberal*, denn ganz liberal zu sein ist nicht gestattet ». *Erinnerungen aus Paris* (1832), Lb514678.

2. V. ci-dessus, p. 35 et note 1, et p. 37 et note 1.

3. Metternich à Apponyi, 3 janvier 1831. « Ce que nous voulons c'est la paix, la paix morale comme la paix politique » (p. 17). Au même, 3 juin 1831. « Mettons-nous sur un pied de paix » (p. 169). Au même, 8 janvier 1832. « Il s'agit du maintien de la paix... tout le monde est d'accord que ce but ne peut être atteint que par le concours clairement démontré des cinq grandes puissances » (p. 268), *Mémoires*, t. V.

4. « La conduite de l'opposition à la Chambre des Députés est... pour beaucoup dans les difficultés de nos relations extérieures et dans notre situation en Europe. Il est clair que notre force, ce qui pouvait engager à nous céder, à nous témoigner de

Il n'est à croire que les ministres autrichiens à Stuttgart et à Francfort aient agi contre le gré de Metternich¹. Celui-ci approuve ou tolère la polémique belliqueuse, afin de faire peur à Louis-Philippe et de le forcer à se mettre de plus en plus sous la dépendance d'une Autriche qui proclame sa bonne volonté². D'ailleurs, ne croyant pas à la durée de la monarchie française, il n'y sacrifiera rien; toujours, à un point critique, il croira la bonne cause mieux servie par une opposition de principes à Louis-Philippe, que par une attitude conciliante³.

C'est lorsque survint l'affaire d'Ancône que, le zèle des correspondants de la *Gazette* redoublant, l'attention du

la déference, c'était la crainte d'allumer la guerre... Ainsi le ministère français se montrant favorable au maintien de la paix, était en situation d'obtenir dans toute négociation des conditions meilleures, en alléguant sans cesse la nécessité de satisfaire une opinion nationale exigeante et portée à la guerre. Ce moyen lui a été enlevé par l'opposition, qui en posant continuellement la question de paix et de guerre... a forcé le ministère à se prononcer plus qu'il n'eût été appelé à le faire, si une sage et patriotique réserve eût présidé aux discussions parlementaires... On a appris, par là, aux cabinets étrangers, que, la majorité de la Chambre avait un grand éloignement pour la guerre... Dès lors le ministère s'est trouvé désarmé dans la menace principale dont il avait à s'armer... A-t-on parlé de la Pologne? Le ministère a dû exposer combien il était impossible de la secourir, tandis qu'on ne pouvait être utile aux Polonais et tirer parti de leur insurrection qu'en faisant entrevoir les chances et les moyens de seconder leurs efforts ». BARANTE, *Souvenirs*, t. IV, p. 451.

1. A Apponyi, 15 novembre 1831. « J'envoie un courrier à travers l'Allemagne, par Paris à Londres. Il porte par étapes de la contre-révolution à Munich, Stuttgart et Francfort ». METTERNICH, *Mémoires*, t. V.

2. Pour cette politique, v. A Apponyi, 3 juin 1831. « L'Anarchie serait dans la position actuelle des choses le redoutable auxiliaire de la France attaquée par l'étranger; ne provoquons pas son courroux. Mettons-nous sur un pied de paix, mais que son admission ne soit pas l'anéantissement des dernières forces régulières, en faveur des forces irrégulières. Si l'anarchie devait venir nous chercher, tenons-nous en mesure de la combattre ». Au même, 9 mars 1832 (p. 278) [sur Ancône]. « Plus nous sommes prêts à tendre dans l'intérêt général une main secourable au gouvernement français, plus devons-nous en même temps signaler ses erreurs ». « La position du Cabinet [autrichien] devient plus difficile à mesure que s'élèvent les cris d'indignation. C'est encore pis à Berlin où le cri de guerre court les rues ». Et sur les prétendants bonapartistes : A Apponyi, 18 janvier 1831. « Pardon de cette rapsodie [sur Napoléon II et sur ce que la cour autrichienne pourrait faire de lui] mais elle pourrait cependant acquérir quelque valeur si en effet Louis-Philippe voulait jouer le rôle de conquérant, ou de président de la propagande révolutionnaire... Que l'on tienne la propagande en respect, et que l'on ne remue pas l'Italie. » 21 juin 1832, au même (p. 288). « Je vous prie de rendre le Roi Louis-Philippe attentif au personnage qui succédera au duc de Reichstadt... Le jeune Louis-Bonaparte est un homme engagé dans les trames des sectes; il n'est pas placé, comme le duc du Reichstadt, sous la sauvegarde des principes de l'empereur ».

3. V. ci-dessus, p. 219, note 2.

cabinet français fut appelée sur la *Gazette d'Augsbourg* ¹, et que le ministre français à Stuttgart protesta auprès de Cotta. Cependant les journaux français dénonçaient la *Gazette d'Augsbourg* comme « le journal de M. de Metternich » ². Il s'agissait des articles diplomatiques.

Articles diplomatiques et correspondances particulières étaient fort dans le goût de la politique autrichienne; Metternich voulait alarmer le cabinet français sur les conséquences de l'expédition ³.

Malgré les promesses de Cotta à Fontenay ⁴, les correspondances hostiles continuèrent dans la *Gazette*; et c'est, de la part des ministres français, jusqu'après la révolte de juin, une série de protestations ⁵.

La politique anti-française de la *Gazette* ne change pas, pas plus que les vues de Metternich ⁶.

Les correspondants *, ***, continuent du même train, et dans le même ton, ** prend la place de † et de †† ⁷.

1. Aff. étr. Wurtemberg 60. Sébastiani à Fontenay (Ministre français à Stuttgart), 18 avril 1832.

2. Déjà le *National* avait appelé ainsi cette *Gazette*, 12 octobre 1831. V. *Temps*, 20 mars 1832, 28 mars 1832. *Constitutionnel*, 14 avril 1832. *Courrier français*, 15 avril 1832. *National*, 16 avril 1832, 17 avril 1832. *Temps*, 28 avril 1832 (associe la *Gazette d'Augsbourg* avec l'*Observateur autrichien*;) *National*, 29 avril 1832, 3 mai 1832, 4 mai 1832. V. aussi Comte de Sainte-Aulaire (Ambassadeur français à Rome), à Barante. « Les Autrichiens manœuvrent pour arriver là; [à une retraite d'Ancône]; lisez les articles de la *Gazette d'Augsbourg* » BARANTE, *Souvenirs*, t. IV, p. 544.

3. A Apponyi, 9 mars 1832 (p. 277). « Vous ne sauriez mettre trop de sérieux dans votre attitude. De deux choses l'une; ou bien M. Périer sentira la gravité du cas, ou il ne la sentira pas ». Au même, 9 mars 1832 : « La circulaire française [aux agents français en Italie, sur Ancône] aura cependant deux résultats utiles... l'autre, c'est que, dans toute circonstance opportune, chaque gouvernement indépendant aura le droit d'en tirer parti contre celui qui a avancé la thèse avec ses conséquences [droit d'intervention] : *Veuillez, si besoin est, vous en servir sur-le-champ relativement à nos mesures militaires* » V. *Mémoires*, t. V.

4. Aff. Etr. Wurt. 60. Fontenay à Sébastiani, 25 avril 1832.

5. *Ibid.*, Sébastiani à Fontenay, 3 mai 1832. Aff. Etr. Autriche 416 Maison à Sébastiani, 29 mai 1832. Aff. Etr. Wurtemberg 60. Sébastiani à Fontenay, 22 juin 1832.

V. aussi, *Tribune*, 2 juillet 1832, *Moniteur*, cité par *Journal des Débats*, 31 juillet 1832.

6. V. *Mémoires*, t. V, p. 349. A Lützow, 15 juin 1832, p. 354. A Apponyi, 21 juin 1832.

7. *Augsburger Allgemeine Zeitung*, * 12 juin, 13 juin, 16 juin, 26 juin, 23 juin, 24 juin, 28 juin, *** 13 juin, 14 juin, 16 juin, 17 juin, 22 juin, 24 juin, 27 juin, 28 juin, 29 juin, ** 13 juin, 17 juin, 18 juin, 19 juin, 20 juin, 22 juin, 24 juin, 26 juin, 30 juin 1832.

Le seul qui change, à la suite de la protestation de Gentz du 21 avril 1832, c'est Heine. Nous voyons que, tout de suite, il abandonne l'opposition systématique, et se confine dorénavant dans la critique négative. Cette critique n'en continue pas moins; mais l'auteur est évidemment plus philippiste qu'autre chose; il n'y a chez lui aucune notion d'opposition systématique.

Heine a modéré sa polémique, pour ainsi dire, pour l'adapter aux vues de Gentz; mais il ne devient pas pour cela un défenseur du juste-milieu selon les principes de Gentz. Cette polémique autrichienne et anti-française continue. Car il y a un autre maître à servir que Gentz: et ce maître, c'est l'Autriche.

La protestation de Gentz est, comme il le dit lui-même dans sa lettre, purement individuelle. Les vues de Gentz sur la monarchie constitutionnelle et sur la politique à adopter à son égard différaient de celles de Metternich. Gentz croyait à la quasi-légitimité effective de Louis-Philippe ¹, et rejetait l'antagonisme entre la souveraineté du peuple et la légitimité ², il ne croyait pas à la réalité du principe de la souveraineté du peuple ³. Or, ce principe, cet antagonisme, Metternich en admettait la réalité ⁴. Gentz favorisait le sage

1. « Es ist nicht wahr, dass die beiden Systeme nicht nebeneinander bestehen könnten... In der Praxis... verwischt sich die Differenz zusehend, die mit Recht gefürchtete Volkssouveränität wird jetzt schon von den besten Köpfen Frankreichs so definiert und paraphrasiert, dass sie unvermerkt in eine *neue Legitimität* übergeht ». *Schriften*, t. V. Argumente für die Wahrscheinlichkeit des Friedens. Wien Dezember 1830 (p. 172).

2. V. ci-dessus p. 215, note 3, citation GENTZ, *Schriften*, t. V, p. 172.

3. « Wir sind hinreichend berechtigt, in der obigen Definition dieses verderblichen Prozesses, nicht eine gewagte Apologie (dans le *Journal de Paris*) sondern ein vielleicht unwillkürliches, vielleicht absichtliches Geständnis der Nichtigkeit und Unhaltbarkeit desselben ». *Schriften*, t. V, p. 186 « Cormenin und seine Widersacher ».

4. « Tant il y a qu'il n'existe en Europe qu'une seule affaire sérieuse, et cette affaire, c'est la *Révolution*. C'est elle qu'il s'agit de ne pas perdre de vue... et c'est aux souverains à ne pas donner dans les panneaux que ne cessent de leur tendre les factieux, en cherchant à les distraire du véritable danger, celui de la *Révolution**... C'est assurément un singulier contre-sens de voir des gouvernements avoir besoin de comprendre que leur devoir est de gouverner! Mais le cas se présente en Allemagne ». *Mémoires*, t. V, à Apponyi, 14 mai 1832 (p. 284). « La France est divisée en partis, et il arrive qu'en saine logique, celui à la tête duquel se trouve placé le gouvernement est le plus éloigné de la vérité. La *souveraineté du peuple* forme la base du nouvel ordre de choses*. Les royalistes, en combattant la validité de ce principe, savent ce qu'ils veulent... Les républicains, en admettant le principe, en

développement de la monarchie constitutionnelle, là où elle existait déjà : en France, et dans le Midi de l'Allemagne¹; Metternich visait à la suppression du constitutionnalisme², Gentz semble désapprouver la politique d'intimidation suivie par Metternich à l'égard de la France, et croire que plus de franchise et d'amitié dans les relations avec le cabinet français ferait du bien³.

Nous retrouvons la trace de cette divergence d'opinion entre Gentz et Metternich dans le journal de la princesse Mélanie⁴.

réclament les conséquences naturelles; en cela ils ont raison. Les partisans du juste-milieu voudraient réduire les résultats des trois journées à la valeur d'une révolution de palais; ils sont dans le faux ». A Apponyi, 19 décembre 1832 (p. 302), *Ibid*.

1. « Ist sonach der allgemeine Frieden, bei der Unmöglichkeit einer umwälzenden Propaganda, als gesichert anzusehen, so kann es zur völligen Beruhigung der Gemüter vielleicht nützlich sein, darauf aufmerksam zu machen, wie eine etwaige Anfeindung des wahrhaft konstitutionnellem Systemes in den Ländern, wo dasselbe Staatsgrundgesetz geworden ist, keineswegs in der Absicht derjenigen liegen könne, welche in dem monarchischen Prinzipie die sicherste Bürgschaft für den Bestand der Ordnung erkennen... Wo sonach die repräsentative Verfassung gesetzmässig eingeführt, wo solche in Uebereinstimmung mit dem monarchischen Prinzipie gebracht wurde, da wird sie geachtet und geschützt werden... Die ehrwürdigsten Männer, die Europa Bürgschaft ihres Mutes und ihrer Besonnenheit gegeben, haben sich unumwunden für das constitutionnel-monarchische System erklärt, und würden, im Fall der Not, dasselbe zu verteidigen... wissen. Die grossen Mächte aber werden umsomehr geneigt sein, die innere Selbständigkeit auch den constitutionellen Staaten des zweiten Ranges anzuerkennen, als sie dadurch Europa eine bestätigende Bürgschaft ihres Systemes der Erhaltung geben ». *Allgemeine Zeitung*, 27-28 septembre 1831, mit dem Beifügen : Von der Donau (*Schriften*, t. V, p. 196). « Die fast täglichen Verunglimpfungen Pöriers, der Sache des Friedens und der constitutionellen Monarchie* mehr geschadet haben, als die ärgsten... Diatriben... ». An Cotta, 21 avril 1832. *Schriften*, t. V, p. 121.

2. V. ci-dessus, p. 226, note 4.

3. « Ich gehe weiter und sage : Es gibt in diesem Augenblicke gar keine politische Complication in Europa, die nicht ohne alle Schwierigkeit gütlich ausgeglichen werden könnte. Die Gefahr des Krieges liegt nicht in den Dingen, sondern in den Menschen; in dem Widerwillen einiger grossen Kabinette gegen das durch die letzte Revolution in Frankreich erzeugte Regierungssystem, in dem ohnmächtigen Kitzel einiger Minister, deren Widerwillen bei jeder Gelegenheit zur Schau zu tragen, in den eiteln Drohungen, den öffentlich ausposaunten Rüstungen, in allen den prahlerischen Demonstrationen womit man Frankreich... nur reizt ». Argumente für die Wahrscheinlichkeit des Friedens. Wien, Dezember 1830. *Schriften*, t. V, p. 172.

4. METTERNICH, *Mémoires*, t. V. Journal de la princesse Mélanie, 23 juillet 1832. « Clément m'a lu de vieux papiers de Gentz et des lettres de son amie M^{me} de Varnhagen, qui a fait son possible pour mettre tout à fait à l'envers la tête du pauvre homme » (p. 242). [Gentz venait de mourir]. 26 mars 1832. « Gentz était fort occupé d'un article de la *Gazette universelle d'Augsbourg*, et Clément s'est mis à entamer avec lui une discussion qui m'a fait peur* » (*Ibid.*). C'est sans doute l'un de ces articles où il défendait les principes que nous savons. V. note 1.

Cette divergence d'opinion entre Gentz et Metternich prouve que l'explication des articles heinéens est toujours la politique autrichienne.

Ces articles cessent tout naturellement après les Décrets de la Diète, parce qu'il est embarrassant de les continuer; et cette cessation n'a rien de commun ni avec la lettre de Gentz, qui la précède de deux mois, ni avec le vaillant libéralisme de l'auteur, contraint à se taire. Cette cessation ne jette pas de lumière favorable sur le caractère de ce qui a précédé; elle est dans l'ordre des choses. Heine s'arrête, parce qu'il sent que l'heure d'écrire sur la politique (à sa manière au moins) est passée. Il s'arrête, parce qu'il est naturel de s'arrêter.

La « préface » semble exclure toute idée d'une influence plus directe de l'Autriche que celle de la politique de l'*Allgemeine Zeitung*.

Heine y exhale son dépit sur la suppression du constitutionnalisme en Allemagne et sur les décrets de la Diète, et nous semblons l'entendre qui rapporte cette brutale suppression à la lettre de Gentz, et aux espérances qu'avait semblé encourager cette lettre, à la politique de la part de l'Autriche qu'elle avait semblé indiquer¹, et à laquelle Heine n'avait que trop cru :

« Ich würde lieber bei dem ärmsten Franzosen um eine Kruste Brot betteln, als dass ich Dienst nehmen möchte bei jenen *vornehmen Gönnern** im deutschen Vaterlande... Ich werde mich nie schämen, betrogen worden zu sein von jenen, die uns so schöne Hoffnungen ins Herz lächelten : « Wie alles aufs friedlichste zugestanden werden sollte, wie wir hübsch gemässigt bleiben müssten, damit die Zugeständnisse nicht erzwungen und dadurch ungedeihlich würden, wie sie wohl selbst einsähen, dass man die Freiheit uns nicht ohne Gefahr länger vorenthalten könne... »² (p. 12).

1. V. ci-dessus, p. 227, note 1.

2. V. note 1, citation de l'article de Gentz, *Allgemeine Zeitung*, 27-28 septembre 1831. Même article : « Aus diesen allgemeinen Umrissen dürfte unschwer zugleich die Politik der mittleren Staaten zu entnehmen sein. Als Teil eines grossen, organischen Ganzen können und werden sie sich nicht von den Grundätzen und Interessen desselben trennen; können und werden sie sich nicht den gefährlichen anderwärts gewagten Versuchen hingeben, auf gut Glück die Grundpfeiler der europäischen Gesellschaft zu wechseln. *Treu den übernommenen Verpflichtungen** gegen verbündete Regierungen werden sie nicht minder *treu die ihren Völkern zugesicherte Verheissungen erfüllen**, die Entwicklung gesetzmässiger Freiheit beschützen ».

« Der leitende Grundgedanke ihrer Politik kann nur auf Erhaltung, nicht auf

N'est-ce pas l'écho de la lettre de Gentz et de l'article publié dans l'*Allgemeine Zeitung*, où Gentz expose les vues qui inspirent sa lettre? Obéissant à cette lettre, Heine, tout en se réconciliant avec Louis-Philippe¹, ne s'était-il pas laissé aller à prôner le constitutionnalisme, croyant que les grandes puissances allaient après tout lui permettre de vivre²? Et même n'avait-il pas introduit ces louanges du constitutionnalisme par une défense de l'absolutisme, destinée à plaire aux « vornehme Gönner » et à gagner leur sympathie, en montrant que l'écrivain libéral entraînait parfaitement dans leurs idées?

« Und doch ist die Lehre von der absoluten Gewalt ebenso honett und ebenso vertretbar wie jede andere politische Meinung. Nichts ist widersinniger, als, wie jetzt so oft geschieht, den Absolutismus mit dem Despotismus zu verwechseln. Der Despot handelt nach der Willkür seiner Laune, der absolute Fürst handelt nach Einsicht und Pflichtgefühl » (p. 110)³.

Maintenant il se voit *dupe* : « Ja, wir sind wieder Düpes geworden » (p. 12).

C'est bien à la lettre de Gentz qu'il pense, et à son effet sur lui-même, car cette *modération* dont il parle ne peut être que celle de la deuxième partie de *Französische Zustände*, celle qui commence avec le VII^e article.

Et pourtant, pourquoi ces louanges si généreuses, si excessives données à l'Autriche dans cette même préface? (p. 14-15). C'est cela que Börne a remarqué :

Umsturz gerichtet sein ». Et Gentz continue pour dire que dans l'intérêt de cette même politique de conservation, il faut favoriser le constitutionnalisme monarchique.

1. A Varnhagen von Ense (HIRTH II) : « Ich stehe jetzt auf Friedensfuss mit allem Bestehenden*, und wenn ich auch nicht desarmiere, so geschieht es nur der Demagogen wegen ». La date d'arrivée de cette lettre est le 22 mai 1832 (Poststempel Hamburg). Elle coïncide donc avec le VII^e article et la lettre de Gentz. Heine a-t-il écrit cela à Varnhagen, pour que Rachel, l'amie de Gentz, l'en informât? V. ci-dessus, p. 227, note 4.

2. V. p. 111, 112, 113, art. VII.

3. Cp. *Constitutionnel*, 25 avril 1832. « L'*Observateur autrichien* est la gazette officielle de son gouvernement. M. Pilat, qui le rédige est l'ami de M. Gentz : c'est en dire assez.

« L'*Observateur* est l'implacable ennemi de tout ce qui est progressif... Une fois, cependant, il a voulu montrer qu'il n'y avait pas d'absolutisme en Europe. Là où règne la loi, il y a constitutionnalité; là où règne le bon plaisir, il y a despotisme; mais ceci ne se trouve qu'en Orient ».

« Wer, so grosse Geheimnisse wie er [Heine] besitzt : als wie : in der dreihundertjährigen Unmenschlichkeit der österreichischen Politik eine erhabene Ausdauer zu finden... der mag noch grösserre haben, die das Rätselhafter seines Buches erklären »¹.

Si Heine a réellement écrit sous l'influence directe de l'ambassadeur autrichien à Francfort, et s'il a été *payé par lui*², nous pouvons être sûr que tout s'est fait assez dans les formes pour permettre à Heine des boutades telles que la *Préface*, les articles une fois terminés; pour lui laisser toujours sa personnalité d'écrivain libre et libéral. Tout s'est passé peut-être sous le manteau. On a pu inviter notre écrivain libéral à prendre part à une polémique louable contre l'immonde juste-milieu, polémique où son libéralisme trouverait aussi son compte. Après quoi, recevant la protestation de Gentz, Heine, sans renoncer à ses attaques, en a modifié la direction dans le sens des préférences de Gentz. Peut-être a-t-il l'idée que grâce à des indications spéciales, il écrit maintenant sous la direction immédiate de la cour autrichienne. « Vornehme Gönner ». Il est vrai que Gentz avait dit qu'il était isolé dans son opinion; que cette opinion était opposée à celle des ministres autrichiens, partant, à celle de Metternich. Quoi qu'il en soit, Heine ne manque pas une occasion de se ménager le plus d'amis possible; il ne se refuse pas à concilier Gentz aussi.

Maintenant il peste contre tout le monde: mais il a pu être

1. *Briefe aus Paris*, 25 février 1833.

2. Dans les lettres provinciales, « Aus der Normandie », Heine parle comme s'il avait des relations *ultra* en France. Il ne saurait en avoir qu'en qualité de journaliste de la polémique autrichienne, soyons-en sûr, lui l'Israélite allemand. C'est pourquoi nous avons cherché à Dieppe quel pouvait être le château royaliste où il dit qu'il a été reçu (p. 201). Cela aurait pu mener à d'autres précisions. M. Lebas, bibliothécaire de la ville de Dieppe, et connaissant à fond son histoire et sa petite histoire, a bien voulu m'aider dans ces recherches. Mais il ne reste aucune trace du séjour de Heine à Dieppe pendant l'été de 1832. M. Lebas a pu m'indiquer pourtant la maison de la ville où Heine a pu être reçu : celle de Belleville, maire de Dieppe, royaliste qui avait accueilli la duchesse du Berry, et qui fut destitué en 1830 (V. *Les Amys du Vieux Dieppe*, Bulletin trimestriel, n° 1, 1925, p. 6 et 9).

On trouve dans la *Gazette de Normandie* (3 septembre 1832) mention d'une maison de pair royaliste qui avait « jeté son manteau de pair pour tenir à son serment », en 1830, maison qui se trouvait dans Dieppe, près de la mer [V. feuilleton de ce journal, à cette date].

Est-ce le Marquis de Mortemart, actionnaire aux bains de Dieppe (V. *Indicateur de Dieppe*, 1824), parent des de Manneville, gouverneurs de Dieppe?

payé quand même. Ce n'est qu'une possibilité; mais on ne peut l'écarter d'emblée.

En tout cas, que ce soit en écrivant *Französische Zustände*, que ce soit en écrivant *Lutèce*, ou tous les deux, Heine a eu des rapports illicites avec la cour autrichienne. Ses papiers, après sa mort, ont été offerts au prince de Metternich, à Paris, et au gouvernement de Vienne¹. Le prince de Metternich les a envoyés chercher chez Mathilde Heine, disant qu'il les enverrait à Vienne, où une commission d'experts statuerait sur l'indemnité à accorder². Deux années plus tard le prince de Metternich à Paris écrit à Friedland, qui se trouve à Vienne : « Wird gut sein, wenn sie sich vorerst nochmals über die Heinesche Angelegenheit verständigen »³. On ne sait comment l'affaire a été terminée; mais de là est née la légende⁴ qui veut que des mémoires de Heine se trouvent aux archives du Ministère de la Guerre à Vienne.

Quant au gouvernement français, la polémique antiphilipiste heinéene est facilement compréhensible.

« Was ein verruchter Abenteurer* wie Heine... eigentlich will und wünscht, indem er die heutige französische Regierung in den Kot tritt, mag ich nicht weiter untersuchen, dit Gentz, obwohl es sich ziemlich leicht erraten lässt* »⁵.

La pension est venue probablement quelque temps plus tard⁶.

1. *Heine-Reliquien*, Mathilde Heine an Friedland, 13 avril 1864.

2. Mathilde Heine an Friedland, 19 novembre 1864, 9 décembre 1864 (*Ibid.*).

3. Prince de Metternich à Friedland, 4 février 1866 (*Ibid.*).

4. Note de Karpeles, éditeur (*Ibid.*).

5. Lettre à Cotta, 21 avril 1832.

6. V. *Deutsche Rundschau*, juin-juillet 1894. Articles de M. Legras. M. Legras, voulant prouver l'entière liberté d'esprit que Heine gardait malgré sa pension, accordée, selon lui, par pure amitié d'homme de lettres, prend sur lui de dire que ni Guizot ni ses amis ne savaient, avant 1855, ce que Heine écrivait dans *Lutèce*. « In den Jahren 1840-1842 kümmerten die französischen Minister sich sehr wenig um das, was Heine in seiner Zeitung schrieb ». Et M. Legras contredit, pour maintenir cette opinion, Edouard Grenier, qui traduisait les lettres de l'*Allgemeine Zeitung* pour Heine, et qui dit (*Revue bleue*, 1892, 2^e semestre, n° 9) que c'était probablement pour que Heine pût montrer ces articles à Guizot. « Der Poet E. Grenier schüttelte lächelnd das weisse Haupt [à tout ce que M. Legras lui dit] und beharrte bei seiner Meinung ». On savait très bien en France, comme on l'a vu au cours de cette étude, ce qui s'écrivait dans l'*Allgemeine Zeitung*; on y faisait attention. Et à l'égard de *Lutèce*, dès les premiers articles le *Journal du Commerce* signalait les louanges de Thiers que faisait Heine. « M. Thiers continue à se faire distribuer force louanges dans la presse anglaise et allemande. Dans plusieurs correspondances de

la *Gazette d'Augsbourg*, un auteur allemand qui avait autrefois une certaine réputation*, M. Henri Heine, prodigue les coups d'encensoir à tort et à travers... Tous ces moyens sont percés à jour et ne produisent plus aucun effet sur l'opinion publique; elle voit trop bien la ficelle qui dirige tous ces manèges ». V. la réponse de Heine dans le *Constitutionnel*, 9 juin 1840. Voilà ce qui indique que, non seulement on savait et on remarquait ce que notre auteur et d'autres écrivaient dans la *Gazette d'Augsbourg*, mais aussi que ce qu'on y écrivait n'était pas toujours indépendant des ministres français!

BIBLIOGRAPHIE

Principales sources consultées :

A. JOURNAUX.

Les journaux français de 1831-1832 :

1^o Légitimistes : *La Gazette de France.*

La Quotidienne,

Les Cancans (1831-1834. Sans pagination, et sans autre ordre que des numéros au crayon à la tête de chaque numéro. Les numéros sont reliés sans ordre, de sorte que quelquefois j'ai dû citer des passages sans référence exacte).

La Mode

Brid'oison

Le Revenant

2^o Républicains *Le National*

La Tribune

La Caricature

Le Figaro, le Globe (Saint-Simonien.)

3^o Centre-gauche *Le Temps*

Le Courrier français.

4^o Juste-Milieu. *Le Journal des Débats*

Le Figaro (à partir de février 1832).

La Gazette des Tribunaux.

La Gazette Universelle d'Augsbourg : (1831-1832).

[Abrév. *Allg. Ztg.*]

Journaux anglais, *Times, Morning Chronicle* (pour la réforme anglaise, 1832).

B. DOCUMENTS D'ARCHIVES.

1^o Les Archives des Affaires étrangères (pour l'émeute de juin et les relations de la *Gazette d'Augsbourg* avec les cabinets).
Abréviation : Aff. Etr. Wurt. (Wurtemberg).

2^o Archives de la Préfecture de Police.

3^o Bibliothèques de Rouen et de Dieppe (Pour les *Berichte* provinciaux).

C. BROCHURES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Catalogue de l'Histoire de France. T. III et XI, 1831-1832.

Parmi lesquelles notamment :

De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou suite de mon dernier écrit : De la restauration et de la monarchie élective par CHATEAUBRIAND, Lb⁵¹ 1019. Abr. *Bannissement de Charles X.*

THIERS. — *La Monarchie de 1830*, Lb⁵¹, 4667.

SALVANDY. — *Vingt Mois ou la révolution de 1830 et les révolutionnaires*, Lb⁵¹ 1265. Abrév. *Vingt Mois.*

Entretien électoral. Le patriote, le juste-milieu et la légitimité, Lb⁵¹ 1258, Abrév. *Entretien électoral.*

Lettre de M. Joly, député de l'Ariège, aux électeurs patriotes, Lb⁵¹ 1257, Abrév. *Lettre de M. Joly.*

Vicomte de SAINT-CHAMANS. — *Des causes et des résultats de la révolution de 1830*. Lb⁵¹, 1264. Abrév. *Des causes et des résultats.*

CORMENIN. — *Bilan du 13 mars dressé quelques jours après la mort de M. Casimir Périer*, Lb⁵¹, 1344. Abrév. *Bilan du 13 mars.*

Je ne cite que celles que j'ai dû mentionner plus d'une fois, et dont la cote de la Bibliothèque Nationale n'est donc pas toujours donnée.

Livre des Cent et Un (1831-1832. Bibliothèque Nationale).

D. ESTAMPES.

Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, pour portraits du roi de Rome (Napoléon II) et gravures se rapportant à lui, 1831-1832, et du duc de Bordeaux (comte de Chambord), 1831-1832.

E. MÉMOIRES.

D'ALTON-SHÉE. — *Mémoires*, Paris, 1869.

BARANTE (Baron de). — *Souvenirs*, Paris, 1890-1899, publiés par son petit-fils, Claude de Barante.

BÖRNE (L.). — *Briefe aus Paris*, New-York, 1858.

BROGLIE (A.-C.-L.-V., Duc de). — *Souvenirs*, Paris, 1886.

BOIGNE (Comtesse de). — *Souvenirs*, Paris, 1922. (abrév. BOIGNE).

GENTZ (Fr. von). — *Schriften*, 1838-1840, Mannheim, t. V.

GUIZOT. — *Mémoires*, Paris, 1858-1863.

GISQUET. — *Mémoires*, Paris, 1840.

METTERNICH. — *Mémoires*, t. V, Paris, 1882.

F. CORRESPONDANCE.

HEINE. — *Briefwechsel*, Ed. Hirth, 1914 [abrév. HIRTH.]

G. OUVRAGES

- ALLISON (M. S.). — *Thiers and the French Monarchy*, Londres, 1926.
- BLANC. — *Histoire de dix ans*, Paris, 1841-1844.
- FESTY (O.). — *Le mouvement ouvrier, 1830-1834*. Paris, 1908.
- GUYOT (R.). — *La Première Entente cordiale*, Paris 1926.
- HILLEBRAND. — *Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Louis-Philipps bis zum Fall Napoleons III*, Gotha, 1877-1879.
- HALL. — *England and the Orleans Monarchy*, London, 1912. [abrév. HALL].
- JAURÈS. — *Histoire socialiste*, t. VIII, s. d. J. Rouff, Paris.
- TCHERNOFF. — *Le parti républicain sous la Monarchie de juillet* Paris, 1901, Abrév. TCHERNOFF.
- ROTTECK und WELCKER. — *Staatslexicon*, 1840, Altona, t. IX (Art. « Juste-Milieu »), t. X (art. « Monarchie »).
- WELCKER. — *Die letzten Gründe von Recht, Staat und Strafe*, Gies-sen, 1823.

(Ces deux derniers ouvrages à la Bibliothèque de droit).

APPENDICE I

Confrontation de l'argumentation de Thiers, dans sa brochure, *la Monarchie de 1830*, sur la politique extérieure, avec celle du *National* et celle de Chateaubriand.

THIERS

« Quant à la république, outre qu'elle effrayait tout le monde... elle était évidemment impraticable. ...La république n'est pas faite pour les Etats grands, vieux, civilisés... Quant à Louis-Philippe, il avait tous les avantages... c'était d'abord la royauté... Si nous souhaitions que notre révolution ne fût pas une série de révolutions nouvelles... il fallait préférer la paix à la guerre... Si nous avions eu les Autrichiens à trente lieues de Paris, ce que la guerre peut amener... Dieu sait ce que les gens qui couraient après la voiture de MM. Périer et Sébastiani en septembre dernier auraient fait d'eux et de nous, apôtres de la paix et de la modération!... L'insurrection belge était une révolution dans le sein même de la sainte alliance... elle touchait à l'un des

National, 21 septembre

1831. « Posez d'abord en principe qu'il vous faut une royauté parce que cela vaut mieux que la république, dites après que votre royauté ne pourra se conserver si elle fait la guerre; ajoutez que dans tous les cas où l'intérêt du pays pourra vouloir la guerre, l'intérêt de paix et de royauté prévaudra invariablement : voilà les bases du système. Viennent ensuite les révolutions de Belgique, d'Italie, de Pologne, et vous répondez à la première, abandon; à la seconde, abandon, à la troisième, abandon; voilà les conséquences. Ce que c'est que la netteté, la lucidité!

« On comprend tout de suite un si beau système. Il semble qu'il n'y a qu'à dormir pour le faire triompher en Europe. »

« Ainsi l'empereur de Russie a bien voulu se borner à traiter notre

CHATEAUBRIAND

« Je ne doute point qu'au premier moment de la révolution de Juillet, l'Europe terrifiée ne se fût trouvée trop heureuse de rester en paix au prix de la Belgique... On a dit, sans rire, que la Belgique devait être un pays neutre, attendu qu'on y trouve l'embouchure de plusieurs fleuves... Et c'est précisément parce que de grands fleuves terminent leur cours en Belgique que depuis l'époque où les Romains la connurent jusqu'à nos jours, jamais terre ne fut plus arrosée de sang; c'est parce qu'elle est frontière de races germaniques et gallo-romaines, parce qu'elle est le passage naturel et inévitable de toutes les armées; c'est à cause de toutes ces circonstances qu'elle n'a cessé, qu'elle ne cessera d'être le champ de bataille de l'Europe, le lieu

intérêts les plus pressants des puissances, puisque le royaume des Pays-Bas était leur principal établissement militaire; elle touchait par le Luxembourg aux intérêts territoriaux de la Confédération germanique, elle excitait les plus vives jalousies en Angleterre et en Prusse, elle blessait les intérêts de voisinage les plus vifs, les plus susceptibles.

« L'insurrection polonaise réveillait toutes les mauvaises dispositions du cabinet russe, et devenait pour lui un intérêt immense; car la Russie tient à la Pologne comme à la plus précieuse de ses possessions... L'insurrection italienne éveillait en Autriche les mêmes sentiments que l'insurrection polonaise en Russie...

[Belgique].

[Décrit le cours des négociations]...

[Pologne].

...La Russie aurait bravé pour la Pologne, tout, même une guerre faite par Napoléon... C'était pour elle une question de vie ou de mort... Nous mêler activement de cette question, c'était donc la guerre... la guerre à six cents lieues... sans résultats probables; car nous aurions trouvé la Pologne morte avant notre arrivée, morte de la main des Autrichiens, des Prussiens,

révolution d'événement déplorable, tandis qu'il traitait celle de Varsovie de coupable révolte. C'est une concession qu'il nous a faite. La cour de Vienne a bien voulu sommer notre ambassadeur en Italie de déclarer que la France ne s'opposerait pas moins énergiquement que la cour de Vienne à toute tentative ultérieure des révolutionnaires italiens, c'est encore une concession qu'on nous a faite... L'Angleterre a bien voulu nous confier pour quelques jours... l'honneur de veiller à la conservation du lion de Waterloo; c'est encore une concession qu'on nous a faite ».

22 septembre 1831.

« Comment... a-t-on attendu la chute de Varsovie pour annoncer ce système?... Napoléon voulait une Pologne indépendante, il la voulait en marchant sur Moscou... C'est aux dépens de la Russie, qu'il avait relevé la Pologne... Une Pologne indépendante et forte est nécessaire à l'Europe occidentale, M. Thiers a été conduit par son système à nier cette haute donnée politique »...

où se videront les querelles des peuples... En ce qui touche les affaires de la Pologne... La nation faisait-elle éclater le désir de secourir des frères d'armes, ce désir était refoulé dans les cœurs par des plans de campagne. On supposait que la France était tombée en enfance; on venait lui conter qu'il lui fallait passer sur le ventre de la Prusse, être victorieuse pendant trois ou quatre ans, pour arriver à Varsovie : comme si à la guerre un succès sur un point ne délivre pas sur un autre point attaqué. Une victoire sur le Rhin n'a-t-elle pas vingt fois décidé du sort de l'Italie? ...Quant à l'Italie... les Romagnols s'insurgent au bruit des journées de juillet; nous leur déclarons que pas un Autrichien n'entrera sur leur territoire, et aussitôt les Autrichiens occupent tout le pays... Bonnes gens et politiques chevaleresques, disaient d'autres ministériels, plus accommodants, vous vous sentez blessés du système de nos seigneuries, vous auriez voulu avoir un peu d'honneur... De l'honneur c'est la guerre, la guerre, c'est la banqueroute... les échafauds... Le cas échéant, il faudra bien que vous marchiez aux frontières, et le moyen de vous y faire marcher, c'est d'abord de

et des Russes. C'était la guerre : et pourquoi ? pour rien si ce n'était pour faire une grande Pologne. Une grande Pologne ! que Kaunitz et Frédéric n'ont pas crue possible... que les conventions de Napoléon n'avaient pas faite...

[Italie]. .

...Si la France eût fait autrement [que restreindre le principe de la non-intervention] outre qu'elle prenait envers tous les peuples le fol engagement que nous venons de dire, elle acceptait la guerre contre l'Autriche, c'est-à-dire, contre l'Europe, pour deux provinces italiennes; elle faisait pour ces provinces ce qu'elle n'avait pas voulu faire pour se donner la Belgique; elle changeait, pour les intérêts des autres, un système de paix, qu'elle n'avait pas changé pour ses propres intérêts...

« La paix a été conservée au dehors... Que les gens à qui les déclamations plaisent moins que les faits, examinent et jugent...

« Les puissances ne voulaient pas la guerre. Elles ne nous aimaient pas sans doute; car, en vérité il faut le dire, nous n'avons pas débuté avec elles de manière à nous faire aimer...

« Elles ont commencé à nous estimer et à nous rendre justice quand elles

vous couper le cou... La monarchie actuelle s'est blessée à mort, en abaissant la nation au-dessous de sa dignité européenne ».

Bannissement de Charles X, p. 71 et suiv.

21 septembre 1831.

« On est très heureux quand on sait trouver, au sein de si douces habitudes, les mêmes jouissances de vanité que si l'on avait couru le monde et tenté le hasard des batailles pour se procurer de la gloire. M. Thiers a ce bonheur tout particulier; il trouve que ce n'est pas nous qui avons fait des concessions en laissant exterminer nos alliés naturels, ou du moins ceux qui s'offraient à nous

ont vu la vie de quatre ministres sauvée... alors elles ont estimé le pays et conçu la possibilité de voir la révolution tourner à bien quelque part.

« Les puissances ne demandaient pas mieux au reste. Une fatale expérience leur avait prouvé que la révolution, quand elle a pour siège la France, n'est pas facile à combattre... Persuadés de l'impossibilité de l'étouffer, elles ont souhaité qu'elle pût devenir régulière, humaine et sociable, et heureusement nous les en avons convaincues. C'était... tout ce qu'elles désiraient : car l'Angleterre, avec le souci de sa dette, avec le désir d'achever la réforme, avec les besoins de son commerce, et l'étendue de ses conquêtes maritimes... ne pouvait vouloir la guerre : car la Prusse, l'Autriche, la confédération germanique qui ont dû à un retour inespéré de fortune en 1813 et 1814 une étendue de possessions auxquelles elles n'auraient jamais osé prétendre, qui ont de plus des souverains, des ministres éprouvés par le malheur, l'âge et les fatigues, ne pouvaient volontiers courir la carrière des armes : car la Russie enfin, bien que la plus mal disposée, la Russie était bien épuisée, bien travaillée d'agitateurs sinistres, surtout elle

comme tels, mais que c'est à nous qu'on a fait des concessions, en ne nous exterminant pas comme eux ».

« L'apologiste du système du 13 mars a poussé fort vivement l'opposition pour savoir quel était son système à elle, lui prouver qu'elle n'en avait pas... que toute l'habileté, toute la connaissance des affaires, l'expérience des hommes et des choses étaient du côté du ministère. Et cela est. Il faut avouer que le ministère a disposé de facultés bien au-dessus de sa besogne... Quelle plus facile tâche que de venir au monde à la suite d'une révolution qui inspire assez de respect pour être à l'abri, provisoirement, de toute attaque, et, une fois assis, de notifier à toutes les puissances de l'Europe qu'on veut la paix, de ne bouger, de se tenir coi, de céder sur tous les points qui pourraient donner matière à contestation ! Avec très peu de génie on pouvait se tirer fort heureusement d'un pareil système ».

était bien loin... » [suivent discussions des inconvénients considérables qui résultaient pour ces puissances des affaires belge, polonaise et italienne. V. ci-dessus p. 238-239].
Monarchie de 1830.

APPENDICE II

Heine Saint-Simonien ¹

Étude sur les opinions saint-simoniennes
des premiers feuillets d'art (1831).

Avec indications d'autres emprunts de sources françaises.

I

C'est une véritable révolution des idées qui s'annonce dans le premier ouvrage parisien de Heine. Qu'on passe de la *Reise von München nach Genua* et de la *Stadt Lucca* à la *Gemäldeausstellung in Paris* (1831), on ne croirait pas que c'est le même homme qui parle. L'esprit critique est l'âme même de la troisième partie des *Reisebilder*, c'est-à-dire l'esprit qui dissout, qui analyse, qui divise ce qui était unité auparavant, l'esprit qui se refuse à accepter les généralisations trop faciles, les thèses trop brillantes; l'esprit qui s'acharne à atteindre les causes et se méfie des principes. L'homme qui écrivit dans les *Reisebilder* ses réflexions sur la religion ne croit qu'à ce qu'il voit; si l'image qu'il se fait de l'ordonnance du monde n'a rien d'harmonieux, de complet, d'achevé; si elle ne laisse entrevoir aucun but suprême, aucune explication transcendante du monde et de la vie, à qui la faute? Il s'agit de raisonner et non pas de fabriquer des romans de l'univers, comme les mystiques,

Loin de voir dans les religions la révélation de Dieu, dans l'histoire la main de la Providence, l'analyste n'y verra que l'effet de la nature, que le travail des hommes, travail quelquefois de tromperie et de mensonge. Ainsi dans le dialogue avec l'écureuil, la doctrine chrétienne d'un Dieu qui devient homme est représentée comme l'expression naturelle de la misère des hommes; une légende semblable aurait cours parmi les pierres; elles croiraient que Dieu deviendra un jour pierre, pour les délivrer de leur immobilité; il y a même une croyance qui veut que Dieu prenne un

1. Les références au texte des *Kunstberichte* se rapportent au t. IV de l'édition ELSTER, et se font par simple numéro de page.

jour la forme de tous les animaux et de toutes les plantes, à finir par les pierres, pour en assurer le salut¹. Touchante hypothèse où se réfugie l'irréremédiable imperfection naturelle; car des pierres qui sentent leur état sont à prendre en pitié; les arbres ne sont pas en si mauvaise posture : ils peuvent pleurer². On devine l'opinion que nous suggère Heine sur la vérité de la religion chrétienne.

Les synthèses religieuses, les légendes cosmologiques, tout en nous consolant de notre misère, ont le grand inconvénient de nous en faire prisonniers. Et ce sont précisément les meilleurs esprits (c'est-à-dire : les esprits critiques) qui en souffrent. L'entier affranchissement de l'esprit humain, c'est-à-dire, l'avènement partout reconnu de la critique, serait encore le plus grand bien qu'on puisse souhaiter sur la terre³. Le christianisme est la religion de la lâcheté qui l'a emporté sur la religion antique de la joie⁴. Mais il faut annuler cette victoire.

D'ailleurs, comme toutes les théocraties sacerdotales et comme la religion égyptienne d'où il est sorti et dont il est l'héritier, le

1. « Die Eidechsen haben mir erzählt, es gehe eine Sage unter den Steinen dass Gott einst Stein werden wolle, um sie aus ihrer Starrheit zu erlösen. Eine alte Eidechse meinte aber, diese Steinwerdung würde nur dann stattfinden, wenn Gott bereits in alle Tier- und Pflanzenarten sich verwandelt und sie erlöst habe »; t. III, p. 380.

2. « Nur wenige Steine haben Gefühl... Aber diese wenigen Steine, die ihren Zustand fühlen, sind schrecklich elend. Die Bäume sind viel besser daran, sie können weinen », t. III, p. 380.

3. « Die Religion gewährte keine Freude mehr, sondern Trost; es war eine trübseelige, blutrünstige, Delinquentenreligion.

« War sie vielleicht nötig für die erkrankte und zertretene Menschheit? Wer seinen Gott leiden sieht, trägt leichter die eignen Schmerzen », t. III, p. 395.

« Generationen der Völker lebten... ein beruhigtes Leben indem sie das für einen nahen Himmel hielten, was bloss römisches Gewebe war; nur der höherstrebende Geist, der dieses Gewebe durchschaute, fühlte sich beengt und elend, und wenn er hindurchbrechen wollte erhaschte ihn leicht die schlaue Weberin, und sog ihm das kühne Blut aus dem Herzen; — und war das Traunglück der blöden Menge nicht zu teuer erkaufte für solches Blut? Die Tage der Geistesknechtschaft sind vorüber », *Ibid.*, p. 93. « Der Geist hat seine ewigen Rechte, erlässt sich nicht eindämmen durch Satzungen und nicht einlullen durch Glockengeläute ». *Ibid.*, p. 92. « Wir kennen noch nicht die Zahl der Sterne, die Wunder des Tages haben wir noch nicht enträtselt, die alten Zweifel* sind mächtig geworden in unserer Seele... Wir wissen... dass ein Glück, das wir der Lüge verdanken, kein wahres Glück ist, und dass wir in den einzelnen zerrissenen Momenten eines gottgleichen Zustandes, einer höheren Geisteswürde mehr Glück empfinden können als in den lang hinvegetierten Jahren eines dumpfen Köhlerglaubens ». *Ibid.*, p. 92-93.

4. « Jener schenkte nunmehr auch der übrigen Götterversammlung.

Rechtshin lieblichen Nektar den Mischkrug emsig entschöpfend... (Vulgata).

« Da plötzlich keuchte heran ein bleicher bluttriefender Jude mit einer Dornenkrone auf dem Haupte und mit einem grossen Holzkreuz auf der Schulter, und er warf das Kreuz auf den hohen Göttertisch, dass die goldenen Pokale zitterten, und die Götter... erblichen... bis sie endlich ganz in Nebel zerrannen.

« Nun gab's eine traurige Zeit, und die Welt wurde grau und dunkel », t. III, p. 394-395.

catholicisme n'est qu'une invention, qu'une tromperie de caste destinée à asservir le genre humain ¹.

Quel changement quand nous arrivons aux feuilletons de 1831! Tout ce qu'on rejette, tout ce à quoi l'on répugne dans les *Reisebilder*, synthèse religieuse, Providence surnaturelle ², évangiles miraculeux, est ici accueilli et exalté. Partout l'auteur voit dans les choses humaines les traces du doigt de Dieu, l'émanation d'un esprit divin immanent au monde; ce qu'il évitait naguère, les recettes de salut, maintenant il les cherche; il les approuve dans le passé, ³ il en trouve pour l'avenir. ⁴ Lui qui avait mis sa plus grande gloire à ne pas être religieux, l'est maintenant avec délices; lui qui avait placé l'esprit critique au-dessus de l'esprit de synthèse, exalte maintenant celui-ci; lui qui avait recherché l'individu et vanté par opposition aux tendances de la masse l'initiative individuelle ⁵, rejette maintenant l'individuel au profit de l'instinct social, de l'association, et de tous les bienfaits qui viennent d'une vie commune.

L'écrivain du *Voyage de Munich à Gênes* avait comparé la cathédrale médiévale, symbole d'une foi perdue, aux bâtiments où s'exprime l'esprit affranchi et éclairé des temps modernes :

« Von dem dunkelroten Geiste des Mittelalters, der geharnischt aus gotischen Kirchenpforten hervortritt, bis auf den gebildet leichten Geist unserer eigenen Zeit, der uns einen Spiegel entgegenhält *worin jeder sich selbst mit Vergnügen anschaut...* » Wir sind ernst, aber nicht unmutig bei dem Anblick jenes *barbarischen** Domes, der sich noch immer in stiefelnknechtlicher Gestalt über die ganze Stadt erhebt, und die Schatten und Gespenster des Mittelalters in seinem Schosse verbirgt... Dieser Anblick [de l'architecture rococo] verstimmt uns nicht, es trägt vielmehr dazu bei, um die Gegenwart und ihren lichten Wert recht lebhaft fühlen zu lassen » (p. 21-22).

Voilà un homme moderne bien satisfait de la modernité!

Les *Kunstberichte* aussi s'ouvrent par une comparaison des temps modernes et du moyen âge; et cette comparaison fait en-

1. « Wer bürgte uns für die gute Absicht, wie ich sie eben ausgesprochen? Wer kann beweisen, dass sich nicht zuweilen eine schlimme Absicht beimischte? Rom wollte immer herrschen, und als seine Legionen fielen, sandte es Dogmen in die Provinzen », t. III, p. 93. « Alles dieses [cérémonie de la messe] ist altägyptisch und Ueberbleibsel eines Priestertums, von dessen wundersamem Wesen nur die ältesten Urkunden etwas Weniges berichten, eines frühesten Priestertums das die erste Weisheit erforschte, die ersten Götter erfand, die ersten Symbole bestimmte, und die ganze Menschheit. — »

« Zuerst betrog, setzte Mylady bitteren Tones hinzu », t. III, p. 402.

2. V. ci-dessous, p. 248.

3. « Das Pariser Publikum hat dieses gemalte Evangelium besser aufgenommen, als wenn der heilige Lukas es geliefert hätte. Die Pariser haben jetzt gegen letztern sogar ein allzu ungünstiges Vorurteil » (p. 52-53).

4. V. ci-dessous, p. 251.

5. V. ci-dessus, p. 243, note 3.

tendre, non seulement que les tendances modernes, contrairement au catholicisme, sont fatales, au point de vue de l'art ¹, mais aussi que la vie de l'art juge la vie d'une époque, et que les tendances qui ont produit la faillite moderne de l'art, à savoir, l'esprit de critique et d'individualisme, sont pour cette raison même condamnables :

« Die Ausstellung glich einem Waisenhouse, einer Sammlung zusammengeraffter Kinder, die sich selbst überlassen gewesen und wovon keins mit dem anderen verwandt war, Sie bewegte unsere Seele wie der Anblick unwürdiger Hülfslosigkeit und jugendlicher Zerrissenheit.

« Welch verschiedenes Gefühl ergriff uns dagegen schon beim Eintritt in eine Galerie jener italienischen Gemälde, die nicht als Findelkinder ausgesetzt worden in die kalte Welt, sondern an den Brüsten einer grossen gemeinsamen Mutter ihre Nahrung eingesogen, und als eine grosse Familie befriedet und einig, zwar nicht immer dieselben Worte, aber doch dieselbe Sprache sprechen.

« Die katholische Kirche, die einst auch den übrigen Künsten eine solche Mutter war, ist jetzt verarmt und selber hülfslos. Jeder Maler malt jetzt auf eigene Hand und für eigene Rechnung: die Tageslaune, die Grille des Geldreichen oder des eigenen müssigen Herzens gibt ihm den Stoff, die Palette gibt ihm die glänzendsten Farben, und die Leinwand ist geduldig » (p. 25-26).

Ce qui atteste le mieux le passage à une nouvelle doctrine, à une nouvelle science, c'est la façon dont notre auteur parle de Rome. Ni Rome, ni l'œuvre de Rome, n'avaient jamais été sympathiques à Heine; elles avaient trouvé, elles vont trouver plus tard en lui un panégyriste médiocre. Les Romains, selon Heine, étaient de petites gens. Ils n'ont grandi que par leur ville; ils ne sont grands que par la grandeur de cette ville ². Les Romains sont les Anglais de l'antiquité, aussi intellectuellement médiocres, aussi obtus ³.

1. Cela se trouve déjà dans la *Nordsee* : « Wir leben im Grunde geistig einsam; durch eine besondere Erziehungsmethode oder zufällig gewählte, besondere Lektüre hat jeder von uns eine verschiedene Charakterrichtung empfangen;...In jenem Zustande der Gedanken und Gefühlsleichheit wie wir ihn bei unseren Insulanern sehen lebten oft ganze Völker und haben oft ganze Zeitalter gelebt. Die römisch-christliche Kirche im Mittelalter hat vielleicht einen solchen Zustand in den Korperationen des ganzen Europa begründen wollen... Es lässt sich nicht leugnen, dass viel ruhiges Glück dadurch gegründet ward... und die Künste, wie still hervorgewachsene Blumen, jene Herrlichkeit entfalteten, die wir noch jetzt anstaunen und mit all unserem hastigen Wissen nicht nachahmen können » (t. III, p. 92).

2. « Sie waren keine grosse Menschen, aber durch ihre Stellung waren sie grösser als andre Erdenkinder, denn sie standen auf Rom. Sowie sie von den Hügeln herabstiegen, waren sie klein », t. III, p. 262.

3. « In der That, eine gewisse poesievolle Härte, Habsucht, Blutgier, unermüdlichkeit, Charakterfestigkeit, ist den heutigen Engländern ebenso eigen wie den alten Römern, nur dass diese weit mehr Landratten als Wasserratten waren; in der Unliebendwürdigkeit, worin sie beide den höchsten Gipfel erreicht haben, sind sie sich gleich ». *Shakespeares Mädchen und Frauen*, t. VI, p. 397.

Notre auteur envisage la domination de Rome dans le passé, plutôt comme une tyrannie que comme un bien pour l'humanité¹. Le catholicisme, c'est la toile de l'araignée qu'est Rome au centre du monde latin, l'enveloppant de ses filets qu'on prenait pour un ciel, mais où étouffaient les cœurs et les esprits supérieurs².

Maintenant c'est avec un accent de chaleur et d'amour que Heine parle de cette même ville.

« Das Land, das uns einst durch seine Waffen und später durch seine Worte unterjocht, unterjocht uns jetzt durch seine Schönheit. Ja, Italien wird uns immer beherrschen, und Maler wie Robert fesseln uns wieder an Rom* » (p. 51).

La cause de ce changement de ton, c'est la doctrine historique du Saint-Simonisme, doctrine sur laquelle était fondé le Saint-Simonisme tout entier. Cette doctrine historique que nous sommes ainsi amené à considérer est impliquée dans plusieurs phrases employées par Heine.

Ainsi, pourquoi appeler toute l'histoire européenne, y compris la politique contemporaine, la « römische Universaltragödie? »³. Et comment peut-on dire que le principe de l'art européen résidait dans le *Saint-Empire romain*?⁴

« Die jetzige Kunst muss zu Graude gehen, weil ihr Prinzip noch im abgelebten alten Regime, in der heiligen römischen Reichsvergangenheit wurzelt » (p. 7:).

C'est que, selon la doctrine saint-simonienne, Rome préparait le chemin à l'unité spirituelle qu'un Messie juif devait imposer aux dieux nationaux de l'antiquité matérialiste⁴; à la place de l'Empire romain préparateur de l'unité spiritualiste, s'établit le catholicisme romain; et à côté de la puissance de Dieu, la puissance de César, puissance que le Christ avait commandé d'honorer en ce qui lui était dû, tout en la séparant de celle de Dieu. Aussi l'ordre spiritualiste se résumait-il dans le Pape et le successeur de Charlemagne;⁵ et comme l'histoire de l'Europe spiritualiste est celle

1. « Rom wollte immer herrschen, und, als seine Legionen fielen, sandte es Dogmen in die Provinzen ». *Die Norsee*, t. III, p. 93.

2. « Wie eine Riesenspinne sass Rom im Mittelpunkt der lateinischen Welt und überzog sie mit seinem unendlichen Gewebe. Generationem der Völker lebten darunter ein beruhigtes Leben, indem sie das für einen nahen Himmel hielten, was bloss römisches Gewebe war; nur der höherstrebende Geist, der dieses Gewebe durchschaute, fühlte sich beengt und elend ». *Ibid.*, t. III, p. 93.

3. P. 68, v. ci-dessous, p. 249.

4. « Quand Jésus prêcha cette loi [aimez votre prochain comme vous-même] les temps étaient venus. Le monde connu se taisait sous le glaive de Rome; la guerre l'avait soumis à un seul peuple, à une seule loi, à une seule langue, afin de préparer les esprits et les cœurs à la connaissance d'un seul Dieu. Ainsi la route était ouverte de Jérusalem à Rome. » *Globe*, 2 septembre 1831.

5. « Longtemps la société n'a formé que deux groupes... autour de deux hommes*. Les trônes du chef du monde spirituel et du monde temporel étaient les seules

de ces deux puissances romaines, la dissolution du régime spiritualiste est la dissolution de ces deux puissances. Donc, au lieu de parler du mouvement continu par lequel, depuis la Réformation, la théocratie du moyen âge se dissout, mouvement dont la révolution de 1789 et celle de 1830 sont encore des étapes, on peut le résumer tout entier sous le nom « d'universelle tragédie romaine »¹, et chaque fois qu'on dirait « spiritualisme », on pourra dire tout aussi bien « Saint Empire romain »².

Que Heine veut-il dire par les deux principes opposés que représentent Cromwell et Charles Stuart, l'un se tenant près du cercueil de l'autre?

« Auf dem Gemälde sehen wir die beiden Helden des Stücks, den einen als Leiche im Sarge, den andern in voller Lebenskraft und den Sargdeckel aufhebend, um den toten Feind zu betrachten. Oder sind es etwa nicht die Helden selbst, sondern nur Schauspieler... die... zwei kämpfende Prinzipien tragierten? Ich will sie hier nicht nennen, die beiden feindsehnigen Prinzipien » (p. 60).

Ce sont les deux principes de la *capacité*, et de l'*hérédité*, que le Saint-Simonisme opposait l'un à l'autre sans cesse, en disant que le premier devait supplanter le second³. Dans l'ancien ordre Dieu et César étaient séparés, dans le nouveau, ils ne feront qu'un⁴. Donc plus d'hérédité, car l'hérédité c'est l'injustice, et cette injustice n'aurait pu se faire légitimer que dans un monde où les biens matériels, la puissance séculière, sont séparés expressément de tout ce qui est Dieu, c'est-à-dire, fin suprême de l'homme et du monde. Dans un temps où le travail terrestre sera l'unique fin de l'homme, fin dans laquelle se réaliseront toutes les autres,

tribunes... ». *Globe*, 22 août 1831. « De ce moment [Réforme] l'insurrection fut le devoir le plus saint contre le glaive du successeur de Grégoire VII et du successeur de Charlemagne ». *Globe*, 13 septembre 1831.

1. « A peine Luther a-t-il élevé sa voix audacieuse... en face de la liberté qui surgit dans ce hardi réformateur, soustrait les peuples à la domination du vicaire de Jésus, et déjà menace de leur indiscipline l'autorité de César, Charles-Quint abdique et proclamant par son abdication l'impuissance des royales dynasties... il donne le signal de leur déchéance prochaine... A côté de ces vastes ruines, se poursuit le renversement de tous les degrés de la hiérarchie sacrée qui s'écroulent les uns sur les autres... La papauté... à un signe de l'homme fort dans lequel s'est incarnée la révolution [Napoléon] apporte l'onction qu'allait au delà des monts lui demander Charlemagne... La papauté se débat dans une agonie souillée du sang qu'elle verse [Ce sont les révoltes de la Romagne, 1831] au bruit des croix que le peuple abat du sommet des temples déshérités de la foi antique ». *Globe*, 15 avril 1831.

2. V. ci-dessus, p. 246, citation de p. 72.

3. « La lutte n'est plus en Europe entre deux ou plusieurs peuples distincts; elle est partout entre deux principes ». *Globe*, 30 août 1831.

4. « L'Etat et l'Eglise se confondent : car la religion désormais comprend toute la société dans son sein ». *Lettres sur la religion et la politique*, p. 66.

l'hérédité doit partout faire place à la capacité ¹. Chaque fois qu'un individu s'affirme contre une puissance héréditaire, comme Cromwell contre Charles I^{er}, les deux principes s'affrontent.

Autre aspect de la croyance saint-simonienne, reproduite par Heine : la Providence. Notre auteur voit dans la condamnation de Louis XVI « eine Schickung Gottes »; les juges du roi, selon lui, ont malgré eux prononcé sa condamnation : malgré leur volonté de le sauver, une mystérieuse volonté supérieure les avait entraînés. Cromwell et Charles Stuart ne seraient eux aussi que les acteurs inconscients du drame des deux principes, acteurs dont les rôles auraient été dictés par le souverain des mondes :

« Indessen die trübe Ursache jener Schmerzen, [La mort de Louis XVI] nennen wir keineswegs ein Plagiat [comme avait fait Chateaubriand]... wir nennen sie eine Schickung Gottes. Würden wir doch die Menschen zu hoch stecken *, und zugleich zu tief herabsetzen, wenn wir ihnen so viel Riesenkraft und zugleich so viel Frevel zutrauten, dass sie aus eigenem Willen jenes Blut vergossen hätten » (p. 63).

« Oder sind es etwa nicht die Helden selbst, sondern nur Schauspieler, denen vom Direktor der Welt diese Rolle vorgeschrieben worden, und die vielleicht, ohne es zu wissen, zwei kämpfende Prinzipien tragierten?... die zwei grossen Gedanken, die sich vielleicht schon in der schaffenden Gottesbrust befanden » (p. 60).

La conception saint-simonienne de l'histoire exigeait la souveraineté de la Providence. Partout et toujours, inconsciemment jusque-là, et malgré elle, l'humanité aurait réalisé les desseins de Dieu, marchant du matérialisme au spiritualisme, du spiritualisme au panthéisme. Maintenant qu'on savait la règle, on voyait partout, dans tous les événements, un à-propos divin. Ainsi, Jésus n'aurait paru pour prêcher la parole universalisante de la spiritualité que lorsque « les temps étaient venus », ² lorsque l'Empire Romain eut rendu possible l'unité spirituelle du monde. Luther et Charles-Quint se feraient pendant : l'un pour détruire la Rome spirituelle; l'autre pour abandonner le royaume de César, qui y tenait ³. Ainsi l'histoire se chargeait de prouver les doctrines de Saint-Simon. Le *Globe* ⁴ parle du « secret providentiel de la vie de cette époque de gloire et de sang » (la Révolution française) et l'auteur de la brochure *Aux artistes* attend une époque, où l'humanité étant consciente enfin du rôle qu'elle joue, « l'histoire... offrira l'enchaînement des témoignages éclatants de la providence » ⁵.

1. « Toute l'ancienne société reposait sur le principe de l'hérédité de puissance... Le principe est depuis longtemps renversé... Or tout se tient et s'enchaîne dans l'organisation sociale,... et dans la position où se trouve aujourd'hui le monde,... il ne reste que deux partis à prendre, ou bien installer progressivement... le principe de la capacité, ou bien... reconstituer l'ancien régime ». *Globe*, 21 décembre 1831.

2. V. ci-dessus, p. 246, note 4.

3. V. ci-dessus, p. 247, note 1.

4. 9 juillet 1831.

5. P. 63.

C'est encore un développement du saint-simonisme que de découvrir une « histoire de l'humanité » à côté de l'« histoire du monde ». « L'histoire du monde » selon Heine, « Weltgeschichte » (p. 68), c'est l'histoire des Etats, des nations, histoire violente et sanglante. L'histoire de l'humanité, c'est la vie du travailleur humain, dont le moissonneur est le type, histoire qui ne s'arrête jamais dans son cours paisible, souriant, nécessaire, et qui contient tout ce qui est spécifiquement humain.

« Fühlen wir bei dem einen Gemälde, wie der grosse Zeitkampf *noch nicht zu Ende**, wie der Boden *noch** zittert unter unsern Füßen, hören wir noch das Rasen des Sturmes, der die Welt niederzureissen droht; sehen wir hier *noch** den gähneuden Abgrund, der gierig die Blutströme einschlürft, sodass grauenhafte Untergangsfurcht uns ergreift, so sehen wir auf dem andern Gemälde, wie ruhig sicher die Erde stehen bleibt, und immer lieblich ihre goldenen Früchte hervorbringt, wenn auch die ganze römische Universaltragödie mit allen ihren Gladiatoren und Kaisern und Lastern und Elefanten darüber hingetrampelt. Wenn wir auf dem einen Gemälde jene Geschichte sehen, die sich so närrisch herumrollt in Blut und Kot, oft Jahrhunderte lang blödsinnig stillsteht und dann wieder unbeholfen hastig aufspringt und in die Kreuz und die Quer wütet, und die wir Weltgeschichte nennen, so sehen wir auf dem andern Gemälde jene noch grössere Geschichte, die dennoch genug Raum hat auf einem mit Büffeln bespannten Wagen, eine Geschichte ohne Anfang und ohne Ende... die Geschichte der Menschheit! » p. 68.

Le Globe disait (12 septembre 1831) :

« L'HUMANITÉ, voilà ce que les Chrétiens ignorent. Les apôtres de Jésus enseignaient les destinées de l'homme... mais ils ne savaient pas... la destinée, la vie, le salut de l'humanité. Cependant c'est au sein de l'humanité que l'homme accomplit son progrès, comme elle-même accomplit son progrès au sein de l'Univers. C'est pourquoi nous, apôtres de Saint-Simon, nous vous enseignons avant toutes choses les destinées de l'humanité ».

Cette distinction supposait que le type de la vie humaine eût été la vie de l'individu dans ses rapports avec un Dieu spiritualiste, ce qui crée la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et par conséquent les guerres et la politique (« Weltgeschichte »); que ce type étant devenu la famille humaine dans ses rapports avec la vraie œuvre, le véritable culte, à savoir, l'exploitation de la terre, il n'y aura plus d'histoire de l'homme, d'histoire universelle, mais une histoire de l'humanité. Et le travail industriel sera cette histoire de l'humanité. Il est vrai que Heine ne dit pas, pour compléter sa pensée saint-simonienne, que l'histoire de l'humanité doit supplanter l'histoire du monde; il laisse les deux histoires subsister côte à côte, mais son antithèse, son opposition des deux histoires, n'a pas de sens sans la doctrine saint-simonienne; comment autrement réclamer pour le travail de l'industrie le titre d'« histoire », et d'« histoire d'humanité » par excellence?

Telle est l'histoire selon la conception saint-simonienne, absor-

bée, reproduite par Heine. De même pour la foi, la philosophie. Nous trouvons, dans les ouvrages de Heine qui précèdent sa connaissance du saint-simonisme, un dualisme très net. Heine croit à l'opposition entre la chair et l'esprit : « jener uralte ewige Konflikt zwischen dem Geist und der Materie »¹. Le christianisme a sa raison d'être dans les maux de la vie, dans le péché. La vie est une maladie, le monde un hôpital². On ne pourra rien changer à cela, on pourra seulement changer d'attitude, et au lieu de se faire prisonnier de la douleur pour s'y créer un soulagement imaginaire, l'affronter bravement ; prendre la vie comme elle est, avec ses joies et ses douleurs mêlées³.

Quant aux rapports entre l'Eglise et l'Etat, cette question brûlante de l'influence de la religion sur la société, tout ce que Heine demande, c'est qu'on pousse le spiritualisme à sa conclusion naturelle, c'est-à-dire qu'on sépare définitivement la vie matérielle de l'Etat de la vie toute spirituelle des Eglises, et qu'on relègue celles-ci dans leur vrai domaine, celui qu'elles n'auraient jamais dû quitter, celui de l'âme, de l'esprit, de la conscience. Les religions doivent trouver leur unique appui dans la conscience des fidèles ; si l'on y ajoute le bras des puissances de ce monde, ce ne sont plus des religions ; elles ont perdu par là leur droit à ce beau nom. La religion d'Etat, c'est « la mule que le cheval blanc de l'Antichrist a engendré avec l'ânesse du Christ »⁴.

Ce dualisme forcené, le saint-simonisme l'a remplacé par une synthèse : au conflit de l'esprit et de la matière, il substitue leur harmonie, le panthéisme ; au conflit de la séparation de l'Eglise et

1. T. III, p. 386 (*Stadt Lucca*).

2. « Ich konnte... die Gesichter besehen [dans une procession à Lucca] die zum Katholizismus gehören... In allen diesen Gesichtern lagen die Spuren derselben Krankheit... Ich fürchte, ich bin selbst angesteckt von dieser Krankheit... gekränkte Liebe, Podagra, getäuschter Ehrgeiz, Rückendarre, Reue, Hämorrhoiden, die Herzwunden, die uns vom Undank der Freunde, von der Verläumdung der Feinde, und von der eigenen Sünde geschlagen worden, alles dieses und noch viel mehr, was ebenso leicht unter einer groben Kutte wie unter dem feinen Modestück seinen Platz zu finden weiss... Es ist keine Uebertreibung wenn der Poet in seinen Schmerze ausruft : das Leben ist eine Krankheit, die ganze Welt ein Lazarett! » (*Ibid.*, p. 386).

3. V. ci-dessus, p. 243, notes 3 et 4.

4. « Eben weil ich ein Freund des Staates und der Religion bin hasse ich jene Missgeburt, die man Staatsreligion nennt, jenes Spottgeschöpf, das aus der Buhlschaft der weltlichen und der geistlichen Macht entstanden, jenes Maultier, das der Schimmel des Antichrists mit der Eselin Christi gezeugt hat... Für die Religion selber, für ihr heiliges Wesen, ist es ebenso verderblich, wenn sie mit Privilegien bekleidet ist, wenn ihre Diener vom Staate vorzugsweise dotiert werden, und zur Erhaltung dieser Dotationen ihrerseits verpflichtet sind, den Staat zu vertreten, und solchermassen eine Hand die andere wäscht, die geistliche die weltliche und so umgekehrt, und ein Wischwasch entsteht, der dem lieben Gott eine Torheit und den Menschen ein Greuel ist... Nur solange die Religionen mit anderen zu rivalisieren haben, und weit mehr verfolgt werden als selbst verfolgen, sind sie herrlich und ehrenwert, nur da gibts Begeisterung, Aufopferung, Märtyrer und Palmen, » etc. t. III, p. 417-418-419.

de l'Etat, l'Eglise et le royaume de Dieu identifiés avec la terre, l'humanité et le travail.

HEINE

« Die Erde ist der Himmel und die Menschen sind heilig, durchgöttet, das ist die grosse Offenbarung die mit seligen Farben aus diesem Bilde leuchtet. [*« Les Moissonneurs »* de Robert]. Das Pariser Publikum hat dieses gemalte Evangelium besser aufgenommen, als wenn der heilige Lukas es geliefert hätte. Die Pariser haben jetzt gegen Letztern sogar ein allzu ungünstiges Vorurteil » (p. 52-53).

« Raffael ist ganz getränkt vom katholischen Christentum, einer Religion die den Kampf des Geistes mit der Materie oder des Himmels mit der Erde ausspricht, eine Unterdrückung der Materie beabsichtigt, jeden Protest derselben eine Sünde nennt, und die Erde vergeistigen, oder vielmehr die Erde dem Himmel aufopfern möchte. Robert gehört aber einem Volke an, worin der Katholicismus erloschen ist. Denn.. Robert ist ein Franzose, und er, wie die meisten seiner Landsleute, huldigt unbewusst einer noch verhüllten Doktrin, die von einem Kampfe des Geistes mit der Materie nichts wissen will, die dem Menschen nicht die sichern irdischen Genüsse verbietet, und dagegen desto mehr himmlische Freude ins Blaue hinein verspricht, die den Menschen vielmehr schon auf dieser Erde beseligen möchte, und die sinnliche Welt ebenso heilig achtet, wie die geistige, « denn Gott ist alles, was da ist ». Roberts Schnitter sind daher nicht nur sündenlos sondern sie kennen keine Sünde, ihr irdisches Tagwerk ist Andacht, sie beten beständig, ohne die Lippen zu bewegen; sie sind selig ohne Himmel, versöhnt ohne Opfer, rein ohne beständiges Abwaschen, ganz heilig. Daher, wenn auf katholischen Bildern nur die Köpfe, als den Sitz des Geistes,

SAINT-SIMONIENS

« L'humanité entière n'est-elle pas le peuple de Dieu, et le globe n'est-ce pas la terre promise? (p. 132). Que toute TERRE chante le Seigneur » (p. 129). *Lettres sur la Religion et la Politique*.

« Tant que les hommes crurent au principe du mal, à qui Dieu avait abandonné la matière, ils durent se représenter leur vie terrestre comme une lutte perpétuelle... combat de la chair contre l'esprit... et alors la vie n'étant plus qu'une arène, le chrétien chercha dans la mort le calme de la retraite : REQUIEM AETERNAM DONA EIS... mais aujourd'hui la vie est une œuvre joyeuse ».

Ibid. p. 131.

« Mais quel est le nom du Seigneur? Je suis celui qui suis, je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera ». *Ibid.* p. 129.

« Le baptême de l'avenir effacera dans l'homme et le péché originel et ses suites ». *Ibid.*, p. 25.

« L'industrie est la culture... et la culture est la forme humaine du culte » *Ibid.*, p. 30.

« Si tout travail est un culte, je ferai remarquer en passant que l'Evangile a pu dire dans le sens littéral.

mit einem heiligen Schein umstrahlt sind, und die Vergeistigung dadurch symbolisiert wird, so sehen wir dagegen auf dem Robertschens Bilde auch die Materie verheiligt, indem hier der ganze Mensch, der Leib ebensogut wie der Kopf, vom himmlischen Lichte wie von einer Glorie umflossen ist ». (P. 55.)

qui travaille prie ». *Ibid.*, p. 30-31.

« Ces mains qui... forment les gerbes dans les vallées... ces mains ce sont les *mains du Seigneur!* » *Ibid.*, p. 129.

« Raphaël, qui est le type et le modèle des peintres du Christianisme, s'est presque uniquement attaché à l'expression du visage et plus spécialement encore des yeux. Dans le tableau de la *Transfiguration* on ne voit guère que des têtes. Le corps est voilé par de larges vêtements, il est immobile, passif. » *Globe*, 11 juin 1831.

La religion saint-simonienne ne manqua pas d'enrôler l'art dans l'état saint-simonien de l'avenir. L'artiste, c'est l'interprète de la société¹, il doit donner une voix à sa vie, à ses idéals, à ses aspirations²; en faire une image, une représentation. L'artiste est l'interprète de la religion :³ ses œuvres en sont l'expression. L'artiste est sur le même niveau que le prêtre; il est prêtre, mais au lieu d'enseigner par des paroles, il est divinement inspiré à enseigner par des images; il est le verbe du prêtre.

Les saints-simoniens consacraient beaucoup de temps et de paroles aux beaux-arts. Ce fut d'abord la critique de l'époque actuelle, et puis la théorie d'un art nouveau. Cette doctrine parut au complet dans le *Globe*, du 12 mai et du 11 juin 1831 : articles sur le Salon qui n'étaient que de la pure philosophie; quelques jours avant, le 2 mai, Barrault avait fait une prédication sur les beaux-arts en général, où la même doctrine fut exposée. Les saints-simoniens avaient publié en 1830 une brochure *Aux Artistes, Du passé et de l'avenir des beaux-arts, doctrine de Saint-Simon*; un enseignement spécial était donné aux artistes tous les lundis soirs, dans la Salle Taitbout⁴; cet enseignement s'adressait « à des hommes que leurs goûts et leurs travaux rendent éminemment accessibles à un langage sympathique. Les beaux-arts étant l'expression de la vie sociale, on s'attache à signaler la nouvelle voie qui leur est ouverte par un ordre nouveau de sentiments, de pensées, et d'actions »⁵.

A cet enseignement Heine a largement puisé; il l'a reproduit.

On conçoit, d'après les idées qu'ils se faisaient de la fonction de

1. « Le poète n'est plus le chantre divin, placé en tête de la société pour servir d'interprète à l'homme. » *Exposition de la Doctrine de Saint-Simon*, t. I, p. 113.

2. « Les beaux-arts étant l'expression de la vie sociale on s'attache à signaler la nouvelle voie qui leur est ouverte ». *Globe*, 3 septembre 1831.

3. « La mission donnée au poète par la forme la plus vivante de l'art, d'exalter, d'enseigner, de prêcher? » *Globe*, 30 juin 1831.

4. V. *Globe*, 3 septembre 1831.

5. *Ibid.*

l'art, quelles critiques les nouveaux religionnaires formulaient contre l'art moderne et les tendances modernes : d'abord contre l'individualisme de l'art moderne, qu'ils faisaient contraster avec la collectivité et la religiosité de l'art du passé, l'art du catholicisme et de l'antiquité¹.

HEINE

« Die Ausstellung glich einem Waisenhouse, einer Sammlung zusammengegraffter Kinder die sich selbst überlassen gewesen und wovon keiner mit dem anderen verwandt war. Sie bewegte unsere Seele wie der Anblick unwürdiger Hülfslosigkeit und jugendlicher Zerrissenheit.

« Welch verschiedenes Gefühl ergriff uns dagegen schon beim Eintritt in eine Galerie jener italienischen gemälde, die nicht als Findelkinder ausgesetzt worden in die kalte Welt, sondern an den Brüsten einer gemeinsamen Mutter ihre Nahrung eingesogen und als eine grosse *Familie**, befriedet und einig, zwar nicht immer dieselben Worte, aber doch *dieselbe Sprache** sprechen.

« Die katholische Kirche, die einst auch den übrigen Künsten eine solche Mutter war, ist jetzt verarmt und selber hilflos. Jeder Maler malt jetzt auf eigene Hand und für eigene Rechnung, die Tageslaune, die Grille des Geldreichen oder des eigenen müssigen Herzens gibt ihm den Stoff, die Palette gibt ihm die glänzendsten Farben, und die Leinwand ist geduldig. Dazu kommt noch dass jetzt bei den französischen Malern die missverständene Romantik grassiert, und nach ihrem Hauptprinzip, jeder sich bestrebt, ganz anders als die andern zu malen, oder, wie die kursierende Redensart heisst, seine Eigentümlichkeit hervortreten zu lassen » (p. 25-26).

SAINT-SIMONIENS

« Prêchant la fraternité [le clergé chrétien]... a préparé la *famille** définitive. » *Globe*, 12 septembre 1831.

« Enfants de Saint-Simon, les premiers nés de la *famille** universelle! sèjour d'union et de joie. » *Ibid* 9 mai 1831

« La tour de Babel, élevée avec ardeur et succès tant que les hommes parlent *le même langage**, interrompue et inachevée quand arrive la confusion des langues, est une image vraie de l'impuissance des époques critiques pour construire de vastes et sublimes monuments »... *Aux Artistes*, p. 16 *Circa*.

« Un grand nombre [d'artistes] cédant aux exigences... abdiquent l'art et se font industriels, se mettant à la disposition des mesquins amateurs du jour, remplissant de petits cadres à effet ». *Globe*, 12 mai 1831.

« A quel rôle vous êtes-vous abaissés? [les artistes]... l'oisiveté bourgeoise dont vous vous évertuez à flatter les caprices... si vous avez un plus noble génie, dédaignant d'accepter les caprices de la société, vous prétendez lui imposer les vôtres, chanter pour vous-mêmes... et bâtissant votre poésie solitaire... » *Globe*, 2 mai 1831 (prédication de Barrault).

« Le romantisme, en peinture comme en littérature, n'est que le libéralisme,

1. Nous citons aussi les passages qui ne touchent pas à la question de l'individualisme dans l'art, mais qui montrent la source de la terminologie employée par Heine.

« Mit Farben und Klängen*, die selbst trunkenste Subjektivität, die weltenzügelte Individualität » (p. 73).

le principe de la souveraineté populaire, c'est-à-dire de la souveraineté de chacun appliquée aux beaux-arts. Chacun agit à sa guise ». *Globe*, 12 mai 1831. « Les arts sont aujourd'hui *anarchisés*... on a des concerts, c'est-à-dire des chants *individuels* avec accompagnement d'orchestre, on a des symphonies ou les instruments figurent seuls; on a l'unique violon de Paganini... » *Globe*, 11 juin 1831.

« Les arts eux-mêmes devaient achever d'user, soit dans les galeries des princes, ou au théâtre, soit dans les salons des bourgeois, ou dans les *salles de concert** la vie toute spiritualisée que leur avait donnée le christianisme » *Ibid.*

Isolés, séparés les uns des autres, séparés de leur époque, les artistes d'aujourd'hui maudissent la vie qui n'a rien de commun avec eux, maudissent les intérêts pratiques qui préoccupent le public. C'est un exemple de l'égoïsme qui caractérise les époques individualistes, les époques critiques; cette idée ne serait jamais venue à l'esprit des artistes d'époques organiques, comme l'antiquité et le moyen-âge, où précisément l'art était à l'apogée de la gloire :

HEINE

« Zu meinem Thema zurückkehrend, hätte ich hier noch manchen wackeren Maler zu rühmen; aber trotz des besten Willens ist es mir dennoch unmöglich, ihre stillen Verdienste ruhig auseinanderzusetzen, denn da draussen stürmt es wirklich zu laut, und es ist unmöglich, die Gedanken zusammenzufassen, wenn solche Stürme in der Seele widerhallen... die süssesten Töne der Pasta und Malibran werden uns verleidet durch den Notschrei der erbitterten Armut, und das trunksene Herz, das eben Roberts Farbenlust eingeschlürft, wird schnell wieder ernüchtert durch den Anblick des öffentlichen Elends. Es gehört fast ein Goethescher Egoismus dazu, um hier zu einem ungetrübten Kunstgenuss zu gelangen... Wenn auf einmal ein ganges Volk niederfällt

SAINT-SIMONIENS

« Tous les événements politiques de la semaine, le retentissement douloureux de la chute de Varsovie, l'émeute... nous ont empêché de parler des dernières représentations italiennes... Tandis que là près de nous, dans la rue, les masses se précipitent, pâles de faim, hideuses de misère, excitées par de nobles sympathies... ici l'on chante... J'ai presque honte de céder au plaisir de me laisser bercer par ces délicieux accords. Tout cela ce sont des jouissances égoïstes. Les beaux-arts tels que nous les voyons aujourd'hui sont devenus le privilège exclusif, le patrimoine, le monopole d'une minorité oisive... Toutes les jouissances qu'ils procurent sont gâtées, empoisonnées par le souvenir de la multitude des êtres qui n'ont pas de pain ».

auf den Boulevards von Europa, dann ist es unmöglich weiterzuschreiben!... (p. 70-71).

« Mit Recht klagen die Künstler in dieser Zeit der Zwietracht, der allgemeinen Befehdung. Man sagt, die Malerei bedürfe des friedlichen Oelbaumes in jeder Hinsicht, die Herzen, die ängstlich lauschen, ob nicht die Kriegstrompete erklingt, haben gewiss nicht die gehörige Aufmerksamkeit für die süsse Musik*. Die Oper wird mit tauben Ohren gehört*, das Ballett sogar wird nur teilnahmslos angeglotzt. Und daran ist die verdammte Julirevolution schuld, seufzen die Künstler, und sie verwünschen die Freiheit und die leidige Politik, die alles verschlingt, so dass von ihnen gar nicht mehr die Rede ist... Wie alle welken Reste dieser Vergangenheit, [du Saint Empire romain] steht sie [die Kunst] im unerquicklichsten Widerspruch mit der Gegenwart. Dieser Widerspruch und nicht die Zeitbewegung selbst ist der Kunst so schädlich, im Gegenteil diese Zeitbewegung müsste ihr sogar gedeihlich werden, wie einst in Athen und Florenz, wo eben in den wildesten Kriegen und Parteistürmen, die Kunst ihre herrlichsten Blüten entfaltete. Freilich, jene griechischen und florentinischen Künstler führten kein egoistisch isoliertes Kunstleben, die müssig dichtende Seele hermetisch verschlossen gegen die grossen Schmerzen und Freuden der Zeit; in Gegenteil, ihre Werke waren nur das träumende Spiegelbild ihrer Zeit, und sie selbst waren ganze Männer, deren Persönlichkeit ebenso gewaltig wie ihre bildende Kraft; Phidias und Michelangelo waren Männer, aus einem Stück wie ihre Bildwerke, und wie

Globe, critique de « Tancredi » (Chant de la Pasta) septembre 1831.

« Le cachet des époques critiques... c'est l'égoïsme. Toutes les croyances sont abolies, tous les sentiments communs sont éteints... Le poète n'est plus le chanteur divin, placé en tête de la société » *Exposition de la doctrine de Saint-Simon*, t. I, p. 113.

« Les questions sociales de vie et de mort pour des populations entières préoccupent tous les esprits, la politique absorbe toutes les sympathies... Eh quoi! Le monde tremble dans ses bases les plus profondes, les nations s'agitent inquiètes... Quoi! tant de choses se passent et l'artiste n'en sait rien, l'artiste n'en dit rien! C'est de la politique, cela ne le regarde pas. Cela le refoule... jusqu'au jour de calme et de repos où l'humanité moins vivement préoccupée pourra se laisser passionner par des œuvres d'art. Qu'est-ce donc qu'un artiste, si ce n'est l'homme qui transporte sa vie au milieu des faits les plus palpitants. La politique, les intérêts sociaux, voilà seulement la source des inspirations de l'artiste...

« C'est pour n'avoir pas su comprendre ainsi leur mission que les artistes de nos jours se trouvent engloutis... Il faut donc le reconnaître; si la politique absorbe les beaux-arts, c'est la faute des artistes. C'est qu'ils doivent tirer des inspirations au sein des masses, de leurs besoins, de leurs douleurs ».

Globe, 30 août 1831. « Le moyen âge est encore debout devant nous dans ces vastes églises aux tours et aux flèches élancées... nous reconnaissons sans peine dans les temples construits sous l'empire du paganisme la représentation fidèle de cette religion... L'épopée du Dante est une longue odyssée pieuse... sinon créé [sic], du moins agrandi et sanctifié par le catholicisme ». *Aux artistes*, p. 16-20... « Phidias traduisit Homère sur le marbre, et son

diese zu ihren griechischen und katholischen Tempeln passteu, so standen jene Künstler in heiliger Harmonie mit ihrer Umgebung; sie trennten nicht ihre Kunst von der Politik des Tages, sie arbeiteten nicht mit kümmerlicher *Privatbegeisterung**, die sich leicht in jeden beliebigen Stoff hineinlügt; Aeschylos hat die Perser mit derselben Wahrheit gedichtet, womit er zu Marathon gegen sie gefochten, und Dante schrieb seine Komödie nicht als stehender Kommissionsdichter, sondern als flüchtiger Gelfe, und in Verbannung und Kriegsnot klagte er nicht über den Untergang seines Talentos, sondern über den Untergang der Freiheit» (p. 71-72-73).

D'ailleurs, la décadence des arts, l'individualisme effréné, est nécessaire, pour épuiser tout à fait l'art du passé, du spiritualisme, et pour préparer l'avènement de l'art nouveau :

« Die jetzige Kunst muss zu Grunde gehen, weil ihr Prinzip noch im abgelebten alten Regime; in der heiligen römischen Reichsvergangenheit wurzelt » (p. 72).

« Bis dahin möge, mit Farben und Klängen, die selbstertrunkenste Subjektivität, die selbstentzögerte Individualität, die göttfreie Persönlichkeit mit all ihrer Lebenslust sich geltend machen, was doch immer erspriesslicher ist als das tote Scheinwesen der alten Kunst » (p. 73).

Jupiter olympien ranima... la piété des peuples... Michel-Ange fait jaillir du marbre son Moïse, compose son *Jugement dernier*... » *Ibid*, p. 30.

« La Melpomène d'Eschyle... est encore une déesse » *Ibid.*, p. 34.

« Venez faire retentir dans une société désolée une parole de foi, d'amour et d'espérance... l'inspiration ne sera plus pour vous cette eau amère et fugitive que vous trouvez à grand'peine après avoir creusé un sable stérile et brûlant ». *Globe*, 30 août 1831. « Ainsi privés d'inspiration les peintres, comme tous les autres artistes, se mettent l'esprit à la torture » *Globe* 12 mai 1831.

« Il y a anarchie parmi les peintres et les littérateurs, comme dans le monde politique, et cette anarchie est légitime en ce sens qu'elle est la négation d'un ordre vieilli ». *Globe* 12 mai 1831.

« Et cependant si triste que soit la condition des artistes dans un tel état de choses, cette désorganisation, cette anarchie des arts, ont été un fait nécessaire; car il était indispensable que le Christianisme, en qui tous les arts furent mis, fût renversé » *Ibid.*, 11 juin 1831.

« Les arts eux-mêmes devaient achever d'user, soit dans les galeries des princes ou au théâtre, soit dans les salons des bourgeois ou dans les salles de concert, la vie toute spiritualiste que leur avait donnée le christianisme, avant d'être prêts à en recevoir une nouvelle plus complète, où l'aspect matériel cessât d'être absorbé. » *Ibid.*

« Où l'aspect matériel cessât d'être absorbé ». En effet le saint-simonisme prédisait, pour l'art nouveau, une nouvelle techni-

que¹, où la sculpture, le relief, et l'architecture s'ajouteraient à la peinture, pour lui rendre l'élément matériel². Un tableau ordinaire ne produirait d'effet qu'en vertu d'une abstraction³. Les tableaux du saint-simonisme seront concrets. « Dans l'ère nouvelle qui va s'ouvrir, non seulement la peinture sera transformée dans la nature et l'objet de ses conceptions mais encore elle devra subir une métamorphose complète dans ce qui la constitue entièrement aujourd'hui, la technique »⁴. L'invention du Panorama et du Diorama seraient les premières étapes dans cette évolution⁵.

Et Heine aussi franchit le pas qui sépare le négativisme et le positivisme, la critique et l'affirmation, la désapprobation et le projet. Lui aussi offre une nouvelle technique comme un indice de l'art de l'avenir : il est vrai qu'il ne dit pas en quoi elle consistera. Cette technique, ces panoramas et dioramas, ces « constructions » et « reliefs » s'introduisant dans le domaine de la peinture lui paraissaient sans doute d'une invention assez baroque : au moins son saint-simonisme n'a pas été assez fort pour les lui faire offrir comme recettes aux gens du métier. Il se borne donc à parler d'une nouvelle technique, sans préciser davantage :

« Indessen die neue Zeit wird auch eine neue Kunst gebären, die mit ihr selbst in begeisterten Einklang sein wird, die nicht aus der verblichenen Vergangenheit ihre Symbolik zu borgen braucht, und die sogar eine neue Technik, die von der seitherigen verschieden, hervorbringen muss. » (p. 73).

A moins dit-il, et c'est une nouvelle restriction à sa pensée, que le spiritualisme que nous voyons dans la littérature moderne, ce spiritualisme exagéré, maladif, excessif, ne soit le signe précurseur de la fin définitive, de la fin du monde, au lieu d'annoncer la naissance d'un monde nouveau?

« Oder hat es vielleicht mit der Kunst und mit der Welt selbst ein trübseliges Ende? Jene überwiegende Geistigkeit, die sich jetzt in der europäischen Literatur zeigt, ist sie vielleicht ein Zeichen von nahem Absterben, wie bei Menschen, die in der Todesstunde plötzlich hellsehend werden...? » (p. 73).

Ainsi l'auteur du *Buch der Lieder* retient encore assez de sympathie avec le spiritualisme et la littérature spiritualisée pour y

1. Ils employaient ce mot au masculin : la technique, c'est-à-dire la qualité technique de l'œuvre.

2. « Ce sera sans doute en associant la peinture à effet avec la sculpture, le relief, la construction même au moins indiqués, que dans l'avenir les artistes combinant ainsi... les arts propres aux religions matérielles du passé et ceux qu'inspire la religion qui a présidé au développement des familles humaines, sous le rapport spirituel, offriront à l'admiration de l'humanité les spectacles propres à exprimer ses pacifiques sympathies d'association universelle ». *Globe*, 12 mai 1831.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

voir une révélation surhumaine, et pour retourner contre le saint-simonisme une de ses propres idées. Car le « spiritualisme » de la littérature moderne est une idée saint-simonienne, « Geistigkeit » est un terme saint-simonien.

Il y avait, selon la doctrine, deux formes de poésie, « l'une l'expression de l'intelligence... l'autre... de la force, de la matière ». La-martine serait le poète type de la première forme :

« Il vous initie à ses souffrances, à ses joies, à son désespoir, à ses espérances, à ses doutes, à sa foi... il juge Bonaparte et ne le chante pas. Choisit-il un héros, c'est Socrate dont il redit la mort... A ce langage ne reconnaitrez-vous l'artiste du DOGME? » ¹

Mais à la réflexion les nouveaux religionnaires trouvaient que les poètes du Dogme, de l'esprit, étaient trop nombreux, qu'en vérité, il n'y avait pas de poètes de la « force », qu'ils étaient tous à ce moment-là poètes du dogme. Ils se mirent donc à invectiver cette poésie où l'esprit se créait son paradis et son enfer artificiels, sans rapport avec la réalité matérielle :

« Se séparer du monde par des pleurs, des regrets et de monotones soupirs, s'envelopper dans un individualisme souffrant, et puis s'endormir du dernier sommeil en disant : Mon Dieu! j'ai beaucoup souffert!... qu'attendre de ces poètes sans croyance, sans foi, sans espérance, de ces bardes gémissants, de ces chanteurs malades : poèmes fantastiques, grotesque assemblage de passé et de présent, cris de rage, éclats de rire sataniques, une déification de l'horreur, une peinture toujours la même du diable, de l'enfer, au milieu de douces enluminures, d'ombres claires et diaphanes, tout cela mélangé, remué, broyé... » ²

C'est ce que Heine appelle « jene überwiegende Geistigkeit » de la littérature moderne.

De même que dans les doutes qu'il jette sur l'interprétation de la *Geistigkeit* de la poésie moderne, et dans l'indécision et l'imprécision avec lesquelles il parle de la nouvelle technique, Heine n'accompagne non plus le saint-simonisme dans sa condamnation sans appel de l'école historique en art et en littérature. C'était pourtant l'un des traits les plus caractéristiques de la doctrine, et les plus nécessaires. Car si l'on croyait que l'art était l'expression de la société dans sa marche progressive, comment approuver la peinture de temps passés, la tentative de ressusciter les incidents, les sentiments, les décors du passé, simplement par jouissance intellectuelle, par goût raffiné de connaisseur? Donc, prêchant leur anti-individualisme, leur art social et religieux, leur nouvelle technique, les saint-simoniens, chaque fois que parut livre, tableau, ou drame historique, le condamnèrent fortement :

1. Prédication de Barrault, *Globe*, 2 mai 1831. .

2. *Globe*, 3 septembre 1831. Cf. aussi 12 septembre 1831 : « Chanter, prier, dans un monde mystique alors qu'un monde entier souffre avec les angoisses de l'esprit tous les tourments du corps ».

Sur le drame historique de Hugo et de Vigny :

[Marion Delorme] : « Le drame ainsi conçu, n'est plus qu'une lanterne magique... Nous appelons surtout le poète à sortir de la représentation née des sujets du Moyen Age pour se placer dans l'époque actuelle, et peindre ses passions et ses habitudes »¹.

[La Maréchale d'Ancre] « M. de Vigny a voulu faire un drame historique, il s'est donc transporté au commencement du xviii^e siècle... N'avais-je pas raison de dire que le drame ainsi conçu n'est plus que l'œuvre d'un chroniqueur ou d'un anti-quaire, et n'est-ce pas abdiquer la mission donnée au poète, par la forme la plus vivante de l'art, d'exalter, d'enseigner, de prêcher? »² »

Sur le *Roi des Ribauds*, Histoire du temps de Louis XII, par P. L. Jacob, bibliophile :

« Nous nous sommes si souvent expliqués sur cette étrange manie du moyen-âge et sur cette peinture exclusive de costumes et de portraits d'un autre siècle, bizarrement entremêlés de passions et d'idées toutes modernes, qu'en vérité »...³

Mais Heine trouve moyen de combiner sa croyance saint-simoniennne avec des louanges de l'école historico-romantique, en littérature comme en peinture :

« Ich kann... wenn ich von französischer Malerei rede, gar nicht missverstanden werden, wenn ich die Ausdrücke « historische Gemälde » und « historische Schule » in ihrer natürlichsten Bedeutung gebrauche. DELAROCHE ist der Chorführer einer solchen Schule. Dieser Maler hat keine Vorliebe für die Vergangenheit selbst, sondern für ihre Darstellung... Diese Neigung zeigt sich jetzt bei dem grössten Teile der französischen Maler : der Salon war erfüllt mit Darstellungen aus der Geschichte, und die Namen Déveria, Steuben und Johannot verdienen die *ausgezeichnetste Erwähnung**. Auch in den Schwesterkünsten herrscht eine solche neigung, zumal in der poetischen Literatur der Franzosen, wo Viktor Hugo ihr *am glänzendsten** huldigt. Die meisten Fortschritte der Franzosen in der Wissenschaft der Geschichte... sind daher keine isolierte Erscheinungen » (p. 56 et Lesarten).

Il y avait pourtant déjà assez d'idées saint-simoniennes dans ces feuilletons pour mériter un article fort louangeur dans le *Globe*, où nous trouvons la confirmation de nos constatations sur les emprunts faits par Heine au saint-simonisme :

« C'est aux disciples de Saint-Simon qu'il appartenait de constater cette nullité dont sont frappés les artistes des époques *critiques*... Peu d'artistes ont répondu à cet appel... Il existe des hommes qui, par un heureux privilège, tiennent à la fois des artistes et des penseurs; en même temps qu'ils savent comprendre une idée progressive ils possèdent le don de la vivifier en l'exprimant comme ils la sentent... De tels hommes sont faits pour apprécier les premiers toute la grandeur des vues saint-

1. *Globe*, 14 août 1831.

2. *Globe*, 30 juin 1831.

3. *Ibid.*, 9 septembre 1831.

armonieuses sur l'avenir de l'art. C'est avec une vive satisfaction que nous venons aujourd'hui enregistrer un de ces cas vraiment exceptionnels. L'écrivain qui nous a si bien compris est un Allemand; son nom est connu de nos lecteurs ¹; c'est M. Heine... [suivent des extraits. Citations de l'esthétique mystique de Heine, exposée dans ses pages sur Decamps (p. 42-43-44-45, pour montrer la haute idée que Heine se fait de la critique); et du passage sur Robert, sur la lumière qui enveloppe le corps entier des personnages ²].

« En terminant sa tâche, M. Heine trouve l'occasion d'exprimer en termes énergiques la manière dont il conçoit la position de l'artiste au milieu de la société; puis, dans une péroraison magnifique il constate la fin de l'art ancien et l'avènement de l'art nouveau » ³.

II. — Critique des tableaux.

Le salon s'ouvrit le 1^{er} mai 1831; les feuillets de Heine ne commencèrent à paraître dans le *Morgenblatt* que le 27 octobre; déjà tous les critiques de Paris avaient publié leurs réflexions. Le premier depuis 1827, le salon de 1831 devait attirer l'attention universelle; non seulement à cause de son immensité, jusque-là sans précédent, mais aussi par suite de la réaction inévitable des artistes devant la révolution de juillet. On se demandait quel serait l'effet du bouleversement politique sur le monde des arts, et les artistes ne manquèrent pas de répondre à cette curiosité: non seulement dans les thèmes qu'ils choisirent, mais aussi d'une manière plus subtile et secrète. Les littérateurs, les philosophes, trouvèrent donc une pâture abondante dans le salon de 1831.

Le *Journal des Débats* publia son commentaire de mai à juillet 1831, le *National* de même. L'*Artiste*, le *Journal des Artistes*, la *Revue de Paris* publièrent des articles importants. Les *Ebauches critiques* de Gal parurent au mois de juillet; le *Salon* de Gustave Planche au mois d'août au plus tard. Les articles du *Globe*, comme nous l'avons vu, sont du 12 mai et du 11 juin.

De sorte qu'il ne restait pas grand'chose à dire quand Heine se mit à écrire ses feuillets en septembre ou octobre 1831. Il en convint lui-même.

« Ich darf mich... darauf beschränken, die öffentliche Meinung zu referieren Sie ist von der meinigen nicht sehr abweichend » (p. 26).

« Da die Franzosen... viel gesunde Vernunft besitzen, so haben sie das Verfehlte immer richtig beurteilt, das wahrhaft Eigentümliche leicht erkannt, und aus einem bunten Meer von Gemälden die wahrhaften Perlen leicht herausgefunden ». (*Ibid.*).

Heine reproduit la moyenne des jugements parisiens; quand un critique pèche par excès de sévérité. Heine ne le suit pas; il se

1. V. *Globe*, 25 décembre 1831, article sur *Kahldorf über den Adel*.

2. V. ci-dessus, p. 251-252.

3. *Globe*, 2 janvier 1832.

contente de recueillir et de reproduire autant d'idées que possible sur les tableaux notables. Il ne reste ici qu'à signaler les emprunts les plus frappants d'idées et de mots :

SCHAEFFER :

« Seine Feinde sagen ihm nach, er male nur mit Schnupftabak und grüner Seife... Seine braunen Schatten sind nicht selten sehr affektiert, und verfehlen den in der Rembrandtschen Weise beabsichtigten Lichteffect » (p. 26-27).

Faust :

« Das Gesicht fast Profil... die Züge desselben streng edel... Indem die Augen ihr holdwehmütiges Licht darüber hingießen, sieht es aus wie eine schöne Menchenruine... in den Falten über diesen verwitterten Augenbrauen brüten fabelhaft gelahrte Eulen... Das ist eben das Verdienst des Malers, dass er uns nur den Kopf eines Mannes gemalt hat, und dass der blosser Anblick desselben uns die Gefühle und Gedanken mitteilt, die sich in des Mannes Hirn und Herzen bewegen » (p. 27).

Talleyrand :

« Es gab aber ein Porträt im Salon, wofür eben die Scheffersche Manier ganz geeignet war. Nur mit diesen-unbestimmten, gelogenen, gestorbenen, charakterlosen Farben konnte der Mann gemalt werden, dessen Ruhm darin besteht, dass man auf seinem Gesichte nie seine Gedanken lesen konnte, ja, dass man immer das Gegenteil darauf las... Es ist der Mann... dessen Lügentalente von allen aufeinander folgenden Regierungen Frankreichs benutzt worden... Wenn ich vor dem Bilde des falschen Mannes stand, den Scheffer so treu gemalt... dann durchfröstelte mich der Gedanke: wem gilt wohl seine neueste Mischung in London? »

Journal des artistes, 5 juin 1831
« Système de glaces et de tons sales, qui en font des œuvres incompréhensibles pour le vulgaire des spectateurs. »

L'Artiste, 1831, 1^{er} semestre. p. 215.
« Dans toutes les productions de M. Scheffer on remarque un abus étudié de teintes bitumeuses, une imitation affectée d'effets rembranesques ».

Mode, juillet 1831. « Jamais, je crois, jamais on n'a résumé plus de puissance intellectuelle, de volonté forte, de science profonde que dans le regard de Faust... le regard triste... comme celui d'un homme qui a perdu la dernière illusion... qui sait tout, qui a vu tout, qui est arrivé jusqu'à la racine de l'arbre de science... et a dit : Néant! »

L'Artiste, 1831, 1^{er} semestre, p. 158.
« Tout le caractère du personnage politique est dans ce masque grave... le représentant du congrès de Vienne aux conférences actuelles de Londres... »
p. 198 : « Ces yeux d'un bleu terne que le diplomate s'est étudié à éteindre encore, comme il s'est appliqué à immobiliser ses traits les plus mobiles... »
p. 215 : « Cette vieille ruine qui sert à tour de rôle d'appui à tous les empires ».

Portrait de Louis-Philippe « Sein Pferd scheint zu straucheln » (p. 30).

Journal des Artistes, 22 mai 1831.
« Le cheval... perd l'équilibre ».

A quoi nous pouvons ajouter le parallèle d'une pensée politique :

« Ein entthronter Kaiser rit tsymbolisch oder auch prophetisch an seiner Seite » (p. 30). [Louis Philippe à l'anniversaire de juillet].

HORACE VERNET : *Arrestation des Princes* :

« Der Schauplatz ist eine Treppe des Palais-Royal, und die arrestierten Prinzen steigen herab, nachdem sie eben auf Befehl Annens von Oesterreich ihre Degen abgegeben... Condé... hält sinnend seinen Knebelbart in der Hand, und ich weiss, was er denkt... Nur wer eine sehr hohe Stufe in der Kunst erstiegen, hat solche Treppenideen » (p. 34-35).

DELACROIX : *La liberté conduisant le peuple* :

« Farbe eingeschlagen... Abwesenheit von Firnis und Schimmer... Staub, der die Figuren wie graues Spinnweb bedeckt » (p. 38).

« Sie schreitet dahin... eine seltsame Mischung von Phryne, Poissarde, und Freiheitsgöttin... Ich kann nicht umhin, zu gestehen, diese Figur erinnert mich an jene peripatetischen Philosophinnen.. die des Abends auf den Boulevards umherschwärmen; icâ gestehe... dass der Held, der mit seinem Schiessgewehr hinstürmt, in seinem Gesichte die Galeeren und in seinem hässlichen Rock gewiss noch den Duft des Assisenhofes trägt » (p. 37).

Globe, 28 juillet 1831.

« Il y avait dans le cortège un empereur détrôné. Ceci au moins était en harmonie avec la fête ».

LENORMANT. *Salon de 1831*.

« C'est... un parti plein de hardiesse que d'avoir développé sa composition sur les zigzags d'un escalier; c'est aussi, comme sentiment d'observation, une donnée heureuse que le choix du moment où la première réflexion succède à une fâcheuse surprise... le geste de Condé dit bien cette crispation d'une âme forte à l'aspect du ridicule ».

JAL. *Salon de 1831*, p. 247 : « A côté de l'émissaire de la reine et de Mazarin marche le prince de Condé, le menton dans une de ses mains, et profondément absorbé dans une rêverie dont le sens est bien intelligible pour qui sait lire... »

Journal des artistes, 8 mai 1831.
« Une teinte grise et sale répandue sur tout le tableau, ce qui rend on ne peut mieux ce brillant soleil... »

Globe, 12 mai 1831. « Des caricatures où la liberté s'élance sous les traits d'une poissarde, suivie de trois ou quatre déguenillés qui ressemblent à des voleurs arrêtant une diligence ».

National, 30 mai 1831. « La liberté n'est rien moins qu'une vierge; elle a l'air de tout autre chose, et au lieu de descendre du ciel, on pourrait croire qu'elle sort de chez le marchand de vin ».

Le dialogue humoristique par lequel Heine égaie sa critique de Delacroix, lui a peut-être été suggéré par les dialogues nombreux, sérieux et drôles, qui se trouvent dans le livre de Jal¹, et par celui du *Journal des Artistes*².

SCHNETZ

« Sein grosses Gemälde... hat vortrefliche Einzelheiten! doch..... es ermangelnt innerer Anschauung, Ursprünglichkeit und Einheit » (p. 47).

« Grosse Meisterschaft bekundet sich überall im Technischen; doch das ganze Bild ist mehr redigiert als gemalt » (p. 47).

L'Artiste, 1831, 1^{er} semestre, p. 283 :
« Si l'on prend les ouvrages de M. Schnetz morceau par morceau... Il manque d'unité et d'air... ses figures n'ont point cette simultanéité qui agite toujours les personnes d'une même action. Trop soigneux des détails, il ne me paraît pas assez songer aux masses »

LENORMANT, *Salon de 1831*. « Le défaut de l'ouvrage est d'être traité par parties et d'une manière inégale ».

ROBERT :

« In der Farbengebung des Robert-schen Bildes erkennt man das Studium des Raffael. An diesen erinnert mich ebenfalls die architektonische Schönheit der Gruppierung. Auch einzelne Gestalten, namentlich die Mutter mit dem Kinde, ähneln den Figuren auf den Gemälden des Raffael, und zwar aus einer Vorfrühlingsperiode, wo er noch die strengen Typen des Perugino zwar sonderbar treu, aber doch holdselig gemildert wiedergab » (p. 54).

Journal des artistes, 12 juin 1831.
« Une jeune femme, debout dans le char et tenant son enfant dans ses bras, a toute la naïveté et presque toute la beauté d'une Madone de Raphaël... »

L'artiste, 1831, 1^{er} semestre p. 258 (Etude d'une jeune fille). « On croirait aisément que cette admirable figure est un tableau du Pérugin, de Raphaël ou de fra Bartolomeo ».

National, 18 juin 1831. « Visage de jeunes femmes où l'on retrouve le type non encore altéré des madones de Raphaël ».

Revue de Paris, juin 1831. « La tête angélique de cette jeune mère... qui semble échappée au pinceau virginal de Raphaël ».

DELAROCHE :

Pour l'approbation de l'école historique V. ci-dessus, p. 259.

« Unser moderner Frack hat wirklich so etwas grundprosaisches, dass er nur parodistisch in einem Gemälde zu gebrauchen wäre... Die Vorliebe für ältere geschichtliche Stoffe mag hierdurch besonders befördert werden » (p. 50).

1. P. 247 et p. 285-303 (Tout l'avant-dernier chapitre).

2. 8 mai 1831.

Op. 1834, *L'Artiste* 1^{er} semestre, p. 185-186 :

« Une mission noble et grave, une mission d'historiens, leur sembla désormais devoir être l'apanage de la peinture; l'histoire des âges modernes, le grand drame du moyen âge et des temps qui ont accompli leur révolution jusqu'à notre époque, fut le domaine dont ils résolurent de s'emparer... Ne pouvant rien tirer pour leur talent de l'époque actuelle, ils abandonnèrent l'idée de représenter ce siècle sans couleur ni physionomie; sur lequel la liberté et la constitutionnalité avaient passé leur niveau *désespérant* ».

Richelieu :

« Zwei Kähne, die hintereinander fahren, sind zwar eine unkünstlerische Konzeption; doch ist sie hier mit grossem Geschick behandelt » (p. 57).

CROMWELL.

« Die Gespräche... die ich so oft vor seinem Cromwell vernahm. Kein Ort gewährte eine bessere Gelegenheit zur Belauschung der Volksgefühle und Tagesmeinungen. Das Gemälde hing in der grossen Tribüne, am Eingang der langen Galerie, und daneben hing Roberts ebenso bedeutsames Meisterwerk, gleichsam tröstend und versöhnend » (p. 67).

« Die kriegsrohe Puritanergestalt » (p. 67).

« Die Geschichte berichtet diese Szene nach zwei verschiedenen Sagen. Nach der einen habe Cromwell des Nachts bei Fackelschein sich den Sarg öffnen lassen... Nach einer andern Sage öffnete er den Sarg bei Tage, betrachtete ruhig den Leichnam und sprach die Worte : « Es war ein stark gebauter Mann, und er hätte noch lange leben können ». Nach meiner Ansicht hat Delaroche diese demokratische Legende im Sinne gehabt. Im Gesichte

LENORMANT, *Salon de 1831* « M. Delaroche s'est tiré avec un rare bonheur de cette espèce de problème pittoresque que présentait la disposition de ces deux barques placées l'une après l'autre sur le fil du même fleuve ».

L'Artiste, 1831, 1^{er} semestre (p. 269). « Le Cromwell de M. Delaroche, placé dans le grand salon carré près de la porte d'entrée, arrête tout d'abord le public, qui reste silencieux des heures entières, étonné des idées profondes et mélancoliques que ce tableau fait naître en lui ».

LENORMANT, *Salon de 1831*. « Le Cromwell de M. Paul Delaroche se place à côté des Moissonneurs, non, ainsi que l'a dit un juge spirituel, comme le monument le plus parfait du précepte opposé à celui qui a produit les Moissonneurs ».

L'Artiste, 1831, 1^{er} semestre, p. 270. « Tout en lui montrait et marquait d'un cachet ineffaçable le représentant du puritanisme ».

Mode 1831. « C'est une grande fausseté historique d'en faire un froid assassin qui veut voir si sa victime est bien morte ».

«... Une tradition rapporte que si Cromwell vint ouvrir le cercueil de Charles, ce fut de nuit, à la lueur d'un flambeau... » *Ibid.* « Sur ce masque lourd, froid et commun, vous ne trou-

seines Cromwells ist durchaus kein Erstaunen... Da steht sie, die gefestete erdsichere Gestalt... wunderbar ordinär... und da betrachtet sie ihr Werk » (p. 66-67). « Auch ist der Deckel des Sarges ganz verzeichnet, und gibt diesem das Ansehen eines Violinkastens » (p. 67).

verez rien, rien qu'inertie et stupidité ».

L'Artiste, 1831, 1^{er} semestre p. 268. [cite GUIZOT. *Révolutions d'Angleterre*, t. II, p. 425] « *C'était un corps bien constitué, a-t-il dit, et qui promettait une longue vie* ».

GUSTAVE PLANCHE, *Salon de 1831*, p. 130. « Je ne sais pas où M. Delaroche a vu un cercueil pareil à celui qu'il a fait... Je prendrai volontiers celui-ci pour une boîte à violon ».

III

L'évangile saint-simonien, adopté intégralement par notre auteur, quelle trace en trouverons-nous dans les articles sur la politique qu'il va écrire? La religion de la production, de l'association universelle, s'accommodait mal de la « métaphysique constitutionnelle » par laquelle on prétendait tout déduire de quelques droits tout abstraits de l'individu¹. Aussi le saint-simonisme se traduisait-il en politique, d'une part, par la revendication de tous les droits démocratiques en ce qu'ils touchaient à l'abolition de l'hérédité², et de l'autre par le rejet de la démocratie comme fin en soi, comme souveraineté du peuple³. Le saint-simonisme s'opposait aux droits théoriques de l'individu, pour revendiquer le travail pratique collectif, et pour ce travail pratique il demandait un pouvoir central fort, il résistait à toutes les revendications du parlementarisme.

Donc condamnation du principe de la souveraineté du peuple comme source d'erreur, puisque ce principe imposait à la société un faux idéal; un idéal qui ne contenait que vanité et mensonge.

Napoléon était l'idéal des saint-simoniens⁴; mais ils se conten-

1. V. *Globe*, 21 septembre 1831. « Avant-hier [à la Chambre]... il a été amplement disserté sur l'organisation sociale; et dans tout ce verbiage les intérêts de l'industrie, de la science et des arts, ceux des masses laborieuses, n'ont pas même obtenu une simple mention. Il y a de fort honnêtes gens qui croient naïvement qu'on organise une société indépendamment de l'industrie, de la science et des arts, qui, dans leurs plans, font abstraction des classes laborieuses... Il est évident que la métaphysique constitutionnelle a gâté la plupart des esprits. On croit faire de la politique... l'on bat la campagne, on organise non des peuples mais des arguties... Il devient cependant de plus en plus nécessaire qu'on mette fin à ce long et impraticable accès de somnambulisme ».

2. V. ci-dessus, p. 248, note 1.

3. V. ci-dessus, p. 253-254, citation du *Globe*, 12 mai 1831.

4. « Mais la multitude, sourde désormais aux impuissantes consolations d'une religion qui naguère l'avait exaltée de ses accents et édifiée de ses cérémonies, laissant aux classes supérieures ces chants privilégiés [poésie chrétienne spiritualisée]

taient de tout pouvoir, pourvu que ce pouvoir en fût réellement un, et qu'il mît en action leurs idées¹. Il n'y avait qu'un mal, qu'une source de péché : c'était précisément cette métaphysique constitutionnelle, cette souveraineté du peuple dont le siècle faisait une idole.

Or, c'est précisément cette « métaphysique » politique, cette détestable souveraineté du peuple, que Heine adopte comme principe dans le premier article le *Französische Zustände*². En faveur de cette souveraineté problématique du peuple, il condamne Napoléon. Parce que celui qui n'était en vérité que le représentant de la Révolution a voulu être empereur aussi, il a été nécessaire de le vaincre, et si la statue, après en avoir été arrachée, est replacée sur la colonne Vendôme, c'est uniquement comme symbole de la *puissance populaire triomphante*³.

Ceci s'accorde avec les sentiments du libéral des *Reisebilder* :

« Halte mich nicht für einen unbedingten Bonapartisten... Unbedingt liebe ich ihn nur bis zum achtzehnten Brumaire... Napoléon Bonaparte war ein Aristokrat, ein adeliger Feind der bürgerlichen Gleichheit »⁴.

Mais, dès que l'opposition de principes est abandonnée, repaît, avec le septième article, et surtout après les décrets de la Diète, le saint-simonisme, le saint-simonisme politique cette fois, que jusque-là notre auteur paraissait ignorer complètement. Quand il en a besoin, comme on voit, il sait la présenter, et c'est une excellente échappatoire quand il s'agit de se défaire de principes politiques. Alors paraît l'interprétation saint-simonienne de Bona-

n'a qu'un seul hymne que répétèrent les échos des Alpes et du Rhin, que saluèrent les foudres de cent combats : Allons, enfants de la patrie, et depuis longtemps elle n'a connu d'autre poésie que les paroles dont un grand homme, au pied des pyramides, sur un champ de bataille, au lever du soleil, électrisait ses rangs belliqueux, ou que les inépuisables bulletins de ses victoires ». *Globe*, 2 mai 1831.

1. « Si les Saint-Simoniens veulent un pouvoir unique, un pouvoir centralisé, s'ils prêchent la soumission au pouvoir, c'est parce que le pouvoir seul peut réaliser leur programme et c'est pour cela qu'ils acceptent tout pouvoir, et croient que le pouvoir royal sera légitime pourvu qu'il conforme ses actes à leurs doctrines ». TCHERNOFF, p. 94.

2. « Ludwig Philipp hat vergessen, dass seine Regierung durch das Prinzip der Volkssouverainetät entstanden ist », t. V, p. 30.

3. « So sollte Napoleon in allen Ländern den Sieg der Revolution erflehen; aber ungedenken dieser Sendung, wollte er durch den Sieg sich selbst verherrlichen... Da hatten die Deutschen nun die Sendung, die Revolution zu rächen, und den Imperator wieder herabzureissen von der usurpierten Höhe... Nur der dreifarbigten Fahne gebührt dieser Platz... Wenn man in der Folge den Napoleon wieder hinaufsetzt auf die Vendômesäule, so steht er dort nicht mehr als Imperator, als Cäsar, sondern als ein durch Unglück gesühnter und durch Tod gereinigter Repräsentant der Revolution, als ein Sinnbild der siegenden Volksgewalt », t. V, p. 87.

Cp. « Lebte er noch, so müsste ich ihn ja bekämpfen helfen ». *Ibid.*, p. 40.

4. T. III, p. 273-274.

parte, selon laquelle son grand crime ne fut pas le 18 brumaire, mais bien les épousailles avec l'Autrichienne, le mariage de l'avenir avec le passé, du représentant de la capacité avec la représentante de l'hérédité :

« Freilich, für jene Bonapartisten, die an eine kaiserliche Auferstehung des Fleisches glaubten, ist alles zu Ende, Napoléon ist ihnen nur noch ein Name ...aber für die Bonapartisten, die an eine Auferstehung des Geistes geglaubt, erblüht jetzt die beste Hoffnung. Der Bonapartismus ist für diese nicht eine Ueberlieferung der Macht durch Zeugung und Erstgeburt; nein, ihr Bonapartismus ist jetzt gleichsam von aller tierischen Beimischung gereinigt, er ist ihnen die *Idee der Alleinherrschaft der höchsten Kraft, angewendet zum Besten des Volkes** ¹ und wer diese Kraft hat und sie so anwendet, den nennen wir Napoleon II. *Wie Cäsar der blossen Herrscher gewalt seinen Namen gab, so gibt Napoleon seinen Namen einem neuen Cäsartume**, wozu nur derjenige berechtigt ist, der die höchste Fähigkeit und den besten Willen besitzt.

« In gewisser Hinsicht, war Napoleon ein saint-simonistischer Kaiser; wie er selbst vermöge seiner geistigen Superiorität zur Obergewalt gefügt war, so beförderte er nur die Herrschaft der Kapazitäten*, und erzielte die physische und moralische Wohlfahrt des zahlreichern und ärmern Klassen* ². Er herrschte weniger zum Besten des dritten Standes,... als vielmehr zum Besten der Männer, deren Vermögen nur in Herz und Hand besteht; und gar seine Armee war eine Hierarchie deren Ehrenstufen nur durch Eigenwert und Fähigkeit erstiegen wurden*. Der geringste Bauernsohn konnte dort, ebensogut wie der Junker aus dem ältesten Hause, die höchsten Würden erlangen und Gold und Sterne erwerben...

« Am öftersten fand ich in den Bauernhäusern das Bild des Kaisers, wie er zu Jaffa das Lazarett besucht, und wie er zu St. Helena auf dem Todbette liegt... Auf dem einen Bilde gleicht Napoleon einem Heilande, von dessen Berührung die Pestkranken zu genesen schienen: auf dem andern Bilde stirbt er gleichsam den Tod der Sühne.

« Wir, die wir von einer andern Symbolik befangen sind, wir sehen in Napoleons Martyrertod auf St. Helena keine Versöhnung in dem augedeuteten Sinne, der Kaiser büsste dort für den schlimmsten seiner Irrtümer, für die Treulosigkeit, die er gegen die Revolution, seine Mutter, begangen, Die Geschichte hatte längst gezeigt, wie die Vermählung zwischen dem Sohne der Revolution und der Tochter der Vergangenheit nimmermehr gedeihen konnte*, und jetzt sehen wir auch wie die einzige Frucht solcher Ehe nicht lange zu leben vermochte und kläglich dahinstarb » (t. V, p. 194-195).

Ce qui rejoint le jugement saint-simonien des feuilletons d'art de 1831 :

1. « La doctrine saint-simonienne, peu soucieuse des formes politiques, autorise l'usage d'un pouvoir dictatorial qui serait confié à quelques hommes de génie, aux savants qui en useront pour opérer la révolution sociale ». TCHERNOFF, p. 93.

2. « Les classes les plus nombreuses et les plus pauvres ». La formule classique du Saint-Simonisme.

« Cromwell... sank nie so tief, dass er sich von einem Priester zum Kaiser salben liess, und, ein abtrünniger Sohn der Revolution, die gekrönte Verräther der Cäsaren erbuhlte » (p. 65).

Et, dans le septième article, sans plus parler de souveraineté du peuple, ni de liberté, Heine loue l'acte du 18 brumaire, comme issue du gâchis représentatif, c'est-à-dire démocratique¹.

Dans la lettre (à Varnhagen) qui coïncide avec le septième article et où Heine dit qu'il est « en paix avec tout ce qui existe », il est remarquable qu'il se remette tout à coup à parler du saint-simonisme : après avoir quasi renié les premiers articles de *Französische Zustände* :

« Ich traue ihrem Werthe nicht; ich schrieb sie, theils um mich auf diese Weise geltend zu machen, theils des baren Vortheils wegen ».

il continue :

« Ich beschäftige mich jetzt viel mit der französischen Revolutionsgeschichte und dem Saintsimonismus. Ueber beide werde ich Bücher schreiben... Was Sie mir in betreff des Saintsimonismus schreiben, ist ganz meine Ansicht; Michel Chevalier ist mein sehr lieber Freund... Dass sich die St. Simonisten zurückgezogen, ist vielleicht der Doktrin selbst sehr nützlich. Sie kommt in klügere Hände. Besonders der politische Theil, die Eigenthumslehre, wird besser verarbeitet werden. Was mich betrifft, ich interessire mich eigentlich mehr für die religiösen Ideen, die nur ausgesprochen zu werden brauchten, um ins Leben zu treten. Deutschland wird am kräftigsten für seinen Spiritualismus kämpfen, mais l'avenir est à nous »².

Et la traduction des *Reisebilder*, dont nous avons montré le caractère anti-saintsimonien, traduction qui commence à paraître en juin 1832 dans la *Revue des Deux Mondes*, est précédée d'une préface, faite pour l'excuser auprès du groupe saint-simonien, préface où Heine fait l'apologie de son genre critique dans ce livre.

« Il y a cependant une conséquence grave à tirer de la naissance de cette école littéraire; c'est que les Allemands commencent à sortir de cette période de philosophie patiente et céleste, qui les a livrés tour à tour, depuis trente ans, à la domination étrangère et au despotisme des potentats. Depuis quinze ans, il s'est élevé en Allemagne des écrivains qui ont plaidé chaudement et avec courage, la cause de la liberté. Ceux-là... cherchaient à réveiller

1. « Le Saint-Simonisme, tout entier à son idéal social, négligea les idées de droit et de justice, sur lesquelles reposent les sociétés. S'il n'a pas nié ces idées, il les a ignorées volontairement, ayant constaté qu'elles n'avaient pas réalisé le type idéal de l'organisation qu'il rêvait d'établir dans le monde... C'est pour cela qu'il lui importait peu d'arriver à un idéal social par un régime de liberté ou par un régime diamétralement opposé. » TCHERNOFF, p. 100 et t. V, p. 106-107.

2. V. HIRTH, t. II. A Varnhagen, Ankunfts-Poststempel, 22 mai 1832.

le courage antique qui ne se mettait pas au service du premier prince qui voulait bien lever une bannière, ils tâchaient de faire en sorte que les Allemands crussent à leurs propres vertus : ils n'ont rien obtenu. Les Heine, etc., procèdent autrement. Ils versent à pleines mains le mépris sur leurs compatriotes; ils les déclarent incapables de se faire nation... ils démolissent à la fois l'édifice gothique et l'édifice nouveau, en un mot, ils se croient le droit de traiter l'Allemagne couchée aux pieds de M. de Metternich, comme les derniers poètes italiens mourant dans les cachots de l'Autriche traitent l'Italie après trois siècles de lâcheté »¹.

Et l'apologiste de sa propre œuvre conclut :

« Ce qu'il y a de certain, c'est que l'école encyclopédique, avec son esprit de désespoir et de démolition, commence seulement aujourd'hui en Allemagne; passera-t-elle de la spéculation dans la réalité* ? »².

Enfantin approuva tout spécialement cette préface de juin 1832, dans la lettre de 1835 qu'il adressa à Heine en réponse à la dédicace du livre : *De l'Allemagne (Romantische Schule et Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland)* ³.

Cette transition si brusque et si précise (voir les idées sur Napoléon) du jacobinisme au saint-simonisme, prouve deux choses :
1^o Que Heine, en avançant les principes démocratiques dans le 1^{er} article de *Französische Zustände*, les avançait comme un système bien défini et distinct du saint-simonisme; qu'ils avait parfaitement les caractères respectifs du saint-simonisme et de la démocratie, et où l'un s'opposait à l'autre; par conséquent que, saint-simonien comme il était, il savait très bien en quoi consistait sa défection. La démarcation entre les deux systèmes, leurs conséquences différentes étaient parfaitement présentes à son esprit, quand il se mit à prôner la souveraineté du peuple. N'est-ce pas une preuve de plus que l'opposition extrémiste jacobine, de la première partie de *Französische Zustände* fut une attitude prise, adoptée dans quelque but, une attitude factice, le résultat de quel-que parti pris?

Liszt, initié lui aussi au saint-simonisme, était parfaitement au courant de ces alternatives d'idées que nous venons de découvrir : cette transition du saint-simonisme à la démocratie et puis de la démocratie de retour au saint-simonisme : (fin de *Französische Zustände*, *Romantische Schule*, et *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland*). C'est ce qu'il jette à la face de Heine

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1832 (1^{re} série, t. VI, p. 605-606).

2. *Ibid.*, p. 607.

3. « Je viens de lire dans la *Revue des Deux-Mondes* votre préface du *Reisebilder*; [sic] elle me fait presque considérer ma longue lettre comme inutile, car cette préface me montre que tout ce que je vous écris était déjà en vous et que la route que je vous indique est tout simplement votre route; seulement vous attendez le temps opportun pour marcher, et vous faites bien ». P. Enfantin à M. Heine, p. 24.

quand celui-ci l'irrita dix ans plus tard par une attaque dans *Lutetia* :

« Irre ich nicht, so habe ich zur Zeit, als ich im stillen den Predigten der Saint-Simonisten mit vielen Anderen folgte, in der Ferne auch Sie, den vielberühmten Dichter, vordringen sehen bis in den Sanktuarium, zu dem Sie sich später auch furchtlos bekannten, indem Sie dem père Enfantin ein schönes Buch mit der Bitte dedizierten, durch Raum und Zeit hindurch sich mit Ihnen verbinden zu wollen !. ...Und was sagen Sie zur Jakobinermütze? Sollte sie bei eifrigem Nachsuchen nicht mehr in Ihrer Garderobe zu finden sein? » 2.

2° Le saint-simonisme de la deuxième partie de *Französische Zustände*, et les mobiles connus de ce saint-simonisme (la nécessité d'échapper aux principes fixes de politique, surtout après les décrets de la diète) éclairent la transition de cet ouvrage à ceux qui suivent, la *Romantische Schule* et la *Religion und Philosophie*, et prouvent, en reliant ces deux livres à cette dernière partie de *Französische Zustände*, les raisons politiques que cachait ce soudain dévouement au saint-simonisme en 1833 et 1834. Toute la correspondance de 1832 (deuxième semestre) à 1833 fait écho à ces raisons que l'analyse de *Französische Zustände* a prouvées : Nous avons déjà analysé la lettre à Varnhagen du 22 mai :

An Immermann, 19 décembre 1832 :

« Von der Politik stehe ich jetzt ferne ».

A Laube, 10 juillet 1833 :

« Sie stehen höher als alle Anderen, die uns das Aeusserliche der Revolution und nicht die tieferen Fragen derselben verstehen. Diese Fragen betreffen weder Formen noch Personen, weder die Einführung einer Republik, noch die Beschränkung einer Monarchie, sondern sie betreffen das materielle Wohlbefinden des Volkes »

A Varnhagen, 16 juillet 1833 :

« Ich habe wahrlich nicht die Absicht, demagogisch auf den Moment zu wirken... Ich ziehe mich übrigens von der Tagespolitik zurück, und beschäftige mich jetzt meistens mit Kunst, Religion und Philosophie... Mit Michel Chevalier... habe ich stundenlange Beratungen über Religion ».

1. Bartels croit que le livre en question est le *Buch der Lieder*, nom qu'il met entre crochets. Ce qui montre son ignorance essentielle de l'œuvre de l'homme qu'il attaque.

2. BARTELS, H. Heine, *Auch ein Denkmal*. Dresden und Leipzig, 1906. P. 224.

Bibliographie

a) Saint-Simonisme :

Exposition de la Doctrine saint-simonienne, 1829-1830.

RODRIGUES (E.). — *Lettres sur la religion et la politique*, Paris, 1831.

Aux Artistes. — Du passé et de l'avenir des Beaux arts, Doctrine de Saint-Simon
Paris 1830.

Le Globe. — Journal de la doctrine saint-simonienne, 1831-1832.

ENFANTIN (P.). — *P. Enfantin à M. Heine*, Paris 1836.

Ouvrages

WEILL (G.). — *L'Ecole saint-simonienne*, Paris 1896.

TCHERNOFF. — *Histoire du parti républicain sous la monarchie de juillet*. abrég.

TCHERNOFF.

HEINE. — *Briefwechsel*, Ed. Hirth, 1914. Abrév. : HIRTH.

b) Sur le Salon :

L'Artiste, 1831.

Journal des Artistes 1831.

La Mode, 1831.

PLANCHE (Gustave). — *Le Salon de 1831*, Paris 1831.

JAL (A.). — *Le Salon de 1831*, Paris 1831.

LENORMANT. — *Le Salon de 1831*, t. I et II reliés en un volume, Paris 1833.

TABLE

	Pages
INTRODUCTION.	7
NOTE.	17
CHAPITRE PREMIER	
LOUIS-PHILIPPE ET LE JACOBINISME.	19
CHAPITRE II	
POLÉMIQUE ANTIRÉPUBLICAINE	38
CHAPITRE III	
LOUIS-PHILIPPE ET LA PROPAGANDE.	56
CHAPITRE IV	
LOUIS-PHILIPPE ET LA PROPAGANDE (<i>Suite</i>)	69
CHAPITRE V	
LE JUSTE MILIEU JUGÉ.	78
CHAPITRE VI	
ARTICLE VI. — I. TRANSITION : PHILOSOPHIE ET PRIN- CIPES. — II. L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA DE 1832. . .	110
CHAPITRE VII	
RÉCONCILIATION AVEC LOUIS-PHILIPPE.	126
CHAPITRE VIII	
LOUIS-PHILIPPE ET CASIMIR PÉRIER : RÉSUMÉ . . .	149
CHAPITRE IX	
FORMULE POLITIQUE HEINÉENNE JUSQU'A LA VEILLE DE LA RÉVOLTE RÉPUBLICAINE DU 5 JUIN 1832. .	165

CHAPITRE X

ÉMEUTE PARISIENNE DE JUIN 1832	178
--	-----

CHAPITRE XI

SYSTÈME POLITIQUE HEINÉEN, TEL QU'IL SE TROUVE EXPOSÉ APRÈS LA RÉVOLTE DU 5 JUIN.	207
--	-----

CHAPITRE XII

CONCLUSION.	213
---------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	233
-------------------------	-----

APPENDICE I	237
-----------------------	-----

APPENDICE II.	241
-----------------------	-----

24 février 1927.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

FERDINAND BRUNOT

Vu et permis d'imprimer,
le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY

